



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



a39015 01802756 8b



9
6.



Henry Drummond,
Albury - Park. STERREY.

HISTOIRE]
DE FRANCE.

HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS

LES GAULOIS

JUSQU'À

LA MORT DE LOUIS XVI;

PAR M. ANQUETIL,

DE L'INSTITUT NATIONAL,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

TOME SIXIÈME.

Troisième RACE. Suite des Valois. Rameau d'Orléans
et commencement de celui d'Angoulême. *Louis XII,*
François I et Henri II.

1498—1559.

A PARIS,

Chez { GARNIER, Libraire, rue de Seine, n°. 6;
FANTIN, Libraire, quai des Augustins, n°. 55.

1813.

DC
37
A58
1813
v. 6

3249-12 9

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME VI.

SUITE DES VALOIS,

Rameau d'*Orleans*.

ANNÉES.		Pages.
1498.	<i>Louis XII</i> , cinquante - neuvième roi de France.	
	Descendance de Louis XII. Sa clémence	1
	Son équité,	2
	Ses ministres,	3
	Georges d'Amboise,	4
	Procédures pour le divorce avec Jeanne de France,	5
	Sentence de divorce,	9
	Fourberie de César Borgia,	10
	Mariage du roi et ses clauses,	11
	Réglemens pour les gens de guerre,	13
	Pour la police du royaume,	14
	Mesures contre Ludovic-le-Maure,	17
	Premiers emprunts,	18
	Conquête du Milanès,	19
	Le roi à Milan,	20
1500.	Fermentation dans le Milanès,	21
	Efforts de Ludovic-le-Maure,	22
	<i>Tom. VI.</i>	1

1507.	Révolte des Génois ,	1
	Elle est châtiée ,	1
	Modération de Louis XII pour les im-	
	pôts ,	1
	Les comédiens s'en moquent ,	ib
	But secret de l'expédition ,	1
	Fête dans le Milanès ,	1
	Entrevue de Savonne ,	ibi
1508.	Ligue de Cambrai ,	1
	Les Vénitiens se déterminent à résis-	
	ter ,	12
1509.	Louis XII en Italie. Bataille d'Agna-	
	del ,	13
	Venise canonnée ,	14
	Honteuse retraite de l'empereur ,	14
	Adresse des Vénitiens	14
	Les Français sont trahis ,	ibid
1510.	Le pape se déclare contre eux ,	14
	Le roi pense à retourner en Italie , et	
	à faire déposer le pape ,	147
	Projet de Maximilien de se faire éli-	
	re ,	148
	Mort du cardinal d'Amboise ,	149
	Mesures du pape contre le roi ,	150
	Les Suisses se détachent de l'alliance	
	de la France ,	152
	Concile national à Tours ,	153
	Ordonnance du concile ,	154
	Hostilités ,	156
1511.	Le pape est sur le point d'être surpris	
	par Bayard ,	157
	Obstacles au concile de Pise , dirigé	
	contre Jules ,	158
	La ligue de la Sainte-Union ,	160
1512.	Dangers du pape ,	163
	Bataille de Ravenne ,	164

DES SOMMAIRES.

v

ANNÉES.		Pages.
1512.	Triomphe du pape et disgrâces du roi,	167
	La Navarre conquise par les Espagnols,	168
	Les Français se fortifient dans le Milanès,	170
1513.	Maximilien Sforce paroît dans le duché de Milan,	171
	Les Suisses le soutiennent,	172
	Traité du roi avec les Vénitiens,	174
	Mort de Jules II,	176
	Election de Léon X,	176
	Bataille de Novare. Les Français quittent l'Italie,	177
	Ligue de Malines,	179
	Les Anglais battus sur mer,	180
	Vente des domaines de la couronne,	183
	Journée des éperons,	<i>ibid.</i>
	Diversion de l'Ecosse en faveur de Louis,	187
	Siège et accord de Dijon,	<i>ibid.</i>
1514.	Mort d'Anne de Bretagne,	189
	Paix générale	191
1515.	Mort de Louis XII,	194
	Son caractère,	195
	Hérésie de Luther,	202
	Prédications de Luther contre les indulgences,	205
	Troubles dans l'empire,	206
	Dogmes de Luther,	207
	Sectes nées du Luthéranisme,	208
	Dogmes de Calvin,	211
	Son culte,	215
	Hierarchie,	216
	Assemblées,	217

SUITE DES VALOIS,

Rameau d'*Orléans-Angoulême*.

1515.	<i>François I</i> , 6 ^o e roi de France ,	
	Sacre de François I ,	<i>ib</i>
	Il prend des mesures pour rentrer en Italie ,	2
	Premier traité avec Charles-Quint ,	2
	Largesses du roi ,	2
	Ligue contre lui ,	2
	Passage des Alpes ,	2
	Bataille de Marignan ,	2
	Le duché de Milan reconquis par les Français ,	2
	Concordat et suppression de la prag- matique ,	23
	Le connétable laissé dans le Milanès ,	23
1516.	Expédition tardive de l'empereur ,	23
	Mort de Ferdinand. Deuxième traité de François avec Charles , à Noyon ,	23
1517-18.	Services rendus au pape mal reconnus ,	24
1519.	Mort de l'empereur Maximilien ; élec- tion de Charles-Quint ,	243
1520.	Entrevue de François I et de Henri VIII , au Champ du Drap d'Or ,	244
	Entrevue de l'empereur avec le roi d'Angleterre ,	246
1521.	Premières hostilités comme auxiliaires ,	248
	Hostilités directes ,	249
	Intrigue de cour relative au connétable de Bourbon ,	250
	Situation équivoque des Français dans le Milanès ,	255
	Malheurs de Lautrec dans le Milanès ,	<i>ibid.</i>
	Election d'Adrien VI ,	256

ÉES.	Pages.
1522.	Combat de la Bicoque. Revers dans le Milanès , 257
	Justification de Lautrec , 259
	Condamnation de Semblançay , 260
	Conduite opposée de François I et de Charles-Quint , 262
	Charles fait déclarer le roi d'Angleterre contre la France , 263
	Traité de Windsor , 264
	Irruption en France , 265
1523.	Petites actions de guerre , 266
	Ligue pour exclure les Français de l'Italie , 268
	Procès intenté au connétable de Bourbon , 270
	Idée de la cause , 272
	Séquestre des biens du connétable , 283
	Il conspire contre l'état , 284
	Sa conspiration est découverte. Sa fuite , 285
	Saisie de ses biens et punition de ses complices , 288
	Bourbon commande l'armée impériale en Italie , 289
	La France attaquée de plusieurs côtés , <i>ibid.</i>
	Les Français en Italie , 291
	Ravitaillement de Crémone , 292
1524.	Retraite de Romagnano , 293
	Mort de Bayard , <i>ibid.</i>
	L'Italie abandonnée par les Français , 296
	Bourbon fait le siège de Marseille , 297
	Il est forcé de le lever , 298
	Le roi délibère s'il menera lui-même l'armée en Italie , 299
	Il entre en Italie , 300
	Conquête du Milanès , <i>ibid.</i>

ANNÉES.

1525. Siège de Pavie ,
 Bataille de Pavie. Le roi est fait prison-
 nier ,
 Désolation de la France ,
 Le roi est sollicité de se laisser trans-
 porter en Espagne ,
 Premières propositions pour sa dé-
 vrance ,
 Il est transporté en Espagne ,
 Chagrins du roi ,
 Maladie du roi ,
 La duchesse d'Alençon se rend auprès
 de lui ,
 Piège que l'empereur lui tend ,
 Changement dans les dispositions des
 puissances d'Italie ,
 Et dans celles de Henri VIII ,
1526. Traité de Madrid ,
 Le roi revient en France ,
 Le roi pressé d'exécuter le traité , s'en
 excuse ,
 Ligue sainte ,
 Le roi se justifie auprès des Allemands ,
 Mort de Pescaire ,
 Bourbon envoyé à sa place ,
1527. Succès de Bourbon ,
 Embarras de Bourbon ,
 Bourbon est tué à l'assaut de Rome.
 Pillage de la ville ,
 Henri VIII se joint à la ligue sainte ,
 Le pape se sauve de sa prison ,
 On travaille inutilement à la paix ,
 La guerre est résolue ,
1528. Défis de l'empereur et du roi ,
 Opérations de guerre ,
 Défection de l'amiral génois Doria ,

ANNÉES.

Pages.

1528.	Révolution à Gênes,	346
1529.	Combat de Landriano ,	<i>ibid.</i>
	Dissolution de la ligue sainte ,	347
	Traité et paix de Cambrai,	349
1530.	Mariage d'Eléonore ,	351
	Etat de l'Allemagne ,	<i>ibid.</i>
	Ligue des Luthériens à Smalkalde. Ils reçoivent le nom de protestans ,	252
1531.	François I encourage les protestans d'Allemagne ,	353
	Il paroît favoriser les évangélistes de France. Fondation du collège royal ,	354
1532.	Réunion de la Bretagne à perpétuité ,	355
	Intérêts communs de la France et de l'Angleterre ,	356
	Motifs d'union avec le pape ,	357
	Entrevue de l'empereur et du pape à Bologne ,	358
1533.	Entrevue du pape et du roi à Marseille,	359
	François I travaille en vain pour récon- cilier Henri VIII avec le Saint Siège, <i>ibid.</i>	
	Le roi soutient la ligue de Smalkalde ,	360
1534.	Assassinat de Merveille ,	362
	Schisme d'Angleterre ,	364
	Progrès du calvinisme ,	365
	Lois contre les sectaires et supplices ,	367
	Charles-Quint tâche de rendre Fran- çois I suspect aux confédérés de Smalkalde	368
	Et à l'Europe chrétienne ,	369
1535.	Expédition de l'empereur en Afrique ,	370
	Modération de François I pendant cette expédition ,	<i>ibid.</i>
	L'empereur lui présente l'appât du du- ché de Milan pour ses enfans ,	371
1536.	Préparatifs et commencemens de guerre ,	<i>ibid.</i>

ANNÉES.

1536. Harangue de Charles-Quint dans le
consistoire ,
Mauvaise foi de l'empereur ,
Ses prétentions sur la Provence ,
Réparties de la Roche du Maine ,
Le pape s'entremet inutilement de la
paix ,
Plan de défense du roi ,
La Provence est dévastée ,
Mort du dauphin François ,
S'il fut empoisonné ,
Conseils du roi au nouveau dauphin
Henri ,
L'empereur se retire ,
Siège et délivrance de Péronne ,
Dangers éprouvés par l'empereur dans sa
retraite ,
Sa dissimulation ,
Le roi marie Madeleine , sa fille , à
Jacques V , roi d'Ecosse ,
1537. Alliance du roi avec Soliman ,
L'empereur cité à la cour des pairs ,
Hostilités et trêves ,
1538. Le pape travaille à la paix ,
Entrevue d'Aigues-Mortes ,
1539. Révolte des Gantois ,
Embaras de l'empereur ,
Il passe par la France ,
Il craint d'être arrêté ,
Il abuse de la bonne foi de François I ,
- 1540-41. Tâche de lui susciter des ennemis ,
1541. Meurtre de deux envoyés du roi ,
Nouveaux desseins hostiles de l'empereur ,
1542. Le Roussillon et le Luxembourg attaqués par le roi ,
Procès de l'amiral Chabot ,

	Pages.
2. Condamnation du chancelier Poyet ,	425
3. Emeutes à l'occasion des impôts	427
Manifestes du roi et de l'empereur ,	429
Mariage du duc de Juliers avec Jeanne d'Albret, nièce du roi ,	431
Campagne de Nice et de Luxembourg,	432
Cause de rupture avec l'Angleterre ,	435
4. Ennemis suscités à la France ,	436
Bataille de Cérisoles ,	438
Progrès des alliés en France ,	444
Succès de l'empereur ,	446
Il approche de Paris. Son embarras ,	447
Comment il se tire du danger ,	448
Frayeur dans Paris ,	450
Traité de Crépy ,	451
La paix est proposée au roi d'Angleterre et refusée par lui ,	454
45. Guerre maritime ,	455
Mort de Charles, duc d'Orléans ,	457
Exécution de Mérindol et de Cabrières.	458
46. Zèle de François I contre les réformés ,	461
Traité de Guines. Paix avec l'Angleterre ,	463
47. Mort de François I ,	<i>ibid.</i>
Son caractère ,	465
Son oraison funèbre dénoncée par l'université ,	468
Henri II, 61 ^e roi de France. Etat du royaume. Faveurs du roi ,	470
Diane de Poitiers ,	472
Journée du roi ,	474
Disgrâces ,	476
Edits et réglemens ,	<i>ibid.</i>
Duel de la Chateigneraie et de Jarnac ,	477
Tranquillité de la France ,	479
Remontrances à l'empereur ,	480

ANNÉES.

- | | |
|-------|---|
| 1557. | Les Espagnols ne profitent point de leur victoire , |
| 1558. | Prise de Calais ,
Générosité du duc de Guise ,
Etats-Généraux ; lit de justice ,
Impôts déguisés sous le nom d'emprunt
Réjouissances à Paris ,
Mariage du dauphin avec Marie Stuart
Progrès de la nouvelle religion ,
Abolition des semestres ,
Défaite de Gravelines ,
Situation des armées ,
Affection du roi pour le connétable ,
Conférences de Cercamp ,
Le connétable est mis en liberté par rançon , |
| 1559. | Paix avec l'Angleterre ,
Paix de Cateau-Cambresis ,
Progrès du calvinisme ,
Célèbres mercuriales ,
Premier synode des calvinistes ,
Mort du roi ,
Son caractère , |

Fin de la Table des Sommaires.

HISTOIRE

DE

FRANCE.

BRANCHE DES VALOIS ,

Rameau d'Orléans.



LOUIS XII,

Agé de trente - six ans.

LOUIS XII, fils de *Charles*, duc d'Orléans, et de *Marie de Clèves*, étoit petit-fils de *Louis*, duc d'Orléans, frère de *Charles VI*, assassiné par le duc de *Bourgogne*, et de *Valentine Visconti*, reconnue par son contrat de mariage héritière du duché de Milan, dans le cas où ses deux frères ne laisseroient pas de postérité mâle. *Louis* avoit trente-six ans quand il monta sur le trône. Son sacre, célébré à Reims,

1498.
Louis XII, 59.^e roi de France.
Descendance de Louis XII.
Sa clémence.

Tom. VI. ▲

1498.

n'eut pas un grand éclat. On a qu'il avoit eu de grands torts sous précédent règne. Il les fit oublier, oubliant lui-même ceux qu'on pouvoit avoir eus à son égard, ou plutôt en les pardonnant généreusement. *n'est pas, dit-il, au roi de France venger les injures faites au duc d'Orléans.* Les ennemis de la Trémouille qui avoit usé de tant de rigueur après la bataille de Saint-Aubin, crurent qu'il leur seroit aisé de le perdre, rappelant au nouveau roi le supplice de ses malheureux complices ; il répondit : *Si la Trémouille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seroient tentés de troubler l'état.*

Son équité.

Louis ne se montra, ni trop triste ni trop content de la mort d'un prince son ami, mais qui lui laissoit une couronne. Il lui fit faire à ses dépens de somptueux obsèques magnifiques, récompensa noblement ses officiers, et confirma dans leurs places les magistrats qui lui avoient été contraires de bonne-foi et pour le bien du service. Le prince d'Orange autrefois son ami, et le duc de Lorraine, jadis son partisan, étoient actuellement mal avec lui pour des intérêts mêlés d'intérêt. Persuadés cependa

de son équité , ils n'hésitèrent pas à le prendre pour arbitre dans leurs prétentions contre le domaine même , s'en rapportant absolument à son jugement. M. et Madame de *Beaujeu* eurent aussi à se louer des soins qu'il prit pour l'établissement de la fameuse *Suzanne de Bourbon* , leur fille unique , dont la mort précipitée de *Charles VIII* les avoit empêchés de s'occuper. *Louis* fit aussi des gratifications aux seigneurs attachés précédemment à sa fortune , mais avec mesure : sa réserve dans cette circonstance et dans d'autres, où il ne se montra pas libéral au desir des courtisans , l'a fait soupçonner de parcimonie.

Un de ses premiers soins fut de com- Ses ministres.
poser son conseil. Ceux qu'il y appela étoient tous d'un mérite reconnu , et d'une capacité qui avoit été éprouvée en quelques-uns par la mauvaise fortune. Tel étoit *Louis Mallet* , seigneur de *Graville* , amiral de France , que sa franchise à l'égard de la guerre d'Italie qu'il blâmoit , avoit fait négliger sous le règne précédent. Il confirma dans la charge de chancelier *Gui-de-Rochefort* , magistrat d'une rare intelligence , et frère du fameux *Guillaume* , qui avoit rempli avec tant de

1498.

distinction le même emploi ; il confia les finances à *Florimont Robert* très-habile en cette partie , et se confia pour la politique d'*Etienne Ponc* évêque de Paris, bon canoniste et négociateur. Au-dessus de ces honneurs recommandables, et de quelques autres moins connus , mais tous doués d'un mérite particulier , il établit le cardinal *Georges d'Amboise*.

Georges
d'Amboise.

Ce prélat étoit l'avant-dernier d'une famille de neuf garçons , fils de *Berri d'Amboise* et d'*Anne de Beuil* ; ils se distinguèrent tous dans les armes , l'administration et l'église. *Georges* s'attacha , étant évêque de Montauban , au duc d'*Orléans* , partagea ses malheurs , subit pour sa cause une longue prison , et continua de lui rendre de grands services après sa délivrance. Le roi montant sur le trône lui procura le chapeau de cardinal , et le fit premier ministre. Il avoit une telle confiance en lui que , dans les circonstances embarrassantes , sa solution étoit ordinaire aux difficultés qu'on lui présentait , étoit , *laissez faire à Georges* , et il se tranquillisoit sur l'événement. Cette sécurité a été souvent funeste.

Sa conduite
à l'égard
d'Anne de
Bretagne.

Louis XII eut pour la jeune veuve de *Charles VIII* , les égards les plus délicats. Il lui fit porter les pro

1498.

mières consolations par les deux seigneurs qui avoient eu l'attachement le plus affectueux pour le dernier roi. Ils s'attendrirent avec elle , pleurèrent ensemble , et quand la première douleur fut apaisée , *Louis* parut. Ses douces insinuations écartèrent insensiblement les ombres funèbres dont elle étoit environnée , et firent briller à ses yeux les espérances d'un bonheur selon son cœur , que le prince et elle avoient autrefois sacrifié au besoin des circonstances. *Anne* retourna en Bretagne , mais en partant , elle donna au roi sa parole de l'épouser , s'il réussissoit à faire rompre légalement les liens qui l'unissoient à *Jeanne de France* , fille de *Louis XI*.

Les qualités de l'esprit et du cœur compensoient en cette princesse la beauté qui lui manquoit. Elle aimoit uniquement son mari , et quoique négligée , quelquefois même dédaignée et traitée peu convenablement , elle n'avoit cessé d'être épouse soumise , et souvent secourable , dans les dangers où la révolte avoit engagé *Louis*. On espéroit qu'elle se prêteroit de bonne grâce aux desirs du roi , et qu'elle n'opposeroit dans la procédure que ce qu'il faudroit de raisons

Procédures
pour le divorce
avec Jeanne
de France.

1498.

pour faire croire que la décision qui interviendrait, ne seroit pas collusoire mais on fut trompé. *Jeanne*, jusqu'alors si timide, s'arma de courage et soutint ses droits avec fermeté. Le tribunal qui devoit juger cette cause se tint d'abord à Tours ; il étoit composé de *Louis d'Amboise*, évêque d'Albi frère de *Georges* ; de *Philippe de Luxembourg*, cardinal et évêque de Mans ; et de *Ferdinand*, évêque de Ceuta, nonce du pape à la cour de France, nommés commissaires par *Alexandre VI*. Ils s'associèrent chacun trois ecclésiastiques du second ordre, plus versés qu'eux dans la pratique judiciaire.

Les moyens qu'employa le procureur du roi, pour opérer la dissolution du mariage entre *Louis* et *Jeanne*, étoient au nombre de quatre : parenté, affinité dans les degrés prohibés, violence de la part de *Louis XI*, et infirmités corporelles, qui rendoient la princesse inhabile aux fins du mariage. Aux deux premiers elle opposoit les dispenses qui avoient été obtenues ; au troisième et au quatrième, que s'il y avoit eu violence, ce qu'elle n'accordoit pas, la conduite de son mari depuis dix-huit ans en écartoit jusqu'au soupçon ; que

pendant ce temps il ne lui avoit refusé aucun des titres attachés à son rang , qu'il se plaisoit à lui faire rendre les honneurs d'épouse , et qu'elle en avoit obtenu tous les droits. *Je sais bien , ajoutoit-elle , que je ne suis ni aussi belle , ni aussi bien faite que bien d'autres , mais je ne m'en crois pas moins propre aux fins du mariage , et plus incapable d'avoir des enfans.*

L'historien *Garnier* , continuateur de *Velly* , peint énergiquement l'angoisse des deux personnages pendant le cours de la procédure. « Qu'on se figure , dit-il , une princesse élevée à l'ombre du trône , accoutumée à recevoir dès l'enfance des marques de soumission et de respect , tra-
« duite devant des commissaires en état de suppliante , réduite à entendre des dépositions désagréables , à recevoir de la bouche d'un époux , dont elle ne pouvoit encore se détacher , les déclarations les plus formelles du dégoût et de l'aversion qu'elle lui avoit toujours inspirée , osant à peine laisser éclater ses plaintes et donner un libre cours à ses larmes , de peur d'aigrir encore davantage celui dont son sort dépen-

1498.

« doit. Mais dans cet abandon géné-
« dans cet abîme de douleur, peut-être
« étoit-elle moins à plaindre que cel-
« qui causoit ses malheurs ; car el-
« avoit du moins pour elle son innoc-
« cence et la fermeté qu'inspire un
« conscience pure et sans reproche
« au lieu que *Louis*, naturellement
« juste, quels reproches ne dut-il pas
« se faire à lui-même ! quels tour-
« mens ne dut-il pas éprouver, lors-
« que, par la suite d'une procédure
« odieuse, il se trouvoit forcé d'en-
« tendre discuter des faits et rappeler
« des détails qui auroient dû rester en-
« sevelis dans l'ombre du silence ; en-
« fin réduit à profaner en quelque
« sorte lui-même la majesté du trône
« et la sainteté de la couche nuptiale,
« et à persécuter et couvrir de confusion
« une princesse sa parente et son épouse,
« qui, loin de mériter sa haine, lui
« avoit tendu dans ses malheurs une
« main secourable » ! La même sensi-
bilité qui a fait tracer à l'historien ce
tableau touchant, lui fait croire que si
Louis XII, en commençant cette af-
faire avoit prévu les extrémités aux-
quelles il faudroit en venir, il ne l'au-
roit pas entreprise ; mais il est dou-

teux que la compassion l'eût emporté dans son cœur sur l'amour et la politique.

1498.

Pour mettre fin à ces scènes scandaleuses, que l'incertitude des juges prolongeoit, *Jeanne* composa un mémoire tout de questions, sur ce qui s'étoit passé de plus secret entre elle et son mari, et consentit que l'affaire fût jugée conformément aux réponses du roi, sans débats ultérieurs. Il hésita de se soumettre à cet interrogatoire, dont il sentoit bien qu'il ne pouvoit sortir victorieux que par des échappatoires et de vrais mensonges ; apparemment qu'il les fit : les juges affranchis de scrupule par le consentement anticipé de la reine, prononcèrent la nullité du mariage ; et, en vertu de l'autorité apostolique dont ils étoient revêtus, ils donnèrent au roi la permission de se pourvoir ailleurs. Le monarque céda à la reine détrônée la jouissance du Berri et de plusieurs autres domaines. *Jeanne* se retira à Bourges. Elle y créa un ordre de religieuses très-austères, nommées les *Annónciades*, dont elle suivait la règle sans en avoir pris l'habit. La pieuse princesse survécut six ans à son malheur, si c'en est un que le re-

Sentence de divorce.

1498.

noncement à des grandeurs dont est dédommagé par la tranquillité d'une vie sans reproches et sans remords. Le jugement qui la détrôna trouva d'avis censeurs. L'opinion la plus générale dans l'université, qui comptoit alors vingt-cinq mille étudiants, presque tous hommes faits, se montra contraire à la décision des commissaires. Plusieurs prédicateurs et docteurs furent détenu en prison et exilés, pour avoir parlé ou écrit trop librement.

Fourberie
de César Bor-
gia.

1499.

Tout étoit préparé pour le mariage même avant la décision. La dispense de parenté donnée par *Alexandre VI* fut apportée par son fils *César Borgia*. Cet homme aussi célèbre en crimes que son père, venoit, après avoir fait empoisonner le duc de *Gandie*, son frère aîné, de quitter le chapeau de cardinal et de se dévouer aux armes, espérant de celles-ci une fortune plus solide que de l'état ecclésiastique. Déjà il avoit obtenu de *Frédéric*, roi de Naples, des terres titrées dans ce royaume, mais insuffisantes à ses desirs, il se tourna du côté de la France, dont il attendoit un traitement plus avantageux : la circonstance étoit favorable. Le roi avoit besoin du pape pour

son divorce : il donna le duché de Valence à *César*, qui en prit le nom de *duc de Valentinois*. Celui-ci figura mal dans ces nôces , quoique porteur de la pièce essentielle. Pour se faire valoir davantage , il ne remit la bulle qu'après des délais , par lesquels il croyoit se faire acheter plus cher. Le nonce , évêque de *Ceuta* , dévoila la ruse , et mourut empoisonné , quelques semaines après.

1499.

Dégagé de ses premiers liens , *Louis* se rendit à Nantes , où la duchesse vint le joindre accompagnée de la première noblesse de Bretagne. Son contrat avec *Louis* fut loin de ressembler à celui qui avoit été passé avec *Charles*. Dans le premier , remarque l'historien *Garnier* , c'étoit un conquérant et un souverain , qui épousoit sa vassale , et lui dictoit des lois impérieuses. Dans celui-ci , c'est une reine qui abandonne sa main à son amant. Elle se réserva pendant sa vie la jouissance pleine et entière de son duché ; stipula qu'après sa mort , son second enfant mâle , et à défaut de mâles, ses filles, dans l'ordre de primogéniture , hériteroient du duché avec tous les droits qui y étoient précédemment attachés ; et que s'il ne naissoit qu'un enfant du présent mariage ,

Mariage d
roi et ses
clauses.

1499.

la même clause, de réversion au second seroit accomplie à l'égard de ses descendans : qu'elle jouiroit personnellement de tous les revenus de son duché, et non-seulement du douaire qu'on lui assignoit actuellement , mais de celui que *Charles VIII* lui avoit assuré : qu'enfin , si elle mouroit sans enfans , le roi ne conserveroit que sa vie durant la jouissance du duché , qui retourneroit ensuite aux plus prochains parens de la reine.

Après ces clauses pour la succession , il y en eut de particulières , par un acte séparé , pour le gouvernement de la province. Le roi ne pourra y rien innover , ni dénaturer les offices , ni destituer ceux qui en sont pourvus. En cas de leur vacance par mort ou autrement , la reine nommera de plein droit , par lettres expédiées dans sa chancellerie de Bretagne. Aucun impôt, fouage , ou subside , ne sera assis ou levé sans le consentement des états assemblés ; et leur aveu sera aussi nécessaire pour tirer des troupes de Bretagne. Les charges et bénéfices ne seront conférés qu'à des Bretons , à moins qu'il ne plaise à la reine , par des considérations particulières , d'en gratifier d'au-

tres personnes. Enfin , dans les actes qui regarderont la province, le roi pourra s'intituler *duc de Bretagne* , et la monnoie se frappera en son nom , conjointement avec celui de la reine.

1499.

Anne fut couronnée une seconde fois à Saint-Denys. Cette cérémonie , comme celle du mariage , fut accompagnée et suivie de fêtes magnifiques. Le peuple montra beaucoup d'allégresse , à laquelle , sans doute , ne contribua pas peu la diminution d'un dixième sur les impôts , la promesse d'une réduction plus considérable quand on le pourroit , et l'exemption totale du droit de joyeux avènement.

Louis XII , ensuite , avec les plus notables du royaume , qu'il appela auprès de lui , s'occupa de réglemens qui sont tous marqués du sceau du bien public. Il commença par les troupes dont il assura le prêt , afin qu'elles n'eussent plus de prétexte pour se livrer aux brigandages qu'elles regardoient comme un de leurs plus précieux privilèges. Il fut pris des précautions pour que les bourgeois des villes où elles seroient en garnison , ainsi que les habitans des campagnes où elles auroient leurs quartiers ,

Réglemens
pour les gens
de guerre.

1499.

formes protectrices de la justice à enfanter et perpétuer les procès , n'aient pas mieux réussi à *Louis XII*, qu'au rois ses prédécesseurs et successeurs.

Outre la sagesse des réglemens , qui donne à *Louis XII* un rang entre les législateurs , on remarque dans le texte même de l'ordonnance une rectitude d'intention , une expression tendre et affectueuse , en un mot , un ton paternel , qui , peut-être , plus que ses autres qualités et ses vertus , lui a mérité le surnom de *père du peuple*. Heureux s'il se fut contenté de cette gloire , et s'il ne se fût pas laissé entraîner , comme *Charles VIII* , à l'ambition de conquérir ce royaume de Naples , que le dernier prince de la maison d'Anjou avoit résigné aux rois de France ! Présent funeste qu'un faux honneur et l'esprit chevaleresque de son siècle , lui faisoient un devoir de réclamer. *Louis XII* y joignit le desir de se faire restituer , comme héritier de *Valentine Visconti* , son aïeule , le duché de Milan , usurpé par les *Sforces* , et tenu alors par *Ludovic-le-Maure* , héritier trop subit de *Galéas* , son neveu , qui avoit épousé la nièce de *Frédéric* , alors sur le trône de Naples.

Sforce prévint l'orage prêt à fondre

1499.

Mesures
contre Ludovic-le-Maure

sur lui, et tenta tous les moyens pour le détourner, en s'environnant d'auxiliaires. Il sonda *Alexandre VI*, mais il trouva ce pape prévenu par les avantages que le roi de France avoit faits au duc de *Valentinois*, son fils. En vain s'adressa-t-il aux Vénitiens; des négociateurs français les avoient gagnés, en leur promettant une augmentation de territoire après la conquête du Milanès. Tous les autres princes et républiques d'Italie, entraînés par ces deux grandes puissances, n'osèrent pas même promettre à *Sforce* de rester neutres. Le roi de Naples, également menacé, auroit pu faire cause commune avec lui; mais ce monarque ne s'imaginait pas qu'il pût être réduit à la dure extrémité de joindre ses drapeaux, contre les Français, à ceux du perfide empoisonneur du mari de sa nièce. Ainsi, de ce côté, *Ludovic* n'osoit se flatter d'un secours, ni prochain, ni efficace. Il avoit vu avec satisfaction l'empereur *Maximilien*, comptant apparemment sur les embarras ordinaires dans le commencement d'un règne, déclarer brusquement la guerre à *Louis XII*: mais cette attaque étoit restée sans suite, parce que l'archiduc *Philippe*, son fils, duc de *Bourgogne*,

1493.

et souverain des Pays-Bas , n'avo
 voulu épouser la querelle de son
 et qu'au contraire il fit au roi hor
 de ses états, avec toutes les dé
 tractions de soumission qu'on vouli
 ger. Il restoit à *Sforce* quelqu
 rance de diversion par l'Angle
 toujours prête à s'armer contre la F
 mais *Louis XII* enchaîna la ma
 volonté d'*Henri VII*, en lui as
 le paiement de la pension de cinc
 mille écus , stipulée par le traité d
 ples, et y ajoutant des présens aux
 de son conseil. Enfin la France v
 de renouveler solennellement :
 ciens traités avec les Suisses, et
 même payé d'avance aux cantons l
 pitulations non encore échues, en
 lent moyen de s'assurer de la fi
 de la nation. Cependant plusieurs co
 détachés, attirés par l'appât d'une se
 plus considérable, passèrent sous
 drapeaux de *Ludovic*, et furent sa se
 ressource; mais ressource perfide,
 plus funeste pour lui que n'auroit
 l'abandon.

Premiers em-
 prunts.

La sortie de tant d'argent donné
 l'Angleterre et aux Suisses, distri
 dans les cours des petits princes d'I
 lie et semé dans les républiques de C
 nes, de Venise, de Florence et de l

pour y gagner des suffrages, avoit épuisé le trésor royal avant que la guerre fût commencée. Entre les moyens qui lui furent présentés pour le remplir, *Louis XII* préféra celui de vendre les offices des finances, et de recevoir, des traitans acquéreurs, des avances, dont le remboursement étoit assigné sur la perception des impôts dont ils faisoient les deniers bons. On dit qu'il n'employa qu'avec répugnance cet expédient, qui étoit un véritable emprunt, impôt masqué, qui tôt ou tard retombe sur les contribuables. On prétend qu'il en sentit tout le danger, et qu'il se gêna dans la suite, pour rembourser ces avances, afin de détourner ses successeurs d'une ressource aussi onéreuse au souverain qu'au peuple; mais l'exemple étoit donné, et n'a été que trop suivi.

Avec ces secours, *Louis* leva une armée qui entra impétueusement dans le Milanès en trois divisions, qui avancèrent rapidement. Quelques petites villes qui résistèrent d'abord, furent prises d'assaut, pillées et brûlées, pour épouvanter les autres; aussi presque toutes prévinrent l'attaque et envoyèrent d'elles-mêmes leurs clefs aux généraux français. *Ludovic*, dans ce désastre

Conquête du
Milanès.

1499.

général, fit passer sa famille et la grande partie de ses trésors chez l'empereur *Maximilien*. Lui-même finissant ne sachant à qui se fier, abandonné des uns, trahi par les autres. Il parvint un moment trouver quelque refuge dans la compassion du peuple de Milan. Il convoqua les principaux de la ville, leur fit un discours pathétique, qui souvent interrompu par ses sanglots, le faux pénitent avoua ses fautes; non, sans doute, ses crimes; il leur demanda de les excuser, et de se les faire pardonner, en récompense, disoit-il, des services qu'il avoit rendus: il leur fit les promesses, et pour dernière tentative, il fit publier la suppression d'une partie des impôts. Mais quel effet cela produisit sur un peuple qu'on supplioit de la manière dont on reçoit ses offrandes et ses dons, loin d'espérer d'être secouru, il eut tout lieu de craindre d'être livré et prit la fuite. Sitôt qu'il eut quitté la ville, la citadelle, très-forte par elle-même et garnie d'une bonne garnison de vivres et de munitions, se rendit ou plutôt, fut vendue par le gouverneur *Louis XII*, qui étoit venu à Lyon pour veiller de plus près sur l'extension, apprenant ces succès, passa au-delà des Alpes, fit une entrée triomphale.

Le roi à
Milan:

1499

chanté dans Milan et y reçut le serment de la fidélité de ses nouveaux sujets : afin de se les attacher plus fermement, il les déchargea de presque tous les impôts, sans songer que les conquêtes ne se conservent pas sans troupes, ni les troupes sans tributs. Il divisa le duché en cantonnemens auxquels il préposa des capitaines. *Jean-Jacques Trivulce*, seigneur Milanais, ennemi personnel de *Ludovic*, et qui avoit beaucoup contribué à la conquête, reçut le titre de gouverneur. *Louis*, après avoir pris les mesures qu'il crut nécessaires, tant pour se rendre maître de ce qui restoit à soumettre, que pour s'assurer la possession de ce qu'il tenoit, retourna en France.

Peut-être, s'il fut resté, auroit-il conduit à une fin prospère une entreprise si bien commencée. Point de doute que la présence du monarque n'eût mieux entretenu la bonne intelligence entre les commandans particuliers, que l'autorité d'un gouverneur, quelque mérite qu'il eût ; que les peuples, sous les yeux d'un roi bon et juste, n'eussent supporté avec quelque complaisance la licence de leurs vainqueurs, ou qu'ils n'y eussent été moins exposés ; que les alliés enfin, surveillés

Fermentation
dans le Mi-
lanès.

1500.

1500.

de près par le souverain lui-même s'ils ne fussent point restés fidèles cœur, à leurs engagements, n'eussent du moins osé se permettre ouvertement rien qui lui fût contraire. Le départ du roi changea les obligations et les convenances. Les alliés ne purent voir, sans inquiétude, établi au milieu d'eux un monarque, leur supérieur en force et en majesté, au lieu d'un duc de *Milan*, qui étoit leur égal. Ils se communiquèrent des motifs de crainte, des moyens d'insurrection, et se montrèrent les uns décidés à éclater, et les autres à garder une neutralité apparente malgré les traités qui leur prescrivoient d'agir de concert avec le roi de France. A la tête de ceux-ci étoient les Vénitiens. La discipline d'ailleurs se relâcha entre les soldats. Ils devinrent exigeants et pillards, pendant que leurs officiers indévots et galans, imitant inconsidérément les conquérans de Naples sous *Charles VIII*, provoquèrent la jalousie et la haine des Italiens. De ces causes réunies se forma une fermentation sourde, qui donna des espérances à *Ludovic*

Efforts de
Ludovic-le-
Maur.

Il erroit de tous côtés, cherchant des secours. *Maximilien* lui fournoit ouvertement des troupes et *Philippe* son fils, lui permit d'en lever secrète-

ent dans ses Etats de Flandre. Ces capitaines italiens , qui se vendoient à eux dont ils étoient mieux payés , accoururent au son de son argent. Les Français , comme nous l'avons dit , ne furent pas différens à ce genre de sollicitude , et ils se rangèrent sous ses drapeaux , en nombre presque égal à celui de leurs compatriotes , qui combattoient les Français. Ainsi *Ludovic* se commanda une armée d'environ trente mille hommes , et rentra dans le duché , rappelé par ceux qui l'avoient ou délaissé , trahi.

Les troupes françaises étoient alors dispersées , et pour comble de malheur , la division régnoit parmi leurs généraux. *Trivulce* vouloit qu'on choisît un poste avantageux ou l'on pût préparer une jonction ; le comte de *Ligny* proposoit de marcher à l'ennemi ; et ne pouvant amener les autres généraux à son opinion , il entreprit d'y marcher seul. *Trivulce* , abandonné par lui à la merci des Milanais , se vit assiégé dans l'hôtel-de-ville où il s'étoit rendu peu accompagné. La résolution d'une soixantaine de braves et sa propre valeur , le dégagèrent de la multitude et lui permirent de gagner la citadelle. On y vit arriver peu après le comte de *Ligny* ,

1500.

qui n'avoit pu s'opposer, ni à la marche de *Ludovic*, ni à la révolution s'opéroit en sa faveur dans toutes les villes qui se trouvoient sur son passage. Les deux généraux se retirèrent alors à Mortaro, ville forte, par-delà le Tessin, derrière des retranchemens formidables que *Trivulce* fit élever, afin d'y pouvoir attendre en sûreté les secours qu'on préparoit en France.

Il est fait
prisonnier.

La principale attention de *Ludovic* portoit sur ce secours promis. Pour l'intercepter, il se porte à Novare par où il devoit arriver, assiège la ville et s'en rend maître. *La Trémouille*, chargé d'amener le renfort, se poste de manière à couper la retraite à *Ludovic*, qu'il resserre dans la ville entre la citadelle et son armée. Pendant le siège, les Suisses des deux armées se visitent. Dans les conversations, ceux de Novare reconnoissent que le service du roi de France, comme le plus lucratif, est le plus avantageux, et ils commencent à chanceler dans la fidélité jurée au duc de Milan. Celui-ci, pressé d'ailleurs par la famine, n' imagine pas d'autre moyen de se tirer d'embarras que de hasarder une bataille. Quand les deux armées sont en présence, presque tous les Suisses l'abandonnent, sous pré

texte de ne vouloir point se battre contre leurs frères , et ils rentrent dans la ville. Le reste de l'armée , effrayé de leur désertion , est obligé de les suivre. *Ludovic* se trouve environné de mercenaires qui murmurent , menacent , traitent ouvertement avec les Français et en viennent enfin à capituler sans lui. Il les conjure du moins de le pas livrer à l'ennemi. Tout ce qu'il peut obtenir , c'est que lui , ses frères , et d'autres personnes considérables de sa cour , auront la liberté de se confondre dans les troupes qui sortiront , de manière à échapper , s'ils peuvent , à la vigilance des assiégeans. L'armée soumise , défile entre deux lignes des Français. *Ludovic* s'étoit attaché à un bataillon Suisse ; déguisé en cordelier , il le suivait comme aumônier , et monté sur un mauvais cheval ; soit connivence des Suisses qui l'indiquèrent par quelque geste , soit attention sévère des Français , il fut reconnu et arrêté , ainsi que ses frères , et tous les seigneurs de sa suite , qu'on envoya en France en différentes prisons : *Ludovic* , conduit d'abord à Pierre-Encise , fut ensuite transféré au château de Chinon , où il resta jusqu'à la fin de sa vie , qui dura

1500.

encore dix ans. Les Suisses auxquels *Louis XII* devoit ses succès , prétendirent s'en faire payer au-delà des conventions ordinaires , ce qui excita une mutinerie dont on eut quelque temps à craindre les conséquences ; et il fallut transiger avec eux pour les appaiser. Retournant dans leurs cantons , ils nantirent encore de Bellinzona , la première ville qui s'étoit déclarée pour *Ludovic* , et qui par crainte du ressentiment du roi , ouvrit ses portes aux Suisses.

Soumission
du Milanès.

Sitôt que le malheur de *Ludovic* fut divulgué , ses enseignes furent de nouveau abattues dans toutes les villes du Milanès , et celles de France relevées. C'étoit à qui donneroit les premiers témoignages de soumission , et inventeroit les meilleures excuses pour se soustraire à la vengeance du vainqueur irrité. Les uns prétendoient qu'à malgré leur infidélité apparente , ils avoient toujours gardé au fond du cœur un tendre attachement pour les Français ; d'autres citoient en preuve de ce attachement des démonstrations amicales données par eux aux Français sous les yeux même de ceux qui le maltraitoient. Tous enfin affirmoient n'avoir cédé qu'à la violence de leur

ancien duc. Les habitans de Milan faisoient valoir toutes ces raisons ensemble, et attendoient avec inquiétude ce qui seroit décidé de leur sort. *Louis XII* envoya le cardinal *d'Amboise*, son premier ministre, apprécier le délit et les excuses. Egalement éloigné, par caractère et par état, des mesures de rigueur, *d'Amboise* se fit une balance, dans laquelle il pesoit d'un côté l'offense, et de l'autre l'or réparateur. Celui-ci l'emportoit ordinairement. Il n'y eut point d'autre punition que des amendes, dont le produit servit à payer les frais de la guerre, et à assurer la solde des troupes qu'on laissa à la garde de la province reconquise.

Afin de les tenir en action et de les préserver des vices ordinaires à l'oisiveté des garnisons et des camps, le roi en loua une partie aux Florentins. Dans la guerre qui venoit de finir, Pise avoit gardé une neutralité qui avoit déplu à *Louis XII*. Les citoyens de Florence, au contraire, à la vérité bien achetés et bien payés, s'étoient ouvertement déclarés pour la France. Ces républiques étoient de longue main ennemies irréconciliables. Florence, voyant à sa porte les Français oisifs,

Guerre de
Florence et
de Pise.

1500.

saisit cette occasion de subjuguier sa rivale. Ses magistrats offrirent, pour obtenir ces auxiliaires, une somme beaucoup plus considérable que ce qu'ils avoient reçue pour se montrer français. Le roi ne négligea pas ce moyen de faire rentrer son argent dans ses coffres. Il prête aux Florentins cents lances, trois mille cinq cents suisses et autant de Gascons. Les Florentins persuadés qu'il suffiroit de la terre qu'inspiroient ces forces, pour se mettre les Pisans, refusèrent pour général *Yves d'Alègre*, l'un des meilleurs capitaines de son temps, et s'obstinèrent à demander *Hugues de Beaumont* homme probe et exact, mais dur et inflexible, qu'ils estimèrent beaucoup plus propre à servir leur animosité.

Beaumont après avoir employé trois mois à rançonner, suivant ses instructions, les petits princes qui avoient été favorables à *Ludovic*, se rendit aux représentations des Florentins, payoient son infanterie, et qui se plaignoient qu'on laissoit aux Pisans le temps de se fortifier. Arrivé devant Pise il envoie *Jeannot d'Arbouville* et *Hector de Montenart*, deux de ses principaux capitaines, sommer, au nom du roi, les habitans de rentrer sous

oug de ses anciens maîtres. Les ma-
s reçoivent les envoyés en grande
onie , et les mènent à l'hôtel-de-
n Là ils lui montrent le portrait de
Charles VIII , placé avec honneur
un dais , et entouré des emblèmes
reconnoissance pour un prince
n les avoit , disoient-ils , soustraits à la
d mination tyrannique des Florentins.
Nous devons aux Français la liberté,
ce bien plus précieux que la vie : nous
sommes déterminés à ne jamais nous
séparer de ce peuple généreux. Notre
ville a fait autrefois partie du duché
de Milan : nous appartenons donc à
la France. « Que le roi daigne nous
recevoir au nombre de ses sujets :
« qu'il nous impose les conditions les
plus sévères, nous les subirons, mais
qu'il ne nous abandonne pas à des
loups ravissans , à des tyrans impi-
toyables , les Florentins , nos impla-
c cables ennemis. Si nous ne pouvons
« obtenir cette faveur , qu'il nous ac-
« corde un asile sur ses terres. Nous
« préferons l'exil et la pauvreté aux
« horreurs de la servitude , qui nous
« attendroient dans notre patrie ».

Pendant que les capitaines , déjà
émus , faisoient cependant leurs efforts

1500.

pour leur persuader de se soumettre promettant de travailler à adoucir le sort , les portes de la salle s'ouvrent. Cinq cents jeunes filles vêtues de blanc les cheveux épars , s'y précipitent , conduites par deux dames vénérables. Elles tombent ensemble aux pieds des députés envoyés , les conjurent de se rappeler le serment solennel qu'ils ont fait en recevant l'ordre de chevalerie , et de ne pas abandonner à la brutalité de leurs ennemis les dames et demoiselles , et de ne les pas abandonner à la brutalité de leurs ennemis. *Arbouville* et *Montenart* baissoient les yeux , fort embarrassés , et faisoient effort pour se retirer , lorsque la troupe les entourant , les entraîne devant une image de la Sainte Vierge , et chante *tant piteusement et de voix lamentable* , qu'elle arrache des larmes aux capitaines. Ils sortirent de la ville chargés de présens , et racontèrent dans le camp ce qu'ils avoient vu et entendu.

Il étoit difficile à des Français d'attaquer un peuple qui leur opposoit de pareilles armes et les principaux de l'armée opinoient à différer l'attaque jusqu'à ce qu'on eut reçu de nouveaux ordres du roi. Sourd à leurs instances , l'inflexible *Beaumont* prend ses postes et investit la ville ; mais malgré lui , il s'établi

un commerce entre les assiégeans et les assiégés. Tous les soldats français qui se présentoient aux portes , de nuit ou de jour , étoient bien reçus , traités et régalez. On les chargeoit même de vin et de viandes pour leurs camarades du camp , et à leur tour ils laissoient passer tous les convois pour la ville. Il en fut de même quand l'attaque fut commencée : les Pisans désignoient aux français les endroits sur lesquels le canon de la ville devoit tirer , afin qu'ils s'en éloignassent ; et ceux-ci dans les assauts peu meurtriers qui furent donnés ne s'y présentèrent que par la forme. Enfin les soldats, mal surveillés par leurs officiers particuliers, se débandèrent, et la désertion devint si grande que *Beaumont* fut obligé de se retirer de nuit avec son artillerie, laissant ses malades et quelque blessés à la merci des assiégés. Les délaissés, craignant d'être maltraités, pousoient des cris en voyant leurs camarades s'éloigner. Les Pisans, attirés par leurs gémissemens, sortent avec des flambeaux, emportent ces malheureux dans la ville, et après avoir pris soin du rétablissement de leur santé, ils leur donnent de l'argent pour regagner Milan. Les Florentins se plaignirent de la

1500.

conduite des troupes françaises. O leur promet de les mieux aider un autre fois. Ils s'apprêtoient à recommencer : mais des troubles qui s'élevèrent dans leur propre république firent oublier ce projet.

secours don-
nés à César
Borgia.

Après cette expédition , commandée par l'intérêt , les troupes françaises furent employées à une autre sollicitée par la politique. On doit se rappeler qu'afin d'écarter les obstacles qu'*Alexandre VI* auroit pu mettre au divorce avec *Jeanne de France* , et à son mariage avec *Anne de Bretagne* , *Louis XII* combla de biens *César Borgia* , fils du pontife , et le fit duc de *Valentinois*. Dans la circonstance où il méditoit la conquête du royaume de Naples , dont le pape se disoit souverain et en droit de donner l'investiture , il crut important de se concilier les bonnes grâces du pape , et il envoya *Georges d'Amboise* , son premier ministre , négocier à la cour de Rome. La passion dominante d'*Alexandre* étoit toujours d'augmenter la puissance de ce fils chéri. Le cardinal l'attaqua par ce foible. Il promit de faciliter à *César* la conquête des États de plusieurs petits souverains , que le neveu avoit déjà tenté

inutilement de s'attacher par la séduction , ne se sentant pas assez fort pour les réduire. Quand il eut les troupes françaises à sa disposition , ces princes épouvantés , au-lieu de se défendre comme ils avoient fait jusqu'alors , firent avec leur persécuteur des transactions désavantageuses , et se démi-rent la plupart de leurs souverainetés pour des pensions. Tel fut le sort de *Jean Sforce* à Pesaro, et des *Malatesta* à Rimini.

1500.

Les bourgeois de *Faenza* osèrent seuls se défendre contre lui. Après l'avoir repoussé plusieurs fois , assiégés de nouveau et près d'être forcés , il convinrent de se rendre , à condition qu'on leur accorderoit amnistie entière , la conservation de leurs privilèges , qu'on assureroit à leur jeune prince *Astor Manfredi* la jouissance de ses biens patrimoniaux, et qu'il auroit la liberté de se retirer où il voudroit. *César* exécuta fidèlement la partie de la capitulation qui regardoit les habitants. Quant au jeune *Manfredi*, après mille outrages qu'il eut à essuyer, tant de *César* que du Pape , auquel il fut renvoyé ; on finit par lui ôter la vie. *Borgia*, devenu plus cupide , à mesure qu'il avoit plus de succès , dirigea bien-

Infâme per-
fidie.

1500.

tôt contre des alliés de la France l'armée même qu'il tenoit d'elle ; l'on vit les *Bentevoglio* de Bologne traiter avec lui de leur principauté plutôt que d'attendre les effets peut-être trop tardifs de la protection du Monarque. Les Florentins menacés eurent recours, et heureusement pour eux, une armée française qui descendoit en Italie pour la conquête de Naples arriva assez à tems pour la sauver par l'ordre qui fut donné à *César* de la venir joindre.

Réforme
des religieux.

On souffre de voir *Louis XII* et ses ministres, recommandables par la douceur de leur caractère et par des mœurs pures, en commerce de confiance avec de pareils scélérats. Dans ses conférences avec le pape, *Georges* obtint le titre de *Légat à latere* en France, pendant dix-huit mois, et les pouvoirs qui étoient attachés à cette dignité ; c'est-à-dire, de représenter la personne même du pape, et d'accorder, de sa propre autorité, toutes les dispenses et toutes les grâces pour lesquelles il eut fallu recourir à la bienveillance intéressée du saint-père. Pendant dix-huit mois, celui-ci devoit perdre ce revenu, mais il en trouva le dédommagement dans les troupes qui

furent accordées à son fils. Le nouveau légat, déjà muni de la puissance séculière, fit usage de celle qu'il venoit d'acquérir, pour assurer par leur concours, la réformation des religieux, qui ne s'opéra pas sans peine. On la commença par la réduction de leur nombre. le couvent des Jacobins de Paris en contenoit seul quatre cents, pensionnés par les provinces pour suivre leurs études dans l'université. Les Cordeliers n'en comptoient pas beaucoup moins. St.-Germain-des-Prés, St.-Martin-des-Champs et d'autres communautés étoient pleines et surabondoient. Il paroît par les plaintes des religieux, quand on leur proposa une réforme, que pour attirer la multitude dans les cloîtres, on ne montrait pas aux prosélytes et aux novices la règle dans toute sa rigueur; car, disoient-ils, *si nous eussions su qu'à tant étroite règle fussions obligés, jà n'eussions fait ceinture de corde nouée.* Les Jacobins refusèrent d'écouter deux évêques commissaires, qui leur furent envoyés, se défendirent contre des troupes chargées de les tirer de leur couvent, et y soutinrent un siège de plusieurs jours: la faim seule les obligea de se rendre.

1500.

Les Cordeliers moins belliqueux rent de ruse ; ils ne congédièrent les commissaires , mais ils se renfermèrent dans leur église , où ils chantoient à grand cœur des psaumes des hymnes ; et toutes les fois que commissaires se présentoient ils faisoient ensorte d'être trouvés dans cette même occupation qu'ils continuoient jusqu'à ce que les réformateurs , lassés d'attendre , se retirassent. Cependant le gouverneur et le prévôt de Paris escortés d'un bon nombre d'archers trouvèrent moyen d'obtenir audience. On en vint à un accommodement. Ceux qui ne vouloient pas de la réforme eurent permission de quitter l'ordre , sans crainte d'être inquiétés. Ceux qui s'y prêtèrent furent traités favorablement.

Confédération
contre le
roi de Naples.

1501.

Frédéric III, roi de Naples , second fils de *Ferdinand*, batard d'*Alphonse V*, roi d'Arragon , quoiqu'attaché à cette maison par des liens peu légitimes , comptoit sur la protection et les secours de *Ferdinand V*, dit le *Catholique*, neveu d'*Alphonse*, et roi d'Arragon , de son chef , et de Castille , par la célèbre *Isabelle*, son épouse. Cette réunion leur fit prendre le titre de roi et reine d'Espagne.

Le Napolitain savoit à la vérité, que *Charles VIII* leur avoit abandonné le Roussillon et la Cerdagne, à condition qu'ils ne mettroient point d'obstacles à ses entreprises sur l'Italie : mais la mauvaise foi de *Ferdinand*, n'étoit plus un problème. *Frédéric* se flatta que son parent ne se laisseroit pas arrêter par des scrupules, quand il verroit un prince de sa maison menacé d'une ruine totale ; mais les deux rois de France et d'Arragon étoient convenus secrètement de faire ensemble la conquête du royaume, de se le partager ensuite, et le malheureux prince ignoroit ce traité. Quand il s'ébruita, *Ferdinand* fit dire à son parent de ne pass'en inquiéter, et qu'il n'avoit consenti à cet accord que pour introduire plus facilement dans ses États les secours qu'il lui préparoit.

Le pape, confident du dessein des deux alliés, et intéressé pour son fils *César* à leurs succès, les servit par la publication d'une croisade dans tous les États chrétiens. Le produit en fut exorbitant, si on en juge par ce que disent quelques historiens, que le seul territoire de Venise rapporta quatre-vingt - dix - neuf livres pesant d'or. *Alexandre* se chargea du partage. Il

1501.

prit d'abord tout ce qu'il falloit à son fils *César*, pour soudoyer les troupes dont il se servoit contre les barons romains, dont les États étoient à sa bienséance. Il s'appliqua aussi une part de ce qui se leva en France et en Espagne, et abandonna le reste aux deux rois. La bulle de la croisade n'indiquoit pas clairement le dessein de détrôner le Roi de Naples; mais ce qui revenoit au même, le désir d'établir une paix durable entre les maisons d'*Anjou* et d'*Arragon*, paix qui ne pouvoit se faire qu'en leur abandonnant l'objet d'une contestation, qui avoit déjà fait couler tant de sang chrétien, afin que, délivrées de tout sujet de querelles entre elles, elles pussent réunir leurs armes et les porter contre les infidèles.

Tromperie de Ferdinand. Mais le roi de France, ne biaisa pas. Il proclama hautement son dessein d'invasion, et rejeta toutes les soumissions de *Frédéric*, qui alla jusqu'à offrir un tribut et un hommage. Dans ces dispositions, *Louis* fit avancer en Italie son armée de terre, où se trouvoit la principale noblesse du royaume, commandée en chef par *Robert Stuart* d'*Aubigny*, le vainqueur de Gonzalve à Séminara, et fit partir de Provence

trois carraques génoises et seize navires chargés de l'artillerie, des gros bagages, et de troupes sous la conduite de *Philippe de Clèves*, sieur de *Ravestein*. *Ferdinand* fit le premier entamer le royaume de son parent par *Gonzalve de Cordoue* son général, qu'on a surnommé le *Grand Capitaine*, et qu'on auroit pu nommer, avec plus de raison, *le grand fourbe*, *l'homme sans égards et sans justice*. Quoiqu'il en soit, *Gonzalve* conservant le plus long-temps qu'il put, le personnage hypocrite qui lui étoit recommandé par son maître, confirmoit le malheureux roi dans sa croyance aux insinuations déjà faites, que les forces espagnoles n'étoient destinées qu'à le secourir. Dans cette persuasion, *Frédéric* lui laissa prendre plusieurs places importantes.

Mais il fut cruellement détrompé lorsqu'il apprit les détails d'une cérémonie qui venoit de se passer à Rome. Quand l'armée française en fut proche, des ambassadeurs des deux rois, dont les démarches étoient concertées, demandèrent audience au souverain pontife, et lui signifièrent en plein consistoire que leurs maîtres s'étoient partagé le royaume de Na-

ples. Le roi de France auquel, leur convention, devoit appartenir titre, requit du pape l'investiture ; offrant l'hommage. Celui d'Espagne borné au titre de duc pour sa part, la même requête ; et le pape, satisfait d'ailleurs de quelques dépouilles qu'il lui cédoit, accorda tout ce qu'il voulut.

Quand *Frédéric* apprit l'entière déclaration de *Ferdinand* à Rome, en marqua sa surprise au roi d'Espagne. *Gonzalve* fit d'abord semblant de ne pas croire ce qui s'étoit passé à Rome, et de regarder ce qu'en disoit comme une calomnie inventée pour troubler une bonne intelligence entre lui et le roi napolitain ; mais quand il ne put plus se retrancher dans la négative, il exhorta ce prince à ne point s'alarmer de ce concert des deux rois. « Sans doute, » lui disoit-il, le roi mon maître, » vous voyant dans l'impossibilité de » conserver votre royaume contre » votre rival, en a accepté une moitié » pour préserver le tout de la rapacité des Français, et soyez persuadé » que, quand leur première fureur » sera passée, il profitera de la part qu'il s'est réservée, pour vous réta-

dir dans le reste ». En conséquence *Gonzalve* pressoit *Frédéric* de réunir ses troupes napolitaines aux siennes , pour hasarder ensemble une bataille avant que la conquête de la partie attribuée à la France fût terminée. Cette proposition insidieuse ne séduisit pas le monarque. Il fit réflexion que joindre le peu de forces qu'il avoit à celles de *Gonzalve*, ce seroit peut-être risquer de perdre à-la-fois et son armée et sa liberté. Il prit donc le parti le plus prudent. Trop foible pour tenir la campagne, il distribua ses troupes dans les places les plus fortes, envoya son fils, jeune prince de grande espérance, à Tarente, ville de défense, et lui même se retira dans Naples.

Capoue, qui se trouvoit sur le chemin de la capitale, essuya les premiers efforts des français; elle soutint plusieurs assauts, mais elle fut enfin réduite à capituler. Pendant qu'on traitoit des conditions, quelques soldats profitant de la sécurité que produisoit la négociation, escaladent les murailles, et ouvrent les portes au reste de l'armée, qui s'y jette en torrent. Capoue abandonnée au pillage, éprouve toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Beaucoup de dames qualifiées s'étoient

Prise de Capoue.

1501.

retirées dans une tour. *César Borgi* qui étoit dans l'armée française, dont la présence étoit presque toujours l'annonce d'un crime, s'empare de la tour, en tire les infortunées, se réserve quarante des plus belles, et distribue les autres à ses soldats. La ville fut réduite à un si triste état, que les Français délibérèrent d'y mettre le feu et de la détruire entièrement; mais sa position à six lieues de Naples, et utile pour une retraite en cas d'accident, la sauva. On en releva les fortifications. Les habitans, qui avoient été assez heureux pour échapper au massacre, furent rappelés, et l'armée prit la route de Naples.

Et de Na-
ples.

La conquête n'en fut pas difficile. *Frédéric*, jugeant la ville hors d'état de se défendre, permit aux habitans de traiter, et se retira dans le château. Comme il étoit bien fortifié, muni de vivres et d'une bonne garnison, il auroit pu tenir quelques temps: mais l'infortuné monarque, généralement abandonné, et sans espoir de secours, fit réflexion que tôt ou tard il faudroit se rendre; que s'il se laissoit environner de retranchemens, et achever le blocus que l'on commençoit sous ses yeux, il ne feroit que

s'ôter l'espérance de conditions supportables, et rendre son sort plus fâcheux; il ouvrit donc des conférences avec d'*Aubigni*.

1501.

Le chef français ne traita que de la partie qui devoit appartenir à son maître. *Frédéric* l'abandonna toute entière au roi, c'est-à-dire, villes, vaisseaux, artillerie, sceptre et couronne, se conservant seulement ses meubles, et pour toute propriété, la petite île d'*Ischia*, où il demeurerait en attendant la ratification des propositions qu'il faisoit au roi pour ses dédommagemens, et à condition de pouvoir en sortir et se retirer partout où il voudroit, excepté dans le royaume de Naples. Dans ce petit coin de terre étoit renfermée la triste *Isabelle*, veuve de *Galéas Sforce*, empoisonné par *Ludovic le Maure*, nièce de *Frédéric*, et *Frédéric* lui-même, sa femme, quatre enfans en bas âge, non compris *Ferdinand*, son aîné qu'il avoit envoyé défendre Tarente. Cette famille malheureuse y attendoit avec anxiété le sort que la fortune lui destinoit.

La décision arriva plutôt qu'on ne l'avoit prévu. A peine le traité avec d'*Aubigni* étoit signé, que *Ravestein*

Frédéric dans l'île d'Ischia.

Il se transporta en France.

1501.

survient, enveloppe avec sa flotte la petite île, et met des troupes à terre. Il prétend que lui, général de mer, n'est pas obligé d'observer les conditions imposées par le général de terre, auquel il n'est pas subordonné, et somme *Frédéric* de se rendre prisonnier. Le malheureux monarque demande une entrevue à *Ravestein*, lui expose sa triste situation. « Ne me
« traitez pas, lui dit-il, comme un
« ennemi; mais comme un infortuné
« gentilhomme qui mérite votre es-
« time et votre amitié. Que dois-je
« faire? Je vous demande conseil et
« vous promets de le suivre ». Le gé-
néral touché, l'exhorte à partir sans
conditions, à aller trouver le roi de
France; dont il connoît la généro-
sité, et à traiter directement avec lui.

Et reçoit n
bon trait-
ment.

Louis XII, instruit de la confia-
qu'avoit en lui l'infortuné prince, e-
voie le recevoir honorablement à
débarquement; et lui donne en Fran-
pour lui et sa famille, le comté du
Maine, et trente mille livres de pen-
sion, en échange de la partie du
royaume dont son armée étoit en pos-
session. *Frédéric* vouloit le lui aban-
donner en entier; mais le roi de France
respecta la partie de son infidèle allié,

u point même d'ordonner à son général d'aider les espagnols dans le siège de Tarente, que le prince *Ferdinand* défendoit.

1501.

Ils l'avoient déjà levé une fois , à une de forces suffisantes. Secondés par les Français, ils s'en emparèrent par capitulation. Elle portoit que le jeune prince et la garnison auroient liberté de se retirer où ils voudroient. *Gonzalve* fit en présence de toute l'armée , la main étendue sur une hostie consacrée, le serment de l'exécuter fidèlement ; mais quand la garnison sortit il retint *Ferdinand* dans son camp, et l'envoya en Espagne où il resta prisonnier jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de cinquante ans. Son père vécut tranquillement à Tours. Le parlement s'opposa à la donation du Maine : *Louis XII* en dédommagea le prince par une augmentation de pension. *Gonzalve* s'excusa de la violation de son serment sur les ordres de *Ferdinand*, qu'il se fit donner, ou qui lui vinrent malgré lui ; mais , enfin , qu'il exécuta sans marquer de scrupule. Le roi d'Espagne non content d'arracher la couronne à son parent , pour s'excuser lui-même et diminuer l'indignation que causoit sa conduite perfide , chercha à le diffamer en publiant que con-

Sort du prince Ferdinand.
Tromperie de l'Espagnol.

1501.

noissant son inclination pour les infidèles, il s'étoit emparé de ses états uniquement dans la crainte qu'il ne fût nuisible à l'exécution de l'entreprise qu'il méditoit contre eux ; mais qu'il les lui rendroit après qu'elle seroit achevée. En effet, pour donner à son invasion un air religieux, il l'avoit fait précéder par l'attaque de l'isle de Céphalonie que les turcs avoient enlevée aux Vénitiens. *Ferdinand* s'étant rendu maître, la rendit à ces derniers dont il ménageoit la bienveillance.

Malheurs de
la flotte de
Ravestein.

Quand *Ravestein* avoit fait son armement maritime, beaucoup de chevaliers s'étoient joints aux troupes qui le composoient. Sur la foi de la croisade que l'on publioit, ils croyoient aller combattre les Infidèles. Lorsqu'ils virent que par la résignation de *Frédéric* tout étoit fini, et qu'ils étoient exposés à s'en retourner sans avoir rien fait, ils pressèrent l'amiral, lequel y étoit assez disposé de lui-même, à prêter l'oreille aux insinuations des Vénitiens, qui lui présentoient la conquête des îles de l'Archipel comme aussi glorieuse qu'utile : mais utile pour eux seuls. *Ravestein* attaqua l'île de *Métélin*. Mal secondé par les Vén-

ns, il fut repoussé. Une tempête
se l'accueillit comme il se reti-
it, et dispersa ses vaisseaux. Le sien
brisa contre les rochers de l'île
Cythère. Deux cents chevaliers,
six cents que son navire portoit,
r engloutis. Les autres, avec
r général, s'accrochant aux ro-
s, grimpèrent comme ils purent
ns l'île, exposés à la faim et à la
gueur d'un froid âpre qui se fai-
nt sentir au commencement de l'hi-
r. Ils y étoient depuis vingt jours,
rsqu'un petit vaisseau vénitien, pas-
ut devant l'île, eut connoissance de
ur détresse. Le capitaine ne put re-
voir que le général sur son bord ;
mais il rendit à tous le service d'aver-
r des vaisseaux génois qui se trou-
oient dans le voisinage, et qui vin-
ent les délivrer. Cet acte d'humanité
u Vénitien fut regardé par le sénat
omme un crime d'état, et le capi-
aine en recompense de son bon
ffice, courut risque de la vie. Ainsi
Louis XII n'eut plus de vaisseaux sur
s côte d'Italie.

1501.

Pendant ces désastres, que l'on
gnoit en France, elle retentissoit
e cris de joie, parce qu'on se croyoit
ésormais assuré de la conquête, et

Traité de
Trente avec
Ferdinand et
Philippe
d'Autriche
son gendre

1501.

délivré d'une guerre dont les préparatifs avoient été prodigieusement à charge. L'adroit *Ferdinand* favorisoit cette agréable illusion, et faisant tout ce qu'il croyoit devoi plaire au roi. Par exemple, il savoit que *Louis* désiroit vivement d n'être point troublé dans les arrangements qui lui restoient à terminer à Naples. Or les embarras ne pouvoient lui venir que du côté de l'empereur *Maximilien*, jaloux et ennemi déclaré des Français, et de la part de l'archiduc *Philippe* d'Autriche; souverain des Pays-Bas, et fils de cet empereur. Ce prince étoit aussi gendre de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, dont il avoit épousé la fille, *Jeanne*, surnommée la *Folle*. Le beau-père ménagea un traité entre lui, son gendre et le roi de France; il fut conclu à Trente, où le cardinal d'*Amboise* s'étoit transporté.

Ce traité ne fait point honneur à la sagacité du ministre. Il y sacrifia des avantages réels à la promesse illusoire d'un mariage entre le duc de *Luxembourg*, fils de *Philippe* et de *Jeanne*, qui a été depuis *Charles-Quint*, et *Claude de France*, fille du roi et d'*Anne* de Bretagne, tous deux en-

core au berceau. D'*Amboise* laissa aussi glisser dans les articles , que *Maximilien* donneroit à *Louis* l'investiture du duché de Milan , dont il n'avoit pas besoin , puisque ce duché lui appartenoit de droit , comme héritier de *Valentine Visconti* , son aïeule. A ces conditions , *Philippe* allant en Espagne visiter sa belle-mère , passa par la France , où il fut reçu très-magnifiquement. Il y fit l'hommage de ceux de ses états qui y étoient assujétis : vain honneur dont l'Espagnol et l'Autrichien avoient beaucoup fait valoir la promesse dans le traité de Trente. Mais quand on demanda à *Maximilien* l'investiture à laquelle d'*Amboise* avoit soumis le roi , comme nécessaire à une possession paisible , l'empereur répondit qu'il ne s'y étoit pas engagé , et la refusa.

Ce qui se passoit à Naples influoit sur la tranquillité de l'Italie. Les barons romains , ces possesseurs de fiefs la plupart enlevés à l'église , et donnés par les papes à leurs familles , avoient pris parti , les uns pour les deux rois ligüés contre *Frédéric* , les autres pour ce monarque. *César Borgia* , décoré par *Alexandre* , son père , du

Tom. VI.

c

1501.

Hostilités
injustes de
César Bor-
gia.

1502.

1502.

titre de *gonfalonier* de l'église ne , combattoit pour *Louis*. Après la démission du Nape comme s'il eût été fort empunir ces feudataires peu d coupables d'avoir associé leurs à celles d'un prince proscrit p suzerain , il attaqua les barocessivement , les subjugua tant que par force , et s'empara états. Depuis long-temps il con le duché d'Urbain , possédé *Ubalde de Monte-Feltro*. Il prunte son artillerie et ses troupes pour aller disoit-il , soumettre *Varano* seigneur de *Camerino*. *Guicciardini* parce qu'il auroit été dangereux fuser. *César* l'ayant privé des moyens de défense , entre brusquement ses terres , et se rend maître du duché dont il prend le titre , tombe ensuite sur *Camerino* , le prend par intelligence , et fait étrangler *Varano* et ses fils. Il tourmenta de nouveau les Florentins qui eurent recours à leur protecteur ordinaire , et qui éprouvèrent encore une fois à sa raillerie. Sa conduite et celle de ses successeurs qui entroient au moins de moitié dans ses crimes , étoient si odieuses , qu'il leva contre eux , en Italie , un cri

Comment
il en obtint
l'impuniré.

lignation , qui retentit jusqu'en France , et déterminâ le roi à venir juger par lui-même de la légitimité des plaintes qui lui arrivoient de tous côtés. Quand le monarque parut en Italie , tous les Seigneurs s'empresèrent autour de sa personne. On voyoit à sa cour , le duc de *Ferrare* , le marquis de *Mantoue* , le seigneur de *Bologne* , le duc d'*Urbain* si traîtreusement dépossédé de ses états , le dernier fils de *Varano* , échappé au sort funeste de son père et de ses frères , et les députés des Vénitiens , des Florentins , et des Luquois. Chacun avoit des griefs à produire , et tous supplioient le roi de punir ces crimes , ou du moins de retirer sa protection aux coupables.

Louis parut d'abord honteux de se trouver comme complice des scélérats ; mais il n'y a pas de mauvaise cause qui ne puisse se défendre , quand elle est traitée par une main habile. *César* fit parvenir au roi un agent secret , nommé *Trocci* , homme insinuant et adroit. Il passa d'abord condamnation sur quelques griefs , dans lesquels il reconnut que *Borgia* avoit excédé les bornes du devoir , comme lorsqu'il s'étoit permis des hos-

1502.

tilités contre les Florentins, alliés de la France ; « mais, disoit l'avocat
 « il a cessé sitôt qu'il en a reçu l'ordre
 « Il est *gonfalonier* de l'église, et en
 « cette qualité a-t-il pu se dispenser
 « de faire rentrer dans l'ordre, de
 « vassaux qui affectoient l'indépen-
 « dance ? Dans toutes ces expéditions,
 « il n'a rien entrepris sans l'aveu et
 « même le commandement du sacré
 « collège, et presque toujours, ex-
 « cepté les Florentins, contre les en-
 « nemis du roi. Encore les Florentins
 « étoient-ils partisans secrets de *Fré-
 « déric*, et intérieurement mal dis-
 « posés pour la France ; au contraire
 « l'armée de *César* a toujours été, et
 « est encore sous les ordres du roi,
 « comme s'il la soudoyoit de ses pro-
 « pres deniers, et sa majesté peut l'em-
 « ployer par-tout où elle voudra.

« D'ailleurs, ajoutoit *Trocci* en
 « parlant au cardinal d'*Amboise*, ce
 « *César* qu'on vous fait si odieux a
 « de nombreux partisans dans le sacré
 « collège. Son Père est vieux et in-
 « firme ; s'il vient à mourir, on ne
 « peut douter que son fils n'ait une
 « grande influence sur le choix du
 « successeur. Vous êtes légat à *latere*
 « par la munificence d'*Alexandre*.

Cette dignité, qui n'est que pour un temps, va expirer. Il est essentiel d'en agir avec le fils du pape « de manière à vous faire continuer « cette prééminence, si importante « dans l'événement d'un conclave ». On a cru que le cardinal d'*Amboise* vit dans cette insinuation, la tiare qui lui étoit adroitement offerte, et que l'espérance de l'obtenir lui fit employer l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de *Louis XII*, en faveur des *Borgia*.

César eut non-seulement la permission de venir se justifier, ce qui étoit déjà beaucoup, mais encore il fut très-bien reçu. En peu de jours il conclut un traité, par lequel on lui abandonna toutes ses usurpations, même celles qui avoient été faites sur les princes dont le roi s'étoit déclaré protecteur. La légation fut prorogée au cardinal d'*Amboise* pour dix-huit mois. Le pape, pendant cet intervalle, s'engagea à donner des chapeaux aux parens et aux amis du ministre, qui seroient autant de votans pour celui-ci en cas de vacance; et *César* s'obligea à mener l'armée ecclésiastique par-tout où le roi l'exigeroit.

Traité avec
les Borgia.

1502.

position des forces capables de faire repentir ceux qui l'offensoient , ne pouvoit s'accoutumer à regarder comme ennemis les braves compagnons de ses travaux ; que peut-être étoit-il coupable envers eux de quelques négligences , erreurs de jeunesse qu'il les prioit de les lui pardonner. Mais il engageoit , personnellement *des Ursins* , à lui accorder une conférence , disposé qu'il étoit , à en passer par toutes conditions qu'on exigeroit. De son côté le pape , dont les démarches étoient concertées avec celles de son fils , écrivit aussi au cardinal une lettre flatteuse. Il y rappeloit leur ancienne amitié , disoit que se sentant affoiblir , il avoit conçu le dessein de le laisser pour défenseur à sa famille , et il le conjuroit instamment de venir à Rome , pour mettre ensemble la dernière main aux arrangements qu'il méditoit.

Le cardinal *des Ursins* hésitoit ; mais , comme sa famille étoit puissante dans Rome , et qu'il pouvoit espérer le secours du peuple , si le pontife faisoit seulement mine d'un attentat contre lui , il hasarda le voyage et arriva auprès du pape , pendant que *Paul* se rendoit au lieu

ême supplice.

ne n'attendoit que le succès
perfidie , pour en exercer une
sur le cardinal. Il l'avoit reçu
plus grands honneurs , et
it familièrement à son au-
Un jour , comme il se retiroit ,
ers du pape le prièrent civi-
le ne pas aller plus loin , et
r un appartement dans le
On lui en avoit préparé un

1502.

le fit empoisonner, se montra touché de sa mort et lui fit faire magnifiques funérailles. Cette nouvelle parvenue à *César* fut le signal de la mort de ses deux prisonniers. Il fit exécuter, ainsi que tous ceux de la même famille dont lui et son père purent s'assurer. Pour donner ombre de justice à ces crimes, *Alexandre* publia que les *Ursins* avaient été trouvés coupables de haute trahison, et ordonna à son fils, *Florian*, de l'église, de confisquer leurs biens au profit du saint Empire, ce que *César* ne manqua pas d'exécuter en usant de formalités qui en assuroient à lui-même la jouissance et la possession.

Défauts du traité de partage de Naples.

Gonzalve bloqué dans Barrière.

La protection accordée par *Louis* à ces hommes décriés, étoit nuisible à ce prince qu'elle étoit à *dinand*. *Gonzalve*, son général, fita de l'ambiguïté du traité de partage pour former des demandes, s'autorisant à des surprises et à des empiétements. En effet, nul traité aussi essentiel n'étoit rédigé d'une manière si vague et indéterminée. Il portoit que l'*Abri* et la terre de *Labour* appartenaient à la France, la *Pouille* à la France, la *Calabre* à l'Espagne, sans autre c

tribution ou arrangement fixé, sur la contenance, l'étendue, les annexes, et les revenus de ces provinces ; s'il s'élevoit des contestations entre les nouveaux détenteurs, elles devoient se terminer de gré à gré. En attendant la décision, les généraux respectifs s'emparoiént de ce qui étoit à leur bienséance. On étoit convenu de partager les produits de la douane des bestiaux, qui tous les hivers venoient paître dans les plaines de la Capitanate ; mais on avoit négligé de décider à qui appartiendrait, le fonds de ces riches pâturages. On avoit gardé un silence pareil sur la fertile Basilicate, et c'étoit dans ces deux provinces intermédiaires que s'exerçoient les empiètemens opposés des deux généraux. Le duc de *Nemours*, *Louis d'Armagnac*, le dernier prince de ce nom, venoit d'être établi au-dessus de d'*Aubigny*, par le titre de gouverneur-général ou de vice-roi ; mettoit-il garnison dans une ville de quelque partie contestée, *Gonzalve* en introduisoit une dans la voisine. Elles se provoquoient, parcouroient la campagne pour se surprendre et causoient de grands dégâts. Les seigneurs napolitains, voyant leur pays devenu le théâtre d'une guerre

1552.

de ruine et de désolation , engagèrent les généraux à s'aboucher , pour régler les prétentions de leurs princes. Ils se rendirent dans un lieu convenu , escortés de jurisconsultes , chargés eux-mêmes de procès-verbaux d'arpentage , de procédures volumineuses , et d'anciens jugemens contradictoires , prononcés en différens temps. Les uns réclamèrent l'esprit du traité , ce qui nécessairement prètoit à l'arbitraire ; et les autres s'appuyant sur la lettre qui n'étoit pas suffisante , il fut impossible de s'accorder. Dans cet embarras , les barons Napolitains , obtinrent qu'on en référerait aux deux monarques. Tous deux , par des motifs différens ; recommandèrent des transactions à l'amiable. *Ferdinand* qui n'étoit pas encore prêt , autorisa même son général à consentir à des cessions. Mais *Gonzalve* qui avoit le secret de son maître , qui avoit remarqué le peu de concert qui existoit entre les généraux français , mécontents pour la plupart du nouveau chef que la faveur leur avoit donné , et qui comptoit d'ailleurs , sur les secours prochains qu'il attendoit de Sicile , se hâta de rendre la guerre inévitable , en chassant les postes français de diverses places. *Louis* , à cette nouvelle , reconnois-

ant qu'il étoit joué , confisqua les propriétés de tous les négocians Espagnols en France , donna ordre au duc de Nemours de repousser les Espagnols , et lui fit passer des renforts. *Gonzalve* qui n'avoit pas encore reçu les siens , se vit contraint de faire retraite devant l'armée française et s'enferma dans Barthe. Prudent à contre temps , et contre l'avis des autres généraux , le duc de Nemours se contenta de l'y bloquer ; mesure qui fut inutile , par ce que les Vénitiens qui secondoient sous main *Gonzalve* , lui firent tenir des vivres par la mer.

En le poussant devant eux les Français firent le siège de Canose défendue par deux braves Espagnols qui avoient résolu de s'ensevelir sous ses ruines. C'étoient le Capitaine *Péralte* et *Pierre Navarre* , le *Vauban* de son siècle , redoutable surtout dans les sièges qu'il dirigeoit , parce qu'inventeur de la pratique des mines , lui seul la possédoit alors , et qu'on ignoroit encore les moyens d'en prévenir les terribles effets. Il fallut trois assauts et un ordre exprès de *Gonzalve* pour les forcer à remettre la place. Les Français donnèrent à la garnison qui sortit par capitulation , deux capitaines comme sauvegardes ,

• Sauvegardes
Français
retenus.

1502.

en cas qu'elle fut rencontrée, en se rendant près de *Gonzalve*, par les parti qui couroient la campagne. Quand l'Espagnol eut la garnison, il refusa de laisser retourner les deux capitaines, qui étoient d'habiles généraux, dont il vouloit priver l'armée française ; et il menaça, si on le pressoit à cet égard, de les enchaîner comme forçats sur ses galères. *Peralte*, indigné de ce procédé, les fit sauver ; mais *Gonzalve* irrité le fit charger lui-même de fers, et l'auroit fait pendre, s'il n'avoit trouvé moyen de s'évader.

Combats particuliers.

Tel général, tels soldats, pourroit-on dire, à l'occasion de quelques supercheries que des chevaliers espagnols se permirent dans des combats particuliers, qui eurent lieu pendant l'inaction du blocus de Barlette. Onze Espagnols, contre onze Français, se marquèrent le champ pour un assaut sous les murs de *Trani*. Une des principales lois de la chevalerie, et très-rigoureusement recommandée, étoit de ne point diriger les lances contre les chevaux. Les Espagnols se mettant au-dessus du scrupule, pour le désir de vaincre, en abatirent neuf à la première course. Comme, selon les mêmes lois, les chevaliers démontés ne devoient plus

combattre , l'effort des onze Espagnols tomba sur les deux Français restés à cheval , qui étoient *Bayard* et *François d'Urfé* , digne compagnon du chevalier *Sans-Peur* et *Sans-Reproche*. Ils manœuvrèrent si bien en se faisant un rempart des chevaux de leurs compagnons , et parèrent si adroitement les coups qui leur étoient portés , qu'ils atteignirent l'heure fixée pour la durée du combat , et sortirent de la lice , ni vainqueurs , ni vaincus. Quelques temps auparavant , *Bayard* avoit donné le même spectacle aux armées , en combattant contre l'espagnol *Sotomayor* , qui avoit été son prisonnier , et qui s'étant échappé contre la parole qu'il lui avoit donnée , avoit été défié par *Bayard* pour les propos injurieux qu'il s'étoit permis contre son honneur. L'Espagnol fut vaincu ; et la grièveté de ses blessures ne permit point au chevalier Français de lui laisser la vie , qu'il vouloit lui accorder. Dans un autre combat consenti par *Gonzalve* , entre douze Français et douze Italiens servant sous ses drapeaux , ceux-ci furent presque tous culbutés au premier choc. Cet avantage faisoit espérer aux Français d'être bientôt vainqueurs : mais , contre d'autres lois

1502.

expresses de la chevalerie , les Italiens s'étoient munis d'un fer pointu et tranchant, qu'ils tenoient caché, et ceux qui étoient démontés se glissant entre les combattans , perçant le ventre des chevaux de leurs ennemis , firent obtenir la victoire à leurs champions.

Intentions
des deux Monarques.

1503.

On travailloit à la discussion des droits respectifs dans les deux cours de France et d'Espagne , mais avec des intentions bien différentes. *Louis XII* voyant tirer en longueur cette malheureuse guerre de Naples , commencée d'une manière si brillante , paroissoit désirer seulement de n'être pas honteusement expulsé de sa conquête , et de ne pas tout perdre. *Ferdinand* vouloit tout acquérir : mais , même avec les secours qu'il tiroit des Vénitiens et des princes Italiens , jaloux du roi de France ; avec ceux qu'il espéroit du pape et de son fils , qui montrait du penchant à se laisser acheter ; et avec ceux enfin de *Maximilien* , toujours prêt à s'armer contre les Français , il lui étoit difficile de tenir tête à *Louis* , s'il ne le trompoit , et s'il ne réussissoit à le tenir dans l'inertie , pendant qu'il mettoit lui-même la plus grande activité à garnir ses places , à

renforcer son armée , et la rendre supérieure à celle de son compétiteur.

1503.

Mais tromper *Louis* étoit devenu une entreprise assez difficile , parce que la cour de France avoit été si souvent abusée par de fausses démonstrations de bonne foi , qu'elle se tenoit sur ses gardes. Envoyer un exprès chargé de propositions , c'étoit pour *Ferdinand* courir peut-être plutôt le risque d'éveiller les soupçons , qu'un moyen de réussir. La fortune lui en fournit un , dont le *Français* ne pouvoit se défier , et qui nécessairement devoit attirer sa confiance.

Ruse et conduite oblique de Ferdinand.

Nous avons vu *Philippe* , archiduc d'Autriche et souverain des Pays-Bas , gendre de l'*Aragonais* , se rendre en Espagne en passant par la France. Ce prince s'ennuyoit à la cour trop sérieuse de *Ferdinand* et d'*Isabelle* , son beau-père et sa belle-mère. Il désiroit fortement se délivrer de cet esclavage , et , après quelques insinuations inutiles , il déclara fermement qu'il vouloit partir , quoique sa femme le conjurât d'attendre du moins ses couches , qui ne devoient point tarder. Comme il se proposoit de repasser par la France , où il y avoit été si bien reçu , le beau-

1505.

père conçoit le dessein de se servir de lui pour amuser et tromper le roi. Il montre à son gendre le plus grand désir de terminer tous ces différens qui le fatiguent et l'importunent, et lui trace un plan de conciliation, dont il le rend maître, promettant de ratifier sans restrictions, tout ce qui seroit convenu.

Philippe part plein d'espérance, se regardant comme un ange de paix qui alloit chasser l'air empesté de la guerre, prêt à s'étendre peut-être sur toute l'Europe. *Ferdinand* méditant une fourberie, ne vouloit cependant pas que son gendre, qui en seroit l'instrument, en souffrît; il exigea que ce prince demandât des otages, avant de s'engager dans la France. Pour lui complaire, *Philippe* pria qu'on lui en accordât; mais il les renvoya avant que de toucher les frontières. Il trouva le roi à Lyon, où il s'étoit rendu pour hâter les secours de toute espèce qu'il destinoit à son armée de Naples.

Le projet que présenta l'archiduc se trouva très-équitable, fort convenable aux deux partis, et même un peu plus avantageux à la France qu'on n'auroit osé l'espérer. On n'a-

voit garde de se défier de celui qui le proposoit. Le traité se conclut. Le petit duc de *Luxembourg*, fils de l'archiduc et petit fils de *Ferdinand*, épousera madame *Claude de France*. Le grand-père cédera au petit prince la partie de Naples qui lui est attribuée, et *Louis XII* l'autre partie à *Claude*, sa fille, avec le titre de reine. L'archiduc, jusqu'à ce que ces enfans soient unis, gouvernera la portion de son fils, et *Louis XII* celle de sa fille. *Gonzalve* et ses Espagnols seront rappelés, et l'archiduc mettra à sa place tel gouverneur, et à la place de ses soldats, telles autres troupes qu'il voudra.

Grande allégresse à la cour sitôt que le traité est signé. On n'hésite pas à croire qu'on va jouir d'une paix durable. *Louis XII*, plein de sécurité, enchanté de pouvoir épargner de bonne heure à ses sujets, les frais d'une nouvelle armée, fait cesser ses préparatifs, et notifie le traité à son général. *Philippe*, de son côté, envoie ses ordres à *Gonzalve*, et attend avec assurance la nouvelle de son obéissance. Cependant il s'élève quelques nuages. On apprend que des vaisseaux chargés de troupes Espa-

1503.

gnoles, ont passé devant Marseille se dirigeant vers la Sicile ; mais comment soupçonner que le beau-père fasse servir son gendre à une insigne fourberie ? On éloigne ces inquiétudes, et on se plaît à croire qu'on va recevoir la ratification de *Ferdinand*, et la certitude de l'embarquement des troupes de *Gonzalve* et de sa retraite.

Mais un courier arrive. Il apporte à l'archiduc des lettres de son beau-père. Le prince lit : elles étoient pleines de réprimandes aigres, et en termes peu ménagés. « Vous vous « êtes, lui disoit-il, laissé men « comme un enfant. Vous n'av « songé qu'à complaire au roi de « France pour gagner ses bonnes « grâces, et peut-être pour qu'il « vous aide à déponiller votre beau- « père et votre belle-mère ». Ces reproches étoient suivis d'une ferme protestation de ne rien accomplir de ce qui avoit été convenu. *Philippe* très-étonné montre ses instructions, prouve qu'il ne s'en est point écarté, ni ne les a outrepassées. Il demande qu'il lui soit permis d'écrire en Espagne, pour rappeler ses parens à des résolutions plus équitables, et offre de ne point sortir du royaume qu'il

'ait obtenu une pleine satisfaction.

1503.

Louis XII répond noblement qu'il mit point l'innocent pour le le. « Vous êtes venu , dit-il l'archiduc , sur ma parole , vous pouvez rester ou partir comme il vous plaira. J'aime mieux perdre un royaume dont la perte après tout peut se réparer , que de perdre l'honneur , qui ne se recouvre jamais ». Cependant on comptoit un peu sur son offre de rester comme otage ; mais l'ennui le prend , et une indisposition qui survient , lui suggère l'idée de voyager et d'aller voir sa sœur , duchesse de *Savoie*. Il s'y fait porter en litière avec l'agrément du roi ; mais sitôt qu'il touche la frontière , la santé reparoît. Il traverse rapidement la *Franche-Comté* , passe le *Rhin* , s'abouche avec *Maximilien* son père , et retourne dans ses états.

On ne tarda pas à apprendre ce qui se passoit dans le royaume de *Naples*. Les troupes envoyées par le roi d'Espagne étant enfin passées de *Sicile* en *Calabre* , le duc de *Nemours* , pour n'avoir pas essayé de forcer *Gonzalve* dans *Barlette* , se vit obligé de faire tête de deux côtés. Les détachemens qu'il put confier à d'*Aubigny* pour

Guerre à Naples entre les français et les espagnols.

1503.

se rendre en Calabre, quelque foibles qu'ils fussent, laissoient de grands intervalles dans sa circonvallation. *Gonzalve* en profita pour former des attaques contre divers postes Français. Celui de Rouva, confié à la garde de *Chabannes de la Palice*, petit neveu du fameux *Chabannes de Dammarin*, et dont l'activité ne cessoit de déjouer toutes les mesures de *Gonzalve*, fut attaqué des premiers. *La Palice* soutint trois assauts. Au dernier, placé sur la brèche comme une tour inébranlable, écartant avec sa lance et culbutant dans les fossés les ennemis qui se présentoient, il y fut précipité lui-même par une caque de poudre enflammée qui le frappa à la tête, et dont le feu pénétra tellement son armure que la fumée sortoit par toutes les ouvertures. Il se releva néanmoins et combattit encore: mais forcé enfin de se rendre, il jeta auparavant son épée le plus loin de lui qu'il lui fut possible. *Gonzalve* essaya de profiter de ce hasard pour s'emparer sans coup férir de la forteresse de la ville, et menaça *la Palice* d'une mort honteuse, s'il ne donnoit ordre à son lieutenant de la livrer. Traîné à cet effet, au pied du fort, *Cornon* cria

Palice, à ce lieutenant, *Gonzalve* : *ne vous voyez ici menace de m'ô-
rer le reste de vie , si vous ne vous
rendez promptement. Mon ami, vous
savez savoir en quel état est la
citadelle : regardez-moi comme un
homme mort , et si vous avez quel-
que espoir de tenir jusqu'à l'arrivée
du duc de Nemours , faites votre
possible. Cornon se défendit : mais il
fut sans munitions et ne put en-
core que la place ne fut bientôt
prise. Gonzalve se respecta assez
pour épargner *la Palice* ; mais il refusa
de le mettre à rançon. Il envoya même
faire tous les hommes d'armes qui fu-
rent faits prisonniers, et réduisit les
simples soldats à l'humiliant emploi
de forçats. C'est du moins ce dont
les Français l'accusèrent.*

1503.

Il étoit temps encore de rappeler
d'*Aubigny* pour tenter un dernier
effort contre *Gonzalve*. Mais d'*Au-
bigny* avoit en Calabre des intérêts
personnels , qui lui firent trouver des
raisons pour ne point accéder aux
demandes du duc de *Nemours*, le-
quel se trouva ainsi destiné à n'op-
poser par-tout que des forces insuf-
fisantes. Les talens de d'*Aubigny* ne
purent y suppléer. Contre une armée

Seconde ba-
taille de Sémi-
nara.

1503.

supérieure par le nombre, il s'est réduit à une guerre de chicane d'abord lui avoit assez bien répondu. Posté de manière à empêcher le passage du Marro, il retenoit les Algériens dans la partie ultérieure de la province, lorsque ceux-ci divisant leurs forces amusèrent le général français avec une partie, tandis que l'autre, sous la conduite de *Ferdinand d'Alger*, de *Hugues de Cordon*, de *Antoine de Leve*, traversa la rivière près de Séminara. Aussitôt que d'Alger en fut informé il vola de ce côté espérant y rencontrer l'ennemi dans le désordre, mais il le trouva tout formé. Soit confiance en son courage, soit nécessité et crainte d'être enveloppé, il l'attaqua néanmoins, malgré tout le désavantage que lui donnait sa course. Au premier choc la cavalerie algérienne enfonça la cavalerie française; mais pressé ensuite par l'infanterie, elle ne put rétablir ses rangs et la journée fut perdue pour lui dans ces mêmes plaines, où huit ans auparavant il avoit triomphé de *Gautier* et du jeune *Ferdinand*. Contraint de céder, il se fit jour à travers les bataillons ennemis, et se réfugia à Angirola avec quelques cavaliers.

Bientôt investi dans cette place , il fut forcé de se rendre faute de vivres.

1503.

Bataille de
Cérignoles.

Gonzalve ignoroit le succès des armes Espagnoles en Calabre : mais commençant enfin à souffrir de la disette, et se trouvant d'ailleurs moins resserré, il pensa à reprendre l'offensive. Il étoit sorti de Barlette et approchoit de Cérignoles lorsqu'un parti François qu'il reconnut, lui fit soupçonner que l'armée ennemie n'étoit pas éloignée. Il se donne aussitôt les avantages de la position en se fortifiant dans une vigne élevée qu'il fait ceindre d'un large fossé. Cet ouvrage étoit à peine terminé que le duc de *Nemours* arrive. La fatigue de la marche lui fait proposer de remettre l'attaque au lendemain, et la plupart des généraux appuient cet avis. Mais les Suisses veulent combattre et menacent de se retirer si l'on ne se rend à leur désir. *Yves d'Alegre* qui jouissoit d'une grande autorité dans l'armée appuie leur demande, et prend occasion de la circonspection du général pour faire naître des doutes sur son courage. *Nemours* aussi peu maître de ses résolutions que de son armée, cède à un tel reproche, et, foible général, il ordonne le combat contre les

1503.

propre opinion et dans la vue de venger son honneur. Les Suisses font en vain des prodiges pour arracher les palissades, le canon de l'ennemi plongeant sur les Français, en moissonne l'infanterie, sans que la cavalerie, inhabile à agir sur un terrain mouvant qui s'ébouloit sous les poids des chevaux, puisse la soutenir. Dans cette extrémité, *Nemours* donne lui-même à la tête de l'avant-garde, dans l'espoir de fixer la fortune du combat, mais comme il longoit le fossé de la vigne, une balle de mousquet l'étend mort sur la place. La consternation gagne aussitôt les rangs, l'attaque mollit, *Gonzalve* qui s'en apperçoit fait une sortie et l'armée est bientôt en pleine déroute. La chute du jour prévint sa ruine entière. Les foibles débris qui en échappèrent après avoir reconnu le danger de s'enfermer dans de grandes villes mal disposées et peu munies de vivres, se réfugièrent à Gaète et dans les Châteaux de Naples. *Gonzalve* tarda peu à prendre possession de cette dernière ville et à commencer le siège des forts qui se promettoient une longue résistance. Mais les talens de *Pierre Navarre* firent évanouir cette espérance ; et le château même de l'Œuf, situé au milieu de la mer, défia en vain son art.

A l'aide de quelques barques couvertes, il attacha de nuit le mineur à son roc, et la chute offrit bien-tôt une brèche qui donna accès aux Espagnols. Moins heureux à Gaète qui fut ravissailée par une escadre Française, *Gonzalve*, après des assauts inutiles, se réduisit à la bloquer.

Gaète a un bon port propre à recevoir les secours qu'on pouvoit envoyer de France. Le roi instruit des expéditions de *Gonzalve*, somma *Ferdinand* et *Philippe* d'observer le traité de Lyon, et celui-ci de se joindre à lui contre son beau-père, s'il refusoit d'acquiescer à sa demande. Tous deux lui répondirent par des ambassadeurs chargés de propositions vagues, et faites uniquement pour l'amuser. Aussi *Louis XII* les chassait-il brusquement de sa présence, et se déterminà à employer contre *Ferdinand* des efforts capables de le faire repentir de sa perfidie. Il leva trois armées. La première, composée de Gascons sous le commandement du vieux *Alain d'Albret*, autrefois son rival près d'*Anne de Bretagne*, devoit pénétrer en Espagne par Fontarabie; la seconde, aux ordres du maréchal de *Rieux*, attaquer le

Le roi de France lève trois armées.

1505.

Roussillon ; et la troisième, plus forte que les deux autres , commandée par la *Trémouille*, à entrer en Italie, la traverser , et ramassant les débris de Séminara et de Cérignoles, aller droit à Naples, tandis que deux escadres sorties de Marseille inquiéteroient, l'une celles des côtes du royaume de Naples qui étoient en la possession des Espagnols, et l'autre celles de Catalogne et de Valence.

Voici le sort de ces grands préparatifs. Le sire d'*Albret*, dont l'armée étoit presque toute composée de ses vassaux , ne jugea pas à propos de les exposer à une défaite pernicieuse à ses Etats. De plus, il croyoit qu'il lui étoit important de ménager le roi d'Espagne, voisin formidable, dont il craignoit le ressentiment pour le roi de Navarre, son fils : de sorte qu'il différa toujours d'attaquer, et que son armée, proménée dans des pays rudes, entre des monts escarpés, manquant souvent de vivres, se fondit d'elle-même. Le maréchal de *Rieux*, traînant après lui le ban, l'arrière-ban, et les milices bourgeoises du Languedoc, fut arrêté dès le premier pas par la ville de Salces, que *Ferdinand* avoit fait fortifier, par *Pierre Navarre*, avec tout le soin d'un homme qui s'attend à la

guerre. *Rieux* tomba malade. Le siège, fait mollement et avec lenteur, donna le temps à *Ferdinand* d'assembler une armée de quarante mille hommes. Elle investit tout-à-coup *Dunois*, qui remplaçoit *Rieux*. Le petit-fils du défenseur du trône sous *Charles VII*, fit sa retraite avec tant d'ordre et de bravoure, qu'il ne put être entamé. Il réfugia sa débile armée dans les murs de Narbonne, et fut obligé d'abandonner la campagne à l'ennemi, qui prit quatre petites villes, les rançonna, ravagea la campagne, et rétrograda chargé de butin; harcelé cependant par *Dunois*, qui, forcé de renoncer à des victoires éclatantes, ne se retira pas sans gloire. Quant aux deux escadres, battues par la tempête, elles ne firent sur les côtes ennemies que des tentatives inutiles, et rentrèrent dans le port de Marseille, délabrées, et pour long-temps incapables de service. *Louis*, désolé de ces pertes, fit, par des personnes interposées, des propositions de paix à *Ferdinand*. Il résulta de leurs démarches une trêve de trois ans entre les deux couronnes pour leurs états contigus, mais non pour l'Italie, où l'on pouvoit continuer de se battre.

1505.

Négociations
avec le pape.

La *Trémouille* y avança rapidement, sans rencontrer d'obstacles de la part des républiques et petits princes, tous effrayés et soumis. On n'avoit à craindre que les *Borgia*, qui appuyés par les Vénitiens, toujours jaloux de la puissance de *Louis*, pouvoient susciter des difficultés, qu'il falloit applanir avant que d'aller plus loin. Arrivé sur les confins de l'Etat ecclésiastique, le cardinal d'*Amboise*, qui étoit avec l'armée, fit sonder les dispositions d'*Alexandre* et de son fils. On les a vus jusqu'à présent attachés à la France, mais en mercenaires; car lorsqu'ils apprirent les désastres des Français à Naples, ils se laissèrent facilement gagner par *Gonsalve*. L'Espagnol paya leur défection par quelques places frontières qu'il leur abandonna. Le pape, pendant le court triomphe des Français, leur avoit permis de faire des achats de blé à Rome. Quand il les vit en détresse, il fit mettre le scellé sur leurs magasins, et les exposa à mourir de faim dans le pays dévasté qu'ils occupoient. L'armée française rassemblée sous les murs de Rome, pouvoit punir cette trahison; mais le cardinal d'*Amboise*, appliqué à se ménager la faveur de *César* en cas de vacance, qui ne pouvoit pas

tarder, préféra de négocier. Les *Borgia* promirent de s'attacher à la France, si le roi consentoit à ne plus soutenir le reste de la famille des *Ursins*, qu'elle protégeoit encore. Le cardinal, toujours chatouillé du desir de la tiare, qu'il espéroit des intrigues du fils après la mort de son père, obtint encore du roi ce honteux sacrifice.

1503.

Ce fut le dernier. *Alexandre* et *César*, voulant empoisonner des cardinaux, dont ils convoitoient les richesses, et qu'ils avoient invités à un festin, furent empoisonnés eux-mêmes par l'erreur d'un domestique, qui se trompa de vase. L'effet du poison fut subit sur le pape, qui vécut huit jours dans les tourmens, et sans doute dans les remords. Le fils, doué d'une forte constitution, et dans la vigueur de l'âge, sauva sa vie à l'aide d'un contre-poison pris sur-le-champ; mais il lui resta une foiblesse et une langueur qui l'empêchèrent d'agir avec toute l'activité qu'il s'étoit proposée, lorsqu'il songeoit d'avance aux moyens qu'il faudroit employer pour conserver ses dignités et sa fortune, quand la mort de son père arriveroit.

Sa mort.

Cependant il ne s'abandonna pas

1503.
Election de
Piccolomini,
Pie III.

lui-même, et la charge de gonfalonier de l'église, ses troupes et son courage, le rendirent important dans deux conclaves qui suivirent. Celui qui en conduisit les intrigues et en profita à la fin, fut le cardinal *Juli la Rovère*, natif des Etats de Gênes, homme d'un génie actif, plein de ressource et de vigueur. Pour se mettre la tiare sur la tête, il fallut abuser deux fois le cardinal d'*Amboise*, qui la desiroit vivement, et avoit autour de Rome une armée à sa disposition.

La Rovère, persécuté par *Alexandre VI*, avoit trouvé un asile en France, et obtenu même la légation d'Avignon, par la protection du premier ministre. Il se proclamoit hautement ami du cardinal, et serviteur de la monarchie française, par devoir non moins que par inclination, depuis que Gênes s'étoit donnée à la France, lors de la première entrée du roi en Italie. Comment ne pas se fier à des protestations fondées sur de pareils titres? *D'Amboise* y prit confiance, malgré les avertissemens que *César* lui fit passer que *La Rovère* le trompoit.

Pendant l'agonie de son père, le *Gonfalonier* s'étoit rendu maître du Vatican et d'une partie de la ville, par des corps-de-garde distribués dans

principaux quartiers. Le général français y avoit aussi introduit des troupes. Les cardinaux déclarèrent qu'ils procéderaient pas à l'élection, tant que les uns et les autres ne seroient éloignées. La *Rovère* se chargea d'aller signifier cette résolution, qu'il avoit lui-même inspirée. En la portant son ancien ami, et le traitant comme s'il ne pouvoit exister de doute qu'il dût être souverain pontife, il lui montra combien il étoit important que le roi d'Espagne et les autres ennemis de la France ne pussent imputer son élection du défaut de liberté; ce qui arriveroit s'il ne rappeloit les troupes françaises, et s'il s'engageoit pas *César* à retirer les siennes. D'*Amboise* se laissa persuader, obtint de *Borgia*, malgré sa réugnance, qu'il abandonnât ses postes, et fit sortir tous les Français de Rome. Aussitôt les cardinaux, auxquels la *Rovère*, encore peu assuré de la pluralité des suffrages pour lui-même, avoit fait entendre qu'afin de ne choquer aucune puissance, ils ne devoient choisir ni Français, ni Espagnol, élurent l'Italien *Piccolomini*, *Pie III*, qui étoit malade et languissant.

Cette élection, dit la *Rovère* à

1503.

Election de la
Rovere ,
(Jules II.)

d'*Amboise* , a été jugée par le sacré collège , nécessaire pour convaincre l'univers qu'il jouit d'une entière liberté ; mais ce n'est qu'un dépôt remis pour quelques semaines entre des mains qui le laisseront bientôt tomber dans les vôtres. Qu'un homme possédé par une passion est aisé à tromper ! Pendant vingt-huit jours que dura le pontificat de *Picolomini* , la *Rovere* continua à posséder la confiance d'*Amboise* , quoique , sous ses yeux , ce prétendant négociât pour la tiare avec les Vénitiens , avec les barons romains , avec *César* lui-même ; il gagna celui-ci en promettant de lui conserver la charge de gonfalonier. *César* , comptant peu sur la protection du ministre français , qu'il voyoit si facile à se laisser amuser , obtint à ce candidat les suffrages de la faction espagnole , avec laquelle il venoit de se réconcilier , et les mesures furent si bien prises , que le soir même que les cardinaux entrèrent dans le conclave , et avant qu'il ne fut fermé , ils élurent le neveu de *Sixte IV* , *Julien de la Rovere* , qui prit le nom de *Jules II* . D'*Amboise* s'étoit laissé grossièrement tromper . Il dévora sa honte en silence , fit au nouveau pape les soumissions qu'il lui devoit en cette qualité , en reçut la dignité de

légat à latere pour la France, et partit. L'armée, qui à la suite de cette intrigue avoit perdu, près de Rome, un temps précieux, se mit en marche pour Naples.

1505.

Jules se voyoit placé sur le Saint Siège, sans troupes ni argent; cependant il brûloit du desir de dominer l'Italie, et de devenir monarque puissant, plutôt que saint pontife. Le *Gonfalonier*, au contraire, avoit tous les moyens qui manquoient au pape. *Jules* conçut le projet de se les approprier. Par de douces insinuations il tira *César* du château de St.-Ange, où il s'étoit fortifié, le loge près de lui avec ses capitaines, se plaint confidentiellement des usurpations des barons romains, lui propose d'aller lui-même leur arracher ces possessions, à charge de lui en abandonner une partie. Le *Gonfalonier* consent, et fait partir d'avance ses troupes par terre pour la Romagne, où devoient se faire les principales exécutions. Quant à lui, comme il étoit encore foible et languissant, il s'embarque sur le Tibre; mais il n'est pas plutôt séparé de son armée que le pape le fait arrêter, ramener à Rome, et exige de lui un ordre au gouverneur de Césène, où

Fin de César
Borgia.

1503.

étoient ses trésors, de remettre :
 tôt la place à celui qui présente
 ce commandement. L'officier, in-
 par des ordres secrets, refuse d'ob-
 et fait pendre ceux qui se présen-
Alexandre VI, en circonstance
 reille, auroit sans doute forcé
 prisonnier par la torture ou par d'
 tres moyens, à exiger de son dé-
 sitaire une prompte et entière r-
 de ses trésors ; mais *Jules*, le v-
Jules, qu'on ne soupçonnera pas d'i-
 dulgence et d'égard quand il s'agiss-
 de ses intérêts, se contenta de ti-
 du *Gonfalonier* une renonciation abso-
 lue à ce qu'il possédoit des terres de
 l'église, et un nouvel ordre à tous les
 commandans de les remettre sans dé-
 lai aux troupes du pape.

Borgia restoit prisonnier en atten-
 dant l'exécution, qui s'opéroit lente-
 ment. Dans cet intervalle il parvient à
 se sauver, et se réfugie auprès de
Gonzalve, avec lequel, en rentrant
 au service de France, il ne s'étoit pas
 entièrement bronillé. Dans cet asile,
 il appelle les capitaines qu'il avoit été
 forcé de licencier avec leurs soldats.
 Comme il étoit brave, et qu'il payoit
 généreusement, tous s'empressent de
 se rendre auprès de lui. L'Espagnol
 les reçoit aussi bien qu'il avoit accueilli

leur chef, leur donne de bons quartiers autour de Naples, écoute avec un air de satisfaction les projets de *Borgia* pour se venger du pape, et retirer de ses mains les villes qu'il avoit été forcé de lui abandonner. *Gonzalve* approuve tout, fait préparer des vaisseaux pour l'expédition, les charge de munitions et de vivres; et comble *César* de caresses. Enfin lorsque la veille du départ celui-ci vient lui faire ses adieux, il le retient à souper, et l'embrasse tendrement par trois fois avant que de le quitter; mais à peine la porte de la salle du festin est fermée sur lui, qu'il le fait arrêter. L'infortuné pousse un profond soupir, et se laisse conduire en silence sur un vaisseau qui le transporte en Espagne. Il y fut retenu deux ans dans une dure captivité, s'évada et se retira auprès du roi de Navarre, son beau-frère. Il y avoit alors guerre entre le monarque et ses vassaux. *César* n'étoit pas homme à voir des soldats aux mains sans se mêler à eux. Il se met à la tête des troupes royales, est frappé d'une flèche, et meurt de sa blessure. Il fut enterré dans la cathédrale de Pampelune, dont il avoit été évêque avant que de commencer sa carrière militaire.

L'armée française étoit en bon état;

1503.

Désastres de
l'armée fran-
çaise.

mais la *Trémouille*, le seul général qu'on pût opposer au grand capitaine, tomba malade, au point qu'il fallut promptement lui donner un successeur. Cefut *Jean-François de Gonzague* marquis de Mantoue, le même qui commandoit les Vénitiens contre les Français à la bataille de Fornoue. Mauvais choix; non qu'il ne fût pas brave et bon capitaine; mais parce qu'il étoit lent et indéterminé, parce que le voisinage de son petit état avec le Milanès, pouvoit lui faire desirer que le roi de France ne devînt pas si dominant en Italie, et qu'il étoit à craindre que cette considération n'influât sur sa conduite. Les événemens ne justifèrent que trop l'improbation et le mécontentement des capitaines français, qui se virent préférer un étranger.

Un revers signala son début. Il envoya sommer *Roccasecca*, simple forteresse. Le gouverneur fit pendre le trompette. Les Français montèrent intrépidement à l'assaut, et furent repoussés avec une valeur égale à celle qu'ils avoient déployée. Un renfort considérable introduit par *Pierre Navarre*, força le marquis à dissimuler l'insulte cruelle qui lui avoit été faite en la personne de son trompette, et à lever le siège sous prétexte de

chercher des postes avantageux, et peut-être avec le dessein de le faire. Il fatigua ensuite l'armée par des marches difficiles; la mena, à la vérité, en présence de l'ennemi, traversa même le Garillan en sa présence, mais s'y arrêta, et sans inquiéter *Gonzalve*, qui s'étoit affoibli pour tenter un effort contre le château de *Rocca Evandra*, il lui abandonna, pour ainsi dire, un détachement considérable qui y étoit renfermé. Ces braves, espérant à chaque instant du secours, se défendirent jusqu'à l'extrémité, et furent tous passés au fil de l'épée. Un cri d'indignation s'éleva dans l'armée. Le capitaine *Louis d'Hédouville de Sandricourt* dit en face au général, en plein conseil, qu'il étoit un traître, et qu'il le lui prouveroit quand il voudroit les armes à la main. Le tranquille *Gonzague* écouta froidement ce défi, ne le releva pas, feignit une maladie, quitta le commandement, et prit le chemin de Mantoue avec une escorte qu'il se choisit, et qui, après l'avoir remis dans son pays, passa au service du roi d'Espagne.

Louis, marquis de *Saluces*, que *Louis XII* avoit nommé vice-roi de Naples, à la mort du duc de *Ne-mours*, prit la place de *Gonzague*.

1503.

Mieux intentionné, il ne fut pas heureux. Les délais du marquis avoient donné au *Grand Capitaine* le temps de rassembler son armée, qui, arrivée à propos, du temps de *Gonzalve* auroit été trop faible pour empêcher celui-ci de pénétrer jusqu'à Naples. L'Espagnol, déterminé à fermer aux Français le chemin de la capitale, fait camper ses troupes derrière des retranchemens qu'il élève dans les gorges des montagnes, à quelque distance des bords du Garillan. Les pluies d'automne surviennent. Ses soldats, campés dans ces marais fangeux, célèbres pour avoir autrefois caché *Marius*, s'impatientoient et murmuroient; mais il les soutenait en prenant grand soin d'ailleurs qu'ils ne manquassent de rien, et leur donnant lui-même l'exemple de la patience et de la fermeté. Ce ne fut que lorsque les chemins furent devenus tellement impraticables, qu'il ne put pas naître aux Français la pensée de s'y hasarder, qu'il fit retirer ses troupes, en les cantonnant dans la ville de Sessa.

Retraite du
Garillan.

Pendant que les Espagnols supportoient avec constance les incommodités de leur position, les Français, campés sur la rive opposée, jouissoient, à la vérité, d'un terrain sec;

souffroient de la disette des vivres tout de celle des fourrages. Ce plus impérieux que celui des aises ie, et les tracasseries que les mu- faisoient éprouver aux hom- nes, força la cavalerie, qui it la plus grande partie de l'ar- l'aller au loin s'établir en grands is pour se procurer des sub- . Instruit par ses espions, le *Capitaine*, passe le fleuve, pont qu'il construit à l'insçu ançais; et faisant attaquer le leur ixer leur attention de ce côté, nce avec le reste de ses troupes s envelopper. Il n'y avoit qu'une le retraite qui put sauver l'ar- *Saluces* l'ordonna, et fit d'abord : son pont pour retenir au moins e-garde ennemie au-delà du L'artillerie légère marchoit de- 'infanterie et la cavalerie la sui- ; les compagnies de *Duras*, de icourt et de *la Fayette*, for- l'arrière-garde, avec quinze , du nombre desquels étoit d. Ils protégeoient la marche de , que la cavalerie légère espa- commandée par *Prosper Co-* harceloit sans relâche pour la r, et permettre à *Gonzalve* de lre. Ce fut dans cette retraite

1503.

que *Bayard*, apercevant un compagnon qui avoit pris le chemin des hauteurs pour tomber, à une certaine distance, sur l'infanterie française, le força de discontinuer sa marche, et se retira avec un seul écuyer pour l'objet de prendre poste sur un pont étroit où cette colonne devoit déboucher sur la plaine. La voyant bientôt attaquée sur lui, il dépêche son écuyer pour lui amener du secours ; et en l'attente, il soutient seul les premiers efforts de l'ennemi, et a le bonheur de tenir ferme jusqu'à l'arrivée de cent hommes d'armes qui le dégagèrent, firent cesser la manœuvre des Espagnols, et permirent à l'armée de gagner Compiègne qui avoit déjà été leur asile après la défaite de *Cérignoles*. Les Français renfermèrent de nouveau ; mais ils ne purent leur grosse artillerie, qui submergée avec *Pierre de Médicis*, s'étoit proposé de la conduire par la Gaëte, et tous les bagages, qui vinrent la proie des vainqueurs. La cavalerie prit part à cette action : elle se dispersa pour pourvoir à ses besoins ; elle se rassembla comme elle le fit par différens capitaines, dans les lieux qui crurent propres à les garantir de la fureur ordinaire aux

tre des troupes débandées. Un grand
n furent massacrés ; et des petits
c , qui parvinrent à se former,
r regagnèrent la France , tou-
harcelés par l'ennemi, et réduits
ma ier leur pain.

1503.

Gaete pouvoit se défendre long-
ps. On savoit qu'il se préparoit des
cours à Marseille, que la *Trémouille*
établi alloit reprendre le commande-
ment , et reparoître à la tête d'un
renfort considérable. Mais le décou-
ragement s'étoit emparé de tous les
esprits : capitaines et soldats soupiroient
après leur patrie, et ne demandoient
qu'à y retourner. *Gonzalve* eut l'a-
dresse de rendre ce desir plus vif,
en présentant le moyen prompt et fa-
cile de l'effectuer. Il offrit, en échange
de Gaëte, de rendre tous les prison-
niers faits depuis le commencement
des hostilités ; d'accorder à la garnison
les honneurs de la guerre ; et de lui laisser
emporter, ainsi qu'à tous les autres
corps de troupes épars dans le royaume,
chevaux, armes, bagages et tous autres
effets. Cette proposition fut acceptée avec
acclamation. Le *Grand Capitaine* en
exécuta fidèlement une partie ; l'autre, il
l'interpréta comme il avoit coutume. Il
prétendit que les seigneurs napolitains,

Prise de
Gaëte.

1504.

1504.

du parti angevin, qui se trouvoient l'armée française, étant sujets de *dinand*, actuellement roi de Naples ne pouvoient jouir du bénéfice capitulation que par sa permission ; attendant il les garda prisonniers, depuis ils furent condamnés à mort malgré la garantie formelle de leur roi qu'avoit stipulé la garnison française. La majeure partie de celle-ci périt elle-même de faim ou de misère dans le retour. Le marquis de *Saluces*, qui la commandoit, succomba de fatigue à son arrivée à Gênes.

Maladie du
roi.

Si *Ferdinand* fut étonné de la rapidité d'une conquête si importante, *Louis XII* n'en fut pas moins surpris. Il en montra son indignation aux troupes sorties de Gaëte, leur enjoignant de rentrer en France, et leur ordonna de prendre des quartiers en Italie. Il reçut en même temps de nouvelles les plus fâcheuses du monde. *Maximilien*, dans l'espérance de retenir ce duché, dont il avoit mis l'investiture par le traité de Tordesillas, y fomentoit la révolte du peuple. Pour l'appuyer, il y attira les Suisses par l'appât du pillage. Le Pape, les Vénitiens et autres républiques, en voyant la domination française, voya-

roi malheureux, se déclarèrent contre lui. Ces coups d'une adversité presque égale, tombant tous ensemble sur Louis, le frappèrent d'un vif chagrin, et lui causèrent une maladie qui conduisit presque au tombeau.

Anne de Bretagne déploya auprès de son mari tous les soins d'une tendre épouse ; mais les embarras inséparables de ses actuelles sollicitudes ne l'empêchèrent pas de songer à sa sûreté et à celle de ses enfans. Elle n'avoit que deux filles, exclues du trône par la loi salique. Par conséquent la couronne ne pouvoit tomber sur la tête de *François*, duc d'*Angoulême*, descendant comme *Louis XII*, du duc d'*Orléans*, assassiné dans la rue Barbette, et de *Valentine de Milan*. Il avoit pour mère *Louise de Savoie*, restée veuve à vingt-deux ans, et qui élevoit son fils avec beaucoup de soin dans le château d'*Amboise*, où elle tenoit une cour assez gaie pour une veuve. Le maréchal de *Rohan-Gié*, seigneur breton très-estimé, étoit gouverneur du jeune prince, et commandoit dans le château : honneur qui lui coûta cher par la suite.

Conduite
d'Anne de
Bretagne.

La reine voyant le roi presque désespéré, crut, pendant qu'elle se trou-

Disgrace du
maréchal de
Gié.

1504.

voit encore en autorité, devoir prendre des précautions contre la mauvaise volonté de la mère du roi futur, à laquelle elle vivoit froidement. Elle embarqua ses meubles et ses bijoux plus précieux, qu'elle adressa à Nan par la Loire. *Gie*, instruit de ces mesures, crut de son côté, en qualité de surveillant des intérêts de son élève être autorisé à ne pas souffrir le placement d'effets sur lesquels le futur monarque pouvoit avoir des droits. Il ordonna d'arrêter les bateaux, et l'on obéi; on dit même qu'il poussa sa prévoyance jusqu'à commander qu'on arrêtât *Anne* elle-même, si elle venoit aller en Bretagne, et sur-tout ne souffrît pas qu'elle y fit passer la princesse *Claude*, l'aînée de sa maison et héritière présomptive du duché. En plus, le maréchal se concerta avec le sire d'*Albret*, ce vieil amoureux et gracié de la duchesse pendant sa recherche de *Charles VIII*, et l'engagea à lui amener dix mille hommes Gascons, auxquels il comptoit joindre autant d'hommes, pour former une armée qu'il croyoit nécessaire au commencement d'un nouveau règne. En fin, il avoit ordonné, au gouverneur du château d'Amboise, sitôt qu'il appren-

oit la mort du roi, de mener le jeune prince dans le château d'Angers, qu'il oit fait bien fortifier et garnir de vres, et d'une bonne garnison.

1504.

Louis XII guérit. L'attachement Son procès.
de la reine lui avoit montré pendant maladie augmenta son ascendant son époux. Elle en obtint que le échal de *Gié*, assez malheureux que ses gendarmes eussent saisi à ir des effets de la reine, fut arrêté comme criminel de lèse-majesté.

procès dura deux ans. On n'instoit pas beaucoup sur les mesures de *Gié* avoit prises, contre les précautions trop actives et prématurées de reine au moment où son mari semloit être à l'extrémité, précautions ni étoient cependant le vrai grief qui faisoit poursuivre; mais sur des reproches ironiques et insultans, qu'il se faisoit, dit-on, à tenir fréquemment contre la foiblesse du roi à l'égard de son épouse, contre la trop grande condescendance du monarque aux volontés de la reine, et sur quelques vices du gouvernement.

Pour avoir des preuves de ces indiscretions, on fut obligé d'entendre en justice beaucoup des habitués de la cour d'Amboise, qui s'offrirent

1504.

d'eux-mêmes, notamment *Pontbriant*, chambellan du prince, qui devoit sa fortune à *Gié*; le sire d'*Albret*, complice de ses précautions; enfin, la comtesse d'*Angoulême* elle-même, aux intérêts de laquelle le maréchal s'étoit sacrifié. *Gié*, vif et impétueux, j dans l'état humiliant d'accusé, redouté par les témoins qu'il ne mégeoit, ni dans les conversations privées, ni dans ses mémoires de défense, ni devant le tribunal établi pour juger.

Pontbriant, avant que de paroître à la confrontation pour soutenir ses dires, pria les juges d'exiger de l'accusé qu'il s'abstiendrait d'expressions choquantes, que sa qualité de gentilhomme ne lui permettroit pas de souffrir patiemment. *Gié* le pria, mais quand il entendit la déposition qui lui imputoit des propos insolens contre la reine, et inculpoit de mauvaise intention et de but dangereux ses santeries, échappées dans des momens de gaîté, il ne put se contenir, et s'écria que *Pontbriant* avoit fausement et malheureusement menti. En vain le pria-t-on de souffrir que sa réponse fût écrite en termes plus ménagés. *Il ne mérite pas d'être mieux*

dit-il, *c'est un franc hypocrite, diseur de patenôtres ; il en dit qu'un Cordelier, et m'a voulu r un tour de cordon.* Quant au d'Albret, il lui nia en face ses ations, et le traita avec un sou-mépris.

La déposition la plus embarrassante celle de la comtesse d'Angoulême. Gie se flattoit que pour les ser- qu'il avoit toujours rendus à elle son fils, et notamment ceux qui onstituient actuellement en état usé, le témoignage de la prin- lui seroit favorable ; mais elle rissoit intérieurement contre lui rancune, pour des contradictions les femmes souffrent difficilement. lit que le maréchal, traité par la esse avec bonté et confiance dans otretiens journaliers, que ses fonc- de gouverneur du jeune prince risoient, très-riche, fort accrédité, édant la confiance de son maître, d'une des premières maisons de agne, et veuf, ne se crut pas trop raire en aspirant à la main de la e de son élève. Il fut étonné, le t on, que ses insinuations ne nt pas entendues. Il chercha la e de cette froideur, et s'imagina la m. *V I.*

1504.

trouver dans l'inclination que la jeune veuve avoit pour quelques seigneur qui fréquentoient le château. Comme il y étoit tout-puissant, il fit dire quelques-uns de ne s'y pas montrer si assidûment; un des plus soupçonnés ne point obéir, le maréchal le saisit par les gardes et chasser honteusement. Cette violence, outre qu'elle blessa peut-être le goût secret de princesse, lui déplut encore, parce qu'elle donnoit lieu à des soupçons injurieux. Comme elle avoit besoin du gouverneur de son fils, elle dévora dans le temps cet affront en silence; mais quand elle trouva l'occasion s'en venger, le dépit et le plaisir de punir un jaloux l'emportèrent sur la reconnaissance, et rendirent sa déposition très-défavorable à l'accusé.

Dans cette confrontation *Gié* se conduisit avec la plus grande modération. Il eut la discrétion de ne rien insinuer des motifs qui avoient pu déterminer la comtesse d'*Angoulême* à aggraver son témoignage, motifs qui auroient pu l'autoriser lui-même à la récuser. Sans prétendre donner trop d'importance aux services qui le mettoient actuellement en danger, et sans donner à son assertion un air de reproche,

Il lui dit : *Si j'avois toujours servi Dieu , comme je vous ai servi , malame , je n'aurois pas grand compte à rendre à la mort.* Il nia , mais avec respect , une partie des faits reprochés , et donna une favorable interprétation à ceux dont il ne pouvoit disconvenir ; quant aux bravades et aux paroles de dédain , qu'on affirmoit lui être échappées contre la reine dans les conversations , il dit qu'il ne s'en souvenoit pas ; que s'il les avoit proférées , il avoit mal fait , et qu'il ne voudroit pas les avoir dites de la moindre gentille femme du royaume.

Malgré sa justification , appuyée sur les preuves irréprochables , il auroit peut-être couru risque de la vie , sans le chancelier *Guy de Rochefort* , président du tribunal. Il conduisit cette affaire avec une adresse qui sauva l'accusé , sans choquer la reine et ses autres puissans ennemis. Il le tira d'abord de la prison , où , dans les premiers jours de sa détention , il avoit été traité très-durement , l'élargit ensuite et se fit donner par lui une liste des témoins que l'accusé desiroit être entendus dans sa cause. Elle étoit très-nombreuse ; le roi se trouvoit à la tête ,

1504.

puis le cardinal d'*Amboise* ; après eux, des gouverneurs de provinces éloignées, et y résidant ; des ministres actuellement en ambassade ; des officiers de l'armée d'Italie, et jusqu'à des prisonniers qu'on ne reverroit peut-être jamais. Enfin, comme la reine s'obstinoit à vouloir un jugement, le chancelier fit porter l'affaire pardevant le parlement de Toulouse. Ce tribunal, quoique vivement sollicité, écarta le crime de lèse-majesté ; prononça q*pour réparation de quelques excès et défauts, et pour certaines considérations*, le maréchal de *Gié* cesseroit les fonctions de gouverneur du comte d'*Angoulême*, en perdrait le titre, ainsi que le commandement des châteaux d'*Amboise* et d'*Angers*, et de sa compagnie de cent lances ; qu'il s'abs tiendrait pendant cinq ans des fonctions de maréchal de France, et que pendant ce même temps il n'approcheroit pas de dix lieues de la cour : toutes choses que le roi auroit j ordonner de sa propre autorité, souffrir qu'on donnât à cette affaire un éclat, qui fit tort à sa réputation de justice et de bonté. *Gié* fut encore condamné à restituer au trésor royal la solde de quinze soldats, que par négli-

ou autrement, il se trouva avoir
oyée à son propre service. Ce grief
é inséré dans la procédure, pour
r l'accusation de concussion et de
at. Le maréchal paya gaîment cette
ue somme, et se retira dans sa
le maison du Verger en Anjou, ou
écut magnifiquement, visité par la
lesse de la province, et même par
seigneurs les plus distingués de la
r, en dépit de ses ennemis et de
envieux.

1504.

doit se rappeler que le roi avoit,
dire, consigné les fugitifs de
Italie, et leur avoit défendu
trier en France. A force de per-
e, un des principaux officiers,
é *Louis d'Hédouville*, parvint
pprocher du roi. Il se présente à
en *piteux état*, lui remontre que
perte du royaume de Naples ne
t ni des capitaines qui ont fait
uve d'habileté, ni des soldats qui
montré beaucoup de valeur; mais
commissaires pour les vivres et des
oriers, harpies ravissantes arrivées à
mée uniquement dans le dessein de
richir. « Quarante jours durant,
lit-il, nous avons vu les ennemis
levant nous, et les voleurs derrière.
Au retour ces impitoyables maltô-

Justification
de l'armée de
Naples.

1504.

« tiers ont refusé d'aider les misé-
 « rables soldats, et ont retenu mên-
 « leur paie. A présent ils triomphe-
 « de nos calamités, et se montre-
 « hardiment à la cour, dont ils vou-
 « droient nous bannir, nous qui por-
 « tons sur nos corps déchiquetés,
 « sur nos visages hâves et desséchés,
 « les témoignages de leurs vols ». Le
 monarque répondit en soupirant : *Hé-
 las ! il est trop vrai*. En conséquence
 de la dénonciation, deux de ces avic-
 financiers furent pendus, d'autres ex-
 posés sur des échafauds à la risée et
 aux insultes de la populace, et un grand
 nombre taxés à des amendes applicables
 au soulagement des capitaines et des sol-
 dats qui revenoient de cette malheu-
 reuse expédition.

Exemples de
courage.

Les chevaliers français y montrèrent
 une bravoure à toute épreuve. Outre
 le généreux dévouement de *la Palice*,
 à l'attaque de Rouva, et celui de
Bayard, au pont où il arrêta seul une
 colonne espagnole; l'histoire a con-
 servé la mémoire de plusieurs ac-
 tions héroïques, entre lesquelles elle
 célèbre la retraite hardie de *Louis
 d'Ars*, compagnon d'armes de ces
 deux guerriers.

Louis d'Ars, après la défaite de

étoit distingué particulièrement
age du Garillan, dont il avoit
l'idée. Ils luttèrent long-temps
té et de courage; mais, malgré
riorité des forces de son adver-
Louis d'Ars fut toujours vain-
Il écrivit au roi qu'il pouvoit se
six mois dans son poste, et
ni préparât des secours. *Louis*
qui commençoit à se lasser de
uerre, lui répondit d'abandona-

1504.

de force, des lieux où il passa, et arriva triomphant, presque sans perte, à Blois, où la cour se tenoit. Elle a toute entière au-devant de lui. Le monarque distribua des récompenses aux officiers et aux soldats, et laissa général le choix de celle qui lui feroit le plus de plaisir. Il n'en demanda point d'autre que la rentrée en France des capitulans de Gaëte, qui gémissaient sous la disgrâce du roi, et il l'obtint.

Intrigues de
Ferdinand.

Cette fatigue de la guerre, qui avoit porté *Louis XII* à envoyer au commandant de Venouse des ordres de désespoir, le détermina aussi à écouter des propositions d'accommodement, que *Ferdinand* lui fit. Ce prince, malgré ses succès dans le royaume de Naples, craignoit que *Louis*, indigné de sa perfidie, ne lui opposât, faute d'autres moyens, l'infortuné *Frédéric*, qu'il gardoit en France. Les secours que le monarque français pouvoit lui fournir en le renvoyant dans son royaume ; ceux que le prince détrôné y trouveroit de la part des seigneurs napolitains mécontents, restés en assez grand nombre ; et de la part des fugitifs, que le moindre rayon d'espérance y rappelleroit ; le besoin perpétuel d'argent ; la nécessité enfin d'épuiser son Espagne

de troupes pour conserver sa nouvelle possession : cette réunion de motifs lui fit imaginer , ou de bonne foi, et par une générosité qu'on ne peut guère lui soupçonner, ou seulement pour embarrasser *Louis*, d'offrir au Napolitain de le replacer lui-même sur son trône.

Par des ambassadeurs qu'il envoya au roi de France, il fit renouveler secrètement à *Frédéric* les protestations par lesquelles il l'avoit déjà trompé, savoir qu'il ne lui avoit enlevé sa couronne que pour empêcher le monarque de France de s'en emparer; que ce n'étoit qu'un dépôt, et que maintenant qu'il en étoit le maître, il offroit de le lui rendre, si *Frédéric* pouvoit de son côté obtenir de *Louis XII* qu'il se désistât de toutes ses prétentions sur ce royaume. Il appuyoit cette proposition de l'offre d'un mariage du fils aîné de *Frédéric*, qu'il gardoit en Espagne, avec une de ses nièces. *Ferdinand* persuada si bien le Napolitain, qu'il fit tous ses efforts auprès de *Louis XII* pour obtenir ce désistement; mais celui-ci pénétra mieux les vues secrètes de l'artificieux Espagnol. Il donna une audience solennelle à ses ambassadeurs, écouta les propositions vagues qu'ils lui firent pour un accommodement.

1504.

ment, prit ensuite lui-même la parole. leur fit connoître qu'il n'ignoroit rien de leur intrigue clandestine auprès *Frédéric*, leur reprocha d'un air courroucé leur complicité à la malfoi de leur maître, leur commanda sortir de son royaume, et ne leur donna que peu de jours pour exécuter ses ordres. Ils s'imaginoient que *Ferdinand*, se montreroit très-irrité de l'affront qu'il venoit d'essuyer, surtout quand ils lui apprendroient que *Louis* l'accusoit d'imposture, et de l'avoir déjà trompé deux fois; et ils ne furent pas peu étonnés quand il leur répondit : *Deux fois, il en a menti l'ivrogne, car je l'ai trompé plus de dix.* Il est permis de croire que le fourbe songeoit en effet beaucoup moins à rétablir *Frédéric* qu'à le faire sortir de France, à l'attirer dans quelque piège, s'emparer de sa personne, le réunir à son fils prisonnier entre ses mains, et se délivrer par leur captivité de toute inquiétude de leur part. Cependant l'infortuné prince crut fermement qu'il n'avoit tenu qu'au roi de France de lui faire rendre sa couronne, et il mourut quelque temps après dans cette persuasion, n'ayant cependant pas à se plaindre du roi, dont il fut toujours traité avec les plus

ids égards , ainsi que sa famille. à laquelle rien ne manqua jamais. Dans les détresses les plus pressantes de ses finances , et quoiqu'il ne tirât rien du royaume contesté , qui l'exposoit même à des dépenses exorbitantes , *Louis* eut grand soin que les pensions promises fussent payées avec la plus grande exactitude.

Les offres que le roi catholique faisoit à *Frédéric* de le rétablir sur son trône , étoient directement contraires à l'engagement pris avec l'archiduc *Philippe* , époux de *Jeanne* , sa fille , de céder le royaume de Naples au duc de *Luxembourg* , leur fils , quand il accompliroit le mariage stipulé entre lui et madame *Claude* de France. Aussi *Louis XII* ne manqua-t-il pas de faire connoître au gendre la mauvaise foi de son beau-père. Il lui envoya le procès-verbal qu'il avoit fait dresser de ce qui s'étoit passé , tant dans l'audience solennelle , que dans les intrigues secrètes des ambassadeurs. Cette communication amena des conférences , dans lesquelles le roi et l'archiduc , souverain de Flandre , s'expliquèrent sur leurs intérêts respectifs. L'archiduc gagna l'empereur *Maxi-*

1504.

Traité de Blois entre le roi, l'archiduc et l'Empereur.

1504.

milien, son père, et par un traité qui fut conclu à Blois, traité que *Louis XII* ne put signer, que suite de sa lassitude pour une guerre qui épuisait les ressources de ses peuples, et qu'on auroit pu à peine lui dicter quand ses provinces auroient été entamées, il fut arrêté de donner suite à l'alliance projetée entre madame *Claude*, fille aînée du roi, âgée alors de cinq ans, et *Charles de Luxembourg*, qui n'en avoit que quatre. En faveur de ce mariage, on tira de *Maximilien* la promesse de donner enfin à l'héritier de *Valentine* l'investiture du duché de Milan, promesse qui lui fut payée deux cent mille francs d'avance. Cette investiture devoit être, tant pour le roi très-chrétien et ses successeurs, que pour leurs hoirs mâles, procréés en légitime mariage. Mais au défaut de mâles, nés de ces princes, ce riche héritage devoit passer à madame *Claude* de France, et au duc de *Luxembourg*, son futur époux; et, si l'un des deux venoit à mourir avant l'accomplissement du mariage, le Milanès seroit dévolu à celui ou celle de ses frères ou sœurs qui lui seroit subrogé. Outre ces clauses de substitution favorables à son futur époux,

1504.

e *Claude* , par cette convention ,
ortoît à l'héritier de la maison
Autriche le duché de Bretagne en
té, après la mort d'*Anne* ,
; les comtés d'Ast et de Blois ,
panages de la maison d'*Orléans* , dont
Louis XII se désistoit en faveur de
a fille ; le duché de Bourgogne ;
t enfin l'espérance presque assurée de
couronne de Naples , si *Ferdinand*
édoit à son petit-fils les droits qu'il
tendoit y avoir , comme *Louis*
bandonnoit les siens à sa fille.

Une autre clause non moins avanta-
geuse à la maison d'*Autriche* , et très-
contraire aux intérêts de la France ,
fut que si le mariage projeté venoit
manquer par défaut de consente-
ment du roi , de la reine ou de ma-
lame *Claude* , la France seroit par le
seul fait déchue de ses droits à la
possession du duché de Bourgogne ,
et de ceux qu'elle acquéroit sur celui
de Milan , qui dès-lors seroient dé-
volus au duc de *Luxembourg* . Si au
contraire c'étoit par la faute du duc
que le mariage ne s'effectuoit pas , il
perdroit seulement le Charolois , l'Ar-
ois , et quelques seigneuries adja-
centes.

1504.
Ligue projetée
contre les
Vénitiens.

Enfin dans ce traité on posa : f
demens d'une ligue contre les Vén
On a vu que dans les guerres de Na
Louis XII, ainsi que *Charles V*
son prédécesseur, avoient eu à se pl
dre tantôt de leur partialité déclai
pour les ennemis de la France, tant
de leur conduite oblique. La pr
rité du commerce donnoit à ces réj
blicains un orgueil, que le roi résolu
d'humilier. Il sacrifia à ce desir l'él
teur Palatin, *Philippe*, et le duc
Gueldres, *Charles d'Egmond*,
d'Adolphe-le-Dénaturé, tous deux
ses anciens alliés, dont l'empereur
naçoit les Etats; *Louis XII* s'eng
à ne les pas secourir, quand *Maximi-
lien* les attaqueroit. Ce dernier n'a-
voit rien à reprocher aux Vénitiens;
au contraire, il les avoit-toujours trou-
vés prêts à le seconder quand il avoit
eu besoin d'eux; mais sa reconnoissance
ne tint pas contre l'appât d'acquérir
plusieurs places maritimes du conti-
nent, appartenant aux Vénitiens. *Ju-
les II*, de son côté, qui n'avoit pas
beaucoup à s'en plaindre, se laissa ga-
gner par l'espérance de se faire resti-
tuer les villes de *Faenza*, de *Rimini*,
et d'autres places qu'il prétendoit lui
être injustement retenue par les Véni-

1. C'étoit lui qui devoit commen-
re contre eux , par des ana-
des excommunications ; et
croiroient n'avoir que ces
ar is à craindre , les deux puis-
e et royale paroïtroient
es leurs troupes , et les ékra-

1504.

roi rendit , par procureur , hom-
l'empereur pour le duché de Mi-
P de jours après il fut attaqué
le lie aussi dangereuse que celle
e précédente , et amené de
k portes du tombeau. L'extré-
al trouvoit fit ouvrir les yeux
al qui pouvoient mena-
R e , si le traité de Blois ,
ra port au mariage de la prin-
Claude avec le duc de *Luxem-*
s'accomplissoit. Ce prince ,
qu'on l'a remarqué , seroit de-
a très - redoutable à la France ,
t posséder , du chef de l'*Arch-*
son père , tous les biens de la
son d'Antriche en Allemagne , et
us la Flandre et la comté de Bour-
ne ; du chef de *Ferdinand* et d'*I-*
elle à leur mort , l'Arragon et la
ille dont ils étoient souverains ;
le traité de Blois , le duché de Mi-
ceux de Bourgogne et de Breta-

Maladie du
roi. Dangers
de l'engage-
ment de Blois.

1505.

1505. gne , les comtés d'Ast et de Blois , Charolais et les pays adjacens , et en la couronne de Naples , quelque fût prétendant qui en restât possesseur. *Ferdinand* , grand-père du jeune du ou *Louis XII* , son beau-père.

Le mariage de la princesse Claude avec le comte d'Angoulême , résolu.

Cette puissance colossale vue de près à la lueur , pour ainsi dire , des beaux funébres qui entouroient le monarque , effraya le conseil. Le cardinal d'*Amboise* se chargea d'en faire connaître le danger au mourant. Il sentit , versa des larmes sur son prudence et sur les dangers dont il avoit environné ses peuples ; mais la crainte de violer son serment le retenoit. Le prélat , comme légat à *latere* , lui donna l'absolution , après lui avoir remontré que son engagement étoit également nul suivant les lois canoniques et civiles. Par les premières , à défaut de l'aveu de la princesse , trop jeune encore pour donner un consentement véritable , qui étoit pourtant de l'essence même de l'acte ; et par les secondes , à défaut de l'acquiescement de la nation à une mesure qui aliénoit une partie si considérable de son domaine. La reine *Anne* montra de la répugnance à voir manquer un mariage qui promettoit à sa fille un état si brillant ;

nais d'*Amboise* obtint aussi son contentement, en lui représentant qu'un refus pourroit donner la mort à son aîné. Le roi, délivré des scrupules et des objections, fit son testament, par lequel il ordonna que la princesse *Claude* seroit mariée à *François*, comte d'*Angoulême*, sitôt que leur âge le permettroit; et qu'étant sa fille aînée, elle hériteroit du duché de *Mi-*
lanois, des comtés d'*Ast* et de *Blois*, et tous les biens qui lui appartenoient en propre. Il institua administratrice de tous ces biens et tutrice de sa fille la reine sa mère, et déclara conjointement régentes du royaume, *Anne de Bretagne* et *Louise de Savoie*, comtesse d'*Angoulême*, sous la direction d'un conseil de cinq personnages distingués qu'il nomma, et du nombre desquels étoit le cardinal d'*Amboise* et le chancelier *Guy de Rochefort*. Le moribond fit jurer au commandant et aux capitaines de sa garde, de s'attacher après son trépas au comte d'*Angoulême*, et de sacrifier leur vie, s'il le falloit, pour faire accomplir son mariage avec la princesse *Claude*. Heureusement cette bizarre volonté dernière, de mettre à la tête du gouvernement, avec une égale puissance,

1505.

deux hommes et deux femmes qui s'aimoient point , n'eut point son exécution. *Louis XII* revint en santé , fut bientôt en état de donner son attention à un événement qui changea les dispositions entre lui et le roi catholique.

Le royaume
de Naples est
cédé au roi
catholique.

La célèbre *Isabelle* , son épouse mourut. Par son testament elle avait laissé la Castille , dont elle étoit souveraine , à *Jeanne-la-Folle* , sa fille unique ; et en cas qu'elle ne pût régner elle-même , elle confioit la régence à *Ferdinand* , jusqu'à ce que *Charles de Luxembourg* , son petit-fils , eut atteint l'âge de vingt ans. Les deux époux avoient acquis en commun la possession des Indes et la couronne de Naples. Les Indes encore peu assurées restoient indivises par la nécessité des circonstances. Il n'en étoit pas ainsi du royaume de Naples , qui pouvoit être partagé ; mais le mot *partagé* sonnoit mal aux oreilles de *Ferdinand*. D'ailleurs , il sentoit que , malgré les dernières volontés d'*Isabelle* , son autorité en Castille étoit précaire , parce que l'archiduc *Philippe* , son gendre , en réclamoit aussi la régence pendant la vie de son épouse , et même , s'il arrivoit qu'il lui survécût , jusqu'à la

autorité du duc de *Luxembourg*, leur commun fils. *Ferdinand*, dans la possibilité de perdre son influence dans le royaume de Castille, résolut de s'approprier celui de Naples en entier. Il conjecturoit que l'*Archiduc* déchu, par les nouvelles dispositions de *Louis*, des avantages que devoit lui procurer le mariage de son fils avec *Claude de France*, ne manqueroit pas de revendiquer les duchés de Milan et de Bourgogne, que le traité de Blois lui assureroit dans cette circonstance; et que le roi de France, dans la crainte d'avoir à soutenir une guerre en Italie, pour le royaume de Naples, et une autre en Flandre et en Allemagne contre *Maximilien* et *Philippe*, accepteroit volontiers une offre qui lui assureroit l'intégrité de ses forces contre le père et le fils, et sauveroit son honneur à l'égard de Naples. Il proposa donc que *Louis XII* lui accordât pour épouse une fille de France, à laquelle il donneroit en dot la partie du royaume de Naples, qu'il s'étoit réservée par leur partage, et dont il ne possédoit plus rien depuis ses défaites.

C'étoit ne rien donner de la part de la France, et c'étoit même conserver ses droits sur le royaume de Na-

1505.

ples , en cas que la princesse n'eût d'enfans ; aussi le traité fut-il bien conclu , et *Louis XII* donna avec pressement la jeune *Germaine de Foix* , fille de sa sœur et de *Jean de Foix* , comte de Narbonne , au vieux *Ferdinand* qui alors s'intitula , sans contrainte , roi de Naples et de Sicile. Le roi de France voulut retenir , par une clause expresse , la principauté de Tarente pour la veuve et la famille de *Frédéric* le détrôné ; mais le roi d'Espagne exigeoit que cette famille infortunée allât s'établir dans un lieu qu'il désignerait. La veuve craignoit une captivité perpétuelle pour ses enfans , si elle les mettoit à la disposition de leur perfide parent , et elle retira avec eux à Ferrare.

Etats-géné-
raux de Tours.

1506.

Le testament de *Louis XII* qui assurait au comte d'*Angoulême* la main de *Claude* et le trône de France , ne parut pas suffisant pour donner à cette disposition l'authenticité nécessaire ; on jugea qu'un acte qui disposoit de la couronne devoit être appuyé du consentement des Etats-Généraux. Le roi les convoqua à Tours. L'orateur des états , nommé *Thomas Bricot* , chanoine et député de Paris , ne commença pas , comme ses prédécesseurs dans ces assemblées , par des excuses sur ce qu'il

voit à remplir le pénible devoir de présenter les doléances du peuple sur l'énormité des impôts, d'en demander diminution, et la réforme d'une multitude d'abus qui se seroient glissés dans le gouvernement; au contraire, Louis XII, le roi, qui étoit présent, sa bonté, de sa bienfaisance, et de sa indulgence, en montant sur le trône, pour ceux qui l'avoient offensé.

Dans des temps de troubles et d'alarmes, ajouta-t-il, dans des temps où les revenus de la couronne paroissent insuffisans, les tailles ont été diminuées d'un tiers, vous avez pourvu à la sûreté et à la tranquillité des citoyens par de sages lois, reprimé les excès des soldats par une exacte discipline. Le laboureur n'a plus tremblé à l'approche du guerrier, et pour me servir de l'expression du prophète, *le mouton bondit au milieu des loups, et le chevreau joue parmi les tigres.* Quelles actions de grâces ne vous doit-il pas des sujets que vous avez protégés et enrichis? Daignez donc, Sire, accepter le titre de *Père du Peuple*, qu'ils vous déferent aujourd'hui par ma voix ». A ces mots il s'éleva dans l'assemblée un doux murmure,

Louis XII
est nommé
Père du Peuple.

1506.

suivi de cris de joie et d'applaudissemens.

Supplé de
pourvoir à la
sûreté du
royaume.

Après un moment de silence , pendant lequel l'orateur paroissoit se recueillir , il parla avec sensibilité de maladie du roi , de la consternation de la nation entière dans les momens elle trembloit encore pour ses jours et « lorsqu'un rayon d'espérance
« dissipé cette douleur profonde
« avec quel effroi , dit-il , ne
« elle pas le péril qu'auroit cou
« l'Etat , par les suites d'un trop fu-
« neste engagement ! Dans ces cru
« instans où vous paroissiez ,
« toucher à votre dernière heure ,
« vous déclarâtes *que vous ne regret-
« tiez la vie , que parce que vous
« n'aviez pas encore assuré le repos
« de votre peuple.* Ce sont ces pa-
« roles , à jamais mémorables , qui
« nous enhardissent à déposer aux
« pieds de Votre Majesté notre très-
« humble requête ». A ces mots l'as-
semblée entière tomba à genoux ,
tendant vers le trône des mains sup-
pliantes. L'orateur , dans la même atti-
tude , continua d'une voix basse et
tremblante : « Puisse le suprême ar-
« bitre des destinées prolonger la du-
« rée de votre règne ! Puisse-t-il ,

« propice à nos neveux , vous donner
 pour successeur un fils qui vous
 ressemble ! Mais si ses décrets éter-
 nels s'opposent à nos vœux , s'il
 nous juge pas dignes d'une si
 grande faveur , adorons sa justice ,
 songeons qu'à faire usage des
 qu'il nous a faits. Sire , vous
 avez devant vous un précieux re-
 jeton du sang des *Valois* : fils d'un
 père vertueux , élevé sous les yeux
 d'une mère vigilante , formé par vos
 conseils et votre exemple , il promet
 d'égaliser la gloire de ses aïeux. Qu'il
 soit l'heureux époux que vous desti-
 nez à votre fille ! et puisse-t-il retra-
 cer à nos neveux l'image de votre
 règne » !

Louis , profondément ému , laissa couler des larmes. Le chancelier *Guy de Rochefort* , après être allé au trône prendre ses ordres , dit que le roi voyoit avec la plus grande satisfac-
 tion , l'amour de la patrie gravé dans tous les cœurs , qu'il acceptoit le titre de *Père du Peuple* que l'assemblée lui déféroit , et qu'elle ne pouvoit lui faire un présent plus agréable. Quant à l'objet de la requête , ajouta-t-il , c'est une affaire si importante , et liée à des intérêts si puissans , que le roi souhaite ,

Le mariage
 du comte
 d'Angoulême
 et sa succes-
 sion à la cou-
 ronne confir-
 mées.

1506.

avant que de donner sa dernière cision , en conférer avec les princes sang , les grands et les principaux magistrats du royaume. Dans six jours vous donnera sa réponse.

Il revint après ce terme avec la cour. Le chancelier déclara que l'avis du conseil se trouvoit conforme au desir des Etats ; qu'après délibération , il avoit été reconnu que *Louis* , sans manquer aux règles plus austères de l'honneur et de probité, pouvoit comme homme , devoit comme roi , se rendre au vœu de la nation , en rompant un traquenard captieux et des nœuds aussi funestes que mal assortis ; qu'en conséquence le roi ne vouloit pas différer de satisfaire les députés de son peuple, et qu'il invitoit donc aux fiançailles, le mariage engagement que l'âge des époux le permît de contracter. « Sa Majesté « exige , ajouta-t-il , que vous promettez et juriez ; et que vous fassiez « promettre et jurer par ceux qui « vous ont députés , qu'aussitôt que « les deux fiancés auront acquis l'âge « nubile, vous ferez accomplir le mariage projeté, et que vous verserez, « s'il est nécessaire , jusqu'à la dernière « goutte de votre sang pour en assurer

l'exécution ». Tous le jurèrent avec empressement, et reçurent des formules pour faire prêter à leur retour le même serment, aux villes et aux communautés dont ils étoient mandataires. De la salle des Etats, les futurs époux furent conduits au pied de l'autel, où le cardinal les attendoit. La princesse avoit douze ans, et le comte d'*Angoulême*, qui prit le titre de duc de *Valois*, avoit douze.

Le roi fit dresser un procès-verbal de ce qui s'étoit passé dans les Etats de Tours, et l'envoya dans toutes les cours

Troubles de
Flandre et
d'Espagne.

l'Europe. On juge que l'empereur *Maximilien*, grand-père du duc de *Luxembourg*, et l'archiduc d'*Autriche*, fils du premier, et père du second, ne furent pas contents d'une décision qui privoit leur héritier d'une alliance si avantageuse; mais l'*Archiduc* n'eut pas le temps d'en montrer son chagrin. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, d'une maladie causée par des exercices violens en plus d'un genre. La folie de *Jeanne*, passionnée pour cet époux infidèle, en augmenta. Les Flamands, qui n'aimoient pas *Maximilien*, lui laissèrent à la vérité la garde et la tutelle de *Charles*, leur jeune duc; mais ils créèrent un conseil de

1506.

régence pour le gouvernement. Les Castellans, tombés sous la domination de *Jeanne-la-Folle*, par la mort de son mari, se disputèrent entre eux pour établir aussi des régens, sans demander l'aveu de *Ferdinand*, qui étoit alors dans son nouveau royaume où d'affaires importantes le retenoient.

Embarras de
Ferdinand.

Peu s'en fallut qu'il ne lui fût élevé par les mêmes mains qui le lui avoient conquis. *Gonzalve* s'y étoit fait un parti puissant, en distribuant à ses capitaines, non-seulement les dépouilles de la faction angevine, mais encore des domaines de la couronne. Les seigneurs napolitains, enchantés des qualités brillantes du *Grand Capitaine*, le desiroient pour roi. Le pape l'auroit mieux aimé qu'un roi comme *Ferdinand*, puissant de ses propres forces, et qui n'avoit besoin de lui pour se soutenir. Ces raisons réunies firent appréhender à l'Arragonais que ce royaume ne lui échappât. Cette crainte le déterminâ à aller visiter ses nouveaux sujets, à leur montrer *Germaine* leur jeune souveraine. Elle contribua, par ses manières affables, à faire supporter aux Napolitains la domination de son époux, naturellement sombre et froid. *Ger-*

aine obtint aussi de *Louis XII*, son oncle, qu'il ne se mêlât pas de ces brouilleries, auxquelles les mécontents vouloient le faire participer, et qui pouvoient lui rouvrir le chemin de ce trône regretté ; mais il y renonça pour toujours.

1506.

Que ne renonça-t-il de même à toute Italie ? Ce fatal duché de Milan, le berceau de sa famille, fixoit toujours son attention, et les moyens de le retenir en sa puissance étoient l'objet de tous ses soins. Les Italiens, contraire, princes, chefs aventuriers, républicains, ne voyoient qu'avec peine au milieu d'eux une puissance capable de leur imposer la loi. Le pape *Jules II*, que le roi de France avoit aidé à conquérir Pérouse et Bologne sur ses propres alliés, favorisoit cette malveillance, et l'empereur l'encourageoit. Ce n'étoit pas encore une ligue, mais un desir commun, assez ouvertement manifesté dans ce qui se passa à Gênes.

Révolte des
Génois.
1507.

Cette ville présentoit à *Louis XII* le meilleur passage pour aller au secours du Milanès, s'il étoit attaqué. Elle s'étoit donnée aux Français ; mais les factions qui l'agitoient sans cesse, offroient perpétuellement aux princes

1507.

jaloux de la France, les moyens d'ébranler la fidélité de ces républicains pour elle. Une querelle survenue entre la noblesse et le peuple, déterminait le roi à envoyer des commissaires chargés de les réconcilier. Le pape l'avoit sollicité pour le bien de la paix, et lui dépêcha même un cardinal à cette fin. C'étoit lui cependant qui souffloit le feu de la révolte, en promettant des secours au parti populaire. A sa sollicitation, les commissaires donnèrent une sentence modérée, qui parut encore au peuple trop favorable à la noblesse. La populace se souleva, jeta un masque hypocrite de dépendance qu'elle avoit conservé jusqu'alors, et poursuivit les Français dans tous les lieux. A la prise d'un petit fort qui, faute de munitions, se rendit sans défense, moyennant la promesse des honneurs de la guerre, elle se porta à des excès après lesquels il ne pouvoit plus y avoir de retour à la soumission, et dont une chronique du temps termine le tableau par ces traits. *Ils encroisoient (mettoient en croix) les Français, leur arrachent le cœur et les entrailles, se lavoient les mains dans leur sang,*

es tailloient en pièces, sans pitié, avec les femmes qui là étoient, lesquelles faisoient mourir de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait ne défend d'en parler.

1507.

Ces atrocités déterminèrent le roi à aller les punir lui-même. Il leva une forte armée, mena avec lui un grand nombre des principaux seigneurs, et, ce qui étonna, huit cardinaux et une centaine de prélats, tant évêques qu'archevêques. L'avant-garde de cette armée commandée par *Chaumont* et *la Palice*, suffit pour repousser dans leur ville les Gênois qui s'étoient créés des chefs, et qui tentèrent d'en défendre les approches; mais battus deux fois, et forcés à demander grâce, ils ouvrirent leurs portes. Le roi entra avec l'appareil d'un monarque irrité, l'épée nue à la main, entouré de seigneurs en habits de combat et d'une troupe de gentilshommes, et des archers de sa garde, la lance en arrêt, et l'arc bandé. Trente sénateurs, la tête rase et couverts de longs habits de deuil, prononcèrent un discours touchant, dans lequel ils attribuèrent toute la faute au délire d'une populace frénétique. *Louis* les écouta, passa outre

Elle est châtiée.

1557.

sans leur répondre et alla droit cathédrale. Les femmes les plus distinguées , échevelées et fondant en larmes , faisoient retentir l'église de cris douloureux , et supplioient en même temps et le roi de faire grâce , et la bonté divine d'attendrir le cœur du monarque. Après sa prière , il se retira dans le palais , cachant avec peine sa émotion.

Alors des hérauts précédés de trois petites parcourent la ville , et ordonnèrent aux habitans d'apporter leurs armes sur la place du palais. On en fit des faisceaux qu'on jeta par-dessus les murailles aux Suisses et aux bataillons d'aventuriers , qu'on n'avoit voulu laisser entrer dans la crainte de pillage. Précaution qui marque que le roi , tout irrité qu'il étoit , conservoit encore quelque afflection pour la ville. Des tribunaux furent établis , des potences plantées , des échafauds dressés. On y traîna successivement les chefs et les particuliers les plus mutins. Ces exécutions dont on ignoroit le terme , glaçoient tous les cœurs ; enfin parut le jour où le roi devoit prononcer sur le sort de la république. Il parut sur un trône érigé dans la place du palais ,

où le peuple fut appelé et se rendit sans un morne silence , entouré de soldats menaçans.

1507.

Un maître des requêtes lut à haute voix un écrit qui rappeloit les biens de la France, l'ingratitude des Génois et leurs horribles excès ; les déclaroit en conséquence convaincus de crime de révolte et de lèse-majesté , et en punition déchus de tous leurs droits et franchises , et condamnés , en expiation de leurs forfaits , à la perte de leurs biens et de leur vie. On apporta ensuite au milieu de l'assemblée , les chartes et les diplômes contenant les privilèges accordés en différens temps par les rois de France à l'ingrate république. Des bourreaux en brisèrent les sceaux en signe d'ignominie , les déchirèrent et les jetèrent au feu ; pendant que les citoyens , les yeux fixés contre terre , tâchoient d'étouffer leurs sanglots , et de retenir leurs larmes , attendant pour eux-mêmes une punition plus sévère. Mais le roi leur fit grâce de la vie et de la confiscation de leurs biens , à condition qu'ils payeroient une amende de trois cent mille ducats. Une partie fut destinée à bâtir une forteresse qui

1507.

commanderoit le port, et où le roi mettroit garnison, ainsi que dans les îles de Corse et de Chio appartenant alors aux Génois. Les acclamations dont ce pardon fut suivi touchèrent le sens de *Louis*, et presque sur-le-champ rendit à la ville ses magistrats et ses privilèges, et lui donna un gouverneur vertueux et plein de sagesse, qui rappela pour quelque temps la paix dans cette cité de trouble et de discorde.

Modération
de Louis X I
pour les im-
pôts:

Le roi, en commençant cette entreprise, s'étoit trouvé forcé d'imposer de nouvelles taxes; mais il avoit expressément ordonné qu'on ne les levât que quand ses revenus ordinaires seroient épuisés. Débarrassé de son expédition plutôt et à meilleur marché qu'il n'avoit cru, il envoya d'Italie, où il étoit, une déclaration, par laquelle il sursoyoit à la levée de ces taxes, remercioit ses sujets de leur bonne volonté, renonçant à en faire usage, parce que leur argent, disoit-il, fructifieroit mieux dans leurs mains que dans les siennes : exemple peut-être unique de désintéressement et de justice.

Les comédiens s'en moquent.

Les courtisans n'étoient pas contents de cet esprit d'épargne, qui empê-

le monarque d'être à leur égard
généreux qu'ils le desiroient ;
e trouvant pas prodigue ; ils le
ient d'avarice. Comme les opinions
la cour sont facilement adoptées
la ville , sur-tout quand elles ont
teinte de satire , les Parisiens s'a-
èrent malignement au théâtre ,
e parcimonie , à laquelle , étant
dinaire les premiers payans , ils
ient dû sérieusement applaudir.
s un costume , auquel on ne pou-
s'empêcher de reconnoître le roi ,
comédiens le représentèrent ma-
 , entouré de médecins en con-
ion. Après plusieurs remèdes pro-
 , tous s'arrêtoient à de l'or po-
e qu'on lui faisoit avaler. Aussitôt
aroissoit guéri , tourmenté seule-
it d'une soif pressante pour la
ne boisson. On instruisit le roi de
e farce , et du succès qu'elle avoit

Il répondit : *J'aime beaucoup
ux faire rire les courtisans de
n avarice , que faire pleurer le
ple de mes profusions. Et comme
le pressoit de punir l'insolence de
histrions : Non , dit-il , ils peu-
t nous apprendre des vérités
es. Laissons - les se divertir ,*

1507.

pourvu qu'ils respectent l'honneur de dames. Je ne suis pas fâché qu'il l'on sache que dans mon règne on a pris cette liberté impunément.

fut secret
de l'expédition.

Louis XII licencia la partie la plus onéreuse de son armée. C'étoient les Suisses qui se faisoient toujours chèrement acheter. Ils ne pardonnoient pas au roi de les avoir privés du pillage de Gênes, et pour s'en dédommager, ils dévastèrent, en retournant chez eux, les pays par où ils passèrent. Le roi ne fit aucun usage de cette troupe de cardinaux et d'évêques qu'il avoit menés avec lui. On disoit tout haut qu'il s'en étoit fait un cortège pour traiter plus honorablement le Pape, qui devoit venir recevoir de ses mains la ville de Bologne, restituée au Saint-Siège ; mais tout bas on se confioit à l'oreille que le dessein étoit de s'assurer de la personne du souverain pontife, d'assembler un concile, d'y examiner son élection, de le faire déclarer simoniaque, et de le déposer. Ce projet paroît avoir été disposé par le cardinal d'*Amboise*, qui avoit son injure à venger, et ne pouvoit se défendre du desir de se mettre la tiare sur la tête ; mais *Jules II*, ou averti, ou soupçonnant le piège, s'éloigna

précipitamment du voisinage de Bologne , quand il sut que le roi en approchoit.

1507.

Louis XII se promena avec complaisance dans le duché de Milan. Fêtes dans le Milanès. Par-tout il recevoit des fêtes plus somptueuses les unes que les autres. On parle d'une de ces fêtes que lui donna *Jean-Jacques Trivulce*, seigneur Milanais , attaché à la France , où il parvint à la dignité de maréchal ; elle surpassa toutes les autres en magnificence , et étonneroit même dans notre siècle de faste et de luxe. Douze cents dames y assistèrent avec toute la cour du roi , et un nombre prodigieux de seigneurs italiens. Cent soixante maîtres d'hôtel , répartis dans les salles , régloient l'ordre du service ; douze cents officiers de bouche , revêtus d'uniformes de velours ou de satin , recevoient et dispoisoient les plats , découpoient les viandes , et servoient au buffet. Le roi ouvrit le bal avec la marquise de *Mantoue* ; et ce qui semble plus extraordinaire dans nos mœurs actuelles , des cardinaux et des prélats y dansèrent.

Ces Fêtes se terminèrent par l'entrevue de Savone , où *Louis* reçut *Ferdinand* , qui retournoit en Espagne. Entrevue à Savone.

1507.

avec *Germaine de Foix* son épouse. Il combla sa nièce de caresses et de présens. On a lieu de soupçonner par les suites, que son amitié pour la jeune princesse lui causa des épanchemens de confiance dont le vieil époux sut profiter : du moins est-il certain que dans cette entrevue furent jetés, sous la direction de l'Arragonais, les fondemens d'une ligue qui mit peu après l'Italie en feu. Le roi de Naples emmenoit avec lui *Gonzalve*, à qui le roi de France prodigua les honneurs et les distinctions. Le grand capitaine, qui devoit bien connoître la mauvaise foi de son maître, s'étoit laissé déterminer par lui à quitter ses beaux établissemens et ses espérances de Naples, pour des promesses à réaliser en Espagne. Quand *Ferdinand* le tint dans son Arragon, il oublia tous ses engagemens, et relégua le conquérant du royaume de Naples dans les terres qu'il possédoit en Espagne. Il y mourut de chagrin.

Ligue de
Cambrai.

1508.

A force de traités de paix, l'Europe étoit sans cesse menacée de la guerre, parce qu'il n'y avoit aucune de ces conventions qui ne créât ou ne laissât subsister des prétentions, que chaque

puissance se promettoit de réaliser tôt ou tard. Le roi d'Arragon, *Ferdinand*, expert dans cet art d'une diplomatie tortueuse, est soupçonné d'avoir proposé dans l'entrevue de Savone, un plan de confédération entre les principaux souverains de l'Italie, pour régler leurs limites respectives. Le détail en est ignoré ; mais on peut présumer que c'étoit à peu près le même que *Marguerite d'Autriche* mit à exécution.

Cette princesse, successivement veuve de *Jean de Castille*, fils de *Ferdinand* et de *Philibert*, duc de Savoie, étoit fille de *Maximilien*, sœur de l'archiduc *Philippe*, tante du jeune *Charles*, duc de Luxembourg, depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*, et, enfin, gouvernante des Pays-Bas pour son neveu. On ne peut douter qu'elle ne conservât du ressentiment de l'affront qui lui avoit été fait en France, lorsque *Charles VIII*, qu'elle devoit épouser, la renvoya pour donner la main à *Anne de Bretagne* ; mais ce ressentiment étoit balancé par le desir de l'agrandissement de sa maison, sa passion dominante. Elle la détermina à sacrifier quelques avantages à la France, pourvu qu'elle en procurât de plus grands à sa famille ;

1508.

or, ces avantages, dans l'état actuel de l'Europe, ne pouvoient se prendre que sur les Vénitiens, dont il sembloit que la domination ne dût pas s'étendre hors de leurs *lagunes*. *Maximilien*, qu'on ne doit pas présumer ignorant des démarches de sa fille, prétendoit, comme empereur, au Padouan, et à plusieurs villes adjacentes; et comme chef de la maison d'Autriche, au Frioul et à l'Istrie, sans doute avec l'intention secrète, entre lui et *Marguerite*, quand il seroit maître de ces provinces, de se servir des forces qu'il en tireroit pour s'emparer du Milanès. Mais afin que le roi de France ne fût pas trop allarmé de la puissance que son père alloit acquérir en Italie, elle proposoit de l'aider à conquérir le Bressan et plusieurs villes autrefois dépendantes du duché de Milan, et à se venger des Vénitiens, dont les tergiversations avoient été si fatales à lui et à *Charles VIII* son prédécesseur. Des avantages de convenance étoient assurés au pape, auquel on faciliteroit l'acquisition des villes qui seroient à sa bienséance; et à *Ferdinand*, qui prétendoit recouvrer Trani, Brindes, Otrante et Gallipoli, villes du royaume de Naples, qui étoient engagées aux

Vénitiens, depuis dix ou douze ans. Les confédérés, se regardant comme bien supérieurs par leur antique noblesse et la splendeur de leur dignité, à ces orgueilleux marchands, prirent entre eux l'engagement de réunir leurs efforts, et de persévérer dans leur réunion, jusqu'à ce qu'ils eussent, ou détruit, ou fait rentrer du moins dans des bornes plus étroites, cette trop fière république. Le traité fut conclu à Cambrai, entre *Marguerite*, au nom de *Maximilien*, son père, et de *Ferdinand*, son beau-père; et le cardinal d'*Amboise* agissant pour le pape et le roi de France. La princesse eut l'adresse de mettre les Etats de son neveu en Flandre, dont elle étoit gouvernante, hors de tout engagement avec la ligue. La discussion entre les négociateurs ne fut pas toujours pacifique, et plusieurs articles ne passèrent point sans des contradictions, même très-animées; *Nous nous sommes, écrivoit Marguerite, monsieur le légat et moi, cuidés prendre au poil.*

1508.

Quoique les Vénitiens ne sussent point positivement ce qui se passoit contre eux, ils en avoient cependant des soupçons, et entretenoient auprès

1508.

du roi de France un ambassadeur , pour détourner le coup s'ils le pouvoient. Il se nommoit *Condolmier* homme aimable , mais souvent embarrassé au milieu d'une cour où les préventions contre la république débordoient pour ainsi dire de toutes parts *Condolmier* étoit valétudinaire. Cui demandoit un jour des nouvelles de sa santé. *Je me porte assez bien* , dit-il , *si ce n'est que j'ai grand mal aux oreilles , en entendant journellement ce qui se dit contre la république*. Dans une explication avec le roi , qui l'admettoit souvent à sa conversation , le Vénitien , après avoir montré au monarque le danger qu'il couroit en quittant d'anciens allies , et en s'attachant à des ennemis à peine réconciliés , ajouta : *La république a de grandes ressources , et c'est une entreprise bien périlleuse que de s'attaquer à une puissance gouvernée par tant de têtes sages*. Monsieur l'Ambassadeur , répondit Louis , *tout ce que vous venez de me dire est fort bon ; mais j'opposerai tant de fous à vos sages , qu'ils auront bien de la peine à les gouverner. Nos fous sont gens qui frappent à droite et à gau-*

e , et qui n'entendent pas raison ,
and ils ont une fois commencé.

1508.

En effet , si les conditions stipulées
pour le nombre et la marche des trou-
s , et pour les points d'attaque, eussent
été exactement observées , il ne seroit

Les Vénitiens se déterminent à résister.

à ix Vénitiens que leur ville et
n ues îles. Quand ils apprirent la
clusion de cette confédération , les
lurent partagés entre eux. Le plus
nombre opinait à attaquer la
r la négociation auprès de cha-
n des confédérés en particulier , et
commencer par le pape. *Dominique
evisani* , un des procureurs de
.-Marc , dit : « Montrer de la foi-
blesse , faire des offres à l'un des
conjurés , c'est autoriser tous les
autres à se mettre en droit de nous
dicter des lois , et il n'en faut at-
tendre que de très-dures. Le meil-
leur moyen d'éviter notre ruine est
de nous roidir contre le danger , de
ne point désespérer de la patrie ; et
quand nous ferons tout ce qui est
en notre pouvoir , Dieu ne nous
abandonnera pas ». Le doge reçut
ec dignité le héraut français , qui
ut lui déclarer la guerre. Il rappela
anciennes alliances , s'excusa sans
des infractions qu'on alléguoit,

1508.

et finit par ces mots : *Nous avons encore confiance en sa sacrée majesté, sinon nous espérons de nous défendre. Héraut ! rapportez au de France ce que vous venez d'entreprendre. Partez.*

Louis XII
en Italie.
Bataille d'Angnadet.

1509.

Le pape *Jules II* entama la guerre par des monitions, qui attribuoient leur pays au premier occupant, et qui furent suivies d'hostilités dans lesquelles il commença, à plus de soixante ans, à montrer son goût pour les opérations militaires. Le roi entra lui-même en Italie avec douze mille hommes de cavalerie d'élite, six mille Suisses et le double environ d'infanterie nationale. L'inconstance des Suisses a fait reconnoître la nécessité de s'occuper de cette arme, si peu considérée alors, qu'il ne fallut pas moins que le généreux dévouement du chevalier *Bayard*, de *Vandenesse*, frère de *la Palice*, de *Molard*, gentilhomme dauphinois, qu'on peut regarder comme le créateur de l'infanterie française, et de quelques autres officiers distingués de gendarmerie, pour former et conduire, sans croire déroger, les nouvelles légions de cette milice. Les Vénitiens, qui faisoient alors tout le commerce du monde, opposèrent une armée pl

breuse , mais moins forte , en celle étoit composée de mercéramassés de tous les pays ; vérité ils avoient à leur tête le *Pétillane* et *Barthélemi l'Al-* deux excellens généraux. Malgré talens des chefs , les soldats ne voient tenir contre l'impétuosité . Aussi le prudent *Pétillane* , putat-il pas le passage de l'Adda. s' suppoit qu'à se retrancher. crainte de se voir coupé de e , d'où il tiroit ses subsistances , à un mouvement , pendant lequel les armées se rencontrèrent. Ces es d'un village nommé *Agnadel* , les confins des états de Venise , nant au Milanès. L'avant-garde aise étoit maltraitée par l'*Alviane* , *Charles* , comte de *Bourbon-* *insier* , et , après lui , le roi lui-même qui commandoit le corps de bataille , se présentèrent pour la soutenir. Les lances mercénaires ne purent résister longtemps au choc de la gendarmerie française , dirigée par l'exemple de *Louis* , qui étoit en personne , et s'enfonçoit avec précaution dans les bataillons ennemis. Les boulets tomboient et tuoient tout autour de lui ; on le pressoit de se resserrer et de donner ses ordres de plus loin : *Que ceux qui ont peur* ,

1509.

répondit-il gaïement, *se mettent couvert derrière moi.*

La déroute fut complète. *Pétiliu* sauva cependant une partie de l'armée en donnant rendez-vous aux fuyards sous les murs de Bresse, qui étoit quarante milles du champ de bataille. Plus près, la terreur auroit pu la disperser de nouveau. L'*Alviane* bleuet fut fait prisonnier par *Vandenesse* et amené couvert de sang dans la tente du roi ; il passoit pour homme d'élite et intrépide ; *Louis XII*, voulant le prouver, donne ses ordres en secret et pendant qu'il s'entretenoit tranquillement avec le prisonnier qui avoit épanché son sang, l'alarme sonne. Tout le monde est troublé. Le roi apostrophe l'*Alviane*. *Qu'est-ce donc, seigneur Bethlémi ? Vos gens sont bien difficiles à contenter, veulent-ils en tâter seconde fois ?* Sire, répondit fort sagement le prisonnier, *s'il y a combat aujourd'hui, ce ne peut être qu'entre les Français ; car les nobles, vous les avez gouvernés de manière que vous ne les verrez de quinze jours en face.*

Venise can-
nonnée.

Louis poursuivit les fuyards jusque sur les bords de la mer. De-là contemplant la ville, dont un large fossé le

paroit, il fit braquer contre elle six
 boulevrines, et tirer cinq volées à
 perdus, *afin qu'il fût dit dans*
r, rapporte Brantôme, que le
La is XII avoit canonné la ville
able de Venise. Petit et vain
 , qui étoit même plutôt
 euve d'impuissance qu'un titre
 gire. Il obtint plus de profit de
 victoire par la prise de toutes les
 que lui donnoit le traité de
 n, et même par la plus grande
 t celles qui étoient dans le lot
 l'empereur, et que les Vénitiens se
 rent de lui rendre, mais qu'il remit
 ement à *Maximilien*. Il repartit
 e pour la France, comme si
 ex dition étoit finie, et qu'il n'eût
 rien à craindre, moyennant les
 roupes qu'il laissa dans le pays.

Maximilien, malgré l'engagement
 s dans le traité d'attaquer les Vé-
 ns concurremment avec le roi de
 France, lui en laissa tout le danger ; il
 fit long-temps attendre, parut en-
 , presque dans l'arrière-saison, à
 tête d'une nombreuse armée d'Al-
 lerands, et mit le siège devant Pa-
 ue, que les Vénitiens avoient reprise
 r un coup main. Ils y avoient jeté
 toutes les troupes échappées à Agnadel.

Honteuse re-
 traite de l'em-
 pereur.

1509.

La ville étoit bien munie, et *Pétillon* qui y commandoit, se défendoit très vaillamment. Les Français vinrent courir les Allemands, avec un corps puissant de cavalerie, composé presque tout entier de chevaliers, du nombre desquels étoit *Bayard*. L'empereur dont l'infanterie se rebutoit de la longueur du siège, voulut engager cette chevalerie, qui n'avoit coutume que de combattre à cheval, armée de toutes pièces, à mettre pied à terre, et à mêler à ses fantassins. Les français ne savoient quel parti prendre sur cette proposition, craignant ou de déroger, s'ils quittoient l'armure caractéristique de la chevalerie, ou d'être notés de *couardise*, s'ils refusoient. *Bayard* leur fournit la réponse; ce fut de consentir à se mêler aux fantassins dans un assaut qui se précipiteroit, si les chevaliers allemands vouloient faire autant; mais ceux-ci refusèrent de s'assimiler à de vils piétons, et l'assaut n'eut pas lieu. Le siège dura en longueur. Les mercenaires impériaux mal payés, désertèrent par bandes, et *Maximilien*, lui-même, témoin de cet abandon, se déroba à son armée pendant la nuit avec ses seuls domestiques, laissant aux généraux

soin de lever le siège, et de faire la
 strainte comme ils pourroient.

1509.

I Venitiens, en montrant tou-
 up de fermeté, mettoient
 ns dans leurs procédés toutes
 scendances propres à adoucir
 mis. Pendant ce siège ils
 t beaucoup de sorties, et firent
 prisonniers, sur-tout parmi les
 qui couvrant ordinairement la
 e, se trouvoient plus exposés à
 entre leurs mains. Le gouver-
Petiliane les traitoit avec toute
 e d'égards, et leur rendoit sou-
 vent la liberté. *Mes amis*, leur disoit-
 renvoyant, *j'espère qu'avec*
de Dieu, le roi votre maître,
et seigneurie, retourneront quel-
qu jour en amitié, et n'étoit les
Français qui soutiennent, croyez
que devant qu'il fût vingt-quatre heu-
res, je sortirois de cette ville, et en
ferois lever le siège honteusement.

Adresse des
 Vénitiens.

Les soldats de *Jules* et ceux du roi
 de Naples, qui faisoient partie de l'ar-
 mée assiégeante, ne se conduisoient
 pas mieux que l'infanterie allemande.
La Palice, qui commandoit les Fran-
 çais, découvrit des trahisons, et des
 connivences avec les assiégés. La nuit
 ils tiroient sur les quartiers de *Maxi-*

Les Français
 sont traités.

1509.

milien et des français; *la Palice* s'plaignit et fit même punir quelq malheureux soldats, qui ne suivoient cela que l'ordre de leurs chefs. Ceci agissoient en vertu des ordres leurs princes que les Vénitiens avoient satisfaits. Le pape réconcilié secrètement avec eux, moyennant l'abandon de places qu'il désiroit, non-seulement cessa d'être leur ennemi, mais il devint leur protecteur, se brouilla avec le roi de France sur de légers prétextes et attaqua tout aussi injustement *Atphonse* duc de *Ferrare*, allié fidèle des Français, et ennemi des Vénitiens.

Le pape se déclare contre eux.

1510.

Bientôt *Jules* ne tergiversa plus avec les démonstrations de sa haine contre *Louis XII* lui-même. Il accorda l'investiture de Naples à *Ferdinand*, sans faire mention de *Germaine de Foix*, et de la réversion stipulée en faveur de la France. Dans un traité que le roi fit avec *Henri VIII*, qui montoit alors sur le trône d'Angleterre, et qui doit jouer un rôle si important à cette époque, *Jules* obtint qu'il y seroit inséré, que si *Louis* attaquoit l'église, la paix qu'ils juroient ensemble seroit nulle. C'étoit un ennemi que *Jules*, par cette clause, préparoit à la France. Il pratiqua aussi les Suisses,

parvint à les indisposer contre les
inçais, leurs anciens alliés. L'in-
strument de la séduction chez eux étoit
Matthieu Scheiner, homme de basse
condition, d'abord régent de collège,
curé, ensuite chanoine, évêque en-
fin même décoré du chapeau, sous le
nom de *cardinal de Sion*, afin de lui
donner plus d'autorité dans les cantons,
où il gagna l'entière confiance. Il
offrit ses services à *Louis XII*,
qui les dédaigna. *Scheiner* jura de le
se repentir de son mépris, et tint
parole.

Jules commença enfin les hosti-
lités par l'arrestation des ambassadeurs
de France à Rome; par une tentative
à Gênes, qui ne réussit pas; et par
une irruption dans les Etats du duc de
Savoye, qu'il accompagna de censures
dirigées tant contre ce prince, que con-
tre ceux qui lui donneroient aide ou
conseil. Ce n'étoit pas vraisemblablement
le seul motif de son ambition, et le desir d'agrandir
ses Etats, qui inspiroit à *Jules* une
haine si envenimée contre *Louis*. On
ne peut guère douter que le pontife
n'eût découvert que le cardinal d'*Am-
brase* ne se défaisoit pas de l'espérance
de mettre la tiare sur sa tête, en forçant le

1510.

pontife à l'abdiquer , et que le trop complaisant monarque ne fût disposé à appuyer de toutes ses forces la chimère de son ministre. *Mézeray* trouva mauvais qu'on reproche au cardinal comme un défaut , *d'avoir aspiré ardemment à la papauté ; car , dit-il , ce n'est pas un blâme à un prince de souhaiter une souveraine dignité , pour en bien faire à toute la terre.* Mais avec ce prétexte si bien public , dont tout ambitieux manque pas de se parer , on cause des guerres , des ravages , et le malheur des peuples. C'est ce qui arriva de l'ambition d'*Amboise*, et sans aucun profit pour lui. Vingt fois il compromit les intérêts de l'Etat pour cette chimère , et cependant la postérité lui a assigné un rang honorable entre les bons ministres qu'elle propose en exemple. C'est qu'au fond , l'amour du bien étoit dans son cœur ; que son ambition d'ailleurs fût modérée ; que pour la servir , il profita plutôt des circonstances qu'il ne les fit naître ; et qu'enfin , au milieu des erreurs politiques où son illusion le fit tomber , il ne cessa de conserver pour le prince et pour les peuples , un zèle et un attachement inviolables.

Les procédés hostiles du pape et ses hauteurs , qui tenoient de la bravade , déterminèrent le roi à retourner en Italie. Il se concerta avec l'empereur , qui avoit aussi des motifs pour desirer que le pape éprouvât des revers. Ils devoient y entrer chacun avec une armée formidable , achever de dépouiller les Vénitiens ; puis *Louis* conduiroit ou accompagneroit *Maximilien* à Rome , où il recevrait la couronne impériale. Alors tenant le pape entre leurs mains , ils convoqueroient un concile. L'empereur appelleroit les prélats allemands ; et le roi , les prélats français : tous réunis devoient faire le procès à *Jules* , pour cause de simonie , vexations et autres griefs qu'il n'étoit pas difficile de trouver dans la vie d'un pontife ambitieux et perturbateur , puis le déposer et lui donner un successeur.

1510.

Le roi pense à retourner en Italie et à faire déposer le pape.

Mais c'étoit sur ce point que les deux princes ne se seroient peut-être plus entendus. *Louis* croyoit travailler pour son ministre , et *Maximilien* , devenu veuf l'année suivante , auroit voulu travailler pour lui-même. Ce travers lui avoit passé par l'esprit. Il s'en explique clairement dans une lettre à *Marguerite* , sa fille , gouvernante des Pays-Bas.

1510.

Projet de
Maximilien
pour se faire
élire.

On y voit qu'il ne comptoit tellement sur la force, qu'il n'employât aussi la négociation. Sa fille l'exhortoit à se remarier. Il lui répondit : *Nous ne trouvons point pour nul resun bon, que nous nous devons franchement marier; mais avons plus avant mys notre délibération et vol. et de jamès plus hanter faem. Et voyons demain mons de Gurce, évêque, à Rome devers le pape, pour trouver facheon que nous puyssuns accorder avec ly, de nous prendre pour ung coadjuteur, afin qu'après sa mort pouruns estre assuré de avoir le papal et devenir prestre, et après estre saint, et que il vous sera nécessité que après ma mort vous serez contraint de me adorer, dont je me trouverez bien glorioes. On croiroit, par cette fin, que ce seroit une plaisanterie, et une gaîté d'un père à sa fille; mais on a la vraisemblance qu'il parloit très-sérieusement. 1° Parce qu'il recommande le secret, comme pour l'affaire la plus importante, et qu'il signe : *Votre bon père Maximilien, futur pape.* 2° Parce qu'il mande qu'il avoit dans Rome une faction puissante pour lui, et, ajoute-t-il, *je commence à pratiquer les cardinaux,**

ont deux ou trois cent mille ducats
feront un grand service , avec la
bonté qui est déjà entre nous.
on sait que *Maximilien* n'étoit
même à hasarder ses ducats sans
espoir de réussite. D'ailleurs ce n'é-
toit pas un projet si mal imaginé , que
de vouloir joindre le sacerdoce à l'em-
pire.

1510.

Le cardinal d'*Amboise* auroit été
fort étonné de se voir un pareil con-
current , si la mort ne l'avoit surpris
avant qu'il en eût connoissance. Dans
sa maladie il disoit à un religieux qui
servoit : *Ah ! frère Jean ! frère Jean ,
mon ami ! que n'ai-je été toute ma vie
frère Jean !* Il recommanda à sa fa-
mille assemblée autour de son lit ,
de ne jamais se mettre jusque là où
il s'étoit mis. Si le cri de sa conscience
fut excité par le repentir d'avoir sa-
crifié l'argent et le sang des Français
au desir de la papauté , on doit com-
penser à ses remords , sur-tout quand
les meilleurs historiens conviennent
que le peuple n'a jamais été plus mé-
nagé , la police plus exacte , les for-
tunes particulières plus assurées , que
sous son ministère. Il étoit doux ,
sage et obligeant. Entre les traits qui
l'honorent , on raconte qu'un gentil-

Mort du car-
dinal d'Am-
boise.

1510.

homme voisin de la belle terre Gaillon, que le prélat cherchoit à agrandir, en possédoit une petite qui, entrant dans cette seigneurie, en défiguroit l'arrondissement. Le gentilhomme vint de bonne grâce en proposer au cardinal l'acquisition. D'Amboise s'informe du motif qui l'en à se dessaisir du patrimoine de pères, auquel il paroissoit auparavant fort attaché. Le gentilhomme dit qu'il trouve pour sa fille unique un mariage avantageux qu'il ne peut accomplir sans vendre sa terre; qu'avec une partie du prix il marieroit sa fille; et que de l'autre ils'en fera des rentes pour passer doucement sa vieillesse. Le cardinal achète, paie, et quand la demoiselle est établie, il rend au père son domaine. Ses courtisans s'étonnent comment il a pu se priver d'une possession tellement à sa bienséance. Le cardinal répond : *Je suis encore trop heureux, puisqu'au lieu d'une terre j'ai acquis un ami.* Ainsi entouré de l'orgueil de la puissance, qui ordinairement endurecit le cœur, d'Amboise sentoit le prix de l'amitié, et en convoitoit le charme.

Mes res du
pape contre le
roi.

Le roi fut vivement touché de cette perte, et déclara solennellement qu'il

seroit désormais son premier ministre : c'étoit une tâche qui déjà pénible par elle-même, étoit devenue plus fatigante par les circonstances. Il falloit conduire une guerre qui se faisoit au loin et pourvoir à ses besoins ; retenir dans les liens d'une alliance équivoque , *Maximilien* toujours prêt à échapper ; démêler les ruses de *Ferdinand*, et éviter ses embûches ; sur-tout se tenir en garde également contre l'adresse et la violence de *Jules*, qui manioit avec une égale activité les armes spirituelles et temporelles. On le vit dans la guerre de Ferrare, à l'âge de près de quatre-vingts ans, l'épée à la main et la cuirasse sur le dos, commander lui-même ses troupes, et dresser des bulles de censures et d'excommunications. Au milieu de ces occupations il tomba dangereusement malade. Se voyant sur le bord du tombeau, il parut se repentir des excès où son ambition et sa vengeance l'avoient emporté. C'est dans cette circonstance que *Maximilien* travailla à se faire du moins coadjuteur, et se flatta même de l'espérance prochaine de la papauté. *Car*, écrivit-il à sa fille, dans cette même lettre citée plus haut, *le pape a les fièvres doubles, et ne peut longuement fyre.*

1510.

Mais *Jules* convalescent ne pensa plus comme *Jules* moribond. Ne pouvant pas séparer l'empereur du roi de France, il tâcha de soulever le courage germanique contre *Maximilien*. Une diète se tenoit à Ausbourg ; le pape y envoya des ambassadeurs, qui se plaignirent de la conduite du chef de l'empire contre le chef de l'église, et dissuadèrent les membres de la diète d'exhorter leurs commettans, sous peine d'anathème, de ne donner ni aide ni secours à l'empereur dans une guerre sacrilège, manifestement entreprise contre l'église. Les bruits qu'il semoit en Italie et les imputations de schisme d'hérésie qu'il accumula sur *Louis XII*, enlevèrent au monarque beaucoup de partisans chez ce peuple timoré.

Les Suisses
se détachent
de l'alliance
de France.

Mais le plus grand mal que le pape fit à la France, ce fut de détacher les Suisses de leur ancienne alliance avec elle. Il est vrai que le roi donna lieu à leur défection par une vivacité injurieuse qui lui coûta cher. Ils lui demandoient une augmentation de solde journalière pour les capitaines, et de pensions pour les cantons ; et ils accompagnoient leur demande, de la menace de le quitter, en cas de refus. *Que prétendent donc ces misérables*

montagnards ? dit le roi piqué , qui croyoit déjà les payer trop cher ; *est-ce qu'ils me regardent comme leur tributaire ou leur caissier ?* Ce mot imprudent , malignement recueilli , et méchamment paraphrasé , choqua ces hommes agrestes , mais fiers , et aida merveilleusement les manœuvres du cardinal de Sion , auquel sa dignité et son éloquence donnoient une grande prépondérance dans les délibérations communes. Il fit briller aux yeux de ces paysans soldats , plus religieux qu'instruits , la gloire de se déclarer protecteurs du St.-Siège : et d'être les soutiens de la sainte église. Par ces motifs la nation abandonna l'alliance de la France , non pas cependant assez généralement pour qu'il ne restât encore quelques Suisses dans ses armées.

Le roi , instruit des mouvemens que se donnoient le pape et ses émissaires dans toute l'Europe , en France sur-tout , et même dans sa cour ; qu'on y agitoit avec chaleur la question , si religieusement il étoit permis de faire la guerre au pape , se détermina à fixer l'opinion par l'autorité d'un concile national. Il le convoqua dans la ville de Tours. L'assemblée , composée d'une grande partie des évêques de France ,

1510.

Concile
national de
Tours.

1510.

d'abbés, de chanoines et de docteurs, décida qu'on pouvoit en sûreté de conscience s'emparer pour un temps des places fortes que le pape remplissoit de troupes, et qu'il employoit à troubler la tranquillité de ses voisins ; qu'il étoit licite de se soustraire à son obéissance non point absolument, ni en toutes manières, mais autant qu'il étoit nécessaire pour une juste défense, en conformant, pendant la soustraction, pour les cas de recours au St.-Siège, aux lois de l'ancienne discipline ; et ce que le roi pouvoit pour soi-même, il le pouvoit pour ses alliés, et que les excommunications lancées pour des intérêts temporels étoient nulles et de nul effet. *Louis XII* n'avoit besoin de cette décision pour tranquilliser sa conscience, mais il n'en étoit pas de même de la reine *Anne*. Peu éclairée, et selon l'ordinaire d'autant plus décisive, il lui arrivoit de faire sur cet objet des remontrances assez vives à son époux. Il les écoutoit avec une patience qui étonnoit ses courtisans. Quelques-uns s'étant permis un jour de lui en témoigner leur surprise, il leur répondit tranquillement : *Il faut bien souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son honneur et son mari.*

Le concile exhorta le roi à faire connaître au pape sa décision. Cinq cardinaux , mécontents de *Jules* , et ne pouvant plus supporter sa hauteur et son opiniâtreté tyrannique , l'avoient déjà quitté , et s'étoient réfugiés à Florence , ville dévouée aux Français. Pour plus grande sûreté , ils passèrent ensuite à Milan. De-là ils répandoient des manifestes contre la conduite du pape , qu'ils traitoient d'imprudente et de vexatoire , et faisoit entendre que les excès en étoient au point de ne pouvoir être réprimés que par un concile général , comme il étoit arrivé du temps des conciles de Constance et de Bâle , dont ils citoient l'exemple. Les pères de Tours prièrent le roi d'accorder à ces cardinaux la protection dont ils avoient besoin pour assembler ce concile à Pise. Quant à eux , ils s'engagèrent à se réunir à Lyon , pour délibérer sur la conduite du pape , quand il auroit donné réponse. En attendant , ils défendirent de s'adresser à la cour de Rome pour aucune affaire , et d'y envoyer de l'argent ; et de leur autorité privée , et sans consulter le pape , ainsi qu'ils avoient coutume , ils accordèrent au roi cent mille écus à prendre sur les biens

1510.

Ordonnances du concile.

1510.

ecclésiastiques. *Matthieu La* que de Gurk, et premier ministre de l'empereur qui l'avoit envoyé à l'assemblée, en souscrivit toutes les solutions; et demanda, au nom du maître, un recueil exact des *articles de l'Eglise Gallicane*, pour les adopter en Germanie. Mais au lieu de devenir, comme en France, un préservatif contre les entreprises de Rome, elles produisirent les écoles de théologie, dans lesquelles pour intimider le pape, les disciples de l'imprudent *Maximilien*, et où se faisoit alors le fameux *Martin Luther*, une fermentation funeste, qui fut presque aussi fatale à l'autorité de l'empereur, qu'à celle du pape.

Hostilités.

Pendant ces arrangements la guerre se faisoit à outrance en Italie, par de petites actions, souvent plus meurtrières que les grandes batailles. Les Français étoient accourus de Milan au secours du duc de *Ferrare*, sous le commandement du maréchal *Chaumont*, général expérimenté, mais trop temporisateur; par des manœuvres savantes il enferma le pape dans le château de *Castell* : le pontife, qu'il pouvoit forcer sur-le-champ, offrit de faire un traité de *comodement* sincère avec la France.

et demanda du temps. *Chaumont* l'accorda : mais pendant le délai arriva un général vénitien , conduisant un corps de Turcs à la solde de la république. *Jules* , protégé d'ailleurs par l'ambassadeur du roi d'Angleterre , et même par celui de l'empereur , fut sauvé , et *Chaumont* qui , même en réussissant , craignoit d'être désavoué , reprit la route de Ferrare , et mourut à peu de temps de-là. On remarque qu'il fit demander au pape la levée des censures qu'il pouvoit avoir encourues , pour lui avoir fait la guerre.

1510.

Le maréchal de *Trivulce* lui succéda. Sous lui combattoient *Fontrailles* , *la Palice* et *Bayard* , les derniers héros de la chevalerie française. Toujours en action ils désoloient le pontife guerrier par des courses perpétuelles. Peus'en fallut que *Bayard* ne le surprît dans une embuscade habilement dressée et dont une tempête de neige , survenue a propos pour le pape , empêcha l'effet. *Jules* se rendant sans escorte au siège de la *Mirandole* , fut obligé par l'effet de l'ouragan , de revenir sur ses pas ; il rentroit dans le château d'où il étoit parti , lorsque *Bayard* à la poursuite des fuyards parut à l'extrémité du pont.

Le pape est sur le point d'être surpris par Bayard.

1511.

1511.

Le pontife n'eut que le temps sauter à bas de sa litière et d'aider même à hausser le pont-levis.

Obstacles au
concile de Pi-
se, dirigé
contre Jules.

Rien ne pouvoit mieux seconder les armes françaises qu'un corps général, qui auroit tenu *Jules* dans une perplexité embarrassante. *Lois XII* fit ses efforts pour l'assemblée : De tous les princes qui avoient promis de seconder son projet, il trouva les uns froids et indifférens, les autres répugnans et même contraires. Le roi d'Angleterre tenoit à gloire se déclarer protecteur du pape ; le roi d'Écosse prioit qu'on ne l'engageât pas dans cette affaire, de peur qu'elle ne servît de prétexte à son voisin pour lui déclarer la guerre ; le roi de Portugal craignoit de désobliger *Ferdinand-le-Catholique*, roi d'Arragon, qu'on savoit secrètement attaché au pape, qui lui prodiguoit tous les privilèges qu'il desiroit pour ses royaumes de Naples et de Sicile ; et les princes même d'Italie qui joignoient leurs enseignes aux drapeaux français, tout en combattant le pape, hésitoient à se brouiller irrévocablement avec lui ; et craignoient pour leurs états les troubles inséparables du schisme. Le seul

Maximilien se montrait décidé à suivre le plan concerté avec *Louis* pour le concile, et il promit d'y envoyer les évêques d'Allemagne et des Pays-Bas, en même temps que le roi grossiroit cette assemblée de tous les prélats de France. Cependant *Maximilien* se prêta à quelques conférences de paix avec le souverain pontife, qui tenoit sa cour à Bologne. Il lui envoya l'évêque de *Gurk*, son confident : mais comme si ce ministre ne fût venu que pour faire au souverain pontife un refus de parade, il rejeta avec hauteur des propositions très-acceptables, dans lesquelles le pape, il est vrai, s'obstinoit à ne vouloir pas comprendre *Louis XII*. Le résultat de ces conférences inutiles fut la convocation du concile de Pise qu'autorisèrent les ministres de l'empereur et du roi de France.

Dans ces entrefaites le duc d'*Urbain*, général du pape, perdit une bataille ; son armée fut complètement défaite et presque détruite. La prise de Bologne devint le prix de cette victoire remportée par *Trivulce*. Avant l'action, *Jules*, en prévoyant l'issue, s'étoit retiré à Ravenne, d'où il fit faire des offres à *Trivulce*. Celui-ci,

1511.

qui craignoit en poursuivant ses succès d'aller au-delà de ses instructions les envoya au roi; et en attendant réponse, le souverain pontife gag Rome dont l'armée victorieuse aurait pu lui fermer le chemin. Par déférence pour *Maximilien*, qui s'étoit montré constant dans leurs communes résolutions, *Louis XII* rejeta les propositions du pape, quoiqu'elles lui fussent très-avantageuses.

La ligue de la
sainte Union.

Un si bel accord entre des princes d'intérêts si opposés ne pouvoit guère durer. On ne sait par où *Jules* attaqua *Maximilien*, si ce fut par l'ambition ou l'intérêt, deux moyens également puissans sur lui; l'argent, métal enchanteur sur lequel ses regards se portoient toujours avec complaisance, ou le desir de rattacher à ses autres possessions le duché de Milan, à son gré, trop peu payé par l'hommage que *Louis XII* lui en avoit fait, quoique ce monarque eût assez chèrement acheté son propre bien. Quelque moyen de séduction qui ait été employé auprès de l'empereur, peu après avoir rejeté dédaigneusement les offres du pape, *Maximilien* commença à biaiser dans sa conduite. Il se plaignit de ce que le concile étoit

liqué pour la ville de Pise, et non
s pour une ville d'Allemagne, et ce
contentement apparent lui servit
pas presser l'arrivée des évêques
Germanie. Il ne s'y rendit que
q quelques Français et quelques Italiens,
se joignirent aux cardinaux mé-
c ens. Le concile fut ensuite trans-
é à Milan, parce que la ville de
Pise ne paroisoient pas assez sûre.
Jules opposa à cette assemblée la con-
vocation d'un concile général, qui
devoit se tenir dans le palais de Latran.
En attendant, il déclara les membres
du concile schismatiques, et jeta l'in-
terdit sur les villes qui le recevroient.
Ce fut une des causes de la défaveur qu'é-
prouva le concile à Pise, et qui obligea
ses membres de le transférer à Milan.
Enfin *Jules* eut l'adresse d'engager
Ferdinand-le-Catholique, infidèle à
tous ses traités avec la France, à se
déclarer ouvertement pour lui. Il
obtint la même complaisance du roi
d'Angleterre, qui fit même auprès du roi
de France des instances mêlées de me-
naces, si on ne rendoit pas Bologne
à l'église. De ces princes et des petits sou-
verains d'Italie, ainsi que de la grande ré-
publique de Venise et de quelques autres
moindres, *Jules* forma une association

15II.

qu'on appela *la ligue sainte ligue de la sainte union*. Les s'y joignirent, partie par zèle ligion, partie par ressentiment paroles méprisantes de *Louis* et bientôt parut en campagne ; les étendards de l'Eglise, armée composée de ces mêmes entraînés contre la France ; ces troupes mercenaires, qui vendent leur sang aux princes Italiens leurs querelles ; de bataillons litains, nommés *bandes Espagnole Ferdinand* licentia afin qu'ils s'engageassent au pape ; et enfin Turcs même soldés par les Vénitiens qui arboraient le croissant de *Ma* à côté des clefs de *Saint-Pierre*. L'agent du pape en Angleterre et les secrets du pontife et livra sa correspondance à *Louis XII*. Ce prince reconnut alors avec étonnement qu'ils étoient ses ennemis. Dissimulé pour la première fois de sa vie, il affecta de croire aux protestations d'amitié qu'ils continuoient à lui faire, ou aux protestations qu'ils offroient de leur conduite, et il ne pensa plus qu'à jouer leurs complots par des mesures vigoureuses.

Cependant l'humeur belliqueuse

, qui appeloit sur Rome les
 de la guerre, déplut à ses ha-
 . Les manifestes que le roi de
 e y répandit avec profusion, et
 aucouvres des agens qu'il y fit
 , réussirent si bien, que le peu-
 : révolta, et que le pape fut contraint
 e réfugié pour un temps dans le
 au Saint-Ange. La haine entre
 iverain pontife et le monarque
 à son comble: celui-ci fit frap-
 une médaille ou monnoie qui
 imoit son ressentiment et ses
 is. Elle portoit pour légende,
nam Babylonis nomen. « J'efface-
 jusqu'au nom de Babylone. ». C'est
 qu'il qualifioit le pape et la partie du
 collége qui lui restoit attachée, et
 étoit pas une menace vague. Il se
 aroit à y donner tous les effets pos-
 s. Son projet auquel l'armée for-
 able qu'il envoyoit en Italie don-
 l'espérance d'un plein succès,
 t d'aller droit à Rome, d'y entrer
 gré ou de force, de faire le pape
 onnier, d'amener en triomphe son
 ile de Milan dans la capitale du
 de chrétien, de déposer *Jules*,
 placer sur son trône un pontife dé-
 é à ses intérêts, et d'envoyer ensuite
 armée, continuant ses exploits,

1512.

Dangers du
 pape.

1512.
Bataille de
Ravenne.

s'emparer du royaume de Nap
Il en donna le commandement
Gaston de Foix, duc de *Nemour*
son neveu, fils de sa sœur, je
homme de vingt-deux ans, qu'il aim
tendrement, plein de grâce et de
leur, enjoué et sensible, aimable
généreux, chéri à la cour par sa g
terie noble, adoré dans les camps p
ses vertus guerrières, et auquel *Loi*
destinoit sa seconde fille et la cour
qu'il l'envoyoit conquérir. *Gaston* c
mença ses exploits avec une rapid
qui lui fit donner le surnom de *F
dre d'Italie*. La ville de Bologne, e
levée au pape après qu'il s'en étoit
sauvé en amusant le maréchal *Ch
mont*, étoit pressée par l'armée de
sainte union, commandée par *Rai
mond de Cardonne*, vice-roi de Na
ples. *Gaston*, à la faveur de la n
et de la neige, y pénètre avec toute
l'armée sans que les assiégeans s'en
apperçoivent, et par cette seule
mesure il en fait lever le siège. Sans
se reposer, il vole à Bresse que les
Vénitiens venoient de surprendre, et
la leur enlève après un combat terrible.
Avec la même rapidité il revient sur
ses pas chercher l'armée de l'union
qu'ils s'étoit borné d'abord à faire reculer.

oit instant de la dissiper. *Ferdinand* menaçoit d'entrer en Languedoc ,
VIII son gendre , de descendre
ardie , et *Maximilien* enfin avoit
ordre à cinq mille lansquenets ,
dans ses états et à son invita-
Louis XII , de rentrer dans
trie. Le brave capitaine *Jacob*
ques d'Empser) qui les comman-
t , indigné de la lâcheté qu'on lui
ne , en fait part à *Gaston* , et
mande sur-le-champ la bataille ,
prévenir la nécessité où il se trouvoit
ir. Elle fut fixée au lendemain , jour
Pâques, et la défaite de l'armée papale
complète ; elle perdit son artille-
et ses bagages , et laissa quinze mille
mmes sur le champ de bataille. *Pierre*
warre , *Fabrice Colonne* , le jeune
rquis *de Pescaire* et le cardinal *de*
édicis , qui fut pape l'année suivante
is le nom de *Léon X* , furent faits
isonniers. Les seules bandes Espa-
oles commandées par *Navarre* ,
tinrent noblement l'honneur qu'el-
avoient acquis sous *Gonzalve* , le
rand Capitaine : plusieurs fois enfon-
, mais jamais vaincues , elles
toient ralliées au nombre de deux
lle hommes , qui , enseignes dé-
oyées, tambour battant et marchant au

1512.

pas, se retiroient fièrement à Ravenne. On vient en avertir *Gaston*, entouré de jeunes seigneurs de son âge, contemploit avec la joie d'un premier triomphe les ennemis fuyant dans la plaine. Il craint qu'une si belle retraite ne dérobe quelques rayons à sa gloire, et sans considérer la faible escorte qui l'accompagnoit, il se précipite et vole affronter cette colonne formidable : mais du premier choc il est enlevé de son cheval, et jeté dans un fang bourbeux, où il expire. Presque tous les jeunes imprudens qui l'avoient suivi furent tués ; un d'entre eux, *Odet de Foix*, sieur de *Lautrec*, depuis maréchal de France, fut percé de vingt-deux coups de lance, dont aucun ne se trouva mortel.

Cet événement répandit dans l'armée victorieuse une sombre tristesse, qui éclata bientôt en gémissemens et en sanglots. On regrettoit *Gaston*, vainqueur de vingt-deux ans, et pour lui-même, que pour les grandes choses qu'on en espéroit. Il n'y a point de doute qu'il ne fût allé droit à Rome et n'eût rempli les desirs de son oncle. *Jules*, qui apprit la nouvelle de la défaite de son armée avant celle de la mort du général ennemi,

ibla. Mais *la Palice*, qui prit
mandement des Français, n'é-
instruit des intentions du roi,
ta d'investir Ravenne qui ne
s à se rendre, et y attendit
dres du roi. *Louis*, singulière-
attaché à son neveu, qui, à la
, méritoit toute sa tendresse,
cablé de tristesse à la nouvelle
mort. Il répondit à ceux qui
toient de sa victoire : *Souhaitez-
pareilles à mes ennemis.*

1512.

te victoire, en effet, fut comme Triomphe du
ignal des malheurs qui fondirent pape et dis-
lui depuis ce temps, presque jus- grâces du roi.
sa mort. Le pape, informé de
ernation de l'armée et de l'ir-
lution du chef, reprit courage. Il
la la ligue de la sainte union
e à se dissoudre, et y rattacha plus
ement les barons romains et d'au-
princes Italiens, qui s'en étoient
iés à la vue des grandes forces
oyées de France pour la détruire.
re son ordinaire, l'impétueux et
ent *Jules* s'appliqua à se concilier
confédérés par des égards et de
mes manières; mais il lança les
dres de sa colère sur les cardinaux et
itres prélats revenus de Milan à Pise,
l'avoient déclaré suspendu de ses

1512.

fonctions , et dont *Louis XII* avoit fait recevoir le decret en France. Il les somma de comparoître au coi de Latran , pour y subir la honte d'une condamnation , et d'avance il les frappa d'excommunication. Enfin cet homme politique qui avoit si bien aiguisé la haine de *Maximilien* touchant les exploits des Français , et à la sollicitation duquel , ce prince après avoir manqué aux principaux engagements la ligne de Cambrai , en n'envoyoit d'abord que de foibles secours et dans des delais qui les rendoient inutiles les avoir retirés aux Français dans les momens périlleux , renvoya à l'Angleterre ; et ce fut encore à son instigation que , sans avoir été offensé et sous les plus frivoles prétextes , *Henri VIII* se détermina à attaquer la France

La Navarre
conquise par
les Espagnols

La crainte d'une descente sur les côtes de Picardie et de Normandie , força *Louis* de rappeler , pour la sûreté de ces provinces , les troupes stationnées sur les frontières du Dauphiné et de la Provence , que *Ferdinand* , roi d'Arragon , menaçoit d'une invasion , dans l'intention d'opérer une diversion favorable à son royaume de Naples. La Navarre couvroit la France

ce côté. Le trône en étoit occupé
dom Juan d'Albret. Le roi ca-
 ue requiert brusquement le pas-
 Le Navarrois avoit encore assez
 tr p pour opposer de la résis-
 tendre les renforts que *Louis*,
 parent et son allié , intéressé à sa
 conservation , n'auroit pas manqué de
 envoyer. Mais *dom Juan*, prince
 olent , amateur du repos et des plai-
 , accorde la demande malgré les
 r trances de *Catherine de Foix* ,
 n c use. *Ferdinand* , afin d'assurer ,
 -il , son retour , met garnison dans
 la capitale , s'empare des places fortes ,
 et exerce par-tout les actes les plus
 absolus de la souveraineté. Les Fran-
 çais commandés par le jeune duc de
Valois , le duc de *Longueville* et
Charles de Bourbon-Montpensier , de-
 puis connétable, accoururent en vain au
 secours de leur allié. Ils reconquirent ,
 à la vérité , presque tout le royaume ;
 mais Pampelune , la capitale , les arrête.
 L'hiver survint , et faute de vivres dans
 un pays ruiné , ils furent forcés de
 repasser les Pyrénées. La désolée *Ca-*
therine , ne pouvant s'empêcher de
 se regarder comme privée de sa cou-
 ronne , disoit douloureusement à son

1512.

mari : *Dom Juan, mon ami, si nous ne nous fussions nés vous Catherine, dom Juan, nous serions rois de Navarre.*

Les Français
se fortifient
dans
le Milanès.

La nécessité où le roi se trouvoit de se défendre contre les Armées des Espagnols, l'avoit empêché de recruter et de renforcer l'armée italienne affoiblie par ses propres pertes. Presque toute l'infanterie et celle de *Molard*, son instituteur, péri à Ravenne. Comme l'armée étoit mal payée, les soldats se contentoient de pillage, s'entretoient ensuite de mettre leur sûreté et désertoient par bandes. *Palice*, hors d'état de remédier à ce désordre, se retira prudemment du Milanès, en garnit les places, et se prépara à résister à un débordement de Suisses, que le cardinal de France amenoit contre ce dernier asyle des Français en Italie, et auxquels le pape et *Maximilien*, alliés ostensibles de *Louis XII* avoient donné secours, et fourni des renforts de cavalerie et d'artillerie qui leur manquoient. *Scheiner* le général des Français, à l'exemple de *Jules*, son patron, il portoit la cuirasse, dirigeoit les

raisons militaires et inspiroit l'ardeur de la guerre à ces montagnards , en leur vantant sans cesse les richesses des plaines fertiles dont il leur promettoit les dépouilles. L'impossibilité de leur résister et les ordres même du roi , firent prendre à la *Palice* le parti de la retraite. Elle fut protégée par *Bayard* et *Louis d'Ars*. Mais dans le tumulte inévitable qu'elle entraînoit, le cardinal de *Médicis* trouva moyen de s'évader. Ainsi à quelques forteresses près où les Français laissèrent des garnisons, telles que celles de Gènes, Milan, Crémone, Bresse, Crème, Lugan et Locarno, l'Italie fut perdue pour eux.

1512.

Ce malheureux pays en proie tour-à-tour aux soldats fugitifs de la sainte ligue dispersés à Ravenne, et aux débris de l'armée victorieuse, lansquenets allemands, fantassins espagnols et français, menacé à tout moment de l'invasion des Suisses, étoit encore tourmenté par une guerre civile. On a vu que *Ludovic Sforce* dit le *Maure*, avant que de tomber entre les mains des Français, avoit confié sa famille à l'empereur, son allié, par *Blanche Sforce*, sa dernière femme, nièce de

Maximilien
Sforce paroît
dans le duché
de Milan.

1513.

1513.

Ludovic. Ce prince auroit bien désiré investir du duché *Charles* son petit fils, ou *Ferdinand* frère de *Charles*; mais le mécontentement des confédérés effrayés d'un si puissant voisinage, l'obligèrent à se désister de ce projet. Il n'empêcha donc point, si même il n'excita pas, *Maximilien Sforce*, fils aîné de *Ludovic*, à paroître dans le Milanès et à tâcher d'y ranimer les partisans de son père, ce à quoi il réussit en partie. Il ne reçut pas pourtant d'investiture. Il se forma dans plusieurs villes des factions qui s'acharnèrent et firent couler le sang.

Les Suisses
le soutien-
nent.

Sforce étoit appuyé par les Suisses, comme il paroît par les conditions qu'ils prétendirent imposer à la France, dans une négociation que la *Trémouille* fut chargé d'entamer avec eux. Ils estimoient ce général, sous lequel ils avoient plusieurs fois combattu. Le conseil du roi jugea à propos d'employer le crédit qui lui restoit chez eux, pour les dissuader de prêter leurs armes aux ennemis de la France. Mais leur prévention contre elle étoit telle que la *Trémouille* arrivé à Lucerne, vit la populace s'attrouper autour de lui. Il fit jeter quelque argent qu'elle

ne daigna pas ramasser , et il fallut que le magistrat envoyât une garde à son auberge , où on ne lui avoit préparé aucun logement. Il voulut entamer la négociation avec quelques membres du conseil ; mais le conseil avoit défendu à ses membres , sous peine de la vie , de communiquer avec lui. L'intérêt de l'état lui fit dissimuler ces procédés. Sa douceur et sa persévérance triomphèrent enfin de ces premiers obstacles. Mais quand les Suisses se furent déterminés à l'écouter , ils demandèrent , sans détour , que le roi de France retirât sur-le-champ les garnisons qu'il tenoit dans les principales villes du duché de Milan , et sur-tout qu'il remît à *Maximilien Sforce* les châteaux de Milan , de Crémone et de Gènes. Une autre proposition fait connoître d'elle-même par qui elle étoit inspirée ; elle tendoit à ce que le roi abolît dans tous ses États les libertés de l'Église gallicane , contre lesquelles le pape venoit de publier un monitoire , et qu'il avoit dénoncées au concile de Latran. Les bons Suisses ne s'oublièrent pas non plus. *Et vous porterez , dirent - ils , à cinquante mille écus les pensions annuelles des*

— 1513.

Cantons , et vous soudoyerez quinze mille Suisses en paix comme guerre. Promettez-vous cela ? la *T mouille* s'étant récrié sur ces propositions , et ayant déclaré qu'il n'avoit pas de pouvoir pour en accepter pareilles : *eh bien !* lui répondirent-ils , *vous pouvez vous houer*, c'est-à-dire , mettre vos bottes et partir.

Traité du roi
avec
les Vénitiens.

Le roi fut un peu rassuré contre l'incertitude des Suisses , par un traité avec les Vénitiens. La république s'étoit à la fin aperçue qu'elle étoit vraiment le jouet des confédérés de la sainte union. *Ferdinand* lui prenoit ses villes sur les frontières de Naples ; *Jules* autour des terres de l'église ; et l'empereur , quoiqu'il ne fût pas du nombre des confédérés , les secondoit réellement , en tirant de l'argent de la république , par la crainte qu'il lui inspiroit de se joindre à eux : de sorte que c'étoit véritablement elle qui faisoit les frais de la guerre , dont les autres tiroient le profit.

Au fond , la guerre entre les Français et les Vénitiens sous *Louis XII*, n'avoit été d'abord qu'une querelle de point d'honneur. Les républicains , enflés

de l'espèce de fuite de *Charles VIII* devant eux, malgré la victoire qu'il avoit remportée à Fornoue, du butin qu'ils avoient fait sur lui à cette époque même, et notamment de la prise de sa magnifique tente et de ses équipages somptueux, en avoient fait des trophées qu'ils montroient avec complaisance. *Louis XII* allant à la conquête de Naples, les avoit contraints de rendre ces déponilles humiliantes pour la France; de cette restitution forcée, il étoit resté aux Vénitiens un dépit qui les porta à s'opposer, tant secrètement qu'ouvertement, aux progrès des Français. Ceux-ci se vengèrent par la ligue de Cambrai, et les républicains par l'accession à la ligue de la sainte union; mais vainqueurs et vaincus ils reconnurent le danger des nouvelles liaisons et resserrèrent leurs anciens nœuds. Bientôt ils eurent conclu, pour recouvrer le Milanès et les états de terre ferme de Venise, une ligue offensive et défensive, qui réunit sous les mêmes drapeaux des soldats accoutumés à se combattre. *Louis* avoit rendu aux Vénitiens deux prisonniers importants, *Gritti* et *l'Alviane*, et renoncé à ses prétentions sur les villes qu'il leur avoit enlevées et qu'il ne possédoit plus,

1513.

1513.

Mort
de Jules II.

et les Vénitiens en retour lui avoient abandonné leurs droits sur Crémone.

Ce traité, et une trêve d'un an avec *Ferdinand* et avec *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas, donnèrent au roi quelque tranquillité sur les affaires d'Italie; et pour surcroît de sécurité, *Jules II* mourut. Non content de s'être fait payer de ses services dans la ligue par le don de Parme et de Plaisance, arrachés au milanois, *Jules*, au moment où la mort le surprit, songeoit à envahir Ferrare, le but chéri de ses desirs; il ourdissoit en même temps une révolution à Florence, pour en expulser les *Médicis*, rétablis depuis peu par *Raymond de Cardone*, que l'avarice de *Ferdinand* avoit forcé à se faire une ressource de cette expédition; il publioit enfin une bulle contre les privilèges du royaume de France, le livroit au premier occupant en punition du schisme de son roi, et transféroit au roi d'Angleterre le titre de roi très-chrétien.

Election de
Léon X.

Jean, cardinal de *Médicis*, fut élu tout d'une voix le septième jour du conclave, et prit le nom de *Léon X*. *Louis* s'empressa de le prévenir. Il lui fit offrir d'abandonner le concile de Pise et de se déclarer son bon,

dévoit et obéissant fils, si lui-même vouloit en agir en père et révoquer les censures de son prédécesseur. Le caractère personnel de *Léon* le portoit à la conciliation ; mais n'ayant pas encore eu le temps de reconnoître tous les intérêts qu'il avoit à ménager, il se borna à des louanges et à des promesses, et supplia le roi de suspendre ses projets hostiles sur l'Italie. *Louis* ne crut pas devoir lui faire ce sacrifice.

Maximilien Sforce, peu aidé par l'empereur, son protecteur, s'étoit trouvé dans la nécessité de mettre des impôts sur ses nouveaux sujets. Ses exactions aliénèrent les Milanais. Ce fut dans cette circonstance que le roi fit passer en Italie une armée nouvelle, mais peu nombreuse ; il en offrit le commandement à *Charles de Bourbon - Montpensier*, digne émule de *Gaston*. Mais le jeune prince qui avoit apprécié la position des Français au-delà des monts, refusa de s'en charger. A son défaut le généralat fut offert à la *Trémouille* et à *Trivulce* qui furent moins circonspects que lui. A leur entrée, beaucoup des partisans de *Sforce* retournèrent sous la domination des Français, qui se virent encore

Bataille de
Novare.
Les Français
quittent
l'Italie.

1515.

une fois maîtres de tout le duché. *Sforza* se retira avec six mille Suisses (Novare , où l'armée française l'assiégea ; mais après plusieurs assauts livrés sans succès , elle leva le siège , à cause d'un renfort de dix mille Suisses qui s'introduisirent dans la place. La *Trémouille* alla camper à quelque distance , attendant lui-même pour agir des renforts qui lui étoient promis. Mais *Trivulce* auquel la *Trémouille* abandonnoit la direction des marches et des campemens , parce qu'il étoit du pays et devoit mieux le connoître , plaça mal l'armée française , dans un pays coupé de canaux et de ravins , où la cavalerie ne pouvoit agir. La *Trémouille* , de son côté , comptant trop sur l'expérience de son collègue , et dans la sécurité qu'il ne seroit point attaqué , n'avoit couvert son camp que de son artillerie. Les Suisses ayant reconnu sa position , formèrent le projet de l'assaillir. Sur le soir ils partent sans bruit de Novare et arrivent à la pointe de jour en présence du camp. L'artillerie tonne en vain sur eux ; malgré ses ravages , sans rompre leurs rangs , ils accélèrent le pas , parviennent jusqu'au canon , s'en emparent et le dirigent sur les Français. L'infanterie fut totalement défaite. La

l'armée ne put aller à son secours, 1513.
et les Français poursuivis sans relâche
abandonnèrent non seulement le Mila-
nais, mais toute l'Italie, et notamment
Gènes, qui alors s'affranchit de leur do-
mination et se donna un doge.

Ce dernier malheur fournit aux en-
nemis de *Louis XII* l'occasion de
développer leur profonde animosité ;
car on ne peut guère attribuer qu'à
cette cause l'invasion que tentèrent
l'empereur *Maxmilien*, *Henri VIII*,
roi d'Angleterre, et les Suisses ; inva-
sion qu'ils ne daignèrent pas légitimer
du moindre prétexte ; mais dont il
paroît que le motif étoit de la part
du roi d'Angleterre, le desir de pro-
fiter des désastres du roi pour recon-
quérir quelque partie de la France ; de
la part des Suisses, une impulsion de
fureur aveugle, et de zèle fanatique don-
née par le cardinal de *Sion* ; et enfin
de la part de l'empereur, la passion de
se rendre maître si absolu du duché
de Milan, qu'il pût en donner l'inves-
titure à qui bon lui sembleroit, et il
y a lieu de présumer qu'intérieure-
ment il la destinoit à son petit-fils,
l'archiduc *Charles d'Autriche*, déjà
roi de Castille, et souverain des Pays-
Bas. Ce qui donne lieu à cette conjec-

Ligue
de Malines

1513.

ture, c'est que la confédération entre les envahisseurs fut signée à Malines, sous les yeux de l'archiduchesse *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas, toute dévouée à l'agrandissement de sa maison, et à l'augmentation de la puissance de son petit-neveu.

Marguerite étoit cette princesse, qui appelée à la cour de France dans l'espérance d'épouser *Charles VIII*, en étoit sortie lorsque ce jeune monarque donna la main à *Anne de Bretagne*. *Louis XII* étant duc d'*Orléans* avoit été élevé avec elle, et conservoit de leur liaison, un souvenir affectueux, dont on a la preuve dans une lettre qui est restée. Il étoit marié avec *Anne de Bretagne*, deux fois ainsi rivale de *Marguerite*, lorsqu'il lui écrivoit: *Vous êtes la seconde personne du monde que j'aime le plus tendrement. Je veux absolument embrasser ma cousine, ma vassale, ma première maîtresse, et après l'avoir fait rougir de ses coquetteries, lui jurer une éternelle tendresse.*

Les Anglais
battus sur
mer.

Mais, s'il restoit dans le cœur de l'Autrichienne quelque trace des impressions d'enfance, la politique et l'attachement à sa maison l'emportoient. Elle présida donc au traité

lequel *Henri VIII* s'engageoit
 rer en France, par la Picardie ou
 lormandie, avec une armée de
 mille chevaux et quarante mille
 mes de pied, et *Maximilien* par
 urgogne, à la tête de trente mille
 es. La confédération comptoit
 sur *Ferdinand*, roi d'Espagne,
Henri VIII avoit épousé la fille,
 ui, établi en Navarre, devoit pé-
 delà dans les provinces méri-
 es. Il y a même lieu de croire
 contribua beaucoup à entraîner
 gendre dans la ligue. Le roi
 endit pas l'attaque des Anglais.
 me ses galères, par les désastres
 lie, devenoient inutiles sur la
 litterranée, il ordonna au vice-
 ral *Préjean* de les mener dans
 éan. « Ce fut, remarque *Mézeray*,
 première fois que le détroit de
 ibraltar vit entrer de ces sortes
 le vaisseaux dans la grande mer,
 esquels néanmoins, à raison des
 ames dont ils se remuent avec beau-
 coup d'agilité durant le calme, sont
 très-propres à battre les grands na-
 vires. qui, durant presque tout l'été,
 ne sauroient se tourner faute de
 vent ». *Primaudet*, capitaine bre-
 t, joignit vingt gros vaisseaux aux
 ires; les deux escadres, anglaise

1513.

et française, eurent des es
 qui ne furent pas décisifs. Il
 n'ayant un jour que vingt navires
 rencontré par quatre-vingts des
 « Ce combat, dit *Mézéray*,
 « marquable. Après que *Pr*
 « en eut fracassé et coulé à fond
 « de la moitié, les ennemis ne
 « plus se défendre contre les
 « main des Bretons et des Nor
 « deux nations qui, pour
 « moins adroites dans la mer
 « ne sont les Anglais et les Fla
 « vont d'ordinaire tout d'un
 « l'abordage avec une terrible
 « jetèrent du feu d'artifice
 « vaisseau ; c'étoit le plus beau
 « sur mer, et que la reine av
 « bâtir et nommer la *Cordeli*
Primaudet auroit pu se sauver
 un esquif de son vaisseau en
 mais préférant l'honneur à la vie
 dirige contre l'amiral anglais, s'y
 ponne, lui communique les
 dont il est consumé, et tous de
 rurent avec ceux qui les m
Préjean, dans une autre rade
 repoussa jusqu'en Angleterre
 glais qui l'avoient attaqué, y
 dit avec eux, et mourut des
 qu'il y reçut.

Malgré l'économie de *Louis XII*, l'obligation qu'il s'étoit imposée de ne point augmenter les impôts, deux ans, il avoit été forcé de lever une *crue*, c'est-à-dire, une augmentation de tailles. Dans la pressante nécessité d'un surcroît de dépenses pour ne point molester ses sujets par de nouvelles taxes, il mit en vente les domaines de la couronne. Le parlement apposa à ces ventes des conditions, qui leur donnoient plutôt un caractère de prêt que d'aliénation. Les acheteurs reconnoissoient ne les posséder qu'en manière d'usufruit. Ils consentoient à ne point changer les titulaires des offices, à ne point couper les bois, à ne se permettre aucune dégradation, et à vider leurs mains quand ils en seroient requis, moyennant une pension sur le trésor public, qui diminueroit à mesure que le capital seroit remboursé.

1513.

Vente des domaines de la couronne.

Les Anglais abordèrent à Calais au nombre stipulé par le traité de *Marlins*. L'empereur les joignit mal accompagné de quelque cavalerie allemande, selon sa coutume de faire la guerre avec les troupes des autres, et servit dans l'armée de *Henri* en qualité de volontaire, et à raison

Journée des Eperons.

1513.

de cent écus par jour. Les Suisses cendirent comme un torrent de la montagne, et inondèrent la Bourgogne. Le roi se tint par-tout sur la défensive ; et tourmenté de la goutte, il se fit transporter en litière à Amiens pour veiller de plus près à ce que les généraux ne hasardassent point la bataille, dont un mauvais succès auroit pu compromettre la sûreté du royaume. Ses ordres à cet égard furent trop bien exécutés, dans une rencontre où il auroit peut-être gagné à être moins obéi.

On s'attendoit qu'*Henri VIII* attaquerait Boulogne ou Abbeville, places à sa convenance ; mais il se laissa persuader par *Maximilien* de marcher sur Théroutte, ville prénommée qu'enclavée dans les états de l'archiduc, dont la garnison française inquiétoit et fatiguoit les Flamands, et dont la prise ne pouvoit être d'aucune utilité au roi d'Angleterre. Cette place, mal pourvue d'ailleurs, parce qu'on n'avoit pas prévu qu'elle dût être attaquée, manquoit sur-tout de vivres ; le desir de la ravitailler occasionna des engagements entre les assiégés qui ne s'étoient pas encore bien établis dans leurs lignes, et d

chemens de cavalerie française ,
gés de poudre et de farine. Ils
joient les palissades , traversoient
mais par les sentiers indiqués ,
aient leurs provisions sur le bord
tossés , et revenoient au grand
. L'armée assiégeante , instruite
ur du projet d'une pareille ex-
ion , se mit toute entière à la
rsuite des ravitailleurs ; les deta-
ns français qui devoient proté-
pourvoyeurs au retour , s'étoient
is , ne les attendant pas sitôt ,
urent surpris eux-mêmes par l'ar-
e ennemie. *Bayard* , et d'autres
raves , conseilloyent d'attaquer. *Pien-*
qui commandoit , et qui avoit
es ordres , ordonna la retraite. Elle se
it dans le plus grand désordre. Cha-
un fuyoit le plus vîte qu'il pouvoit.
Bayard , resté seul à l'arrière-garde
ur couvrir les fuyards , soutint
impétuosité des Anglais et sauva l'ar-
mée ; mais il n'eut pas le même bon-
eur qu'au pont du *Garillan* ; il fut
t prisonnier. Ainsi , à trente-quatre
ns de distance , *Maximilien* vit , au
ième lieu , les Français fuir devant
ii. Cette déroute arrivée au pied d'une
ontagne appelée *Guinegate* , est éga-
ment connue sous le nom de jour-

1513.

née des éperons, parce que les Français s'y servirent plus d'éperons que de la lance. Leur perte fut peu considérable, et l'action plus déshonorante pour la France qu'avantageuse à l'ennemi. Il prit *Thérouenne*, et accorda à la garnison les honneurs de la guerre. Il y eut débat entre l'empereur et le monarque anglais à qui appartiennoit la conquête. Pour s'accorder, ils convinrent d'y mettre le feu. Elle fut ruinée de fond en comble. Elle conserva que les églises, excepté dont on a plusieurs exemples du sixième siècle. *Henri VIII* se laissa engager à assiéger Tournai, qui devoit pas lui être plus utile que *Thérouenne* : mais il ne céda pas aux instances de *Marguerite d'Autriche*, qui la demandoit pour servir de rempart contre les Français, aux états de son neveu, dont elle étoit gouvernante. Il y mit garnison anglaise, afin qu'il ne fût pas dit qu'il retournoit dans l'île, sans avoir rien acquis sur le continent. Ses conquêtes s'y bornèrent à cette ville, par la sage circonspection de *Louis*, et au moyen d'une convention qui eut lieu en Angleterre, et qui força *Henri* d'y faire venir des troupes.

Jacques IV, roi d'Ecosse, beau-
 e de *Henri*, dont il avoit épou-
 sœur, et néanmoins fidèle allié
 France, avoit fait une irruption
 le nord de l'Angleterre. Ses
 lats y firent un butin immense ;
 ant le mettre en sûreté, la plupart
 donnèrent l'armée ; en sorte qu'elle
 considérablement réduite lorsque
 Anglais parurent. *Jacques* pouvoit
 er ; il en eut honte, et engagea
 r den un combat aussi terrible
 imprudent, où il périt avec dix
 des siens. Son corps fut trans-
 à Londres, où il y demeura sans sé-
 ire, jusqu'à la levée de l'excom-
 cation qu'il avoit encourue, comme
 usan de *Louis XII*.

1513.

Diversion de
 l'Ecosse en
 faveur de
 Louis.

Les Suisses investirent Dijon, mau-
 ise place, mal pourvue, que le
 aréchal de la *Trémouille* ne déses-
 éra pas de sauver ; il y soutint des
 ues qui étoient plutôt des menaces
 de véritables assauts ; les assaillans
 orioient absolument la tactique des
 eges. Celui-ci tira en longueur. Les
 uisses s'ennuyèrent et commencèrent
 desirer de revoir leurs montagnes ;
Trémouille leur offrit l'appât d'un
 aité. Ils étoient si mal informés que,
 ique les choses fussent bien changées
 r la mort du pape *Jules*, ils de-

Siège et
 accord de
 Dijon.

 1513.

mandèrent tout ce que de son vif il leur avoit suggéré : dissolution concile de Pise , envoi des Français au concile de Latran , satisfaction au Saint-Siège par l'abolition des privilèges que l'Eglise de France tendoit ; reconnaissance des droits de *Maximilien Sforce* sur le duché de Milan ; plus une somme de quatre cent mille ducats en trois paiements tant pour les frais de la guerre , pour d'anciens arrérages. La *Trémouille* accorde tout, sauf à être désavoué quand le péril seroit passé, et tire avec assez de peine, pour le premier paiement, six mille écus de la bourse de ses officiers, en leur donnant l'exemple. L'argent étalé aux yeux des Suisses ; ils se jettent dessus , l'emportent et décampent , contentant de quelques otages , sans s'embarrasser si le maréchal avoit des pouvoirs suffisans pour accomplir la teneur du traité , et sans attendre la ratification du roi. *Louis XII* savoua en effet le maréchal, et les encoururent des risques ; mais des arrangements pécuniaires les tirèrent des mains des Suisses , et la *Trémouille* après un moment de disgrâce peu méritée , fut loué d'avoir éloigné , à si bon marché , un danger aussi pressant.

Le roi étoit dans un état vraiment
 de, près de voir au centre de son
 des ennemis que jusqu'alors
 t repoussés au loin, et que ses
 eurs entardissoient ; infirme et su-
 des attaques de goutte violentes,
 encore privé par la mort d'*Anne*
Bretagne, son épouse, de soins
 eux, utiles adoucissemens aux
 dies de l'esprit et du corps. Elle
 rut à trente-six ans, généralement
 e et révérée. Son caractère étoit
 , et quelquefois opiniâtre. *Louis*,
 antant, l'appeloit sa *Bretonne*.
 lui causa plusieurs fois des impa-
 ndant ses démêlés avec le
 es, dont ses scrupules lui fai-
 it prendre le parti et plaider la
 trop chaudement. *Pensez-vous*,
 disoit le roi, au sujet du concile
 Pise, auquel, comme souveraine de
 agne, elle avoit empêché les évê-
 s de cette province de prendre part :
z-vous être plus savante que
de célèbres universités qui l'ont
ré? Et vos confesseurs ne vous
ils point dit que les femmes n'ont
t de voix dans l'Eglise? Le con-
 in eur de *Velly* remarque : « qu'é-
 t po tendre, complaisante et sou-
 , avec *Charles VIII*, qui ne

1514.

Mort d'An-
 ne de Breta-
 gne.

1514.

« paroît pas s'être donné b
 « de peine pour s'en faire air
 « qui lui fut peu fidèle , elle
 « contrariante , capricieuse , h
 « avec *Louis XII*, qui le prei
 « voit rendue sensible , et qu'el
 « sédoit tout entier ».

Anne étoit fort dévote , grave
 vère dans ses entretiens. Elle
 auprès d'elle des filles de famili
 bles et distinguées , qu'elle se
 à former aux occupations et aux
 tus de leur sexe. Elles ont été.
 les règnes suivans , appelées *filles*
neur. Ce cortège aimable attiroit
 cour les jeunes seigneurs , et a
 coup contribué à perfectionner
 lanterie française. La reine étoit
 jalouse de son autorité sur
 tagne. Elle nommoit aux
 aux bénéfices , et en touchoit
 nus , dont elle faisoit un noble
 Cette princesse aimoit la cha
 avoit un équipage bien composé,
 employoit souvent. Elle étoit gène
 et aumônère. Elle institua l'ord
 la *Cordelière* , en l'honneur des
 dont le sauveur du monde fut
 rotté la nuit de sa passion. Le mi
 de *Claude* , sa fille aînée , avec *F*
çois , duc d'*Angoulême* , qui avoit

de aux états de Tours, ne fut célébré qu'après sa mort. Le roi donna ôôt aux deux époux l'administration et les revenus du duché de *Bre-*

→
1514.

ndant cette nuée étincelante d'é-
qui menaçoit la France, la ligue de
mes, se fondit en négociations par-
3. *Léon X*, d'un caractère doux
ciliant, se prêta à un accommo-
ent, dans lequel l'honneur du
nt-Siège fut maintenu, sans blesser
à de la France. *Louis XII* donna
espérances sur l'abolition de la prag-
ique, et renonça au concile de
. Les prélats qui le composaient
rèrent en grâce sans soumission
humiliante. Il en coûta au duc
Ferrare quelques petits territoires.
npereur fut content de voir le roi
xeler le peu de troupes qui lui res-
nt dans le Milanès ; il les retiroit,
pour accomplir le traité de Dijon,
s parce qu'il ne pouvoit plus les y
eoir. *Maximilien* voyoit dans cet
adon la possibilité d'évincer faci-
ent *Sforce* du duché, et d'en gra-
r son petit-fils *Ferdinand*, frère
né de *Charles*, roi de Castille et
verain des Pays-Bas. Il destinoit
ore à celui-ci l'empire d'Allemagne,

Paix générale.

1514.

et vouloit du moins faire au second état en Italie. Le roi d'Arragon mena cette intrigue, et se flattoit de faire obtenir au jeune prince la main *Renée de France*, seconde fille *Louis XII*, qui lui apporteroit dot les droits de son père sur le duc. C'étoit un dessein que la reine *A*voit eu, afin de procurer aussi un mari à sa seconde fille; mais *Louis XII* répugnoit, parce que c'étoit donner dans l'Italie, à la maison d'Autriche, un centre de puissance qu'elle seroit trop portée à agrandir. Ainsi *Maximilien* ne participant que foiblement aux frais et aux hasards de la guerre, voyoit, sans paroître s'en apercevoir, préparer les événemens dont il comptoit profiter.

Des engagements pris à propos par *Louis* avec *Ferdinand-le-Catholique*, de ne le point troubler dans ses possessions usurpées en Navarre, suspendirent ses hostilités, et le détachèrent de la ligue dans laquelle il avoit entraîné *Henri VIII*, son gendre. Ce dernier se voyant dénué d'appui du côté du pape, mal secondé par l'empereur, abandonné par les Suisses, et délaissé par son beau-père, traita aussi pour se venger. Le sceau de la paix fut

roi de France avec *Marie*,
du r d'Angleterre. *Louis* re-
ut reçu quatre cent mille
dot de sa femme, tant
qu'en remises sur les enga-
la France envers *Henri VII*,
il donna en outre la ville de
nai. On croit que le roi de France
du dépit de son nouveau beau-
e, pour concerter avec lui les
s de se rétablir dans le Mi-
, et de faire restituer à *Jean*
At et la partie du royaume de
e, que *Ferdinand* lui avoit
; mais il est à remarquer que,
besoin qu'il eût de l'Anglais,
a'il fût menacé de voir rompre
t qu'il négocioit avec lui, il re-
constamment de remettre entre
mains *Richard Poole*, duc de
olk, qui fut père du fameux car-
d *Poole* ou *Polus*, et qui portoit
bi e à *Henri*, comme héritier de
n d'Yorck après lui. *Richard*
ont doublement à cette maison, et
sa mère *Elizabeth*, sœur des rois
ouard IV et *Richard III*, et du
de *Clarence*, qui par ordre de
frère aîné fut noyé dans un ton-
i de Malvoisie, et par sa femme,
uerite d'Yorck, comtesse de
Tom. VI. I

1514.

Salisbury , aussi célèbre par ses vertus que par son supplice , et qui étoit fille du même duc de *Clarence* , et d'une fille du fameux *Warwick*.

Mort
de Louis XII.

1515.

Louis XII , après une furieuse tempête , se vit tout d'un coup dans un calme , tel qu'il n'en avoit pas eu de pareil dans tout son règne. Mais *Marie* n'avoit que dix-huit ans ; elle étoit vive et galante. *Louis* , pour plaire à sa jeune épouse , fit des excès et changea sa manière de vivre. Car , où il souloit (1) dîner à huit heures , il convenoit qu'il dînât à midi ; et où il souloit se coucher à six heures du soir , souvent se couchoit à minuit. Les fêtes de son mariage et de son couronnement durèrent six semaines. A peine furent-elles achevées que le bon roi tomba malade et fut atteint d'une dysenterie , qui en peu de jours le conduisit au tombeau. Il y descendit à l'âge de cinquante - trois ans , le dix-septième de son règne , et le premier jour de l'année 1515 (2). Louis ne laissa

(1) *Souloit* , solebat , avoit coutume.

(2) Suivant notre manière de compter actuelle ; car alors , et depuis la fin du 12.^e siècle , jusqu'à l'édit de 1564 , l'année ne com-

d'*Anne de Bretagne* que deux filles ,
madame *Claude* , mariée à *François I* ,
son successeur , et *Renée de France* ,
qui épousa dans la suite *Hercule II*
d'Est , duc de Ferrare.

1515.

La vie politique de *Louis XII* n'est pas exempte de blâme. Il eut le malheur de prendre , pour mobile et pour but de sa conduite , le recouvrement du royaume de Naples et du duché de Milan. Il eut le malheur encore plus grand d'y être excité et encouragé par le cardinal *Georges d'Amboise* , son ministre , très - estimable d'ailleurs , mais aveuglé par la passion d'obtenir la tiare. Ce desir effréné lia l'un et l'autre aux exécrables *Borgia*. Cette association aliéna les princes italiens , et les rendit contraires ou indifférens aux intérêts de la France dans les momens critiques. *Ferdinand-le Catholique* le trompa perpétuellement , sans que les fraudes de l'Espagnol dégoûtassent le Français de traiter avec lui. *Louis* ne se tint pas plus en garde con-

Son caractère.

mençoit qu'à Pâques. Au temps de *Charlemagne* , elle commençoit à Noël ; et sous les rois de la première race , avec le mois de mars.

1515.

tre les astuces de *Maximilien*, et fut également avec lui victime de sa crédulité. Ses troupes excellentes, menées aux combats par les *Bayard*, les *la Palice*, et autres braves qu'il a quelquefois lui-même accompagnés dans mêlée, ont souvent essuyé des défait aussi honteuses que funestes, parce que souvent il choisissoit mal ses généraux, ou qu'il leur donnoit de loin des ordres mal combinés.

Malgré les malheurs de la guerre, *Saint-Gelais*, historien contemporain, dit *qu'il ne courut oncques du règne de nul des autres, si bon temps qu'il a fait durant le sien. Claude Seyssel*, évêque de Marseille, que *Louis XII* a fréquemment employé dans les affaires, nous a laissé un tableau de ce *bon temps*. « La population, dit-il, fut plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Les villes se bâ-
« tirent mieux, les faubourgs s'agran-
« dirent, les landes et autres lieux
« incultes se défrichoient. Cependant
« les denrées se soutenoient à plus
« haut prix, preuve, ajoute-t-il, de plus
« grande consommation. Les péages,
« gabelles, greffes et autres revenus
« semblables, augmentèrent de deux

tiers sur le règne précédent ». *Seis-*
el parle aussi des faveurs accordées
commerce, qui le rendirent florissant,
l'opulence des particuliers dans
maisons, riches meubles, argen-
e, dorures, habits magnifiques, les
ts plus répandus, l'industrie encour-
ie; enfin une émulation générale.
On ne fait guère, dit-il, maison sur
rue, qui n'ait boutique pour mar-
chandises, ou pour art mécanique,
et les marchands font à présent
sans de difficulté d'aller à Rome,
à l'les, à Londres, et ailleurs;
de-là la mer, qu'ils n'en faisoient
autrefois d'aller à Lyon ou à Gênes;
car l'autorité du roi à présent régnant,
est si grande, que ses sujets sont
honorés en tout pays, tant sur terre
que sur mer, et il n'y a si grand
prince qui osât les outrager ».

Louis XII a régné trop peu de
temps pour donner un grand lustre
aux sciences; mais il les aimoit et se
plaisoit à lire. Sa bibliothèque fut en-
richie de celles des rois de Naples et
des ducs de Milan; et ce n'étoit point
par ostentation qu'il rassembloit tant
de livres: il les consultoit lui-même et
en jugeoit ordinairement assez bien.

1515.

C'est lui qui a dit *que les Grecs n'avoient fait que des exploits médiocres ; mais qu'ils avoient eu un merveilleux talent pour les embellir ; que Romains avoient fait de plus grandes choses , et les avoient dignement écrites ; que les Français en avoient fait d'aussi grandes que l'un et l'autre peuple , mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains pour les raconter convenablement.* Sa conversation étoit agréable et sa cour bien réglée. La *sévère Anne de Bretagne* y maintenoit un ordre qui ne nuisoit point à la gaîté. Ce monarque est recommandable sur-tout par deux vertus ; le zèle pour la justice, et l'amour pour son peuple.

« Quand il séjournoit à Paris , il se
« rendoit familièrement au palais,
« monté sur sa petite mule , sans suite
« et sans s'être fait annoncer. Il prenoit
« place parmi les juges , écoutoit les
« plaidoyers , et assistoit aux délibé-
« rations. Deux choses le désoloient ,
« la prolixité des avocats et l'avidité in-
« dustrie des procureurs. On vantoit
« en sa présence les talens oratoires de
« deux fameux légistes. *Oui*, dit-il, *ce*
« *sont d'habiles gens, je suis seule-*

ment fâché qu'ils fassent comme les mauvais cordonniers, qui allongent le cuir avec les dents; rien n'offense plus ma vue que la ren-

c d'un procureur chargé de ses

es. D. Mézeray raconte, qu'ayant un jour trouvé deux con-

du parlement qui jouoient à la , il leur fit de grands

r h de ce qu'ils profanoient la ité d'un si auguste sénat, et

naca leur ôter leur charge, les tre au rang de ses

de pu , s'ils y retournoient». plu urs ordonnances très-

il c ioit l'exemple de la dée, des mœurs et de la piété, sans

ctation et sans hypocrisie.

C a une preuve de son amour r le peuple dans son extrême at-

ion à le ménager, à ne le point rcharger d'impôts. Il les diminua

l'un tiers en montant sur le trône, et ne les augmenta que de très-peu

la temps les plus difficiles. Alors l' d ou aliénoit pour un temps,

aines de la couronne, et les loit par ses économies dans des

co tances plus favorables. Son xime favori étoit : qu'un bon pasteur

1515. *ne sauroit trop engraisser son troupeau. Aussi fut-il appelé le père du peuple : nom précieux qui fait encore sa gloire.*

L'histoire de ce prince peut donner matière à des réflexions morales bien importantes. La Providence ne confie pas toujours ici bas les vœux coupables de ceux que la passion fait dévier de sentiers de la justice ; mais quand cela arrive, il est bon de le remarquer, et *Louis XII* est un des exemples plus frappans que l'on puisse en offrir. Factieux dans sa jeunesse, il ne recueille de ses intrigues, que des afflictions ; l'ambition, dans sa première campagne d'Italie, lui fit sacrifier le salut de l'état, à l'intérêt particulier qu'il avoit au duché de Milan, et ses intérêts ne furent point sauvés ; devenu roi, sous prétexte du bien de l'état, il répudie sa femme pour épouser son amante, et cette nouvelle épouse ne lui donne point de fils qui lui survive ; cette alliance étoit l'occasion de rattacher la Bretagne à la France par des nœuds indissolubles, mais la passion dicta le contrat, et l'acte qui devoit cimenter à jamais cette union, fut rédigé de manière à en éterniser la

ion ; enfin , pour servir l'ambition de son ministre , il suscita son de Pise , qu'il appeloit lui-même *farce* , et dont il ne vouloit faire *l'ouvantail* , et cette imprudence même fit craindre à l'Europe un schisme et ses funestes suites. Après tant de sujets de reproches , peut justement faire à la mémoire de *Louis XII* , il faut reconnaître aussi à la bonté qui fit le fond de son caractère un charme bien réel , puisqu'elle a tellement fait oublier ses torts , qu'il est toujours resté comme le modèle des meilleurs rois.

La mort causa un deuil général à la ville et à la campagne. En se rencontrant , on se disoit , les larmes aux yeux , *nous avons perdu notre père*. Mais il paroît que la douleur ne fut pas si profonde chez les courtisans. Beaucoup d'entre eux , en voyant *Louis déperir* , ne se cachotent pas du desir qu'ils avoient de voir bientôt monter sur le trône *François* , duc d'*Angoulême* , dont la dissipation et la prodigalité leur offroit une perspective de plaisirs et de richesses. Ne connoissant que trop les dispositions de son suc-

1515.

cesseur, le moribond, en le regardant, disoit à ses confidens avec amertume : *Hélas ! nous travaillons vain , ce gros garçon gâtera tout.*

Mais avant que la suite des faits permette de juger des pressentimens du bon roi, il est à propos d'arrêter lecteur sur un événement grave dont l'Allemagne étoit alors le théâtre, qui , également fatal à l'Eglise et à l'Europe, dans l'histoire desquelles fait époque, devoit avoir sur le règne du nouveau prince, et sur-tout sur ceux de ses successeurs, une influence trop funeste. Je veux parler de l'hérésie de *Luther*.

Hérésie
de Luther.

Depuis que le schisme des Grecs avoit enlevé à l'Eglise la moitié de ses enfans, deux fois elle s'étoit vue dans une appréhension semblable, par l'hérésie des Albigeois et par celle des Hussites. Mais la première, après des flots de sang versé pendant une guerre de près de vingt ans, s'étoit insensiblement éteinte dans la première moitié du treizième siècle, avec les princes qui l'avoient protégée ; et la seconde, deux cents ans plus tard, après avoir déployé presque aussi longtemps le spectacle non moins hor-

Les fureurs, avoit vu une
 ce, rattacher au sein
 la moitié du moins de ses
 ours. Dès-lors presque tout l'oc-
 , réuni dans une même croyance,
 oit ce heureux lien fortifier tous
 q la renaissance des lettres,
 que l'activité du commerce étend-
 nt toutes parts dans la société eu-
 , et qui contribuoient chaque
 en rendre les diverses parties
 is étrangères les unes aux autres.
 o te heureuse harmonie ne de-
 subsister long-temps. Le
 l'orgueil et de l'indépendance
 n ar le germe d'un avenir trop
 , et ruinant de si douces es-
 ces, jetta au milieu de l'Europe
 e b don fatal qui devoit long-temps
 er, et qui, lors même qu'il est
 teint, soulève et fomenté encore, au
 nt de trois cents ans, des préventions
 des haines capables de le rallumer
 nouveau.

Jules II, en 1506, et après lui
Léon X, ce pape ami des beaux arts,
 dont le nom est si glorieusement att-
 ché à ce siècle de leur éclat, conçurent
 le noble projet de les employer à
 l'honneur de la divinité, en élevant, avec

Eglise
 de S. Pierre
 de Rome.

1515.

leuraide, le temple de l'univers le moins indigne de la majesté suprême. Feste pensée ! qui, dirigée ce semblait vers la plus grande gloire de Dieu, devoit être la fatale occasion qui lui raviroit la moitié de ses véritables adorateurs. *Jules* n'avoit pas les fonds nécessaires à cette immense entreprise ; il espéra les obtenir de la piété des fidèles, qu'il fit inviter à concourir à cette bonne œuvre. Pour récompenser leur zèle, il ouvrit le trésor des indulgences de l'Eglise, et les fit prêcher par les Dominicains. Mais la plupart d'entre eux, altérant la nature du bienfait, en trafiquèrent avec indécence comme d'une marchandise. « On ne les annonçoit plus comme des grâces propres à remettre les peines temporelles d'un crime effacé par les sacrements ; on les prêchoit comme des faveurs célestes qui abolissoient par elles-mêmes les forfaits les plus énormes : en sorte, que cette consolation, accordée à la vertu pénitente, étoit travestie, par l'ignorance ou par l'intérêt, en une grâce destinée au vice, dont elle étoit l'encouragement ».

Mehegan, Tabl. de l'Hist. mod.

Les Augustins, blessés d'une pa-

reille doctrine, et, selon d'autres, de la préférence accordée sur eux aux Dominicains, s'élevèrent contre cette profanation; mais, parmi eux, aucun ne le fit avec plus de force et de talent que *Martin Luther*, jeune théologien de Vittemberg, en Saxe, dont le nom, depuis cette époque, a reçu une si funeste illustration. Ce fut en 1517 qu'il entra dans cette sinistre carrière. Il tonna avec tant de véhémence contre des scandales qui ne prêtoient que trop à ses traits, qu'il rallentit le zèle des acheteurs. Ce succès flatta son amour-propre; et l'orgueil, corrompant dès-lors ses premières intentions, il passa de ses attaques contre l'abus, à des déclamations contre la chose. Rome le méprisa d'abord; mais soupçonnant ensuite que le silence entretenoit sa témérité, elle le frappa de ses anathèmes. Le moine irrité n'en devint que plus audacieux; et, protégé sous main par son prince, il osa faire brûler publiquement la bulle d'excommunication. Il ne s'en tint pas là : sa raison présomptueuse, portant sur tout le dogme un examen aussi téméraire qu'inconséquent, il osa évoquer à son tribunal tous les articles de foi pres-

1515.

Prédication
de Luther
contre ...
indulgence

1515

crits à la croyance des fidèles, et dénonça bientôt, comme entachés d'erreur, les mystères les plus vénérables, adorés jusqu'alors par l'Europe entière. Après une pareille audace, rien pouvoit plus être sacré pour lui; et le vit-on attaquer successivement plupart des autres dogmes, le célibat religieux, les vœux, la hiérarchie, le clergé enfin dans ses richesses, d'il réclama la propriété pour les princes. Ce fut ainsi que, flattant à la fois et les passions des particuliers, et cupidité des souverains, il sut se procurer habilement et des partisans de ses opinions, et des protecteurs de sa personne.

Troubles
dans l'Em-
pire.

Cependant les troubles que sa doctrine commençoit à susciter dans l'empire, devinrent une occasion pour l'empereur de le citer à la diète. *Luther* y comparut avec hardiesse, persévéra avec opiniâtreté dans ses sentimens, et se fit de nouveaux prosélytes par son audace. Il n'en fut pas moins déclaré perturbateur du repos public, et comme tel abandonné aux coups vengeurs de chaque particulier. Le sauf-conduit avec lequel il étoit venu le déroba quelques jours aux dangers qui le me-

ent, et à l'expiration, il est enlevé
ché avec soin par l'électeur de
dans une de ses forteresses. Ce
là que, pendant un séjour de
is, il traça le plan d'une ré-
qu'il eut la déplorable conso-
de voir adopter à sa patrie,
là se répandre avec rapidité en
autres parties de l'Allemagne, en
en Dannemarck, en Suède,
Angleterre et en Ecosse.

1515:

lon *Luther, Jésus-Christ* n'ins-
t que deux sacremens, le Baptême
t la Cène; l'invocation des saints est
ne idolâtrie, le purgatoire une fable,
t la transubstantiation une erreur. A
e ystère, auquel sa raison ne sau-
t : soumettre, il en substitua un
e qu'elle ne comprend pas davan-
, et qui reçoit de lui le nom d'*Im-*
ation. « Ce n'est ni par la confes-
sion, ni par le repentir, ni par la
mortification, ni par les bonnes
œuvres, que les hommes peuvent
être absous de leurs péchés : ce qui
seul les justifie, c'est la foi, c'est
l'intime persuasion que le Rédemp-
teur leur a appliqué les mérites de
son sang, sang versé pour les seuls
élus, infailliblement prédestinés à la

Dogmes
de Luther.

1515.

« gloire , comme les autres à une « inévitable damnation ». Telle fut doctrine , qu'il défendit avec un style virulent , qui n'étoit pas celui d'un apôtre , et souvent avec une bassesse d'expressions à choquer toutes les bienséances. Il la couronna par son mariage avec une religieuse , de laquelle il eut trois enfans , et mourut trente ans après son premier cri de révolte , tranquillement et sans remords , bien que lui-même eût vu préluder à ces combats et aux massacres dont sa prétendue réforme fut la cause.

Sectes nées
du
Luthéranisme

Du sein du luthéranisme , l'Europe vit pulluler bientôt une foule de nouvelles sectes. Quelque hardi qu'eût été le premier apôtre de la réforme , il ne se pouvoit que l'empire de l'habitude et des premières opinions n'eussent assez prévalu sur lui , pour que son système n'en conservât des traces profondes : il étoit réservé aux disciples , formés à son école , et qui avoient moins d'opinions à perdre , d'effacer de plus en plus ces traces , en ajoutant à ses innovations , non toutefois sans éprouver de fortes contradictions de la part du maître. *Zuingle* , curé dans le canton de Zurich , fut le premier qui entreprit de réformer le système de

. Celui-ci avoit donné l'exemple
 r le témoignage des sens
 les jugemens qu'il avoit portés sur
 ne, et de cette erreur étoit né
 la transubstantiation. *Zuin-*
va aisément que le même té-
 réprouvoit l'impanation; en
 nce il nia l'une et l'autre. La
 la justification selon *Lu-*
 , ut avec raison absurde et
 reu ; il releva donc le mérite
 nes œuvres, mais de celles-là
 it qui sont immédiatement
 nos semblables; et, tombant
 i excès opposé à celui de *Lu-*
 , il exclut tellement la nécessité
 foi, qu'il canonisa *Socrate*,
ristide et *Caton*; puis il attaqu
 rnité des peines, comme un ou-
 e fait à la miséricorde divine. Quant
 la hiérarchie, allant toujours plus
 in que *Luther*, il considéra les pas-
 urs comme des magistrats spirituels,
 ; autre mission et autorité que celle
 leur est conférée par le peuple
 n les élit; et pour le culte, il le ré-
 usit à une égale simplicité et dans le
 et dans le dogme. Cette doctrine
 i fit en Suisse des disciples et des
 nemis. Les Cantons se divisèrent pour
 ncien et le nouveau culte; ils en

1515.

vinrent aux mains. *Zuingle*, qui voit être à-la-fois l'apôtre et le défenseur de son système, périt dans l'un des combats qui en fut la déplorable suite. Après plusieurs alternatives de succès et de revers, ces peuples, devenus plus sages, jetèrent leurs armes, et chacun demeura dans son opinion, sans changer celle des opposans.

Socin et *Muncer*, marchant sur les traces des premiers réformateurs, rompant toujours quelques-uns des liens par lesquels les nouvelles doctrines tenoient encore à l'ancienne, jetèrent dans de nouveaux excès et de nouvelles contradictions. Le premier, en honorant encore *Jésus-Christ* comme un sage, ne retint de la révélation que ce qu'il en falloit pour saper son propre système, puisque si *Jésus-Christ* n'est pas Dieu, il est évident qu'il ne peut être qu'un imposteur. Quant à *Muncer* ou aux *Anabatistes*, ses sectateurs, passant de l'absence d'un joug religieux quelconque, à celui de toute autorité civile, ils se soulevèrent contre elle, la flamme et le fer à la main. La Westphalie fut le théâtre de leurs excès. *Jean de Leyde*, garçon tailleur, devenu leur chef, s'empara de la ville de Munster, et en contradiction

ses principes, il s'y fit couronner. Pendant le cours du règne le licencié, il porta un sceptre fer ; il fallut que la noblesse et les catholiques et protestans , con- nels les nouveaux sectaires s'é- nt illement conjurés , s'armassent tement contre eux , et il n'y d autre moyen de détruire le fa- , que d'exterminer les fana- -mêt s.

d re rmateurs, nés du lu- e, plus important de tous r t u ce qu'il eut sur la France, C v . doctrine y fit des pro- s, exclusivement à celles des res p hicans.

C in, comme les nouveaux évan- es, établit pour base de sa re- on, l'inspiration intérieure ; l'autorité l'église n'étant, selon lui, qu'un iignage humain qui peut tromper, faut que le Saint Esprit confirme témoignage extérieur de l'Eglise, un, témoignage intérieur ; il faut e le même Esprit qui a parlé par prophètes entre dans nos cœurs, ar nous assurer que les prophètes nt dit que ce que Dieu a révélé. -là, le témoignage des Pères , la dition, les décisions des conciles ,

Dogmes
de Calvin.
*Esprit de la
Ligue.*

1515.

deviennent inutiles , et, comme l'a un de nos poètes : *Tout calviniste pape , une bible à la main.*

D'après ce principe , *Calvin* l'une religion qu'il ne lui fut pas facile de trouver dans les livres saints en les interprétant selon son sens particulier : il ôte à l'homme tout pouvoir de résister à la concupiscence , étale sa justification , exclusivement sur les mérites de *Jésus-Christ* , sans que les œuvres de l'homme y aient aucune part , et il ne lui donne d'autre certitude de son salut , que la conviction intérieure de sa foi : de-là l'inutilité de la pénitence , qu'il rejette comme superflue , mais dont il souffre néanmoins les actes , comme propres à rendre le Chrétien plus attentif à ses devoirs. L'homme étant justifié sans ses œuvres , il s'en suit que ni la contrition , ni la confession , ni la satisfaction , ne sont nécessaires , non plus que les indulgences et le purgatoire , qu'il rejette avec toutes les autres institutions humaines , imaginées par l'avarice des prêtres catholiques.

Calvin rejette le culte des images , qu'il prétend ne pouvoir être sans idolâtrie. Des sept sacrements des Catholiques , il n'en retient que deux , le Baptême et la Cène ; il avoue néan-

is qu'on trouve dans l'Ecriture
e des traces des cinq autres, mais
me de simples cérémonies. Sa dé-
du sacrement est adaptée à son
n sur la justification. N'attribuant
rage du salut qu'à la Foi, il ne
de les sacremens comme des
de salut, qu'autant qu'ils con-
nt à faire naître la Foi ou à la
, et non comme effaçant les

U it à son sentiment sur l'Eucha-
, il est plus aisé de le comprendre
comparaison, qu'absolument. *Cal-*
croit que dans l'Eucharistie nous
réellement le corps de J. C.
il ne le croit ni uni au pain,
Luther, ni existant sous les
ices du pain et du vin, comme
Catholiques. Quand nous recevons
symboles eucharistiques, dit-il, la
r de J. C. s'unit à nous, ou plutôt
sommes unis à la chair de J. C.
ne à son esprit. *Calvin*, préten-
t ramener tout à la lettre de l'Ecri-
e, proscrit les cérémonies dans
nistration de ces deux sacremens,
que dans les autres actes de la
ion, et rejette la Messe, qu'il appelle
e sacrilège invention des Papistes.
Enfin, selon *Calvin*, l'Eglise ro-

515.

maine ayant enseigné l'erreur et rompu le culte, il a fallu s'en séparer. Jusqu'au moment de cette séparation, il s'est trouvé dans tous les siècles des personnes qui gardoient précieusement le dépôt de la Foi, et qui conservoient l'usage légitime des sacremens. Les hommes, que les Romains regardoient comme hérétiques, tels que les Valdois et autres, les ministres de la nouvelle religion remontent jusqu'aux apôtres sans interruption de succession et sans soumission au pape, ni aux évêques, dont le pouvoir dans l'Eglise est une tyrannie abominable.

Tel est le précis des dogmes de Calvin, adoptés par les réformés de France. On voit que dans ce plan de religion, y a pour les savans et pour ceux qui ne le sont pas. Les premiers y trouvent ce qui flatte ordinairement les personnes studieuses, des opinions nouvelles, un système hardi, des questions à discuter, des problèmes à résoudre, des questions à approfondir, surtout une grande indépendance et une liberté entière de penser. Les autres s'attachèrent à ce qui est de pratique : ils aimèrent une religion sans cérémonies, sans confession, réduite à deux sacremens, sans presque aucun extérieur de

, par conséquent sans gêne, et
 uelle, pour surcroît d'avantage,
 n'étoient pas obligés au cé-
 le couple à payer la dîme.

1513-5.

Son culte.
 Ibid.

ci imaginé par *Calvin* étoit
 tr propre à lui faire des prosé-
 : il avoit retranché les fêtes des
 les pèlerinages, les confréries et
 les dévotions journalières et
 les jeûnes étoient aussi fort
 très-sévères; point d'absti-
 , point de fêtes, c'est-à-dire de
 travail, excepté le diman-
 ; baptêmes et les mariages,
 que faits à l'église, ne ressem-
 des cérémonies civiles; les
 s'y faisoient aussi, mais sans
 x ni luminaires. Enfin, dans cette
 , tout consistoit à se rassem-
 les Dimanches dans de vastes
 , qui n'ayant ni statues, ni autels
 roïssent plutôt des lieux pro-
 s de des églises. Là, on entendoit
 ser ons, on chantoit des psaumes,
 t d jours marqués on célébroit la
 , nommée la Cène. Les mi-
 r , couverts, pour tous ornemens
 taux, d'une simare noire, ap-
 t de nos robes de palais, fai-
 t s prières autour d'une table
 le g , chargée de pain et de vin, qu'ils
 béi nt en prononçant les paroles

1555..

de J. C. Chacun venoit ensuite recevoir avec respect les espèces eucharistiques sans obligation préalable de confesser ses péchés aux ministres, ou de les prier par la pénitence.

Hierarchie.
Ibid.

Calvin, pour mieux gagner le peuple le rendit arbitre et maître du sacerdoce, les places de ministres, qui sont comme nos prêtres habitués, et celles de pasteurs, qui remplacent nos curés, donnoient par le suffrage des anciens de chaque église, après un sévère examen sur l'Ecriture Sainte et les langues latine, grecque et hébraïque. Cette nomination leur tenoit lieu de consécration et de puissance d'ordre. Les revenus, assignés depuis sur les anciens biens du clergé catholique, dans les endroits où l'on put s'en emparer, étoient d'abord fondés sur la générosité des fidèles, chez lesquels on faisoit des collectes, qui servoient encore à la construction des temples et au soulagement des pauvres.

Des pasteurs de la principale Eglise aux autres pasteurs, et de ceux-ci aux ministres, il n'y avoit aucun degré de juridiction, aucune primatie d'autorité, mais seulement d'honneur; tout le pouvoir résidoit dans l'assemblée des anciens de chaque église, nommée *Consistoire*, présidé par le pasteur,

ap *Modérateur*, accompagnés de ministres, mais qui n'avoient ni voix, comme les anciens ; du Consistoire les affaires se faisoient au *Synode provincial*, composés de chaque Consistoire, ou *Synode national*.

1515.

Les assemblées, tant particulières qu'générales, ne devoient traiter que de matières de foi, de morale ou de discipline, elles avoient droit d'examiner si on ne se glissoit pas des erreurs de doctrine et de les réprimer, de veiller aux mœurs, d'excommunier et de suspendre du prêche les libertins incorrigibles, d'appliquer les ministres au service de tel ou tel temple, et de les rapatrier ; enfin, de régler l'emploi des deniers provenant des revenus fixes ou des aumônes.

Assemblées.

Lid.

Cette faculté de collecte rendit ces assemblées plus importantes que l'on n'avoit eu le dessein, lors de leur institution. Les chefs du parti, toujours avides d'argent, ne trouvoient pas de meilleurs moyens pour se satisfaire, que de s'adresser aux Eglises ; et comme il étoit naturel que ceux qui payoient étoient à quoi on destinoit leur contribution, les pasteurs et les ministres

tom. VI.

K

1515.

gogne, et de *Valentine de Milan*, par *Jean*, comte d'*Angoulême*, leur second fils, qui avoit épousé *Marguerite de Rohan*. *Louise de Savoie*, sa mère, restée veuve à vingt-deux ans, de *Charles*, comte d'*Angoulême*, réputé le plus homme de bien entre les princes du sang, l'éleva avec beaucoup de soin. *François* avoit des traits nobles, un port majestueux, un air affable, une conversation agréable, une grande adresse dans les exercices du corps, et une passion marquée pour tous les genres de gloire. Après son sacre, qui fut célébré à Reims avec la plus grande magnificence, il fit une entrée solennelle à Paris, et y donna des fêtes et des tournois. A son couronnement, il prit le titre de *duc de Milan*: ce qui fit connoître que la France n'étoit pas encore délivrée de cette fâcheuse guerre d'Italie, qui lui avoit été si funeste.

Il prend des mesures pour rentrer en Italie.

Malgré les désastres que *Louis XII* avoit éprouvés, cette guerre fut le dernier vœu de ce prince, et lorsqu'il mourut il tenoit sur la frontière d'Italie une armée prête à y rentrer. Héritier comme lui de *Valentine*, *François* fixa aussi ses regards sur le duché de Milan, que *Maximilien Sforce*, protégé par

l'empereur *Maximilien d'Autriche*, assédoit tout entier, à deux villes près. Le nouveau monarque renforça cette armée de la frontière; mais avant que de la faire agir, il prit des mesures de prudence, propres à en assurer le succès.

Il confirma l'alliance conclue par son prédécesseur avec les Vénitiens; ils devoient l'aider à conquérir le Milanès, et lui, leur faire recouvrer les places que l'empereur leur avoit prises. Il eut l'adresse de rendre le pape suspect aux Genoïs, qui ne se sentant plus appuyés, et craignant la protection ruineuse des Suisses et des Espagnols, entrèrent sous la domination de la France. *Henri VIII*, généreusement payé de la dot de sa sœur, ne fit point de difficulté de renouveler le traité fait avec *Louis XII*. Enfin *Charles*, devenu roi de Castille par la démence de *Jeanne-la-Folle* sa mère, souverain des Pays-Bas du chef de *Philippe* son père, et qui commençoit à gouverner par lui-même; ce *Charles* depuis *Charles-Quint*, se trouva dans des circonstances à avoir besoin du roi de France. *Ferdinand-le-Catholique* son grand-père, roi d'Arragon, paroissoit vou-

 1515.

Premier traité
avec
Charles-
Quint.

1515.

loir toujours retenir en Castille, au préjudice de son petit-fils, l'autorité qu'il y exerçoit du temps d'*Isabelle* sa femme, et de *Jeanne* sa fille, et lui donnoit des inquiétudes sur succession aux royaumes d'Arragon et de Naples qu'il possédoit. *François* se défioit aussi des ruses familières l'Espagnol; de sorte que les deux jeunes princes ayant un égal intérêt à se précautionner contre ses pièges, convinrent, *François I*, de prêter à *Charles* des troupes et des navires, s'il en avoit besoin, pour s'emparer de l'Arragon après la mort de son grand-père, et en attendant de le faire sommer par des ambassadeurs de reconnoître sous trois mois l'archiduc, prince c'est-à-dire, héritier des Espagnes. Ces envoyés devoient en même temps sommer *Ferdinand*, du consentement de son petit-fils, de rendre la Navarre et de ne point s'opposer aux efforts que *François* feroit pour récupérer le Milanès; *Charles* de son côté promettoit d'agir auprès de son autre grand-père, l'empereur *Maximilien*, pour qu'il ne soutînt plus *Sforce* dans ce duché. A l'appui de ces conventions, *Charles* devoit épouser la princesse *Renée*, seconde fille d'*Anne de Bre-*

re , et elle lui apporteroit en dot le comté d'Ast et une grosse somme d'argent. Mais on croit que ni l'un ni l'autre des deux princes n'avoit dessein d'accomplir ce mariage, trop peu avantageux pour *Charles*, auquel il ne venoit qu'une si petite augmentation de territoire ; dangereux pour *François*, parce qu'il pourroit autoriser les Bretons à revendiquer la Bretagne, qui, par le contrat de mariage d'*Anne* et *Louis XII*, devoit revenir à sa cadette, si son aînée devenoit reine de France, ce qui étoit arrivé. *François* et *Charles*, à-peu-près du même âge, montèrent ensemble sur le trône et combattirent ou négocièrent pendant tout leur règne. Ils se jurèrent une amitié indissoluble dans ce traité, pour les intentions et le succès, et ont été regardés comme le modèle de ceux qui ont suivi.

Les premiers jours du règne de *François I* furent marqués par des succès et des grâces à toute sa cour. Il commença avec raison par sa mère, et érigea en duché le comté d'Angoulême, dont elle portoit le nom. Il fit de faveurs les princes de la maison de *Bourbon*, donna l'épée de

 1515.

Largesses
du roi.

1515.

connétable à *Charles de Montpensier*, un des plus distingués d'entre eux, fit des promotions dans le militaire quelques changemens dans la robe. Il y créa des offices qu'il mit à prix. Alors se multiplia la vente des magistratures. Il n'y en avoit eu sous *Louis XII* que deux exemples, dont ce roi se repentit.

Ligue contre
lui.

A la nouvelle de l'alliance contractée entre le roi, l'archiduc et Vénitiens, l'empereur, le roi de Naples et le pape firent une ligue pour maintenir *Sforce* dans le duché de Milan. Plusieurs princes d'Italie y accédèrent : ils aimoient mieux voir au milieu d'eux *Sforce* leur égal, qu'un monarque puissant. *Léon X*, qui du temps de *Louis XII* paroissoit s'être prêté volontiers à la réconciliation de la France avec la cour de Rome, ne voyoit pas de bon œil *François* disposé à devenir son trop proche voisin. *Léon* affectoit de le croire et de le publier ennemi du S. Siège, parce qu'il n'envoyoit pas les évêques de France au concile de Latran, où ils étoient mandés, et parce qu'il soutenoit la pragmatique, ce boulevard des libertés de l'église gallicane, toujours regardé par les souverains

pontifes comme un attentat horrible à leur puissance. On répandit que *François* étoit l'érétique, schismatique, ennemi de l'église, et qu'il se préparoit à passer les Alpes principalement dans le dessein de la détruire. Ces préjugés acquirent une grande autorité chez les Suisses, par les prédications du cardinal de *Sion* et ses émissaires. Pour s'opposer aux desseins de *François*, le pape et les Florentins avoient une armée sous le commandement de *Laurent de Médicis*, neveu du pontife; la ligue en avoit levé une autre, qui, sous le commandement de *Raymond de Caradeo*, devoit garder le centre de l'Italie; les Suisses se chargèrent d'en défendre l'entrée.

Ils prirent des positions avantageuses, et se fortifièrent au nombre de seize mille du côté du Mont-Genèvre et du Mont-Cénis, les seuls passages par où ils croyoient que les Français pussent pénétrer. *François* arrive en effet au pied des Alpes avec une des plus formidables armées que la France ait jamais eue : deux mille cinq cents lances, ce qui faisoit environ vingt-cinq mille hommes de

1515.

Passage de
Alpes.

1515.

cavalerie, quarante mille fantassins tant lansquenets que gascôns, et basques, et entre eux huit mille Normands, Picards, ou Champenois, et mille pionniers, un équipage incroyable d'artillerie et de munitions, des vivandiers, des pourvoyeurs, et ce qu'on peut imaginer des gens de toute espèce au service des grands seigneurs qui accompagnoient le monarque.

Risquera-t-on d'attaquer les Suisses sur les sommets escarpés, dans les vallées profondes où ils se sont retranchés? hasardera-t-on de combattre en même temps, et leur courage et les obstacles que la nature fortifiée de l'art oppose aux Français? Pendant qu'on délibéroit sur ces questions, *Trivulce* avertit qu'on vient de lui découvrir un passage nommé *Roque-Sparvière*, que les Suisses ont négligé de garder, parce qu'ils le croient assez défendu par l'escarpement des montagnes, l'entassement des rochers et la profondeur des précipices : toute l'armée s'y porte avec le plus grand zèle. On établit seulement sur des hauteurs, à vue des Suisses, des troupes voltigeantes pour fixer leur attention, et les distraire des travaux de *Roque-Sparvière*.

l'zeray peint ainsi ce mémorandum : « Par-dessus ces effroyables montagnes, par lesquelles il faut grimper dans une continuelle peur de la mort, par ces détours horribles non-seulement à passer, mais encore à regarder, les Français font monter leur artillerie et leurs charois à force de bras et de poulies, les traînent de rocher en rocher avec une peine incroyable et un ardent travail. Les soldats mettoient la main à l'œuvre avec les pionniers : les capitaines ne s'épargnoient pas à remuer, qui la pioche, qui la coignée, à pousser aux roues et à tirer sur les cordages ; tantôt ils dressaient des esplanades et cassaient de gros rochers. tantôt ils se servoient de ceux qu'ils ne pouvoient briser, pour appuyer les cabestans et tirer leurs fardeaux ; en d'autres lieux ils couvroient les précipices avec de grands arbres qu'ils renversoient de travers, jetant des fascines par-dessus, en telle sorte qu'après quatre ou cinq jours de fatigue toute l'armée se trouve dans la vallée d'Argentière ».

Pierre Navarre négligé par *Ferdinand*

1515.

depuis la bataille de Ravenne où il avoit été fait prisonnier , et qui , faute pouvoir payer sa rançon avoit pris service auprès de *François I*, et av déjà discipliné un corps de huit mi basques et gascons , sur le modèle de l'infanterie espagnole , fut celui qui dirigea les travaux de ce mémorable passage. *Bayard* déboucha des premiers. *Prosper Colonne*, général de la cavalerie des confédérés , dont la prudence et la circonspection étoient vantées , surpris à Villefranche dînant tranquillement , et ne se doutant pas de l'arrivée des Français , est fait prisonnier avec son escorte , qui étoit toute de cavalerie. A cette nouvelle , les Suisses quittent leurs postes , et se replient sur Milan , pour en fermer le chemin aux Français. A eux se joint l'infanterie de la ligue échappée à la surprise de Villefranche , et *Maximilien Sforce* leur protégé.

Comme il vaut toujours mieux risquer de l'argent que des hommes , le roi ou provoqua ou accepta une négociation. Les Suisses convinrent , moyennant sept cent mille écus , qui leur seroient payés comptant , de laisser le passage libre et de se retirer dans leur pays. Le traité alloit être

conclu et signé ; l'argent ramassé avec peine de la bourse des seigneurs de l'armée étoit tout prêt : arrive au camp des Suisses le cardinal de Sion.

leur amenoit un renfort de troupes, et les réunit à Milan et leur adresse de ces exhortations véhémentes par lesquelles il avoit coutume de séduire le plus pieux qu'éclairé. « Le roi, leur dit-il, veut détruire la religion; le pape n'a de ressource qu'en vous : qu'elle honte seroit-ce d'abandonner le chef de l'église, qui a béni vos armes, le jeune duc de Milan qui s'est remis entre vos mains, l'Italie entière qui attend de vous sa liberté ! Qu'est-ce que l'or qu'on vous offre, sinon un piège pareil à celui qu'ils ont préparé à votre crédulité, sous les murs de Dijon ? Tout leur or n'appartiendra-t-il pas à leurs vainqueurs ? et ne sont-ce pas les mêmes hommes qu'en petit nombre, sans chevaux, sans canon, vous avez affronté à Novare et que vous avez vaincu avec leurs propres armes ? marchez donc où la gloire vous appelle, et faites aujourd'hui un exemple qui intimide à jamais quiconque penseroit encore à franchir vos montagnes. Ceux qui mour-

1515.

« ront pour une cause si sainte , sont
 « assurés d'un bonheur qui ne finira
 « jamais ; et quelque flatteuse que soit
 « la récompense qui attend les vain-
 « queurs , ils auront encore à envier
 « le sort des braves qui seront morts
 « au combat ». Il finit en leur ac-
 cordant comme légat une absolution
 générale et des indulgences plénières.

Bataille
 de Marignan.

Entraînés par ces discours , ils par-
 tent précipitamment de Milan où
 attendoient les députés qui devoient
 signer le traité et compter l'argent ;
 peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent
 du trésor. Laissant tambours et trom-
 pettes et marchant dans le plus pro-
 fond silence , ils parviennent jusqu'au
 camp dans l'après-midi du 13 Sep-
 tembre et au son lugubre et étouffé
 des rauques cornets d'Uri et d'Unter-
 walden , ils fondent inopinément sur
 les Français. Le vigilant la *Trémouille*
 qui rodoit autour de Milan , s'étoit
 apperçu de leur marche et s'étoit em-
 pressé d'en donner avis au roi qui se
 reposoit dans la sécurité de la paix.
 On n'eut que le temps de faire les
 dispositions les plus nécessaires pour
 les recevoir. Leur attaque fut terrible :
 le canon qui tiroit sur eux à mitraille,
 et qui renversoit des rangs entiers , ne

épouvantoit pas ; ils forcèrent les
icades , pénétrèrent jusqu'au roi
is le centre de l'armée et essayoient
de diriger contre les Français
rtilerie dont il s'étoient emparés.
n mal-entendu contribua à leur succès.
e duc de *Gueldres* persuadé de la
x , et menacé dans ses états par l'ar-
duc *Charles* , étoit parti en poste ,
issant à son neveu, le jeune *Claude*
e Lorraine , comte de *Guise* , qui
aroissoit pour la première fois dans les
rmées, le commandement de ses lans-
nenets. Ceux-ci conclurent de la retraite
ubite de leur chef, que dans le traité
égocié avec les Suisses , on les avoit
acriés à leurs rivaux ; et que pour
e dispenser de les payer on avoit ré-
olu leur perte. Ce soupçon refroidit
eur courage , et au lieu de tenter de
repousser les Suisses , ils battirent en
retraite , et il fallut du temps pour
dissiper leur erreur. On combattit tant
que le jour dura : la nuit suspendit
les coups. Suisses et Français restèrent
pêle-mêle chacun dans l'endroit où
l'obscurité les avoit surpris, couchés les
uns près des autres dans un profond
silence. Le roi prit un court sommeil
sur un affût de canon , et si près d'un
bataillon suisse , que , de peur qu'il

1515.

ne fût reconnu et assailli, il fallut éteindre une lumière dont il étoit faiblement éclairé. Les premiers rayons de l'aurore réveillèrent les combatta et leur fureur. La mêlée recommença; et la victoire resta incertaine jusqu'à ce que l'*Alviane*, général des troupes Vénitiennes, averti de la bataille vers minuit, par un courier que lui députa le chancelier *Duprat*, accourut, prit les Suisses à dos, les força d'abandonner le champ de bataille, et décida la victoire : mais il en fut la victime. violemment incommodé dans ce moment d'une hernie, il crut devoir à l'urgence des circonstances le sacrifice d'un repos que réclamait la nature, demeura vingt-quatre heures à cheval, et succomba à cette généreuse imprudence. Les Suisses laissèrent quatre mille morts ou blessés, ne prirent point la fuite, mais se retirèrent en bataille serrés. Le roi, soit considération de leur valeur, soit prudence, et se ressouvenant peut-être du malheur du jeune comte de Foix à Ravenne, défendit qu'on les poursuivît. Les Français perdirent à-peu-près quatre mille hommes. Le connétable de *Bourbon* qui dirigea toute l'action eut à regretter le duc de *Challeraut* son frère ; et la *Tré-*

ville, le prince de *Talmont*, son
us. Le comte de *Guise* atteint de
 blessures, auroit été écrasé si
 écuyer ne l'eût couvert de son
 buclier. Mais ce fidèle serviteur privé
 ce moyen de défense, fut frappé
 même d'un coup mortel et expira
 le corps de son maître. Un Ecos-
 , témoin de ce dévouement, vint
 le combat dégager le corps du
 prince, enseveli sous un tas de
 rts ; il étoit sans connoissance et
 es roit à peine. Ses soins, et l'art
 s chirurgiens le rendirent à la santé
 bout de trois mois. Le maréchal de
ivulce, qui s'étoit trouvé à dix-sept
 batailles, dit qu'auprès de celle-ci, qui
 étoit un combat de géans, les autres
 n'étoient que des jeux d'enfans. On
 l'appelle la bataille de *Marignan*, du
 nom d'une ville située sur le Lambro,
 quatre lieues de Milan, voisine de
 l'emplacement où elle fut livrée.

Ce fut immédiatement après cette
 bataille que le roi voulut se faire ar-
 mer chevalier par *Bayard*, le chevalier
sans peur et sans reproche. Celui-ci se
 défendoit de cet honneur, se voyant en
 présence du connétable, des princes
 du sang et de plusieurs généraux qui

1515.

lui paroissoient y avoir plus de dr que lui, mais qui tous applaudissoient : choix du monarque. Cédant enfin leurs instances et à celles du prince *Bayard* tire son épée, et du plat frappant le roi sur le cou : *Sire*, lui dit-il *autant vaille que si c'étoit Roland Olivier, Godefroi, ou Baudoin, frère. Certes, êtes le premier pri que oncques fit chevalier : D veuille qu'en guerre ne preniez fuite.* Regardant ensuite son épée avec une joie ingénue : *Tu es bien heureux mon épée, dit-il, d'avoir aujourd'hui si vertueux et si puissant roi, donné l'ordre de la chevalerie. Certes, ma b épée, vous serez moult bien conservée, et sur toutes autre honorée ; et ne vous porterai jamais, si non contre Turcs, Sarrasins et Maures.* Puis, ajoute son historien, *il fit deux sauts, et remit son épée dans le fourreau.*

Le duché de
Mil. n
reconquis par
les Français.

Le cardinal de *Sion* s'étoit sauvé pendant la nuit à Milan, sous prétexte d'aller y chercher des secours. Quand les Suisses y arrivèrent harrassés, et bien diminués de nombre, ils demandèrent leur solde. *Sforce* n'avoit point d'argent. Leurs oreilles restèrent fermées à ses promesses et aux adulations du

. Honteux d'être trompés, il renoncèrent tristement leurs montagnes.

Il ne resta que quelques cents seulement restèrent à la garde du château où *Sforce* s'enferma avec eux; mais bientôt, craignant le retour de son père à Novare, et d'être traité comme lui par ses protecteurs, *Sforce* préféra un traité, sinon glorieux, du moins satisfaisant, à une résistance à succès douteux. Il céda au roi les villes de Milan et de Crémone, les places fortes qui lui restoient, renonça à tous les droits et prétentions qu'il pouvoit avoir sur le duché.

Le roi lui assura une pension de soixante mille ducats, à condition de fixer sa résidence en France, et de n'en point sortir sans la permission du roi. A ces conditions *Sforce* partit pour la France; *« bien heureux, disoit-il, d'être délivré de la servitude des Suisses, des charges de l'empereur, et des fourbes des Espagnols. »*

Sitôt que *François I* fut vainqueur, les princes d'Italie s'empressèrent de le visiter par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs. Le pape ne fut pas des derniers. Il eut avec le monarque une entrevue à Bologne. C'étoit un travail de ligne de la politique italienne, de trouver le moyen de faire renoncer

Concordat
et
Suppression
de la
pragmatique.

1515.

volontairement le roi de France à cet *pragmatique*, dépositaire des privilèges et des libertés de l'église gallicane, si chère aux personnages les plus éclairés du clergé et de la magistrature. Sans doute le plan de la conciliation était déjà dressé. On l'a appelé *concord* c'est-à-dire, transaction propre à disparoître les difficultés nuisibles à l'accord permanent entre les souverains pontifes et les rois de France. Ils donnèrent, comme on l'a dit ailleurs, à chacun ce qui ne leur appartenait pas. *Léon X* à *François I*, le pouvoir de nommer les évêques, abbés, prieurs, chanoines, et presque toutes les dignités ecclésiastiques, qui s'obtenaient auparavant par élection; et *François I* à *Léon*, pour prix de ses bulles, l'*annate*, ou le revenu de la première année des bénéfices *consistoriaux*, c'est-à-dire, qu'il proclameroit en consistoire sur la nomination du roi. Les grâces expectatives et les prévenances en cour de Rome, que la *pragmatique* condamnoit comme monnaie et abus, furent la plupart conservées par le *concordat*, mais sous d'autres noms, et avec quelque adoucissement de finance. Le parlement, en 1517, fit une longue résistance pour enregis-

le concordat, et ne se rendit aux s du monarque que sous la clause *très-exprès commandement de plusieurs fois réitéré*, et dans la de prévenir les malheurs que les ires violentes auxquelles le roi pa- it disposé à se porter, pouvoient er. Il obtint d'ailleurs gain de : sur la bulle d'abrogation de la *atique*, rédigée en effet d'un ie aussi injurieux à la nation qu'at- oire à l'autorité du roi et aux t de l'Eglise gallicane. On eut le d'insister pour son enregistre- : bulle fut retirée et la pragma- fut pas juridiquement abolie, p ement s'en autorisa pour conti- n r a juger les causes ecclésiastiques d ès les principes de la pragmatique : roi ne pouvant l'amener à sa vo- lonté, lui ôta la connoissance de ces causes et l'attribua au grand-conseil.

François rétablit le sénat de Milan , confia le gouvernement du duché au con- nétable *Charles de Bourbon*, austère dans ses mœurs, zélé pour la discipline, et possédant l'art si difficile de se faire aimer et craindre tout à-la-fois. Il ne lui laissa de troupes que ce qui étoit nécessaire pour contenir un pays sou- mis, et avant que de revenir en France,

1515.

Le connétable
laissé
dans le Mila-
nès.

1515.

il licencia le reste, dont la pesoit au trésor royal. Il n'av absent qu'environ huit mois, p lesquels la duchesse d'*Angoulé* mère, gouverna comme régente.

Expédition
tardive de
l'empereur.

1516.

L'empereur *Maximilien*, s'étoit pas montré en Italie p que le roi se rendoit maître du de Milan, y parut quand *Franç* parti, comme protecteur de *Fra Marie Sforce*, frère puîné de *milien*, retiré en France, et dit substitué aux droits du c naire. Le connétable, trop foi e résister à la première impétuosité légions d'Allemands et de Suiss bonds, que l'appât du butin avoit semblés sous les drapeaux de l'e reur, lui abandonna la campagne renferma dans Milan, dont il menta les fortifications. Pendant l'empereur, avançant lentement, doit son temps à s'emparer des villes qui se trouvoient sur la ro arriva aux Français un corps de mille Suisses, sous le commai de chefs autorisés par les cantu compatriotes se trouvant en prése entrèrent en conversation d'une ar à l'autre. L'empereur eut peur que eiens ne se laissassent débaucher

iveaux arrivés , et n'en vinssent jus-
 à le livrer aux Français , ainsi qu'il
 arrivé à *Ludovic-le-Maure* , à
 3. Il abandonna précipitamment
 a e, comme il avoit fait au siège
 adoue, et se sauva en Allemagne.
 i finit , à peine commencée, cette
 dition mal conçue.

vraisemblable que l'évènement
 t été moins malheureux , si l'em-
 r avoit pu être aidé des conseils
 troupes de *Ferdinand* , intéressé
 a royaume de Naples à éloigner les
 iis ; mais ce prince venoit de
 , de l'effet, dit-on , d'un breu-
 u'il s'étoit fait administrer dans
 ance d'avoir des enfans. Cette
 ropinée jeta *Charles d'Autriche*
 le grands embarras. Il avoit à
 ir en même temps à la sûreté
 tranquillité de la Castille , de
 On , du royaume de Naples et
 landre , tous pays qui avoient
 chacun de sa présence , et pour
 ls le roi de France , voisin limi-
 e de tous côtés pouvoit lui don-
 es inquiétudes pressantes. Des ma-
 , moyens si favorables à la mai-
 l'Autriche , vinrent à son secours ;
 mariages , à la vérité , n'étoient qu'en

Mort de
Ferdinand.

Deuxième
 traité de Fran-
 çois avec Char-
 les à Noyon.

Cette même année fut conclu avec les Suisses le traité de Fribourg, auquel on a donné le nom de *Paix perpétuelle*, parce qu'en effet leur attachement pour la France a été inaltérable depuis cette époque.

Services rendus au pape, mal reconnus.

1517-18.

Outre le présent du lucratif concordat, le roi saisissoit toutes les occasions d'obliger le pape. Quoiqu'il n'ignorât pas les menées secrètes du pontife contre lui, il lui offrit ses vaisseaux contre les corsaires de Barbarie, qui infestoient les côtes de l'Etat ecclésiastique. Il contribua à établir solidement la maison de *Médicis* à Florence; la mit en possession du duché d'*Urbain*, par les secours qu'il lui accorda contre les *Rovères*, qui cependant étoient alors partisans de la France; et fit épouser à *Laurent de Médicis*, neveu du pape, et devenu ainsi duc d'*Urbain*, *Madeleine de la Tour*, héritière du comté d'Auvergne. C'est de ce mariage que naquit la fameuse *Catherine de Médicis*, qui fut reine de France.

La reconnoissance due à ces bienfaits n'a point empêché que *Léon* n'ait été soupçonné, avec quelque fondement, d'avoir toujours cherché à borner la puissance de *François I* en Ita-

e , et même d'avoir tâché de rendre
 cils des motifs de discorde existans 1517-18.
 re ce prince et *Henri VIII*, roi
 Angleterre, monarque du même âge
 -peu-près que *François* et que *Châ-*
rs, et destiné à jouer un rôle impor-
 ant dans leurs querelles. Mais ces deux
 ois suspendirent, par leurs ambassa-
 leurs, tout acte d'hostilité, et se promi-
 ent de s'aboucher au plutôt pour termi-
 r eux-mêmes leurs différens. En atten-
 t, ils convinrent de marier le dauphin
 France avec *Marie*, fille unique du
 d'Angleterre, enfans encore au
 -ceau, et dont l'alliance ne devoit pas
 oir plus de réalité que toutes celles
 du même genre, que nous avons vu
 projeter jusqu'ici.

L'empereur *Maximilien* mourut, Mort de l'em-
 pereur Maxi-
 milien; élec-
 tion de Char-
 les-Quint.
 1519.
 et laissa vacant le premier trône de
 l'Europe, l'objet de l'ambition des
 deux princes qui venoient de se jurer
 une amitié inaltérable. *François* desi-
 roit que leur rivalité ne rompît pas la
 paix qui régnoit entre eux. Il dit aux
 ambassadeurs que *Charles* lui envoya
 à ce sujet : *Nous devons nous conduire
 avec les mêmes égards que deux
 gentils hommes voisins et bons amis ,
 qui cherchent à acquérir par des ser-*

1519.

vices, les bonnes grâces de leur matresse ; et protesta que, quelque fût l'évènement, il n'en sauroit pas mauvais gré à son compétiteur. On ne sait ce que dit celui-ci, mais on sait ce qu'il fit. L'élection se traitoit à la diète de Francfort. Les deux rivaux y accréditèrent des négociateurs chargés de coter les suffrages. *Charles* fit suivre les siens par des troupes qu'il tint au loin, prêtes à approcher quand il en aurait besoin. Ni l'un ni l'autre des aspirants ne plaisoit aux électeurs. Ils craignoient de se donner un maître. Leurs voix paroissent se réunir en faveur de *Frédéric*, duc de Saxe. L'Autrichien fait arriver ses troupes, elles investissent Francfort. Le duc craint, qu'au lieu du trône impérial, la bonne volonté de ses confrères ne le mène à la prison. Il refuse et conseille lui-même de choisir *Charles*, qui est élu.

Entrevue de
François I et
de Henri VIII,
au champ du
Drap-d'Or.

1520.

Quoique le roi de France eût promis de voir avec indifférence l'évènement de l'élection, s'il lui étoit contraire, on ne peut douter que la supercherie de *Charles-Quint* ne lui ait été très-sensible, et on peut dater de ce moment le refroidissement de ces deux princes, jusque-là assez bons

mis, du moins en apparence. L'émulation de puissance dégénéra en jalousie, et la jalousie en haine. *François* commença à prendre de sérieuses précautions contre un ennemi si cauteux. Ses premières vues se portèrent sur l'Angleterre. *Henri VIII* avoit trouvé, en montant sur le trône, un trésor immense, fruit des épargnes de *Henri VII*, son père, et une belle armée, ouvrage de sa prudence. La union à *Charles* ou à *François* devoit être d'un grand avantage à celui qu'il choisiroit. Le roi de France étoit déjà en relation de bonne intelligence avec ce puissant voisin. On avoit vu qu'ils comptoient même s'unir plus étroitement par un mariage entre leurs enfants. L'intermédiaire de cette alliance étoit le cardinal *Wolsey*, ministre et favori de *Henri*.

Le prélat n'étoit rien moins qu'indifférent aux présens et aux flatteries. Le roi de France ne les lui épargna pas dans une entrevue avec celui d'Angleterre. Elle eut lieu en pleine campagne, entre Guines et Ardres. Les deux monarques y amenèrent leurs épouses, et chacune d'elles les dames les plus distinguées de leur cour. On y fit assaut de magnificence. Le lieu

1520.

où étoient dressées les tentes , et de vrais palais construits en bois , revêtus de riches étoffes , fut appelé *le champ du drap d'or* ; les courtisans des deux royaumes s'y ruinèrent par émulation de profusion. *Plusieurs* , dit *du Belloy* , témoin oculaire , *y portèrent leurs forêts , leurs prés et leurs uilins sur leurs épaules*. On remarquoit sur le frontispice du palais d'Angleterre un archer anglais avec cette inscription : *qui j'accompagne est maître*. Ce trait de vanité n'étoit pas sans justesse ; car , quoique les déférences dans les festins , les bals , les tournois et autres divertissemens qui durèrent près d'un mois , fussent réciproques et à peu-près égales ; on apercevoit cependant de la part du Français , l'empressement d'un homme qui recherche , et chez l'Anglais , la morgue du courtoisé : le premier , qui s'étoit flatté de tirer de *Henri* la restitution de Calais , n'en obtint , avec toutes ses complaisances , qu'une promesse vague d'être secouru si l'empereur faisoit quelque entreprise capable de troubler la paix de l'Italie.

Entrevue de
l'empereur
avec le roi
d'Angleterre.

Charles-Quint , moins fastueux , et moins curieux du brillant que du solide , avoit pris des précautions contre

les effets du rapprochement des deux princes et l'avoit prévenu. En passant par mer , d'Espagne en Allemagne , pour y recevoir la couronne impériale, il étoit descendu sans suite et sans cérémonie , en Angleterre ; il conféra avec le roi , affecta une entière confiance en sa justice ; ne lui demanda ni argent , ni troupes , ni aucune espèce d'engagement , mais seulement que s'il survenoit quelque différent entre lui et le roi de France , il voulût bien être leur arbitre , promettant de s'en rapporter sans restriction à tout ce qu'il décideroit. *Charles* fit encore mieux ; il insinua au cardinal *Wolsey* que *Léon X* , quoique peu âgé pour un pape , étoit ruiné par les maladies et presque moribond , et il promit au prélat , la mort du pontife arrivant , de faire tous ses efforts pour lui procurer la tiare. *Mézeray* , en faisant le parallèle des deux rivaux , après avoir reproché au roi de France , entr'autres défauts , sa prodigalité , et à l'empereur , sa trop grande adresse tenant de la fausseté , finit par ces mots : François avoit des vertus éclatantes , et des vices ruineux , et Charles , des vices utiles , et des vertus politiques.

1521.
Premières
hostilités
comme auxi-
liaires.

Ils commencèrent , comme les athlètes , par se considérer , et se mesurer avant que de se porter les premiers coups , et de se prendre , pour air dire , au corps. *Charles* qui , du vivant de son grand-père *Ferdinand* , avoit pris l'engagement de ne pas empêcher les Français d'aider *Henri* à recouvrer son royaume de Navarre , y avoit formellement autorisés , à la mort du même *Ferdinand* , si lui-même ne restituoit pas ce royaume dans six mois ; il y avoit cinq ans que ce dernier traité étoit signé , sans que l'on eût encore paru penser à son exécution. Le jeune *Henri* , profitant des troubles qui existoient alors en Espagne , assembla une armée qui , à la vérité , portoit ses bannières , mais qui n'étoit réellement composée que de Français. Elle étoit commandée par *André de Foix* , sieur de l'*Espare* , frère de *Lautrec* et parent de *Henri*. Ses premiers efforts obtinrent de grands succès , mais ayant voulu les pousser jusqu'en Espagne , la régence qui gouvernoit en l'absence de *Charles-Quint* arma vigoureusement et reprit la Navarre. Dans le cours de cette guerre , fut blessé au siège de Pampelune , où il échauf-

loit le courage des Espagnols, *D. Inigo* ou *Ignace de Loyola*, jeune gentilhomme, ne respirant alors que la gloire et la galanterie, et destiné depuis à devenir le fondateur de la célèbre société des *Jésuites*.

D'auxiliaires, l'empereur et le roi en vinrent directement aux mains. Un procès entre les maisons de *Crouy* et *Bouillon*, pour un petit territoire des Ardennes, donna commencement à une guerre directe qui dura vingt-sept ans entre les deux monarques régnans, et laissa encore des motifs d'hostilités à leurs successeurs. Les princes de *Crouy* vouloient porter l'affaire pardevant l'empereur : *Robert de la Marck*, prince de *Bouillon* et de *Sédan*, recuse son tribunal, et non content de faire à *Charles-Quint* cet affront, il envoie le defier en pleine diète, lève des troupes et fait des courses sur les Pays-Bas. L'empereur se persuade qu'un si petit prince n'auroit pas une pareille audace, s'il n'étoit assuré de la protection du roi de France, et même excité par lui. *François* l'a toujours nié ; mais *Charles*, ferme dans son opinion, et sans autre explication, entre en France par la

1521.Hostilités
directes.

1521.

Flandre à la tête d'une armée, et y lève des contributions. Le comte de *Nassau*, son général, avoit assiégé et pris *Mouzon*, où n'avoit su se maintenir une garnison de nouvelle levée, et s'étoit présenté ensuite devant *Mezières*, place en mauvais état, qu'on se proposoit de démolir : mais *Bayard*, qui s'y jeta, promit de la défendre, et en fit lever le siège. L'empereur se porta alors vers l'Escaut. *François* va au-devant de lui. Ils se rencontrent près de *Valenciennes*. L'empereur mal posté, auroit pu être battu, si le roi l'avoit attaqué sur-le-champ. C'étoit l'avis des principaux capitaines, entre autres du connétable de *Bourbon*. *Gaspard de Coligny*, maréchal de *Chatillon*, combattit cet avis par des raisons assez plausibles. Le monarque hésita, différa et laissa échapper son ennemi. L'armée de l'empereur se mit en sûreté par une marche que l'inaction des Français rendit facile, et lui-même, comme faisoit *Maximilien*, son grand-père, effrayé des risques qu'il avoit courus, quitta hontusement son camp la nuit avec une simple escorte de cent chevaux, se retira en Flandre, et de là réclama l'arbitrage du roi d'Angleterre.

Pendant ce même temps, *Guillaume Gouffier*, favori du roi, plus connu sous le nom de l'amiral *Bonivet*, pénétrait en Navarre ; donnant le change aux Espagnols qui avoient fortifié Pampelune avec soin, il tourna brusquement sur Fontarabie et s'en empara. La vanité de faire parade de sa conquête, lui fit rejeter l'avis donné par le comte de *Guise*, de démôler une place qui tôt ou tard devoit revenir aux Espagnols, et cette faute devint une pierre d'achoppement aux mesures pacifiques qui pouvoient terminer la guerre. Depuis long-temps il se tenoit à Calais des conférences pour y amener les parties belligérantes. Le cardinal *Wolsey* y présidoit au nom de *Henri*, son maître, réclamé pour médiateur. Mais *Charles* redemandoit Fontarabie, et il déplaisoit à *François* de rendre cette ville qu'il souhaitoit conserver, comme propre à lui servir de point d'appui en Espagne en cas de besoin. *Charles* élevoit d'ailleurs des prétentions propres à éloigner la paix : il réclamoit l'héritage des anciens ducs de Bourgogne, refusoit de faire, pour la Flandre et pour l'Artois, un hommage mal séant à la dignité impériale dont il étoit revêtu,

1521.

et témoignoit par ces difficultés , vouloir profiter des espérances que lui donnoit la situation des Français en Italie.

Intrigue de
cour relative
au connétable
de Bourbon.

Cadet de Foix , sieur de *Lautrec* , commandoit dans le Milanès à la place de *Charles* , connétable de *Bourbon* , qui en avoit été rappelé pour être avec le roi, dans l'armée qui auroit dû combattre près de Valenciennes. *Bourbon* fut un des capitaines qui insistèrent le plus pour la bataille, et on dit que ce furent ces instances mêmes qui firent prendre au monarque la résolution contraire , parce qu'il appréhenda que le connétable n'eût le principal honneur de la victoire. Il venoit déjà de lui enlever la distinction périlleuse de commander l'avant-garde , qui étoit un droit de sa charge, et l'avoit confiée au duc d'*Alençon* , époux de sa sœur. *Bourbon* ressentit vivement cet affront, qui n'étoit pas le premier qu'il eût dévoré en silence. Il est certain que le roi et le prince , celui-ci plus âgé seulement de cinq ou six ans , discor- doient de caractère. Le premier , en- joué, libre dans ses paroles, d'une con- duite assez relâchée ; l'autre grave , si- lencieux et sévère. Quand il revint du Milanès , le bruit courut qu'on ne l'en avoit retiré, que pour y placer *Lau-*

Lautrec, frère de *Françoise de Foix*, comtesse de *Château-Briant*, maîtresse de *François I.* 1521.

Au reste, quelque ait été le motif, il fit appeler *Lautrec* au gouverneur du Milanès, il y porta de la bravoure et de la bonne volonté. Il avoit de grands talens d'administration ; mais il trouva dans des circonstances défavorables. Soit abus d'autorité d'un côté, soit lassitude de soumission de l'autre, il y avoit alors dans le duché un mécontentement sourd, qui éclata en révolte dans plusieurs villes. Les craintes que le gouverneur employa pour arrêter la conspiration, aigrirent les esprits. Il se vit entouré d'ennemis, et à la veille de perdre tout ce qu'on possédoit dans le Milanès.

Situation
équivoque des
Français
dans le Mila-
nès.

Dans cette pénible occurrence, il laisse le gouvernement à son frère, *Thomas de Foix*, sieur de *Lescun*, dit le maréchal de *Foix*, vient à la cour pour rendre sa détresse, et paroît déterminé à ne point s'exposer à la honte de voir le Milanès échapper à la France entre ses mains. Ses amis, excités par sa sœur le pressèrent de retourner. Il y consentit, à condition qu'il seroit précédé ou du moins accompagné d'une somme de trois cent mille ducats, qui lui

Malheur de
Lautrec dans
le Milanès.

1521.

étoient absolument nécessaires. On ne les avoit pas , mais on l'engage à partir , avec promesse que les ducats arriveront aussitôt que lui.

Le maréchal *de Foix* pendant son absence , observoit les bannis de Milan qui , d'accord avec ceux de Gènes , menaçoient la domination française à ses deux extrémités. Les premiers se réunissoient dans un château appartenant à *Mainfroi Pallavicini*. Le maréchal le fait avertir du danger où il s'expose en favorisant une pareille réunion. *Pallavicini* , moins touché de l'avis , qu'effrayé des suites qu'il pouvoit avoir , se croit perdu , et n'ayant plus rien dès-lors à ménager , fait pendre l'envoyé , et s'enfuit à Reggio , ville papale , et refuge ordinaire des exilés. Le maréchal les y poursuit dans la crainte de quelque tentative de leur part sur la ville de Parme , et pour demander au gouverneur , le célèbre historien *Guichardin* , une explication sur la nature de la protection accordée aux bannis. *Lescun* , sans échelles et sans canon , fit une démarche qui n'intimida personne , et dont le pape , qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour rompre et pour légitimer une entreprise qu'il tentoit alors contre Gè-

nes , fit son profit. Il cria à la violation des traités , leva des troupes , nomma *Prosper Colonne* pour les commander , excommunia le maréchal et tous ceux qui avoient pris part à son expédition , et les fit investir dans la ville de Parme.

1521.

Il y étoient réduits à une fâcheuse extrémité , lorsque *Lautrec* rentra dans le Milanès. Il étoit impatient de voler au secours de son frère ; mais il n'avoit pas de troupes et il lui fallut du temps pour en lever avec des promesses. Parvenu enfin à se procurer une armée , il s'avance vers Parme , mais au passage du Pô , les Suisses lui déclarent qu'ils n'iront pas plus loin ; qu'ils se sont engagés à défendre le Milanès , mais non à faire la guerre au Pape : et ils demeurent inflexibles dans leur résolution. *Lautrec* , au désespoir , et avec le peu de troupes qui lui reste , se déterminoit à aller chercher un ennemi supérieur , lorsque le duc de *Ferrare* , *Alphonse* qui luttait presque toute sa vie contre les Papes , et qui étoit alors presque aussi dénué que *Lautrec* , fit une heureuse diversion contre Modène. Ce mouvement fit lever siège. *Lautrec* se hâta de ravitailler Parme , mais il négligea d'attaquer l'ennemi dans sa retraite.

1521.

Léon répara cet échec par des négociations en Suisse. Il y obtint une armée pour défendre l'Eglise, mais non pour combattre les Français. Moi scrupuleux que leurs compatriotes l'armée française, ceux-ci soutenoient les troupes du Pape, en combattant seulement au second rang. Enchaîné au contraire par ceux de son armée, *Lautrec* ne put attaquer les autres avant leur jonction, ni les combattre après, et il se vit obligé de se réfugier dans Milan; mais trop peu surveillant, il donna lieu à la trahison d'en livrer les portes au marquis de *Pescaire*, général de l'empereur, et fut contraint de se retirer, sans perte d'ailleurs, et après avoir laissé une garnison dans le château. Presque toutes les villes du Duché suivirent l'exemple de la capitale; et il ne resta aux Français que Crémone, Pizzighitonne, Novare, le château de Milan et l'état de Gènes. *Léon X*, témoin du bonheur des impériaux, voulut aussi en avoir sa part. Il prit plusieurs forteresses à sa bien-séance, et mourut, dit-on, de la joie de ses succès.

Election
d'Adrien VI.

Le jour même que les cardinaux entrèrent au conclave, ils élurent *Adrien Florent*, cardinal, évêque de Tortose, qui, ne de parents obscurs, com-

mença sa fortune par être précepteur de *Charles-Quint*. On a dit que son élève avoit préparé cet évènement : il en tira du moins tout l'avantage possible , en dix-huit mois que ce pape occupa le St.-Siège.

 1521.

François-Marie Sforce , venu dans le Milanès sous les auspices de l'em-

Combat de
la Bicoque.

pereur , se forma une armée d'Italiens

Revers dans
le Milanès.

et d'Allemands que *Lautrec* poursui-

1522.

vit avec sa gendarmerie , et dix mille

Suisses , qu'il réunit de nouveau sous

la promesse des ducats qu'il attendoit.

Après bien des marches , il atteignit

ses ennemis près de Milan. Ils étoient

retranchés dans le parc d'un vieux

château , nommé *la Bicoque* , en-

touré de murs et de fossés profonds ,

et où l'on ne pouvoit pénétrer que par

une chaussée étroite. Les capitaines

français , envoyés pour observer ce

poste , le jugèrent inexpugnable. *Lau-*

rec en pensa de même , et résolut ,

sur leur conseil , de différer l'at-

taque. Les Suisses ne furent pas du

même avis. Fatigués de servir , sans être

payés , ils demandèrent à grands cris

leur montre ou le combat , persuadés

que la victoire leur ouvriroit les portes

de Milan , et que le pillage supplée-

roit à la solde qui leur étoit due. En

vain *Lautrec* leur remontra qu'il ne lui falloit que quelques jours pour affamer ces gens qui se rendroient d'eux-mêmes. Ils continuèrent de crier comme des forcénés , *de l'argent ou le combat. Eh bien ! combattez donc* , répond le général. Aussitôt et attendre les travaux ordonnés par *Navarre* , pour faciliter le passage fossé , ils s'avancent contre ces ret chemens formidables , hérissés , nous , soutiennent avec leur constance ordinaire le feu des ennemis qui leur emportoit des lignes entières , et pénètrent dans les fossés. Mais là s'ils sont plus exposés au ravage du canon , la mousqueterie leur fait éprouver des dangers plus grands en ce qu'ils ne peuvent s'y soustraire. De leurs piques ils mesurent en vain la hauteur des murs , ils n'ont aucun moyen d'en atteindre le sommet. Cette tardive réflexion les oblige à la retraite , et l'humeur ou la honte leur fait quitter le champ de bataille , pendant que la gendarmerie française , qui avoit forcé la chaussée , prenoit les ennemis à dos et les mettoit en désordre. Les généraux courent au-devant des Suisses , tâchent de les ramener au combat , leur remontrent le succès de la ca-

alerie , les supplient de demeurer au
 is en observation. Ils n'écou-
 nt pas , ils plient bagage avec un si-
 e farouche , et prennent le che-
 de Monza pour retourner chez
 . *Lautrec* est obligé de les suivre :
 la contenance des uns et des
 es fait perdre à *Colonne* l'envie
 d'inquiéter leur retraite. La nécessité
 défendre eut peut-être forcé les
 sses à vaincre. *Lautrec* tâcha en
 de les retenir. Même impossibilité.
Point d'argent ; ils partirent. Leur
 présence auroit pu soutenir les Fran-
 çais en Italie ; leur défection les força
 l'en sortir. Ils n'y gardèrent que les
 châteaux de Novare et de Milan , et
 perdirent même l'espérance d'y ren-
 rer , par la perte qu'ils firent de la
 ville de Gènes , dont le marquis de
Pescaire s'empara. Le brave et intel-
 ligent *Navarre* , ne put , faute de
 vaisseaux , y introduire que deux cents
 hommes , et il y entra par mer lors-
 que l'ennemi pénétrant du côté de
 terre , le fit prisonnier.

Lautrec vint en France porter ses
 plaintes Le roi refusoit de le voir ,
 et ne le reçut que sur les vives instances
 de la comtesse de *Château-Briant* ,
 sa sœur ; encore ne fut-ce qu'avec

Justification
 de Lautrec.

1522.

beaucoup de froideur. *Lautrec* s'en plaignit. *Puis-je*, lui dit le roi, de bon œil un homme coupable de la perte de mon duché de Milan ? *Sire*, répondit-il fermement, j'ose dire votre majesté que c'est elle seule en est la cause. Votre gendarme servi dix-huit mois entiers, sans recevoir un sou de votre épargne. Les Suisses dont vous connoissez le génie, n'ont point été payés. Ma seule adresse les a retenus plusieurs mois dans votre armée, menaçant toujours de quitter. Ils m'ont forcé à donner un combat sanglant ; j'en prévoyais l'issue ; mais j'ai dû le hasarder, malgré le peu d'apparence du succès. Voilà tout mon crime.

Condamnation de Semblançay.

Eh quoi ! reprend le roi surpris, n'avez-vous pas reçu quatre cent mille ducats, que j'ai donné ordre de vous envoyer ? J'en ai reçu les lettres, répond *Lautrec*, mais l'argent n'est pas venu. Le monarque fait appeler le surintendant des finances, auquel il avoit donné l'ordre. Il se nommoit *Jacques de Baulne*, seigneur de *Semblançay*, honoré de la pleine confiance du roi, qui l'appeloit ordinairement son père. Il répond qu'il n'a pas envoyé l'argent en Italie, parce

la duchesse d'*Angoulême* a exigé
il le lui donnât, se chargeant de pour-
tout et qu'il a sa quittance.

1522.

monarque passe fort échauffé
l'appartement de sa mère. On
pas sûr de la réponse qu'elle lui
lon quelques-uns, elle avoua qu'elle
touché cette somme; mais qu'elle
voit que ce fût l'argent de l'état,
elle l'avoit retiré comme deniers
lui étoient propres, et un dépôt
avoit confié au surintendant.
autres disent qu'elle nia l'avoir
, et nia d'autant plus hardiment,
le avoit fait voler sa quittance
les cartons de *Semblancay*, par
nommé *Gentil*, son commis de
fiance, qui étoit amoureux d'une
se nes de la duchesse. Ce qui
a ce fait de la probabilité,
t que ce *Gentil* fut pendu quel-
temps après, pour des crimes
peu avérés. Cette affaire ne fut
claircie alors; *Semblançai* con-
même son emploi; mais cinq ans
près, et à la suite d'un procès de deux
il fut aussi condamné à être pendu,
qu'il soit question de ce fait dans
ntence, mais seulement d'avoir
al administré les finances du royaume.

1522.

En effet il étoit coupable d'avoir, sans l'aveu du roi, changé la destination d'une pareille somme, dont l'emploi étoit si important : mais roi lui-même est-il excusable de s'être tellement reposé du soin des affaires du Milanès sur son ministre, qu'il ne s'informa même pas si ses ordres étoient exécutés ! Il étoit alors partagé entre deux femmes, sa mère et duchesse de *Château-Briant*, sa maîtresse, à la vérité intéressée aux succès de *Lautrec*, son frère. Mais l'en de servir est-elle aussi active qu'un vigilant le desir de nuire ? On croit que ce fut ce dernier motif qui porta la mère du monarque à soustraire l'argent, afin d'arrêter les progrès du général, dont la gloire auroit pu augmenter la puissance de la favorite. Par ce combat de crédit, s'il est vrai, se perdit le Milanès presque entier.

Conduite
opposée de
François I
et de
Charles-
Quint.

Mézeray représente *François I* dans cette époque de sa vie, âgé de vingt-sept ans, comme absorbé par les plaisirs, dans une cour, sinon débordée, du moins trop galante ; il le peint léger, insouciant pour tout ce qui n'étoit pas jeux, ballets, festins

et divertissemens de toute espèce, pendant que *Charles*, âgé seulement de t-un ans enfoncé dans son cabinet, courant ses royaumes, ne faisoit une action ni un pas qui n'eût lérêt pour objet. Dans la guerre lie, où il avoit eu *Léon X* pour cié, il n'avoit presque rien mis n en argent ni en troupes. C'é- ec l'argent que le pontife tiroit indulgences, sous prétexte d'une ade contre les Turcs, que l'em- eur paya les Allemands, amenés à son allié en nombre peu considé- rable à la vérité, mais suffisant pour e donner l'honneur d'avoir secondé puissamment le pape, et pour profiter ni-même de la conquête de presque out le Milanès. Pour le second dés- astre de *Lautrec*, *Charles-Quint* ne éta, pour ainsi dire, que ses drapeaux i *Sforce*. L'enthousiasme des Milanais it le reste.

Mais le chef-d'œuvre de sa politi- que, dans le dessein qu'il avoit de eprendre Fontarabie, de conserver e royaume de Navarre, et cependant e ne point exposer la Franche-Comté ux incursions des Français, fut d'obtenir pour cette province une neu- tralité par la médiation de la Suisse,

1522.

2.

Charles
fait déclarer
le roi
d'Angleterre
contre
la France.

1522.

et d'avoir fait déclarer *Henri VIII* contre *François I*. En passant d'Allemagne en Espagne, il aborda encore en Angleterre, représenta au roi qu'il c'étoit son rival qui avoit rompu ses expéditions d'Italie l'accorder préparé par leurs commissaires à Calais et dont le monarque Anglais s'étoit rendu médiateur et en quelque sorte garant; que *François* avoit frappé les premiers coups sans l'avertir, et par là mépriser l'arbitrage de *Henri*, que lui *Charles* réclamoit. Quant à *Wolsey*, qui paroissoit piqué d'avoir vu élire un autre pape après la mort de *Léon X*, il lui remontra que l'élection avoit été si brusque, qu'il n'avoit pas eu le temps de travailler les cardinaux et d'influencer leur choix, et il lui promit d'efforts plus efficaces pour une autre occasion. Enfin il sut si bien donner tout le tort à son rival, et échauffer l'Anglais, qu'il obtint de lui une ligue offensive et défensive contre la France.

Traité
de Windsor.

Elle fut signée dans le palais de Windsor. On y remarque ces articles : « L'empereur épousera en temps et lieu *Marie*, fille unique de *Henri* ». Elle avoit six ans, et lui vingt-deux, et c'étoit celle que le traité conclu au

Champ du Drap d'Or donnoit au daubinois. « Chacun des deux rois tiendra quinze mille hommes de pied et trois mille chevaux tout prêts à marcher contre l'ennemi, et celui des deux qui manquera à cette accord, payera quatre cent mille écus à l'autre ». Autre clause pécuniaire.

La France faisoit au roi d'Angleterre une pension de cent trente-trois mille écus; comme elle ne la payera plus, l'empereur se charge d'en faire une pareille, et une de quatre-vingt mille écus au cardinal *Wolsey*, en dédommagement de celle qu'il tiroit du roi de France.

En exécution du traité, l'Anglais verse par Calais son contingent sur le continent, l'empereur y joint le sien sur la frontière de Picardie, et ils forment ensemble une armée de trente-cinq mille hommes. La saison étoit avancée. On présuma dans le conseil que les ennemis ne tiendroient pas long-temps la campagne, et qu'ils seroient forcés de se retirer, s'ils ne prenoient pas quelque ville importante pour centre de leurs quartiers d'hiver. Ainsi on s'appliqua à mettre en bon état de défense celles qui étoient me-

Irruption en France.

1522.

nées. Les confédérés s'attachèrent à Hesdin. Plusieurs guerriers célèbres s'y jetèrent. Elle étoit bien munie. Les alliés la battirent pendant six semaines, et tourmentés par les frimats et les maladies, il levèrent le siège; mais en se retirant ils pillèrent, brûlèrent et firent un dégât affreux dans les campagnes. *Mézeray* remarque que dans cette même année *Soliman II* prit Rhodes, et en chassa les chevaliers qui depuis ont occupé Malte, et à l'occasion des horreurs commises dans la Picardie, il dit que « si l'infidèle arrachoit ainsi les che-
« veux aux chrétiens, leurs princes ne
« cessoient d'en déchirer les entrailles ». C'est énergiquement dépeindre guerres entre *François I* et *Char. Quint*, qui furent aussi cruelles que destructives.

Petites actions
de guerre.

1523.

Dans cette campagne les grandes actions furent rares, mais les surprises, les rencontres, les marches, les sièges, les retraites très-fréquentes, et toujours accompagnées de grande perte d'hommes des deux côtés. La pétulance de *François I* fut très-nuisible dans une occasion, dont il n'auroit dû se mêler. *Nicolas de Bossut*,

Armenr de Guise, tenté par le duc *Arscot*, général de l'empereur, fait semblant de prêter l'oreille à ses sollicitations, et promet de lui livrer sa place pour une somme convenue. C'est une ruse, afin de l'attirer et de le prendre lui-même quand il se présenteroit. *Bossut* en donne avis au roi, qui par un excès de bravoure plus que d'un jeune capitaine que d'un monarque, ou peut-être un sentiment de jalousie dont il a été soupçonné contre tous ses généraux, résout que l'affaire ne se passera pas sans lui. Il part en poste de Chambord, où il passe le printemps, et se rend à la Fère, accompagné d'une foule de courtisans et d'impreses à le suivre. Son arrivée fait éclat. *Arscot* en est averti. Il pense que ce rassemblement peut bien le regarder. Il étoit déjà en route, mais il rebrousse chemin, et le projet de *Bossut*, très-bien concerté, échoue d'autant plus désagréablement pour le roi, que ce coup manqué donna de la hardiesse aux ennemis. Ils se promenèrent librement sur ses frontières. Le duc de *Vendôme*, *Charles de Bourbon*, aïeul de *Henri IV*, qui commandoit les Français, ayant des ordres timidement limités, n'osa ha-

1523. sarder un combat, qui lui auroit été avantageux ; et lui-même courut risque d'être défait près d'un village nommé Audincton, où il éprouva échec, qui auroit été complet, sans le généreux dévouement d'un gendarme, nommé *Tignerette*. Il entend quelque mouvement à ses vedettes, s'avance pour en reconnoître la cause, est enveloppé par les ennemis, et le poignard sur la poitrine, il ne laisse pas de crier *allarme* ; on se met en défense, et l'armée, qui étoit déjà entamée d'un autre côté, est sauvée. L'ennemi respecta le dévouement de *Tignerette*, qui put jouir de sa gloire.

Ligue
pour exclure
les Français
d'Italie.

L'empereur et le roi abandonnèrent la guerre dans cette contrée à l'activité des commandans et des gouverneurs qu'ils y laissoient, et en rappelèrent plus grande partie de leurs troupes pour l'Italie, qui fixoit principalement leur attention. L'empereur s'étoit enparé du château de Milan. Il étoit content de l'état où il se trouvoit dans ce pays, et souhaitoit de n'y être pas troublé ; mais *François I* ne renonçoit pas à se retablir dans son Milanès, et commençoit à faire filer des troupes au-delà des monts sous l'amiral *Bonnivet*, qui s'emparoit des passages.

Charles-Quint n'espérant pas se mettre entièrement à l'abri des efforts des Français, essaya du moins de les retarder. Il employa l'autorité du pape, son ancien précepteur. *Adrien* somma le roi d'entendre à une trêve de plusieurs années avec l'empereur, afin que ce prince pût défendre l'Italie menacée par les Turcs, après la prise de Rhodes.

Mais cette exhortation à une trêve n'étoit rien, en comparaison d'une ligue à laquelle *Adrien* se prêta entre lui, l'empereur, le roi d'Angleterre, la république de Venise, les Seigneuries de Gênes, Florence, Sienne, Lucques et autres petits états, pour la défense de l'Italie contre tous les étrangers, principalement contre le roi très-chrétien; on ne parla pas des Turcs, parce que les Vénitiens, qui, voyant les désastres des Français, venoient de les abandonner, craignoient que *Soliman*, s'il étoit signalé dans la ligue, ne tournât ses armes contre eux. On

dit qu'*Adrien* se prêta à cette considération, parce que de lui-même il ne paroît pas avoir été propre aux intrigues politiques. Il étoit juste par caractère, et on le vit rendre à divers feudataires du S. Siège, plusieurs des

1523.

places qui avoient excité la cupidité de ses prédécesseurs et dont ils s'étoient emparés par des moyens violens. Il a passé pour un pontife sans ambition, renfermé dans ses devoirs religieux, et a mérité cette épitaphe assez étonnante pour un pape de ce temps : *Ici repose Adrien VI, qui n'estima rien de plus malheureux pour lui que de commander. Jules de Médicis, Clément VII lui succéda. Il étoit cousin germain de Léon X, et fils du malheureux Julien, assassiné par les Pazzi.*

Loin d'être déconcerté par cette ligne, François I n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur ses préparatifs. Il vendit des domaines, augmenta les impôts ordinaires, en mit de nouveaux, et créa des charges qu'il fit payer. Par tous ces moyens qui excitèrent des plaintes et des murmures, il amassa beaucoup d'argent et rassembla une forte armée, qu'il comptoit mener lui-même en Italie; mais des soins plus pressans le retinrent en France.

Procès intenté au connétable de Bourbon.

Le connétable de Bourbon vivoit splendidement à la cour, mais en homme mécontent. Sa maison étoit ouverte et pouvoit être considérée comme le point de ralliement de ces

sortes de gens qu'on a depuis nommés *Frondeurs*, censeurs assidus du gouvernement et du chef. *Bourbon* nourrissoit presque dès l'enfance une haine sombre contre *François I.* On dit que l'antipathie entre eux étoit poussée au point que, lorsque celui-ci n'étoit encore que comte d'*Angoulême*, ils pensèrent se battre pour un sujet assez léger. Le roi montant sur le trône lui avoit donné l'épée de connétable, mais *Bourbon* se plaignoit qu'en plusieurs occasions *François* lui avoit envié les plus belles fonctions de sa charge, soit en ne le mettant pas à la tête des troupes, dans des occasions importantes, soit en ne suivant pas ses avis.

Il jouissoit d'une très-grande fortune, par le mariage qu'il avoit contracté avec *Suzanne de Bourbon*, dont il étoit cousin issu de germain, et qui étoit fille de monsieur et de madame de *Beaujeu*. Ce mariage avoit été résolu principalement pour réunir les prétentions des deux branches de la même famille et prévenir un procès ruineux. Cette princesse mourut sans enfans. Tant qu'elle vécut, *Louise de Savoie*, mère du roi, et fille d'une sœur de monsieur de *Beaujeu*, retint

1523.

dans les bornes d'une galanterie aigüe, le goût qu'elle avoit pour le connétable; la mort de l'épouse présentée, dit-on, à la douairière l'occasion de déclarer sa passion. Elle lui offrit sa main, il la refusa, et même avec quelques mots de raillerie. « Or, » dit *Mézeray*, comme il n'est point « d'injure plus outrageante envers » ce foible sexe que le refus de « poursuites, la régente outrée d'un « mépris de *Bourbon*, se portant à « une extrême vengeance, le poussa » aussi à un extrême désespoir ». Elle intenta le procès qu'on avoit voulu prévenir, mit dans la suite de l'affaire toute l'ardeur d'une femme piquée, et employa avec chaleur tous les moyens que son rang et sa puissance lui fournissoient.

Idee
de la cause.

Il s'agissoit de savoir si les domaines de la maison de Bourbon étoient fiefs masculins ou féminins. Le connétable soutenoit qu'ils étoient régis par les règles de la loi salique, autrement il eût été justement évincé par la proximité de la duchesse. Celle-ci maintenoit au contraire, que ces domaines étoient fiefs féminins, non en ce sens, que les femmes pussent exclure leurs frères, même puînés, mais du moins

is autres collatéraux. Entre ces prétentions opposées, le droit n'étoit aussi facile à saisir que la prétention, qui pèse sur la duchesse, le communément supposer.

Depuis que la maison de France possédait la baronnie de Bourbon, il ne étoit point présenté d'exemple qui faire loi à cet égard, les princes ce nom ayant toujours eu des fils pour leur succéder; mais avant cette époque on en trouvoit plusieurs qui ont été interprétés diversement. Le premier et le plus remarquable de tous, est celui de *Marguerite*, fille d'*Archambaud VII* et petite-fille d'*Archambaud VI*, laquelle, en 1171, succéda sans trouble à ce dernier, quoiqu'il existât une branche masculine de *Bourbon-Mont-Luçon*, issue d'*Archambaud II*, trisaïeul d'*Archambaud VI*.

Marguerite eut deux maris. Du premier, *Gaucher de Vienne*, seigneur de *Salins*, et duquel elle fut mariée pour cause de parenté, procéda *Marguerite de Salins*, épouse de *Guillaume de Sabran*, seigneur de *Forcalquier*, Du second, qui fut *Guillaume Dampierre*, illustre pour avoir été

1523.

par les femmes la tige comm
maisons de *Bourbon* et d'*A*
elle eut *Archambauld VIII*,
Bourbon, *Guillaume de Da*
comte de Flandre par sa femme
plus *Gui* et *Combault de*
qui laissèrent une postérité. *A*
de *Gui de Dampière*, la com
Forcalquier, apparemment
aînée, réclama la baronie de
contre *Archambauld VIII*, l'aîné
ses frères utérins. Il y eut procès
devant *Philippe-Auguste* et
lement. *Archambauld* prouva
baronie de *Bourbon* ne pouv
démembrée, ni devenir le part
femmes qu'à défaut des mâles. *A*
telle renonça à ses prétentions, re
nant un dédommagement, et
transaction fut autorisée d'une
de *Philippe-Auguste*, sous
de 1211.

Mais ce titre qui confirme l'ex
des femmes, en concurrence avec
frères, préjuge-t-il qu'elles doivent
être évincées par d'autres collatéraux
et qu'elles puissent être privées
exemple, de l'héritage d'un père,
en voir investir un oncle, ou ses de
dans mâles ? On peut dire à cet égard

que le droit contraire avoit assez généralement prévalu par l'usage, et que, le royaume de France excepté, c'étoit une chose ordinaire, lorsque les héritiers mâles étoient éloignés, de voir les grands fiefs qui n'étoient point apages, passer aux femmes, et de celles-ci dans des maisons étrangères, et que celle de *Bourbon* elle-même en fournissoit plus d'un exemple. La baronie de Bourbon, en effet, étoit entrée dans la maison de Bourgogne par *Agnès de Bourbon*, arrière-petite fille d'*Archambauld VIII*; et de celle-ci, dans celle de France, par le mariage de *Béatrix*, fille d'*Agnès*, avec *Robert de Clermont*, fils de *St. Louis*; et chaque fois, sans qu'il paroisse d'opposition, soit de la part des comtes de Flandre, descendans de *Guillaume de Dampière*, soit des deux autres frères d'*Archambauld VIII*. Cet exemple étoit d'autant plus favorable à la duchesse d'*Angoulême*, que, par sa mère, elle étoit petite-fille de *Charles I*, duc de *Bourbon*, de la même manière que *Béatrix* étoit petite-fille d'*Archambauld IX*, fils du huitième.

La contestation se compliquoit encore, et de la diversité des titres aux-

1523.

quels les *Bourbons* avoient acquis les domaines particuliers dont ils avoient accru leur domaine originaire, et des dispositions diverses qu'ils avoient faites eux-mêmes à ce sujet.

Jean de Bourbon, qui fut duc après *Louis II, le Bon*, son père, l'un des tuteurs de *Charles VI*, épousa en 1400, *Marie de Berry*, fille du duc de *Berry*, frère de *Charles V*. Le duc de *Berry* ne laissoit point d'enfans mâles, et la totalité de son apanage devoit retourner à la couronne. Cependant, en faveur du mariage de sa cousine, *Charles VI*, de l'avis de son conseil, consentit à ce que le duché d'Auvergne, et le comté de Montpensier fussent détachés de ce même apanage, pour en faire la dot de la princesse ; mais sous la réserve, toutefois, qu'à l'effet de dédommager la couronne de son droit de retour en cette occasion, les domaines des ducs de *Bourbon* y deviendroient reversibles, à défaut d'hoirs mâles issus de ce mariage. Le duc *Louis*, séduit par les avantages qu'il rencontroit dans cette alliance, acquiesça à cette condition, sans égard aux droits que la branche de la *Marche* avoit à ces héritages au

même défaut. Depuis, soit de plein gré, ou par artifice, sur des motifs légitimes contestables, le petit-fils de *Jean, d'Alençon*, duc de Bourbon, et *Jean II*, de celui-ci, obtinrent de *Louis, d'Orléans*, frère du duc d'Alençon, et aïeul du connétable, une renonciation absolue, tant pour lui que pour sa postérité, à l'expectative des domaines des ducs de *Bourbon*. Enfin, en 1473, par le contrat de mariage de *Pierre de Bourbon*, sire de *Beaujeu*, frère de *Jean II*, et duc après lui, avec *Anne de France*, fille de *Louis XI*, cette renonciation fut de nouveau consolidée par l'abandon qui y étoit fait des mêmes domaines, pour être réunis à la couronne, en cas qu'il ne provint pas d'enfants mâles de ce mariage. Ainsi n'avoit voulu *Louis XI*, pour faire payer l'honneur de son alliance. Il se trouvoit à la vérité dans le contrat une clause conservatrice, mais à peine sensible, et telle qu'elle devoit être libellée, pour ne pas effaroucher le volontaire et ombrageux monarque : *en tant qu'il peut toucher audit futur époux, pour le présent et pour l'avenir*.

A la mort de *Louis XI*, les deux

1523.

époux se voyant sans enfans, et pres de se donner réciproquement des témoignages de leur estime, obtinrent facilement du jeune roi, leur élève, des lettres patentes, non-seulement déroatoires à la clause de leur contrat, mais qui leur permettoit encore de disposer de leurs biens, par telle donation mutuelle et perpétuelle qu'ils entendraient. Cette latitude de disposition inquiéta *Gilbert de Montpensier*, fils de *Louis*, et cousin-germain du duc. Il réclama au parlement contre l'abandon de son père. Mais le duc lui-même, frappé de la justice de ses prétentions, s'empressa d'y faire droit, et par une transaction de 1488, passée à Chinon, il consentit à ce que tous ses biens substitués passassent à la branche de *Montpensier*, s'il venoit à mourir sans enfans mâles. Cependant, au bout de trois ans, devenu père de *Suzanne de Bourbon*, il vit avec regret la fortune de cette princesse compromise également par ses anciens et ses nouveaux engagements.

Charles VIII n'existoit plus, et *Louis XII* occupoit le trône. Si ce prince tenoit à l'exécution du contrat de mariage, les biens du duc devoient être réunis au domaine, puisqu'il n'a-

voit pas de fils; et, si le roi vouloit bien s'en départir, la transaction de Chinon le lioit de la même manière du côté des *Montpensiers*. Il ne falloit pas moins que l'entremise de l'autorité souveraine pour le soustraire à ce double inconvénient. Mais *Louis XII*, qui avoit eu tant à se plaindre d'*Anne de France*, seroit-il bien disposé à lever ces obstacles? Le duc en courut les hasards, et reconnut bientôt que *Louis* n'avoit point émis de vaines paroles, quand il avoit dit que le roi de France oublioit les injures du duc d'*Orléans*. *Louis* s'empessa de seconder le vœu des deux époux, en ratifiant les lettres patentes de son prédécesseur. Mais le jeune *Louis*, comte de *Montpensier*, fils de *Gilbert* et frère aîné de *Charles*, depuis connétable, crut devoir les attaquer avec chaleur au parlement, ainsi qu'avoit fait son père à l'égard de *Charles VIII*. Il devoit son éducation au duc *Pierre*, et celui-ci paroissoit le destiner à devenir un jour son gendre. Ce procédé le révolta. Il tourna dès-lors ses vues sur le duc d'*Alençon*; les communiqua au roi, qui y applaudit, et qui en faveur de cette alliance donna de nouvelles lettres patentes, par lesquelles, frus-

1523.

trant les *Montpensier* de l'expectative des domaines des ducs de *Bourbon*, il déclaroit ces domaines transmissibles dans la maison d'*Alençon*, à l'époque du mariage du duc avec la jeune *Suzanne de Bourbon*. Dans l'impossibilité de faire valoir ses droits contre l'autorité souveraine, *Montpensier* se réfugia dans les camps, et espéra se faire accorder, par le mérite de ses actions, la justice qu'on refusoit peut-être à son obscurité. Le recouvrement du royaume de Naples, qui fut en partie son ouvrage, fixa en effet sur lui les regards de *Louis XII* : en récompense de ses exploits, le roi lui destinoit, dit-on, *Germaine de Foix*, sa nièce, et la couronne même de Naples, lorsque le jeune prince, qui venoit de rendre les derniers devoirs à son père, inhumé cinq ans auparavant sans honneurs, sur les bords de la mer, près de Pouzzoles, voulut se donner la funeste consolation de repaître un instant ses regards du triste spectacle de ses dépouilles; mais à peine le cercueil fut-il ouvert, que succombant à la douleur qui l'oppressa, il s'acquît d'autres titres à la gloire, comme la victime et le héros de la piété filiale.

Deux ans après, le duc *Pierre* mou-

it. A ses obsèques le héraut, après avoir crié trois fois : *Notre bon duc Pierre II est mort*, n'avoit pas ajouté : *Vive le duc Charles II !* mais *vivent les dames et Damoiselle Duchesses Bourbon et d'Auvergne !* Le jeune Charles, âgé de quatorze ans, filleul de la duchesse de Bourbon et élevé avec elle, lié par la reconnoissance et surtout par son âge, ne pouvoit réclamer ses droits. Son tuteur s'en chargea, et s'acquitta de ce soin avec autant d'adresse que de bonheur. C'étoit Louis de Bourbon-Vendôme, prince de la Roche-sur-Yon, beau-père du jeune Charles, dont il avoit épousé la sœur. Ce prince habile sut tellement ménager les préjugés de la duchesse de Bourbon, qu'il tira d'elle la permission de mettre à couvert les droits de son pupille par des protestations. Une circonstance lui avoit facilité l'accès dans l'esprit de la princesse ; depuis long-temps elle comparoit le duc d'Alençon avec le jeune Charles, son élève : la nullité du premier avoit affoibli la bonne volonté qu'elle avoit autrefois conçue pour lui, et détourné ses premières pensées pour les porter sur son propre ouvrage ; mais ces idées

1523.

n'étoient encore que vagues , et telles pourtant , que loin d'être choquées des réclamations de son filleul , elle l'encouragea dans ses démarches à la cour , en lui procurant elle-même les moyens d'y paroître avec éclat. Le prince de la *Roche-sur-Yon* plaida avec plus de vivacité encore , auprès du roi , la cause de son jeune frère. Il représenta l'injustice de la spoliation , et sur-tout le danger de rappeler les temps de troubleux des ducs de *Bourgogne* , cumulant sur une seule tête les biens immenses de deux maisons aussi puissantes que celles des ducs d'*Alençon* et de *Bourbon*.

Frappé de ces raisons , *Louis XII* chargea une commission , composée de seigneurs , de ministres et de juriscultes , de vérifier les prétentions de *Charles* et celles de *Suzanne*. Les droits du premier furent trouvés incontestables ; mais il paroissoit dur de dépouiller la jeune princesse d'un héritage dont son père avoit joui , et que l'autorité royale lui avoit garanti tant de fois. Un expédient se présentoit naturellement pour accommoder tous les intérêts : c'étoit d'unir les deux prétendans. Il fut indiqué à *Louis XII* , qui l'adopta avec chaleur , et qui

fit son affaire de le proposer à la duchesse de *Bourbon*. On juge aisément à ses dispositions, si elle écouta favorablement cette ouverture. Le contrat fut passé en 1505. *Louis* voulut qu'il fut discuté solennellement dans une assemblée de princes, de grands, d'évêques et de magistrats, présidés à son défaut par le cardinal d'*Amboise*. Il fut stipulé que les deux époux se feroient une donation mutuelle de tous leurs biens, et qu'à défaut d'enfans, *François de Bourbon*, frère de *Charles* (celui qui fut tué à Marignan), seroit leur héritier. *Louis XII* saisit généreusement cette occasion de renoncer, tant pour lui que pour ses successeurs aux droits que *Louis XI* avoit voulu s'acquérir sur les domaines de la maison de *Bourbon*. A toutes ces dispositions, il faut ajouter enfin la dernière volonté de *Suzanne*, qui confirma son contrat de mariage, en instituant de nouveau son mari pour son héritier.

Tels sont les faits que commentoient à leur gré les avocats des diverses parties : *Poyet*, qui fut depuis chancelier, pour la duchesse d'*Angoulême*, *Lizet* pour le roi, et *Montholon* pour le connétable. Il est sensible que la solution de la difficulté tenoit à savoir

Séquestre
des biens du
connétable.

1543.

jusqu'à quel point pouvoient être légitimes et obligatoires des usages contraires, des concessions incertaines, des abandons équivoques, des reconnaissances douteuses, des accords opposés, des édits enfin et des déclarations contradictoires, et par conséquent aussi, jusqu'à quel point chacune des parties pouvoit s'autoriser de ces divers titres. C'est ce qu'il n'étoit pas facile de distinguer bien clairement. Après onze mois de débats, un arrêt du parlement appointa les parties au conseil, et mit en attendant les biens en litige sous le séquestre. Si le projet de dépouiller *Bourbon* n'étoit pas encore consommé, il étoit présumable; le connétable n'en fit aucun doute, et reconnut que du plus riche seigneur de la cour, il alloit devenir le plus pauvre : le dépit d'être amené à cette alternative d'être ruiné, ou époux malgré lui, lui fit trouver bonne et légitime toute manière d'échapper à ce danger.

Il conspire
contre l'état.

Pendant qu'il rouloit dans sa tête divers projets de vengeance, *Charles-Quint*, attentif à profiter de toutes les occasions de nuire au roi, le fit sonder secrètement, et le trouva accessible à la séduction. L'empereur lui offroit

lans ses états un asyle contre les persécutions de la mère et la connivence du fils , et s'il vouloit sincèrement s'attacher à lui une des trois plus belles charges d'Espagne, des terres considérables valant cent mille écus de rente, et sa sœur *Eléonore*, veuve d'*Emmanuel le Grand*, roi de Portugal, mariage. Dans le partage insensé que se faisoient du royaume les alliés de *Charles-Quint*, *Bourbon* devoit ajouter à ses domaines la Provence et le Dauphiné; l'empereur recevoir le Languedoc, la Bourgogne, la Champagne et la Picardie; et le reste appartenir au roi d'Angleterre.

Les courtisans qui entouroient *Bourbon* n'étoient pas tous adorateurs serviles de ses volontés. *Jean de Poitiers*, comte de *Saint-Valier*, capitaine de deux cents archers de la garde du roi, et qui avoit toute la confiance du connétable, fut instruit par lui-même de ses coupables engagements. Il lui fit les plus fortes remontrances, et l'exhorta de la manière la plus pathétique à se départir de ses liaisons avec l'ennemi de la France : mais, plus inconséquent que celui qu'il cherchoit à persuader, il se laissa séduire lui-même, et consentit à être le dépositaire du chiffre

Sa conspiration est découverte.

Sa fuite.

1523.

entre le connétable et l'empereur. Il n'en fut pas de même de deux gentilhommes normands, d'*Argouges* et *Matignon*, aussi sincèrement attachés à *Bourbon*, lequel avoit compté sur eux pour livrer la Normandie au roi d'Angleterre. Informés par un tiers de commission criminelle dont il les chargeoit, et forcés d'opter sur-le-champ entre le salut du prince et le danger de la patrie, ils se crurent obligés d'avertir le roi. *François*, comptant ramener le prince par la confiance la douceur, va le trouver à Moulins, où il faisoit le malade, lui déclare qu'il est instruit, le prie, le conjure d'ôter de son esprit les fâcheuses idées qui le tourmentent, et lui promet parole de roi, que s'il perd son procès, il lui rendra toutes ses terres. Le connétable avoue qu'il a été sollicité par l'empereur; mais il proteste qu'il n'a donné aucun consentement à ses offres, prie le roi de ne point douter de sa fidélité, et promet, en preuve de sa bonne foi, de le suivre à Lyon, sitôt que sa santé le lui permettra. En effet, il se met en route; il marche lentement en litière, incertain, inquiet, bourrelé de remords. Le combat de ses idées le porte à se

1523.]
tourner du chemin, et à gagner sa
teresse de Chantelle, pour y ré-
chir à tête reposée sur sa situation,
prendre plus mûrement une der-
ère résolution. *Le perfide*, s'écria
roi, en apprenant cette retraite,
bonté auroit dû lui crever le cœur.
s puisqu'il veut périr, qu'il pé-
; et il donne ordre de l'investir
Chantelle. Là plusieurs fâcheuses
ouvelles, arrivées en même-temps,
blent le malheureux prince et le
it dans le précipice. Il apprend
son procès est perdu, que le roi
a fait arrêter l'évêque d'Autun,
n c fident, chargé de lui porter
l'hc mage de sa fidélité, mais sous
l'injurieuse réserve de la restitution de
ses biens; qu'il a fait fouiller ses
malles et visiter ses papiers, et que
des troupes s'approchent pour le saisir
lui-même. *Bourbon* ne délibère plus.
Il part avec un seul gentilhomme nommé
Pomperant, se faisant passer pour
son valet: il traverse le Dauphiné et
la Savoie, innondés de troupes, qui
se rendoient en Italie, et où l'on
ne pouvoit s'attendre à le rencontrer,
gagne de là la Franche-Comté, passe
par l'Allemagne et arrive en Italie,
après avoir couru les plus grands dan-

1525.

gers tant qu'il fut en France, parce qu'en effet on avoit répandu autour de lui beaucoup de troupes, pour s'assurer de sa personne s'il vouloit se sauver.

Le Saisie de ses biens et punition de ses complices.

Son évasion le déclara coupable : le roi fit saisir tous ses biens, mit garnison dans ses châteaux, fit arrêter ceux de ses officiers et de ses courtisans qui paroissoient ses confidens les plus intimes. Comme le fugitif étoit parent ou allié des plus grands seigneurs ; comme le peuple se prononçoit en faveur d'un prince estimable, qu'on croyoit victime de la passion d'une femme et d'une intrigue de cour ; comme enfin les soldats et beaucoup de généraux ne se cachent pas d'une prévention pour leur connétable, qu'ils regrettoient et plaignoient, le roi prit les mesures convenables aux circonstances. Il appela auprès de lui les seigneurs douteux, afin de les mieux surveiller ; retira des lieux exposés les garnisons et capitaines suspects, et en substitua d'autres. On fit faire le procès aux détenus. Le seul *Poitiers de Saint-Valier* fut condamné à mort, mais il eut sa grâce sur l'échafaud. Il la dut à l'impression que fit sur le roi la beauté de *Diane*, sa

le i , qui étoit venue implorer
 g e de son père. Quelques au-
 t rit que ce pardon n'avoit
 u qu'au prix d'un sacrifice
 le; mais entre plusieurs
 détruisent cette imputation,
 citer la grâce elle-même, qui
 t q la commutation de la peine
 mort en celle d'une prison per-
 uelle.

1523.

Arrivé en Italie, *Bourbon* croyoit Bourbon com-
mande
l'armée impé-
riale
en Italie.
 u'il alloit être sur-le-champ appelé
 Espagne pour y présenter sa main
Eléonore et recevoir la sienne;
Charles-Quint n'étoit pas hom-
 donner ainsi sa sœur à un fu-
 t, sans savoir auparavant quel pro-
 il pouvoit en tirer. Il lui fit insinuer
 avoit besoin en Italie de sa ca-
 et lui donna le commande-
 t de l'armée qu'il opposoit à *Bon-*
 , avec la précaution de lui ad-
 re *Lannoi*, vice-roi de Naples,
 général de confiance.

La défection de *Bourbon* auroit em-
 le roi, si le connétable avoit
 joindre quelque cavalerie française
 l'infanterie allemande qui l'attendoit.
 A rarement il avoit promis à l'em-
 reur ce secours de cavalerie, qui
 devoit être composé de la noblesse

La France
 attaquée
 de plusieurs
 côtés.

1523.

ral, trompé par des émissaires de *Colonne*, se contenta de l'observer, dans l'espérance de l'affamer. Cependant, hors d'état de garder tous les passages, les vivres entroient, même abondamment, malgré lui, et pour n'être pas coupé lui-même de ses magasins par les alliés, auxquels il avoit par lenteur laissé le temps de se réunir, il se vit contraint de quitter sa position et de repasser le Tésin.

Ravitaillement de Crémone.

Sans la constance du capitaine *Janot d'Herbouville*, les Français auroient perdu le château de Crémone, leur dernière place de défense. Le chevalier *Bayard* y arriva à travers les postes de l'armée de l'empereur, rétablit la communication en Italie et devenue plus forte que celle du roi de France. *Janot* avait si bien inspiré sa valeur à ses soldats, et tellement gagné leur confiance, qu'ils, déterminés à ne se pas rendre, ils se contentèrent avec lui des dernières extrémités de la famine, et en furent victimes comme lui. Quand *Bayard* entra dans la citadelle, il n'y trouva que sept hommes résolus de mourir de faim comme leurs compagnons, si on ne fût pas venu à leurs secours. Ils étoient exténués, desséchés, et ayant à peine figure humaine. Exemple mémorable

d'une bravoure réfléchie et persévérante, plus rare que l'impétuosité du courage.

1523.

Après avoir passé le Tésin , *Bonnivet*, avoit pris ses quartiers d'hiver ; il avoit licencié une partie de son infanterie, pour en économiser quelques mois de solde, et avoit permis à la plupart de ses gendarmes d'aller se recruter en France ; il étoit enfin dans la plus grande sécurité, lorsque les alliés, que ne commandoit plus *Prosper*, mais *Bourbon*, *Lannoi* et *Pescaire*, traversèrent le fleuve avec le dessein de lui couper les vivres. *Bonnivet*, pris au dépourvu, et quoiqu'inférieur en nombre, leur présenta vainement la bataille ; ils espéroient l'avoir à discrétion, sans combattre. Leurs mesures furent si bien prises, qu'ils lui coupèrent la communication avec toute espèce de secours, et qu'ils lui enlevèrent même la ressource de la retraite. *Bonnivet* l'ordonne cependant, et trompa un ennemi qui croyoit l'avoir enfermé ; mais il fut vivement poursuivi par *Bourbon*, que sa haine rendoit vigilant.

Retraite
de
Romagnano.
1524.

Quelque diligence que fît *Bonnivet*, les ennemis l'atteignirent à Romagnano, près d'un pont sur la Sésia, par où

Mort
de Bayard.

1524.

défilait l'armée. Il se mit à l'arrière-garde avec un corps de gendarmerie pour couvrir son infanterie, et dès la première charge, il fut grièvement blessé. Forcé de se retirer, il laissa le commandement au comte *Saint-Pol*, frère du duc de *Vendôme*, au capitaine *Vandenesse*, frère de *la Palice*, et au chevalier *Bayard*, toujours chargé des emplois les plus périlleux. Il remit à ce dernier, comme au plus digne, son bâton de général. Honneur tardif, mérité depuis longtemps, et dont le brave chevalier ne devoit jouir qu'un moment ! *Vandenesse* fut tué sur-le-champ ; et *Bayard*, dans la même charge, reçut un coup d'arquebuse qui lui rompit les reins. Affoibli par le sang qui sortoit de sa blessure, la douleur ne lui permettant pas de souffrir le mouvement du cheval, il se fit descendre et appuyer contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. *Bourbon*, passant auprès de lui, et poursuivant les fuyards, le reconnut, lui témoigna toute la part qu'il prenoit à sa situation, et combien il avoit pitié de son état. *Ce n'est pas de moi ! monsieur*, lui répondit le mourant, *c'est de vous qu'il faut avoir pitié. Je meurs en homme*

ien ; mais vous qui êtes Fran-
 et prince du sang de France ,
 avez aujourd'hui , contre votre
 eur et votre serment , les livrées
 pagne sur les épaules , et les
 à la main toutes teintes du
 des Français. Bourbon passa
 is , sans rien répliquer. Le mar-
 de Pescaire , général espagnol ,
 resser une tente sur le blessé.
 vice-roi Lannoi , pour le mettre
 commodément , revenant de la
 suite des Français , le fit porter
 sa propre tente , où il rendit son
 à Dieu. Faute de prêtre , il s'étoit
 nument confessé à son maître d'hô-
 et mourut les yeux fixés sur la croix
 on épée. « Chevalier sans reproche ,
 il avoit su joindre , ce qui est
 és-rare , dit Mézeray , les vertus
 ilitaires avec les vertus chrétiennes ,
 la douceur et la courtoisie avec
 hardiesse et la valeur ». Il vécut
 : les camps et sans assiduités à
 dur ; aussi ne voit-on pas qu'il ait
 us de ces dignités lucratives , qui
 quelquefois la récompense de
 lation ; mais il eut l'estime gé-
 le. Ce fut de lui , simple cheva-
 , que François I , ainsi qu'on l'a
 voulut recevoir l'ordre de la che-

1524.

valerie sur le champ de bataille, après la victoire de Marignan. Sa vie a été écrite par son secrétaire, avec une naïveté qui inspire autant de confiance pour l'écrivain que d'admiration pour le héros. Le comte de *St.-Pól* acheva la retraite, et trouva à Suze un secours, qui arrivé quinze jours plutôt, eût prévenu ce désastre et ceux qui suivirent.

L'Italie
abandonnée
par
les Français.

Cette défaite ayant contraint de nouveau les Français à quitter l'Italie, y donna à l'empereur une prépondérance absolue. Il l'exerça sous le nom de *Marie Sforce*, qu'il reproduisit encore, et qu'il établit dans le Milanès, moins par affection pour ce prince que pour ne pas montrer trop tôt le desir qu'il avoit eu de s'approprier ce beau duché, ou de le faire passer au prince *Ferdinand*, son frère, et, de manière ou d'autre, en enrichir la maison d'Autriche. *Clément VII*, successeur d'*Adrien*, n'auroit voulu pour voisins ni l'Autrichien, ni le Français, princes dont la trop grande puissance lui portoit ombrage. Il refusa de persévérer dans la ligue, à laquelle *Adrien*, son prédécesseur, avoit eu la complaisance de condescendre, et en fit retirer même les Vénitiens. *Charles-Quint* laissa mûrir ses

projets sur l'Italie dans une espèce d'inaction à l'égard de cette contrée, et appliqua ses soins à une invasion

France qu'il méditoit, lui, pour ses intérêts, et *Bourbon*, pour tirer vengeance éclatante de sa disgrâce.

Dans cette intention le connétable se proposoit d'entrer par le Lyon-^{Bourbon fait le siège de Marseille.} nais, contigu à ses anciennes possessions, d'où il se flattoit de voir accourir près de lui les vassaux de ses terres, ce qui feroit un dépit mortel au roi; mais *Charles-Quint* ordonna que l'invasion commençât par Marseille, dont la prise lui donneroit sur la Méditerranée un port commode pour ses expéditions d'Italie. Il fallut que *Bourbon*, contre sa conviction intime, obéît à un monarque étranger, duquel il se croyoit en droit d'attendre de la déférence; première punition du rebelle connétable: puis, qu'il se vit adjoindre dans le commandement, sous le titre de lieutenant, *Pescaire*, général espagnol, plus maître que lui par la confiance de l'empereur, et qui le contrarioit en tout; seconde mortification, bien sensible pour un homme que le seul désagrément de ne pas voir adopter ses avis, avoit commencé à révolter contre son souverain naturel.

1524.

Aucun de ses anciens amis ne s'ébranla pour lui ; au contraire il put connoître, par leur conduite et par les discours qui parvinrent à ses oreilles, l'horreur que leur inspiroit sa trahison. Commandant dans cette armée, le malheureux connétable y étoit réellement comme un étranger et un homme suspect.

Il est forcé
de le lever.

A la pénible affection de l'ame qu'on doit lui supposer, de ne pouvoir donner, sans rougir, des ordres contre les Français, qu'il combattoit, se joignirent des contre-temps fâcheux. La flotte espagnole, envoyée pour bloquer le port de Marseille, fut battue et dispersée par *André Doria*, amiral Génois au service de la France, quoique Gênes fut alors sous la domination de l'empereur. L'argent que *Charles-Quint* avoit promis ne vint pas, parce que les états d'Espagne refusoient d'en donner. Les troupes, mal payées, servoient mollement et désertoient. Les sorties étoient fréquentes, et toujours à l'avantage des assiégés. *Bourbon* tint ferme, néanmoins, pendant six semaines, et ne leva le siège que quand il sut que le roi n'étoit plus qu'à une journée de lui, avec une puissante armée. Il plia bagage à la

et fit briser son artillerie par mortars, qu'il chargea sur le dos des Français. Les soldats, vivement pressés, jetèrent leurs armes pour fuir plus facilement, et quand ils furent rassemblés du côté de Gênes, par où ils se retirèrent, il se trouva plus d'un tiers de cette grande armée incapable de servir faute d'armes.

celle du roi, au contraire, étoit dans le meilleur état; il délibéra s'il se mettroit lui-même à la poursuite des ennemis, ou s'il abandonneroit tout à ses capitaines. Ses plus ha-

Le roi délibéra s'il menera lui-même l'armée en Italie.

conseillers l'exhortoient à ne point quitter le royaume. Il étoit en ce moment menacé de nouveau par le roi d'Angleterre en Picardie, et il ne devoit pas se croire en sûreté du côté de la Flandre et de l'Allemagne;

l'empereur pouvoit faire une irruption dangereuse sur la Bourgogne et la Champagne. Sa mère elle-même, duchesse d'Angoulême, qui connoissoit l'impétuosité de son fils et son amour chevaleresque, fit tous ses efforts pour le détourner de la résolution de passer les monts. Il se refusa à toutes instances, et la nomma regente pendant son absence.

1524.

Il entre en
Italie.

François I entra en Italie, comme autrefois *Charles VIII* et *Louis XII*, avec une armée brillante, formidable, crue invincible quand on la regardoit : quatorze mille Suisses, six mille lansquenets, dix mille autres fantassins français et italiens, le roi de Navarre, plusieurs princes étrangers, quatre princes du sang, le grand écuyer, le grand maître de la maison du roi, trois maréchaux de France, *Chabannes*, *Foix*, *Montmorenci*, la principale noblesse, et les plus grands seigneurs du royaume, dont la suite en écuyers, chevaliers, et compagnies de gendarmes, composoit une cavalerie nombreuse, superbement équipée.

Conquête
du Milanès

Il alla droit à Milan, qui ouvrit ses portes; conquête plus brillante qu'utile, parce que cette ville, sans être attaquée, devoit être nécessairement le prix du vainqueur; et cette conquête même fut une faute parce que le peu de temps que le roi y mit en donna assez à l'armée fugitive de Marseille, armée délabrée, sans armes, sans artillerie, sans munitions, de se pourvoir de tout; au-lieu qu'attaquée sur-le-champ elle auroit été dispersée et absolument détruite. L'em-

pereur en étoit dans de grandes inquiétudes. Du fond de son cabinet en Espagne, il fit proposer une trêve pendant laquelle on traiteroit de la paix : le pape joignit ses instances. Mais soit que le roi regardât les conditions qu'on offrit comme insuffisantes, ou présentées seulement pour retarder ses progrès, soit qu'il eût des projets ultérieurs, il refusa la trêve. En même temps, il envoya un fort détachement de son armée du côté du royaume de Naples, afin d'y retenir les troupes que l'empereur en pourroit tirer, où même, à ce qu'on croit, pour en préparer la conquête.

1524.

François affoiblit ainsi son armée, dans un temps où il avoit besoin de toutes ses forces contre la ville de Pavie, qu'il assiégeoit. Il se flatta d'abord de l'emporter d'assaut ; mais *Lannoi* et *Pescaire* y avoient jeté l'élite de leurs troupes, et elles étoient commandées par *Antoine de Lève*, soldat de fortune, et général plein de génie et de ressources. Toutes les attaques des Français furent repoussées. Le roi se détermina à la prendre par famine : mais pendant qu'il se consumoit sous ses murailles, les ennemis recevoient des renforts levés en Italie ;

Siège de Pavie.

1525.

1525.

et *Bourbon* avec l'argent qu'il eut l'art d'obtenir du duc de *Savoie*, frère de la duchesse d'*Angoulême*, son ennemie, leur en amena d'Allemagne, où il alla lui-même faire des recrues; et où sa réputation de bravoure et d'habileté, lui fit trouver des soldats empressés de voler sous ses drapeaux.

Bataille
de Pavie.

Le roi est
fait prison-
nier.

Ainsi renforcés, les généraux de l'empereur se trouvèrent en état d'affronter l'armée royale, et de ravitailler Pavie. *Bourbon* qui sans argent et sans vivres, ne pouvoit disposer long-temps de ses troupes, recherchoit le combat. *François* qui, pour cette raison, auroit dû l'éviter, abusé par ses idées chevaleresques le provoquoit lui-même, défioit *Pescaire* et s'indignoit du conseil de lever le siège, et de fuir sur-tout devant un rebelle. En vain la *Trémouille*, *Chabannes*, *de Foix*, *Louis d'Ars*, le conjuroient de ne point confier au hasard d'une bataille une victoire qu'il tenoit entre ses mains; en vain le pape instruit de la détresse des troupes impériales, lui faisoit passer secrètement le même avis; *Bonnivet* étoit d'un avis contraire, il promettoit le succès, il fut seul écouté, et l'armée attendit l'ennemi dans ses lignes. Elle y fut

attaquée à la pointe du jour du 26 février. Le marquis *du Guast* força le quartier du duc d'*Alençon*, beau-frère du roi, pénétra dans Pavie et dégagea *de Lève*. Cependant *Galiot de Genouillac*, grand-maître de l'artillerie, la dirigeoit si habilement, que chaque volée emportoit des lignes entières. Les impériaux, pour se mettre à l'abri, cōurent s'enfoncer dans un vallon voisin. Le roi croit qu'ils fuient, et se met à leur poursuite. *Galiot* lui représente vainement que c'est l'affaire de l'artillerie de les détruire, et qu'il n'est pas opportun qu'il change de position : il veut absolument payer de sa personne, et se place entre eux et ses batteries, dont il interrompt ainsi l'effet. *Chabannes* à la droite, et le duc d'*Alençon*, à la gauche, sont forcés de le suivre pour le soutenir. Le premier attaqué de front par les Italiens, et en flanc par *Bourbon* qui avoit percé entre lui et le roi, voit son aile se dissiper. Lui-même est demonté, fait prisonnier, et massacré sur le champ de bataille par un furieux, qui se vit disputer sa rançon. Le second fit sonner la retraite sans combattre et abandonna le roi à son courage. Le marquis de *Pescaire* l'attaquoit avec

1525.

des moyens nouveaux qui déconcertèrent long-temps les braves qui l'accompagnoient. Des Basques agiles cachés derrière sa cavalerie apparoissent tout-à-coup, font feu à bout portant sur la gendarmerie française, se dispersent, regagnent leur poste, rechargent à l'abri, reparoissent et continuent cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils aient éclairci les rangs ennemis, où leurs coups s'adressent de préférence aux officiers. La *Trémouille*, *Louis d'Ars*, le maréchal de *Foix* perdirent ainsi la vie sous les yeux du roi. Cependant une charge vigoureuse rétablit le combat. *Pescaire* est repoussé, renversé, foulé aux pieds des chevaux. Heureusement pour lui, les autres généraux, et sur-tout *Bourbon*, qui n'avoient plus d'adversaires à combattre, purent venir à son secours. Les Français sont accablés par le nombre et ne combattent plus que pour sauver le roi. Il n'en étoit plus temps. Tous ses défenseurs avoient été moissonnés à ses côtés, lui-même étoit blessé, et réduit à lui seul, il refusoit encore de se rendre. *Pompérant* l'apperçoit dans ce danger, il vole à lui, se fait jour au travers des assaillans, pare les coups qu'on lui porte, se fait connoître,

supplie de mettre fin à une résis-
aussi inutile que dangereuse ,
propose de se rendre à *Bour-*
qui étoit peu éloigné. *Plutôt mou-*
, répond le monarque , *que de*
er ma foi à un traître. Mais
appelle le vice-roi. Lannoi ar-
rive ; le roi lui présente son épée. Il
la reçoit à genoux et en lui baisant
la main avec le plus grand respect.
Le maréchal de *Montmorenci* détaché
la veille dans un poste éloigné du
champ de bataille s'empresse , au bruit
du canon, de rejoindre l'armée. Mais
le sort du combat étoit fixé quand
il arriva. Il se vit enveloppé de toutes
parts et contraint de se rendre pri-
sonnier.

Dans cette journée fut répandu le
plus pur sang de la France. Elle coûta
huit mille hommes tués sur le champ
de bataille, ou qui moururent de leurs
blessures. Dans ce nombre se trou-
voient les plus grands seigneurs, et il
y eut peu de familles distinguées qui
n'eût à pleurer quelqu'un des siens.
Le nombre des prisonniers étoit si
considérable que faute de pouvoir les
nourrir, il fut donné ordre à tous
ceux qui n'ayant point de grade dans
l'armée, étoient censés ne pouvoir se

1525.

racheter , d'avoir à se retirer. Le comte de *S. Pol* laissé au nombre des morts eut le bonheur de s'échapper. Le roi de Navarre, *Henri d'Albret*, qui avoit été fait prisonnier trompa la vigilance de ses gardes. Le duc d'*Alençon*, pénétré de regret de sa faute et accablé des reproches de *Marguer* son épouse, mourut de douleur s'accusant lui-même de lâcheté. Le roi en annonçant ce malheur à la régente sa mère , commence par ces mots : *Tout est perdu , fors l'honneur* . Oui, sans doute, l'honneur d'un brave soldat , mais non point l'honneur d'un général dont le principal mérite de n'exposer inconsidérément ni troupes , ni lui-même. *Bonnivet* auroit pu fuir, la voie lui en étoit encore ouverte : mais auteur de tant de désastres , il n'eut pas le courage d'y survivre , et s'enfonçant au plus épais des bataillons ennemis, il appela la mort et la rencontra. *Bourbon* qui avoit promis une récompense à qui le lui amèneroit vif, le reconnut mort. *Ah ! misérable* , s'écria-t-il , *c'est toi qui es la cause de la perte de la France et de la mienne*. On est naturellement curieux de savoir , si lui-même osa s'exposer aux regards du

monarque prisonnier. Oui, il l'osa, il lui fit demander une audience, et elle lui fut accordée. Il s'y présenta avec le brave *Pompérant*. Celui-ci se jeta aux genoux du roi, demanda et obtint une grâce que son dernier dévouement lui avoit méritée et dont il acheva de se rendre digne, en rentrant sous les drapeaux français. *Bourbon* se jeta aussi aux pieds de son maître; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, mais son cœur flétri se borna à ce stérile hommage. Avec ses lansquenets, qui ne dissimuloient pas leur admiration pour le roi, il auroit pu changer encore peut-être la destinée du prince, et endurci dans son ressentiment, il proposa à *Lannoi* de profiter de la victoire, pour pénétrer au cœur du royaume; mais *Lannoi* n'avoit qu'une pensée. Toujours étonné d'un succès si inespéré, il ne s'occupoit qu'à s'assurer de sa prise et à la soustraire aux retours de bonne volonté qui auroient pu la lui ravir. Dans cette vue, il fit conduire le roi à Pizzighitone, confia le soin de sa garde aux seuls Espagnols, et licencia les lansquenets.

Il est difficile d'exprimer la désolation de la France, quand on y ap- Désolation
de la France.

1525.

prit cette nouvelle. La régente n'étoit point aimée ; on la regardoit comme la cause de la défection de *Bourbon*, et quoiqu'on blâmât faute de ce prince, on le plaignoit d'y avoir été comme forcé, et on en rejetoit les suites sur elle. Les Parisiens, accoutumés à raisonner sur les évènements, s'échauffoient dans leurs conversations, et l'opinion dominante alloit à lui ôter la régence, et à la confier au duc de *Bourbon-Vendôme*, le seul prince du sang qui fût resté en France ; mais ce sage prince, loin de se prêter à cette bienveillance imprudente, dont l'effet auroit pu produire des troubles, s'en servit pour fortifier l'autorité de la régente, et se contenta d'être déclaré chef du conseil, titre qui lui fut déferé par la duchesse elle-même.

Le roi est sollicité de se laisser transporter en Espagne.

L'armée victorieuse à Pavie se répandit aussitôt dans le Milanès ; les Français n'y disputoient aucune place, s'en s'auvoient en foule, et se bornèrent à garder les défilés des Alpes. Quelques suspensions d'armes et une trêve enfin, sollicitée par le conseil et accordée par *Charles* qui en avoit un égal besoin, permirent aux vaincus de respirer. Cependant quelques gentils-

mes, échappés à la poursuite des
queurs et errans après la défaite ,
ocièrent à des bandes italiennes
nrent ensemble des mesures pour
parer du château de Pizzighitone
irer le roi de sa prison. Le vice-

Lannoi en fut averti, et eut asez
oupçons pour concevoir des crain-

Très-embarrassé pour garder un
ail prisonnier dans un pays plein
gens entreprenans et suspects , il fit
revoir au roi le dessein de le me-
à Naples. *François*, très-allarmé
on prétendît l'éloigner ainsi de son
ume, prêta volontiers l'oreille à
projet qu'il avoit d'abord rejeté :
ut de se laisser mener en Espagne.

lui disoit *Lannoi*, vous vous ex-
nerez tête à tête avec l'empereur,
il n'y a point de doute que vous
ous accommodiez plus aisément que
députés.

François I avoit déjà essayé de la
ociation. Sur la demande qu'il fit
Charles-Quint, aussitôt après sa
tivité, de le mettre à rançon,
empereur lui envoya des conditions
dures, dont les plus alarmantes
ardoient *Bourbon* auquel il donnoit
honore, sa sœur, en mariage, et qui
oit investi de la Provence, du Dau-

Premières
propositions
pour sa déli-
vrance.

1525.

phiné , du Bourbonnais et autres terres adjacentes qu'on érigeroit en royaume indépendant ; il réclamoit pour lui duché de Bourgogne ; tous les droits du roi de France sur l'Italie ; et exige que *François* se démit de toutes prétentions d'hommage sur la Flandre. Le roi rejeta avec indignation ces conditions.

De son côté , la régente , dont la conduite en ces circonstances méritoit des éloges , proposoit que le roi et son fils s'engageât à renoncer aux droits sur Naples et Milan , et à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois ; offroit la duchesse d'*Alençon* sa fille , à l'empereur ; promettoit de restituer à *Bourbon* toutes les terres dont le procès l'avoit dépouillé , de lui donner en mariage la princesse *Renée* , seconde fille de *Louis XII* , avec une dot assortie au rang de la princesse ; et quant aux prétentions sur la Bourgogne et d'autres pays , elle demandoit qu'elles fussent renvoyées à l'arbitrage de personnes dont on conveniroit.

Si l'empereur en accordant la main de sa sœur *Eléonore* à *Bourbon* , avoit obtenu pour celui-ci le royaume de Provence ainsi qu'il le demandoit , *Fran-*

Il est transporté en Espagne.

I auroit couru les plus grands risques de la part d'un ennemi si puissant, devenu beau-frère de *Charles*.

Les considérations déterminèrent le roi à se laisser conduire en Italie, et comme la reine *Claude*, sa femme, venoit de mourir, de s'offrir lui-même pour mari de la reine de Portugal, persuadé qu'il seroit plutôt agréé qu'un prince quel il faudroit créer un royaume.

Les précautions prises pour son transport auroient dû éclairer le roi sur sa position, beaucoup moins avantageuse en Espagne qu'en Italie. L'empereur n'étoit maître à peine de sa personne, et il n'auroit pu l'en tirer, si lui-même n'y eût donné les mains. Obligé de traverser des états suspects à l'empereur, et ensuite une mer traversée en tout sens par les vaisseaux français, il fallut recourir à l'autorité du prisonnier pour obtenir que toutes les galères de France fussent non-seulement retenues dans leurs ports, mais encore désarmées pour la sûreté du passage, et même que la régente en prêtât six qui furent montées par des Espagnols.

André Doria étoit en mer, et se proposoit d'attaquer la flotte et de reprendre le roi; *François I* lui en-

1525.

voya défense absolue d'agir. Arrivé à Roze en Roussillon, il fut conduit dans une place forte du royaume de Valence : l'empereur avoit ordonné qu'on le resserrât étroitement dans le château; mais *Lannoi* le garda dans un lieu où il put prendre le plaisir de la chasse, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de le mener à Madrid et de le déposer dans le château.

Chagrins
du roi.

D'après son caractère franc et loyal, *François* s'imaginait qu'en arrivant il verroit l'empereur, qu'il s'entreten-droit avec lui, et qu'ils régleraient en-semble leurs intérêts; il fut bien trompé dans son attente. *Charles* n'étoit pas homme à sacrifier ses avantages à gloire qui pourroit lui revenir d'une conduite généreuse à l'égard de son prisonnier. Sous divers prétextes, il différoit sans cesse de s'aboucher avec lui, s'en tenoit toujours aux propo-sitions exorbitantes qu'il avoit fait pré-senter en Italie, et ne vouloit a-ment pas entendre à d'autres pl-dérées, déjà offertes, et qui furent réitérées par des ambassadeurs que la régente envoya en Espagne. Inflexible et inexorable, il se flattoit que l'ennui de la prison, et la crainte d'y être long-temps retenu, forceroit son prisonnier

à fléchir, et en attendant il refusoit obstinément de le voir.

1525.

Le captif, frappé jusqu'au cœur de cette dureté, tomba malade, et assez sérieusement pour que *Charles* craignît de le perdre et avec lui les avantages qu'il se promettoit du malheur qui l'avoit mis entre ses mains. La duchesse d'*Alençon*, sœur du roi, et tendrement attachée à son frère, accourut à Madrid, autant pour le consoler, que pour présider aux soins que sa maladie exigeoit et travailler à sa liberté. Elle avoit obtenu un sauf-conduit borné à un certain nombre de jours. Sa présence, une visite que l'empereur fit au malade, quelques paroles de consolation, des espérances qu'il donna, firent disparoître le danger, mais ne rendirent pas au prisonnier une pleine santé.

Maladie
du roi.

La duchesse étoit aimable, son esprit étoit cultivé, on l'appeloit la dixième Muse. En la faisant passer en Espagne, on avoit espéré que *Charles* auquel on la proposoit pour épouse, touché de ses charmes et de son mérite, pourroit se prendre à cet appât, et se rendre plus facile sur les accommodemens. Pour la mettre plus sûrement en

La duchesse
d'*Alençon* se
rend auprès
de lui.

1525.

rapport avec lui, elle étoit chargée de pleins pouvoirs. Mais le politique *Charles* se dirigeoit par d'autres principes, et il avoit jeté les yeux sur une princesse du Portugal qui, avec une cour plus considérable, lui apportoit des droits éloignés sur ce royaume. Cependant les manières engageantes de *Marguerite*, et l'attachement qu'elle montrait pour son frère, touchoit les seigneurs espagnols. Ils s'empressoient de lui faire la cour, et ne regardoient qu'avec une sombre indifférence le connétable, qui étoit aussi venu en Espagne, pour veiller à ses intérêts. L'empereur, voulant engager le marquis de *Veillanne* à le loger, le fier Espagnol répondit : *Je ne puis rien refuser à votre majesté; mais je lui déclare que si le duc de Bourbon loge dans ma maison, je la brûlerai sitôt qu'il en sera sorti, comme un lieu infecté de la perfidie, et par conséquent indigne d'être jamais habité par des gens d'honneur.* Le roi l'avoit reçu sans lui marquer d'aversion quand il se présenta à lui après la bataille de Pavie, mais la duchesse ne voulut pas le voir.

Elle resta trois mois auprès de son frère. On croit que ses manières agréa-

Vi'ge que
l'empereur lui
rend,

bles, qui lui concilioient à la cour les femmes comme les hommes, inspirèrent de la jalousie à l'empereur. Peut-être échappa-t-il à la princesse quelques mots sur sa dureté. *Charles* l'accusoit de pratiques sourdes pour procurer l'évasion de son frère, et sous ce prétexte il méditoit de la faire arrêter au moment que son sauf-conduit expireroit. A ce dessein il la retenoit par de feintes caresses, afin qu'elle ne songeât pas à s'en aller : mais elle fut avertie à temps, partit à propos, et quitta la frontière d'Espagne à l'instant prescrit par le passeport. *Charles-Quint* en fut pour la honte d'un projet mal concerté contre une femme, dont les belles qualités et le bien qu'elle avoit eu dans son voyage, méritoient les plus grands égards.

Avec la santé, le courage étoit revenu au roi. Il prit la résolution d'abdiquer plutôt que de se soumettre à la condition humiliante de démembrer son royaume, et écrivit à sa mère et au conseil, de ne plus le regarder que comme une personne privée. A l'appui de cette déclaration, il envoya le pouvoir de remettre la couronne au dauphin, et ordre de le

Changement
dans les dis-
positions des
puissances
d'Italie.

une grande modération , et
suites démontrèrent l'hypocrisie
défendit qu'on fît des feux
et autres démonstrations de
sance pour une victoire qui au
couler tant de sang chrétien
la manière dure et absolue qu'il
usa envers son prisonnier , de
cupidité et son ambition. Les
italiens, que la défaite des Turcs
livroit à sa discrétion, en prirent
l'ombrage : ils se communiquèrent

les dangers qu'ils couroient de la part d'un tel voisin, dont la rapacité n'avoit plus de digue. *Pescaire*, général de *Charles* en Italie, auquel étoit principalement due la victoire de Pavie, se montra piqué de ce qu'on lui avoit enlevé son prisonnier, sans lui marquer presque aucune reconnoissance d'un si grand service, et de ce qu'au contraire, au-lieu de récompenses qu'il speroit, il ne recevoit plus que des ordres hautains. Dès ce moment il commença à se détacher d'un maître ingrat, et entra même assez avant dans les complots pour le trahir; du moins n'fut-il certain qu'il agit si mollement, que l'empereur vit de jour en jour diminuer son crédit et sa puissance dans ce pays.

La même confiance arrogante dans ses succès, enleva à *Charles-Quint* l'alliance de *Henri VIII*. Ce prince se laissoit conduire par *Wolsey*, cardinal d'*Yorck*. L'empereur, dans son voyage en Angleterre, avoit comblé ce régal de caresses. Depuis cette entrevue, toutes les fois qu'il lui écrivoit, il signoit *Charles votre fils*; mais après la victoire de Pavie, il ne signa plus que *Charles*, sans addition.

Et dans celles
de
Henri VIII.

1525.

Ses lettres, tant au roi qu'au ministre, devenues froides, refroidirent aussi beaucoup ces deux personnages, et sur-tout le prélat. La régente profita habilement de ces dispositions, pour les intéresser au sort de la France. *Henri VIII* étoit prêt à y faire une invasion à la tête de trente mille hommes, en exécution d'une des conventions du traité de Londres avec l'empereur. La régente obtint, au contraire, un traité d'alliance offensive et défensive, et l'Anglais y ajouta même cette clause, *que pour la délivrance du roi, on ne pourroit démembrer aucune pièce de celles qui étoient sur la couronne de France.*

Traité de
Madrid.

1526.

Si cette clause pénétra jusqu'à *François I* dans sa prison, s'il eut aussi connoissance des embarras qui se formoient pour l'empereur en Italie, il eut tout de précipiter son accord avec *Charles-Quint*, et de consentir aux conditions contenues dans le fatal traité de Madrid. Il commence, comme toutes ces conventions prétendues conciliatoires, par une assurance de paix et amitié perpétuelle, promesse d'assistance réciproque si on est attaqué, ligue offensive et défensive

contre les ennemis communs. Le roi sera mis en liberté : mais il donnera pour otages et garans des articles suivans, ou ses deux fils, ou l'aîné seulement avec douze seigneurs, que l'empereur choisira et gardera en tel lieu qu'il voudra, jusqu'à ce que le roi, rentré dans son royaume, ait ratifié le traité, l'ait fait approuver par les états-généraux ou par les parlemens, par les principales villes et par les grands officiers de la couronne.

Suit une longue liste des provinces que le roi abandonne : le duché de Bourgogne, le comté de Charolois, des terres et seigneuries adjacentes, prétendues usurpées par *Louis XI* sur la maison d'Autriche : renoncement aux droits de propriété sur l'Artois, le Tournaisis, sur Lille, Douai, et autres grandes villes de Flandre ; abandon de toutes prétentions sur le duché de Milan, le comté d'Ast et le royaume de Naples. *François I* quitte *Charles-Quint*, pour toujours, de l'hommage dû à la France pour la Flandre et l'Artois, et se démet de toutes répétitions et actions pour les châtellenies de Perronne, Roye et Montdidier, les comtés de Boulogne

et de Guignes , le Ponthieu , et les villes situées sur les deux rives de la Somme , alors en litige , et qui par-là retournoient à la maison d'Autriche.

Vient l'article des alliés , exprimé de manière que le roi ne pouvoit entretenir de liaisons avec eux , qu'au profit de *Charles-Quint*. Le monarque Français fera ensorte que *Henri d'Albret* renonce au royaume de Navarre. Il engagera le duc de *Guel-dres* à assurer sa succession à l'empereur et à ses descendans ; si le duc se refuse à cette complaisance , le roi ne le protégera pas. Il ne donnera pareillement aucun secours aux princes de Wirtemberg , ni aux seigneurs de la Marck , possesseurs du Sédanois , dont *Charles* convoitoit les États.

L'article douloureux pour *François I* fut celui du connétable. Il est exprimé en ces termes : « Le roi remettra
« le duc de *Bourbon* dans ses biens ,
« meubles et immeubles , fruits et re-
« enus , dans six semaines , et lui lais-
« sera la jouissance paisible , sa vie
« durant , des biens qui étoient en
« litige , avec la liberté de contester
« par justice le droit qu'il a sur la
« Provence , sans qu'il puisse être

contraint de lui rendre plus aucuns devoirs pour sa personne, ni d'aller demeurer en France, ou de le servir, s'il ne lui plaît ». Quant à ses partisans, sortis avec lui, on leur rendra les biens confisqués, avec permission de rester au service de l'empereur, ou de repasser à celui de France, à leur choix. Tout cela étoit bien humiliant pour le roi, assez avantageux à *Bourbon*, mais bien au-dessous de la perspective d'une couronne et du beau mariage qui lui avoit été promis.

Deux autres articles marquent bien la finesse de *Charles-Quint*. Il devoit le grosses sommes d'argent au roi d'Angleterre ; il chargea celui de France de s'en rendre garant et de les acquitter. Par-là il pouvoit mettre les deux princes aux mains à l'occasion de retards dans les paiemens, et de mécomptes dans les sommes. De plus, quand il plaira à l'empereur d'aller se faire couronner à Rome, le roi lui prêtera douze galères, armées, équipées, fournies de toutes choses, mais sans gens de guerre, et paiera deux cent mille écus pour leur entretien. Ainsi c'étoit *François I* qui devoit mener son rival

1526.

trionphant en Italie, et lui mettre, pour ainsi dire, la couronne impériale sur la tête.

Enfin ce monarque, auquel on enlevait tout ce qui pouvoit lui être arraché, l'empereur prétendoit qu'il devînt son fidèle allié, son ami ; son beau-frère, en un mot, en lui donnant en mariage sa sœur *Eléonore*, douairière de Portugal, à laquelle l'époux assureroit une bonne dot, et aux enfans qui pourroient provenir de ce second lit, des établissemens égaux à ceux des enfans du premier. Le traité se terminoit par cette clause impérative : « Que si, dans quatre
« mois, le roi n'a pas mis l'empereur
« en possession de la Bourgogne, et
« n'a pas donné pour tout le reste les
« ratifications et les sûretés nécessai-
« res, il retournera volontairement
« dans sa prison, et l'on rendra les
« otages ». On dit qu'il y eut dans le conseil de *Charles* deux avis contradictoires : l'un de mettre le roi en liberté généreusement sans conditions, l'autre de le retenir jusqu'à ce que les conditions fussent remplies. *Charles-Quint* préféra le parti moyen, et comme il arrive d'ordinaire, ces

clauses conditionnelles devinrent la cause de nouveaux différens.

1526.

Après la conclusion, les deux monarques se virent familièrement, se montrèrent en public, mangèrent ensemble. *François I* fiança la reine *Eléonore*. La régente amena sur la frontière les deux fils aînés de *François* qui devoient servir d'otages. On prit des précautions pour l'échange. Un ponton fut établi au milieu de la rivière de Bidassoa, qui sépare les deux royaumes. Le roi y fut amené dans une barque, les enfans sur une autre. Le père les serre tendrement contre son sein, les embrasse en soupirant, s'en sépare avec un déchirement de cœur qui arrache des larmes à tous les assistans, s'élance sur un cheval turc qu'on lui tenoit prêt, et qui l'emporte au grand galop jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où il se rafraîchit un moment, et pique de nouveau pour Bayonne. Il parut ne se croire parfaitement en sûreté, que quand il se vit dans cette ville. Il resta quelque temps dans les provinces méridionales dont le climat fut jugé propre au rétablissement de sa santé, qui étoit encore chancelante quand

Le roi revint en France

1526.

il quitta l'Espagne. Entre les personnes aimables qu'attirèrent auprès de lui les fêtes et les plaisirs qu'on lui prodigua dans ces contrées, il distingua *Anne de Pisseleu*, connue depuis sous le nom de la *duchesse d'Etampes*, et à laquelle il fit épouser *Jean de Brosse* dit de *Bretagne*, parce qu'il étoit petit fils de cette héritière dont *Louis XI* avoit acheté les droits. Cette attention, si la douairière de Portugal, future épouse du roi, en fut informée, n'étoit pas d'un favorable augure pour sa félicité conjugale.

Le roi pressé
d'exécuter le
traité,
s'en excusa.

Au temps fixé, le comte de *Lannoi* vice-roi de Naples, qui avoit mené le roi en Espagne, vint de la part de *Charles-Quint* demander l'exécution du traité de Madrid. *François*, pour réponse, lui présenta les notables du royaume, convoqués à Cognac, qui lui déclarèrent que le roi n'étoit pas le maître de démembrer le royaume, qu'ils ne le souffriroient pas, et ne lui obéiroient point s'il l'ordonnoit. Les députés de Bourgogne tinrent un langage également ferme. Ils dirent que depuis *Clovis* ils avoient été gouvernés par des ducs de la maison de

France , qu'ils vouloient persévérer dans cette dépendance ; que si le roi les abandonnoit , ils prendroient les armes et tâcheroient de se mettre en liberté plutôt que de passer sous une autre domination. 1!

Lannoi fit passer ces résolutions à l'empereur : si le roi , répondit *Charles* , n'est pas le maître de disposer de ses provinces , il l'est au moins de remplir le serment de reprendre ses fers. Mais pour réponse le roi fit publier aux oreilles de *Lannoi* , le traité qu'il venoit de conclure et qu'il avoit différé de signer jusqu'alors , entre lui , le pape , les Vénitiens et les Suisses , pour s'opposer aux invasions de son maître. Il consistoit dans un engagement pris par ces puissances , de rétablir *François Sforce* dans le duché de Milan , auquel le roi renonçoit , et de délivrer les enfans de France. La quote-part de chacun des contractans en troupes et en argent étoit réglée. Tous ensemble devoient contribuer à la formation d'une flotte qui iroit attaquer le royaume de Naples , et quand il seroit conquis , le pape , comme seigneur suzerain , en disposeroit à sa volonté. Si l'empereur ne rendoit pas au roi ses enfans , les confédérés , après

1526.

la guerre d'Italie finie, l'assisteroient contre le détenteur des jeunes princes. Enfin le roi d'Angleterre seroit déclaré protecteur de cette ligue, s'il vouloit y entrer, et il lui seroit assigné une somme considérable, prendre sur le royaume de Napoléon après la conquête, et dont partie seroit allouée nommément au cardinal d'York. Cette ligue fut appelée *la Ligue sainte*, parce que le pape en étoit chef.

Le roi se justifie auprès des Allemands.

En même temps que le roi soulevoit l'Italie contre l'empereur, il tâchoit de s'excuser près des Allemands, très-déliçats sur le point d'honneur, et de se justifier du refus qu'il qualifioit de simple retard apporté à l'exécution du traité de Madrid. Il envoya à la diète, assemblée à Spire, des ambassadeurs qui remontrèrent que l'empereur, son vassal en plusieurs parties, n'auroit pas dû le retenir prisonnier comme il avoit fait, contre les lois de la guerre usitées entre les princes chrétiens; que si le droit commun ne veut pas qu'un particulier soit tenu à l'exécution des promesses qu'il fait en prison sous le sceau de la violence, à plus forte raison un souverain doit-il en être dégagé. Notre maître, ajou-

toient-ils , seroit homme à aller reprendre ses fers , et à s'exposer , comme *Régulus* , aux plus cruels tourmens , plutôt que de manquer à sa parole ; mais , pûisque ses sujets et le salut de l'état ne lui permettent pas ce devouement , il offre deux millions d'or pour la Bourgogne et la délivrance de ses enfans. Ces raisons , tirées des droits du suzerain sur son vassal , droits regardés comme ne devant jamais subir aucune altération , pouvoient être de quelque poids devant une assemblée toute féodale. Mais *François I* disposé à imiter *Régulus* ! c'étoit une hyperbole même mal-adroite , parce qu'elle rappeloit un exemple qui le condamnoit.

1526.

La sainte ligue s'ébranla lentement , comme font ordinairement ces associations compliquées. L'un n'avoit pas d'argent , l'autre manquoit de troupes. On avoit sondé le marquis de *Pescaire* , général de l'empereur , et général très-mécontent. On lui proposoit de le mettre à la tête de l'armée de la ligue , qu'il joindroit avec la partie de la sienne qu'il pourroit emmener ; et on lui promettoit le royaume de Naples. Il paroît que l'appât d'un beau commandement et

Mort
de Pescaire.

1526. d'une couronne le séduisoit, lorsqu'il mourut presque subitement dans la force de l'âge. Une mort arrivée à propos pour *Charles-Quint*, pour n'être pas naturelle.

Bourbon envoyé à sa place.

L'empereur envoya à sa place en Italie *Bourbon*, auquel il promit le duché de Milan. Sur sa réputation, ce prince avoit trouvé des bandes allemandes disposées à le suivre, et il comptoit sur la parole de *Charles-Quint* pour les payer. Elles étoient composées pour la plupart de paysans nouvellement attachés à la doctrine de *Luther*, et réunis sous les drapeaux anti-catholiques par l'appât des richesses ecclésiastiques, dont le pillage leur tenoit lieu de solde. Cependant leurs capitaines ne furent pas fâchés de trouver, sur la parole de *Bourbon*, une paie plus régulière que celle qu'ils devoient aux hasards du brigandage. Ils accoururent auprès du connétable, qui paroissoit méditer quelque grande expédition. Il les joignit aux Espagnols cantonnés à Milan, qui faute de paie, vivoient déjà avec la plus tyrannique discrétion chez leurs hôtes, et qu'il ne put satisfaire que par de nouvelles exactions sur ces malheureux habitants.

Avec ces forces réunies , il com-
mença par repousser les confédérés ,
lesquels serroient de près la ville de Mi-
lan et les lignes des Espagno's qui as-
siégeoient *Sforce* dans le château. Ils re-
connoissoient pour généralissime le duc
d'*Urbain*, *François Marie de la Rovère*,
neveu du pape *Jules II*, et général
des Vénitiens. Il avoit une réputation
militaire qu'il ne justifia point dans
cette campagne. Timide ou traître, il
ne se crut jamais assez fort pour af-
fronter les Espagnols et les lansque-
nets , soit dans leurs lignes, soit en
campagne; et son inertie laissa *Bour-
bon* maître de toutes les opérations.
Les succès faciles de celui-ci et les em-
barras qu'on suscita au pape , forcèrent
le pontife à faire deux trêves consé-
cutives , qui affoiblirent prodigieuse-
ment la ligue sainte : La première,
avec les *Colonnes*, alliés toujours fi-
dèles à l'empereur, qui levèrent à l'im-
proviste une armée , entrèrent dans
Rome et assiégèrent *Clément VII* dans
le château St.-Ange , où il s'étoit re-
tiré ; et la seconde avec le vice-roi de
Naples. Celle-ci n'étoit pas une sim-
ple suspension d'armes ; mais une es-
pèce de garantie contre l'armée de

1527.

Succès
de Bourbon.

1527

Embarras
de Bourbon.

Bourbon, qui s'avançoit vers Rome
enseignes déployées.

On croit que ce prince avoit sur la destination de ses troupes, des projets qui n'étoient pas absolument ignorés en France. Jeté hors de sa patrie par la fatalité des circonstances, il conservoit de sa faute un chagrin intérieur, qui étoit nourri par le dépit que lui causoit l'orgueil des Espagnols, et l'ingratitude de *Charles-Quint*, qui ne lui avoit tenu presque rien de ce qu'il lui avoit promis. Les larmes qui rouloient dans ses yeux lorsqu'il aborda *François I*, prisonnier à Pavie, touchèrent le monarque malheureux, et on peut croire que l'infortune, qui dispose à la compassion, parla au cœur du monarque en faveur de son coupable parent. On a même des indices qu'il auroit été bien reçu en France; mais il ne vouloit y rentrer qu'après avoir rendu quelque grand service qui feroit oublier sa faute. *Mézeray* dit qu'on a des preuves de cette disposition dans *une lettre écrite en bon lieu*, que l'historien ne désigne pas, et dans laquelle il disoit au roi : *Naples vous donnera des preuves de ma repentance.*

L'armée lui appartenoit , le
 ment de l'empereur. Il l'
 en Allemagne sur son crédit, et
 oit, sans inculpation de tra
 e l'usage qu'il voudroit ,
 re celui qui l'avoit séduit
 é. Elle étoit presque entière
 ée, comme nous l'avons dit ,
 eaux sectaires , braves soldats ,
 ais lards féroces , embrasés d'
 atique pire que l'irréligi
 be , très-embarrassé à les co
 r , fut plus d'une fois exposé , d'
 l'étranges, à des menaces sédition
 eut risque de la vie lorsqu'ils l'
 ient de l'argent , qu'il ne p
 leur donner. Dans une de ces oc-
 ci ons périlleuses , *Bourbon* les ras-
 se ble : *Compagnons* , leur dit-il , *il*
me convient pas de vous abuser
plus long-temps. Si vous attendez
une solde réglée , des munitions ,
des vivres , cherchez un autre général,
ou retournez dans vos foyers. Je suis
un pauvre chevalier , qui n'ai plus ni
terre , ni argent , ni patrie ; mais il
me reste une épée qui , secondée par
votre valeur , peut dans une contrée
où je veux vous conduire bientôt,
vous procurer des triomphes et des
richesses : délibérez. Tous s'écrient

1527.

Bourbon est

— qu'ils le suivront par-tout , les mena-
 1527. t'il à tous les diables.

Entraîné par ces forcénés il marchoit ostensiblement vers le royaume de Naples , sous prétexte de le mettre à l'abri des insultes des confédérés ; car les troupes du pape y avoient eu de légers succès. Il rançonnoit les villes sur son passage , seul moyen de se procurer des subsistances. Le marquis de *Saluces* qui commandoit les Français , l'avoit prévenu à Plaisance , à Parme , à Modène et à Bologne , et sauva ces villes de ses contributions. Pour le duc d'*Urbain* , il suivoit aussi l'armée du connétable , mais il l'observoit toujours de loin. Aussi *Bourbon* franchit-il l'Apennin sans obstacle. *Clément* ne commença qu'alors à s'apercevoir de son danger. Pour s'y soustraire , il compose avec *Lannoi* , réclame son appui et offre tout l'argent nécessaire pour satisfaire les lansquenets et les congédier. *Lannoi* en fait son affaire : mais *Bourbon* indigné qu'on eût traité de ses intérêts sans lui , refuse l'argent , continue sa marche et campe enfin devant Rome. Sur la foi de la trêve conclue avec *Lannoi* , le pape avoit commis la faute d'y rester. Il avoit imaginé d'ailleurs que ses mu-

raillies devoient arrêter une armée sans artillerie, et que ne pouvoit manquer d'atteindre celle des confédérés. *Bourbon* ne leur en laissa pas le temps, et réduit à vaincre ou à périr, il montre Rome à ses brigands, et ordonne l'assaut pour le lendemain. A l'effet d'irriter encore l'ardeur de ses troupes par la jalousie de l'amour-propre, il confie une attaque différente à chacune des trois nations qu'il commande, et payant lui-même d'exemple, il applique une échelle contre une brèche mal réparée qu'il mesure de sa pique; mais pendant qu'il y monte, un coup d'arquebuse le frappe et le renverse mourant dans le fossé. Il profite du souffle de vie qui lui reste pour dérober aux siens une catastrophe qui pourroit les décourager, et ordonne de jeter sur lui un manteau. L'assaut continue et la ville est emportée. La soldatesque, sans chef et sans frein, s'y répand avec fureur, et se livre à tous les désordres et à toutes les atrocités que l'on pouvoit attendre des bandits les plus fanatiques et les plus corrompus.

Le pape s'étoit réfugié dans le château St. - Ange, avec le plus grand nombre des cardinaux. Du haut de ses

1527.

tours il voyoit les ornemens d'église, les statues et les tableaux des saints traînés dans la fange. Les vierges sacrées, les matrones respectables tendoient vers lui des mains suppliantes, sans qu'il pût les soustraire à leurs barbares ravisseurs. Il entendait les plaintes du peuple dépouillé, et les cris douloureux des riches soumis à la torture, pour les forcer à découvrir leurs trésors. Ces horreurs durèrent deux mois, sans soulever l'indignation du duc d'*Urbain*, et sans lui inspirer le courage d'attaquer une ville presque ouverte, et une armée qui étoit sans chef. Elles ne cessèrent qu'à mesure que les brigands, épuisés par leurs dissolutions, et ruinés par leurs propres excès, périrent victimes de la peste, et des autres maladies, qui affligèrent, comme eux, ceux d'entre les citoyens qui survécurent à ces malheurs. Privé du secours qu'il espéroit des confédérés, et en proie à la famine, le pape fut obligé de capituler, d'abandonner à l'empereur quatre de ses places fortes dans l'Etat de l'Eglise, Parme et Plaisance dans le Milanès, de recevoir les Espagnols dans le château Saint-Ange, et d'attendre avec anxiété

que l'empereur ordonneroit de sa
personne.

1527.

L'empereur étoit en Espagne. Il montra de la captivité du Saint Père un chagrin hypocrite. Il ordonna des processions et des prières publiques, pour demander à Dieu sa liberté, qu'il auroit pu lui procurer d'un mot. On dit qu'il eut dessein de le faire venir, comme le roi de France, en Espagne; mais qu'il fut retenu par une certaine honte d'abuser ainsi de son bonheur, et plus encore peut-être, par les murmures qui s'élevèrent dans toute la chrétienté, et par les efforts de la ligue sainte. Le roi d'Angleterre y étoit joint. Il avoit un motif personnel de borner la puissance de *Charles-Quint*, parce qu'il se préparoit à lui faire un affront sanglant.

Henri VIII
se joint à la
ligue sainte.

Lorsqu'il avoit épousé *Catherine d'Arragon*, tante de l'empereur, elle étoit veuve du prince *Artur*, son frère, qui mourut quelques mois après son mariage. La passion que *Henri* prit pour *Anne de Boulen*, lui donna des scrupules sur son mariage avec sa belle-sœur, dont il avoit cependant une fille, nommée *Marie*. Il méditoit un divorce pour épouser sa maîtresse, et dans les procédures

1527.

qui devoient avoir lieu pour arriver à son but , la faveur du pape lui étoit nécessaire. Il s'unit donc à la ligue sainte par des subsides auxquels il s'obligea , et s'engagea de travailler à la délivrance de son chef. Les succès d' confédérés furent d'abord rapides. Les Français , qui en faisoient la principale force , rentrèrent dans Gênes , prirent Alexandrie et Pavie , remirent à *François Sforce* ces deux places qui lui ouvroient le chemin de Milan , dont la ligue lui promettoit le duché ;

Lautrec qui commandoit l'armée , refusa pour l'instant d'y marcher , et prétendit servir aussi efficacement les intérêts des alliés , en se dirigeant vers Naples. Son motif étoit la crainte de délivrer trop tôt les Vénitiens d'une appréhension qui les tenoit attachés à la ligue. Les ordres du roi , les supplications du pape , qui réclamoit contre le scandale de sa position , et les déclarations de l'ambassadeur anglais , qui entendoit que l'argent de *Henri* ne fût employé qu'à sa destination , vinrent à l'appui de son refus. Mais au lieu d'avancer sur-le-champ , il crut devoir prendre ses quartiers d'hiver , et en employa le loisir à détacher les Florentins du parti de l'empereur , et à négocier

e mariage d'*Hercule d'Est*, fils du duc de *Ferrare*, avec Madame *Rénée de France*, seconde fille de *Louis XII*. C'étoit un coup de politique, qui délivroit la France des prétentions que les princes plus puissans auxquels elle avoit été offerte, auroient pu former sur la Bretagne. Elle ne porta en dot que le duché de Chartres.

1527.

Pendant ce temps le pape languissoit dans son château Saint-Ange, où les Espagnols, qui avoient succédé aux pillards allemands, ou qui s'y étoient mêlés, le tenoient enfermé. Les ministres envoyés par *Charles-Quint*, si affligé de la captivité du Saint-Père, le désoloient par leurs délais, leurs propositions contradictoires, et leurs perpétuelles tergiversations. *Ils lui ouvroient les portes*, dit Mézeray, *et l'empéchoient de sortir*. Cependant, comme durant ces pourparlers, il étoit gardé un peu moins sévèrement, il s'évada à la faveur d'un déguisement, mais presque entièrement dépouillé. Jamais, depuis l'agrandissement des papes, aucun ne s'étoit trouvé plus exposé à tout perdre.

Le pape se
sauve de sa
prison.

Ses voisins, pendant sa détention, et les confédérés eux-mêmes s'étoient

On travaille
inutilement à
la paix.

1527.

accommodés de ce qui leur convenoit. Le duc de *Ferrare* étoit rentré à Modène , les Vénitiens avoient repris Ravenne et Cervia, les *Malatesta* Rimini , le duc d'*Urbain* lui-même avoit rétabli les *Baglione* à Perouse , les Florentins enfin avoient secoué encore une fois le joug des *Médicis*. Tous désiroient la paix : le pape pour recouvrer ce qui lui appartenoit , les autres pour s'assurer ce qu'ils avoient acquis. Ils s'empressèrent donc à faire des démarches communes pour une pacification générale. L'empereur , dans son Espagne , étoit comme le potentat universel. Les princes , non-seulement de l'Italie , mais de l'Allemagne , les rois de France et d'Angleterre tenoient auprès de lui des députés. Il écoutoit superbement les propositions , discutait , rejetait , approuvoit. Enfin on tomba d'accord ; mais une contestation s'éleva sur cette question : Lequel de *François* ou de *Charles* commenceroit à exécuter les articles convenus ; savoir : le premier , de retirer d'Italie ses troupes , qui menaçoient le royaume de Naples ; le second , de donner à *Sforce* l'investiture du duché de Milan , et de rendre la liberté aux enfans de

ance ? On ne put surmonter cette difficulté , et tout fut rompu. Vraiment l'intention de chacun , étoit , après qu'il seroit content , se débattre sur la satisfaction qu'il vroit à l'autre.

1527.

Cette rupture excita dans l'ame de François I un combat entre l'honneur et l'intérêt. Le traité de Madrid ne lui offroit pas de milieu entre l'alternative de remplir toutes les conditions , ou de rentrer dans sa prison. En pareil cas le roi Jean n'avoit pas hésité. François I se targua du même héroïsme. Il convoqua au palais les plus nobles des trois ordres du royaume , leur déclara qu'il étoit déterminé à retourner en Espagne pour dégager sa parole. Toute l'assemblée s'éleva contre cette résolution. Les députés déclarèrent , par l'organe du président , qu'ils souffriroient plutôt la mort que de le permettre. *Sire , dirent-ils , vous n'appartenez pas à vous , mais à vos sujets. Il ne vous est pas libre de disposer de notre bien. Si vous ne pouvez autrement ravoir vos enfans , il faut faire vigoureusement la guerre , nous sommes prêts à tous les efforts qui seront jugés nécessaires. Le*

La guerre est déclarée.

1527.

clergé offrit treize cent mille livres , la noblesse ses biens et sa vie , la bourgeoisie et la magistrature firent les mêmes offres et avec le même enthousiasme. *Magnanimes Français* , s'écria le roi , *je vivrai donc au milieu de vous , puisque vous y croyez ma présence nécessaire ; membres du clergé , comptez à jamais sur moi pour la défense de la foi et le maintien de vos privilèges ; Princes et Seigneurs , les vôtres sont les miens ; car je ne suis pas né roi , mais gentilhomme , et c'est le plus beau titre de mes enfans ; et vous , fideles sujets , dont l'amour a passé mon attente , apprenez-moi ce que je puis faire pour vous et pour l'utilité du royaume , et soyez persuadés que je prendrai toujours vos avis en bonne part.*

Défis de l'empereur
et du roi.
1528.

Les députés des puissances italiennes , venus pour traiter à la cour d'Espagne , se joignirent à des hérauts envoyés par les rois de France et d'Angleterre , et tous ensemble dénoncèrent la guerre à l'empereur. *Charles* reçut cette déclaration d'un air ironique. Sa réponse porta principalement sur le roi de France. « Je m'étonne , dit-il au héraut , que ton maître ait oublié sitôt ses sermens , pour l'assurance desquels

il m'a donné en otage ses deux enfans, et qu'il mette si vilaine tache à son honneur. S'il ne peut autrement dégager sa foi, dis-lui qu'il revienne tenir prison en Espagne; dis-lui encore qu'apparemment *Calvimont*, son ambassadeur, ne lui a pas rendu certaines paroles que je lui fis tenir, il y a deux ans; car sans doute il se prétend trop gentil cavalier pour qu'il les eût laissées sans réponse ». Pour conclusion il fit arrêter les ambassadeurs français. Par représailles le roi de France fit mettre au Châtelet *Granvelle* qu'il avoit à sa cour.

Ils furent bientôt relâchés de part et d'autre, et quand l'envoyé d'Espagne fut prêt à partir, le roi le fit comparaître devant lui dans la grande salle du palais. Là, en présence d'une assemblée nombreuse, de ce qu'il y avoit de plus distingué dans le royaume, il protesta que *Calvimont* ne lui avoit jamais rapporté ce que l'empereur disoit lui avoir ordonné. « Au reste, ajouta-t-il d'un ton animé, ces appels ne se font point par paroles vagues, qu'on peut supposer, mais par écrit bien signé »; et pour joindre l'exécution à l'observation, il lut un cartel, qui portoit en substance : « Si l'empereur dit

1528.

« de moi que pour ma délivrance,
 « ou en une autre occasion, devant ou
 « après, j'ai fait chose qu'un gentil-
 « homme aimant son honneur ne doit
 « faire, je lui en donne le démenti,
 « et lui mande qu'au lieu d'explica-
 « tions et de justifications, pour ne
 « pas retarder la définition de nos
 « différens, il m'assure le champ, et
 « j'y porterai les armes ». Le roi pré-
 senta le cartel à l'ambassadeur, et le
 força de le prendre. L'empereur en-
 voya une réponse par un héraut. *M'ap-
 portes-tu, lui dit vivement le roi, la
 signification du temps et du lieu du
 combat ?* Le héraut demanda à lire un
 long écrit. *François*, impatient, in-
 sista trois fois sur une réponse nette et
 précise à son cartel. Le héraut autant
 de fois se retrancha dans l'ordre à lui
 donné de lire son mémoire. Le roi
 bouillant de colère le congédia, chargé
 de reproches à porter à son maître, et
 sur son injustice dans ses traités, et sur
 sa lâcheté dans ses défis.

Opérations
de guerre

La guerre se porta dans le royaume
 de Naples, que *François I* avoit tou-
 jours en en vue lors même qu'il pa-
 roissoit ne songer qu'au Milanès. Il
 se seroit ouvert un plus beau champ,
 et auroit eu un but plus utile en at-

laquant la Flandre , où *Henri* devoit le seconder. Mais le peuple Anglois agité par les intrigues de *Charles* , témoigna pour cette expédition un éloignement qui alla presque jusqu'à la révolte, et qui força *Henri* à conclure avec *Marguerite* , gouvernante des Pays-Bas, une trêve de huit mois, à laquelle *François* fut lui-même forcé d'accéder. La part du roi d'Angleterre à la ligue se borna dès lors à une contribution de trente mille écus par mois , mais en déduction de la somme de deux millions d'écus dont *François I* , par les traités , s'étoit reconnu débiteur envers lui ; et ce fut ainsi , dans ses propres ressources , que la France dût chercher l'entretien de l'armée de *Lautrec* , forte de trente mille hommes , et de la flotte galeres d'*André Doria* , destinée à attaquer la Sicile.

Toujours pressé par les besoins pécuniaires de l'armée , *Lautrec* en levant ses quartiers d'hiver, traversa l'Abruzze et gagna la Capitanate dans la vue d'y percevoir la douane des bestiaux. Il eut le bonheur d'y précéder *Philibert de Châlons* , prince d'*Orange* , compagnon du connétable

Défection
de l'amiral gé-
nois *Doria*.

1528.

de *Bourbon*, et qui lui avoit succédé. Il toucha cent mille ducats, força les Espagnols à lui céder la campagne, les resserra dans les villes de Manfredonia, de Gaëte et de Naples, et vint mettre le siège devant cette dernière. Il espéroit la réduire par la famine. *Doria* devoit le seconder en bloquant la ville par mer ; mais soit que la mauvaise volonté que témoignoit celui-ci, provînt d'un traité secret qu'il négocioit alors avec l'empereur, soit qu'elle fût le résultat des injustices du conseil à son égard, des intrigues des courtisans ou des plaintes de *Lautrec*, il tarda peu à jeter le masque de la dissimulation, brava les envoyés de la cour chargés de se rendre maîtres de sa personne, et passa ouvertement au parti de l'empereur qui lui promettoit l'indépendance de sa patrie. Naples, qu'il devoit affamer, fut ravitaillée par lui, et *Lautrec*, dont l'armée étoit attaquée d'une contagion qui la diminueoit tous les jours, perdit l'espérance de s'en emparer. *François I*, regardant comme suffisante la grande armée qu'il avoit envoyée, négligea d'y faire transporter des recrues, pour réparer les pertes qu'y causoient les maladies. Des

soldats elles passèrent aux chefs. On lit qu'il périt devant Naples autant de capitaines et de seigneurs de la haute noblesse qu'à la bataille de Pavie. *Laurec*, lui-même y mourut. Le commandement passa à *Michel Antoine*, marquis de *Saluces*, fils aîné de celui qui, vingt-cinq ans auparavant avoit dirigé la retraite du Garrillan. Réduit à une position peut-être plus désespérée que celle de son père, le fils au lieu de gagner la Pouille où une armée l'attendoit, fit sa retraite sur Averse. Mais, investi par le prince d'Orange, il ne put tenir que trois jours, et se vit contraint à une capitulation, par laquelle il abandonnoit l'artillerie, les drapeaux et les bagages de l'armée. Tous les officiers demeurèrent prisonniers, les soldats seuls purent se retirer. Blessé grièvement au genou, le marquis de *Saluces*, par une destinée presque semblable à celle de son père, ne survécut que peu de jours au traité, aussi humiliant que nécessaire, qu'il s'étoit vu forcé de signer; et de trente mille hommes dont l'armée étoit composée, à peine en retourna-t-il cinq mille en France. *Pierre Navarre*, qui avoit

1528.

été fait prisonnier dans la retraite, fut mis au château de l'OEuf, et étouffé, dit-on, par ordre de *Charles-Quint*, qui ne lui pardonnoit pas sa défection. Ce qui pourroit faire douter, de cet acte de vengeance atroce, c'est que *Navarre*, prisonnier à Pavie, auroit dû ressentir plutôt les effets du ressentiment de ce prince.

Révolution
à Gênes.

Naples fut à peine dégagée, que *Doria* fit voile vers Gênes. Il y entra de nuit, sans être aperçu, resserra dans le château *Théodore Trivulce*, qui commandoit pour les Français, appela ses concitoyens à la liberté, et la leur assura par une constitution qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, et jusqu'à l'époque où Gênes est devenue partie intégrante de la France. *Trivulce*, privé de vivres, obtint les honneurs de la guerre en remettant le château, qui fut démoli.

Combat de
Landriano.
1529.

Le comte de *Saint-Pol* voloit à son secours, lorsque *Antoine de Lève*, mal observé dans Milan par les Vénitiens, l'atteignit de nuit à Landriano, à mi-chemin de Pavie, et au passage d'une petite rivière débordée, que l'avant-garde seule avoit pu franchir la veille. La surprise et l'infériorité du nombre décidèrent du combat, au

désavantage du comte, qui fut fait prisonnier. L'arrière-garde arrivée à Pavie, instruite du malheur de son général, se débanda et regagna la France.

Les confédérés de la ligue sainte, ^{Dissolution de la} pendant cette campagne, et qui s'étoient contentés de tenir en échec quelques troupes de l'empereur répandues en Italie, pendant que les Français se battoient dans le royaume de Naples, voyant la fatale issue de leurs premiers succès, se hâtèrent de faire chacun leur accord particulier. Le pape donna l'exemple. Il avoit secrètement favorisé *Charles-Quint*, comme le seul potentat qui put le réintégrer dans les possessions dont il avoit été spolié par ses alliés mêmes. L'empereur le traita favorablement, soit afin d'effacer le vernis d'impiété que lui avoit donné le prolongement de la captivité du chef de l'Eglise, soit qu'il fût pressé par le desir d'aller recevoir en Italie la couronne impériale de ses mains. Il rendit plusieurs villes, distraites pendant la guerre, du domaine du Saint-Siège; s'engagea à l'aider à s'emparer des Etats

1529.

de Ferrare, à lui faire restituer Ravenne et Cervia par les Vénitiens, à rendre le Milanès à *Sforce*, ou du moins à n'en disposer que d'accord avec le pape; et enfin, pour s'attacher le souverain pontife par un lien qu'il crut indissoluble, il promit *Marguerite*, sa fille naturelle, à *Alexandre de Médicis*, frère naturel de *Catherine de Médicis*, et à l'installer dans le duché de Florence.

En reconnoissance et en compensation de ces avantages, le Saint Père devoit accorder à l'armée impériale le passage par ses Etats pour aller à Naples, donner à l'empereur l'investiture de ce royaume, et se contenter pour redevance de la présentation annuelle d'une haquenée blanche, qui seroit offerte solennellement. Mais pour s'assurer de ce royaume, *Charles-Quint* prit des mesures plus efficaces et plus expéditives que ces formalités. Par son ordre, le prince d'*Orange*, commandant de ses troupes, traita, dans toute l'étendue des deux royaumes de Naples et de Sicile, avec la dernière dureté, les partisans de la maison d'*Anjou*, dépouilla les uns, chassa les autres, ex-

termina sans miséricorde des familles entières, de sorte qu'il ne resta plus aucun moyen d'y relever la puissance française.

1529.

Les Vénitiens et autres princes d'Italie s'arrangèrent aussi avec l'empereur qui ne se rendit pas difficile, afin d'avoir du moins à offrir à ses peuples l'espérance de quelques années de repos. Restoit la conciliation à traiter entre les deux rivaux qui avoient armés les autres princes. Heureusement ils avoient besoin de la paix l'un et l'autre : François I, pour réparer les forces de son royaume épuisé ; Charles-Quint, pour se prémunir contre les troubles orageux qui le menaçoient en Allemagne. Ils confièrent leurs intérêts, l'empereur à Marguerite, sa tante, le roi à la duchesse d'Angoulême, sa mère, toujours qualifiée du titre de régente. Ces deux princesses se rendirent à Cambrai, et terminèrent elles seules les contestations, ou en suspendirent du moins l'effet.

Traité et paix
de
Cambrai

Ce traité est comme un bilan de banque soldé par la France, et on peut lui en donner la forme : sur deux millions d'écus d'or au soleil, de soixante-onze et demi au marc, pour la rançon des enfans de France, douze

1529.

cent mille devoient être payés comptant en retirant les otages ; trois cent mille autres au roi d'Angleterre à l'acquit du roi d'Espagne ; et les cinq cent mille autres convertis en une rente au denier vingt , hypothéqués sur les domaines du duc de Vendôme dans les Pays-Bas , et ce en reconnoissance de ce que l'empereur consentoit qu'on ne l rendît pas actuellement la Bourgogne, l'Auxerrois, le Maconnois , et autres biens sur lesquels il conserveroit ses droits et pretentions , à poursuivre par voie amiable de justice ; enfin , trente mille écus par mois , pour aider l'empereur à faire la guerre aux Vénitiens , tant qu'ils refuseront de restituer certaines villes de la Pouille dont ils s'étoient emparés. D'ailleurs le roi renonce à tout droit de suzeraineté sur l'Artois et sur la Flandre , qui sont déclarés démembrés de la monarchie, rendra tout ce qui lui reste dans le royaume de Naples et dans le Milanès , en rappellera ses troupes, et ne fera jamais en Italie , ni en Allemagne , aucune alliance ou négociation au préjudice de l'empereur ; enfin , les heritiers du connétable devoient être rétablis dans tous leurs biens : mais sous prétexte des droits de la couronne et de ceux de la duchesse d'An-

goulême , ce dernier article ne fut jamais exécuté qu'en partie. 1529.

La douairière de Portugal *Eléonore* ramena alors en France les fils du roi : elle l'épousa sans presque aucune cérémonie à deux lieues de Mont-de-Marsan, et vecut sur son nouveau trône, aussi heureuse que peut l'être une épouse traitée avec respect, et indifférence. Mariage
d'Eléonore.
1530.

La maison d'Autriche étoit alors à son plus haut degré de puissance. *Charles-Quint*, qui avoit donné l'archiduché à *Ferdinand*, son frère, et qui lui avoit procuré le mariage d'*Anne Jagellon*, héritière des couronnes de Hongrie et de Bohême, le fit élire encore roi des Romains : lui-même l'étoit d'Espagne, de Naples et de Sicile, souverain des Pays-Bas, possesseur de plusieurs états en Italie et empereur d'Allemagne. Il en reçut la couronne à Bologne, où le pape aima mieux l'aller trouver que de l'attirer à Rome. L'empereur lui fit restituer les places que lui retenoient les Vénitiens; il lui procura un accommodement avec le duc de *Ferrare*, et rétablit enfin l'autorité des *Médicis* à Florence : mais il fallut employer la force pour obtenir ce dernier article, et le prince d'*Orange*, qui fut chargé de reduire les republicains, fut tué au le 1

1530.

siège de leur ville. N'ayant point d'enfans , ses biens passèrent à *René de Nassau* , fils de sa sœur , et de celui-ci , qui fut blessé à mort , quatorze ans après au siège de Saint-Dizier , et qui ne laissa pas non plus de postérité , au fameux fondateur des Provinces-Unies , *Guillaume de Nassau-Dillembourg* , son cousin germain , qu'il appela à lui succéder , au préjudice des héritiers de la maison de Châlon. Les conférences entre le pape et l'empereur durèrent deux mois. Elles roulèrent principalement sur les mesures à prendre pour arrêter les progrès de la doctrine de *Luther*. L'empereur croyoit que le meilleur moyen de suspendre la marche rapide des nouvelles opinions , seroit d'assembler un concile général , que les dissidens demandoient , et auquel ils paroissent consentir de se soumettre. Le pape au contraire , croyoit ce remède dangereux pour l'autorité du Saint-Siège dans l'état de crise où elle se trouvoit , en sorte qu'ils se séparèrent sans rien conclure.

Ligue des Luthériens
à Smalkalde
Ils reçoivent
le nom
de Protestans.

Pendant qu'ils s'occupaient de projets , plusieurs princes d'Allemagne , électeurs et autres , éludant tout rapprochement , se séparèrent de l'église romaine. Ils éclatèrent dans une diète

tenue à Spire , où ils protestèrent contre un édit émané d'une autre diète tenue à Worms ; qui défendoit toute innovation en fait de religion ; et de là ils ont été appelés *protestans*. Peu après ils se rassemblèrent à Smalkalde , et y signèrent une ligue dans le dessein , d'assurer-ils , de défendre leurs personnes , leur religion et la liberté germanique. Ils fixèrent leurs cotisations en troupes et en argent , et formèrent un plan de guerre. Plusieurs villes considérables , comme Strasbourg , Nuremberg et autres , y accédèrent , ainsi que les rois de Suède et de Danemarck. On croit que le roi d'Angleterre s'y joignit aussi , mais par précaution contre la vengeance de *Charles-Quint* , quand il répudiroit *Catherine d'Au-riche* , sa tante. Quant à *François I* , on peut croire qu'il voyoit avec plaisir les embarras qui se préparoient pour son rival , cependant il ne s'en mêla pas encore ouvertement , mais il ne tarda pas à y prendre part.

Les ligués de Smalkalde , menacés par le chef de l'empire , eurent recours au roi de France. *Charles-Quint* tâcha de l'attirer de son côté , en montrant publiquement des dispositions à bien vivre avec lui ; mais par des manœuvres

1530.

François I
encourage les
protestans
d'Allemagne.
1531.

1551.

secrètes , il travailloit à lui enlever bienveillance des Suisses , et à le brouiller avec le pape , afin de priver le monarque français de tout crédit en Italie , s'il lui plaisoit de l'attaquer au-delà des monts, pendant que lui-même seroit occupé en Allemagne. D'autre part, il y eut alors des incendies en France ; et on laissa publier, on favorisa même l'opinion qu'ils étoient allumés par des boutefeux que l'empereur envoyoit secrètement. Cette imputation étoit sans doute une de ces ruses dont la politique se sert pour acharner les peuples les uns contre les autres. Ces choses se passoient , pendant que les confédérés de Smalkalde commençoient à faire de vives instances pour engager le roi dans leur parti. Il ne se prêta pas entièrement à leurs desirs , mais en qualité de défenseur de la liberté germanique , il promit , sinon des troupes , du moins de l'argent quand ils seroient attaqués.

Il parait favoriser les évangélistes en France

Fondation du collège royal.

On a dit que pour complaire aux protestans d'Allemagne , ennemis de son rival , il favorisa dans son royaume les sectateurs de la nouvelle doctrine. D'abord il n'en croyoit pas le nombre assez grand pour craindre qu'ils devinssent sitôt dangereux : ensuite il faut avouer, qu'ardens à se procurer

l'estime publique, et les biens qui en sont une suite, les nouveaux évangélistes étoient plus appliqués aux sciences et y réussissoient avec plus d'éclat, que les indolens et riches catholiques. Il n'est donc pas étonnant que *François I*, qu'on a nommé le *Père des Lettres*, le plus beau titre qui lui soit resté, ait montré quelque prédilection pour les littérateurs de ce parti : il en mit plusieurs comme professeurs dans le collège royal, qu'il fonda pour y faire enseigner ce qu'on ne montrait pas dans l'université, ou enseigner avec plus de perfection ce qui étoit l'objet des études ordinaires. Il eut aussi dessein de former un établissement pour l'entretien et l'instruction de six cents gentilshommes dans toute sorte d'exercices, mais les grandes affaires qui lui survinrent le détournèrent de ce projet.

Ce prince profita du répit que lui laissoit la guerre, et de l'inactivité des négociations, pour parcourir son royaume, surveiller la justice, réformer les abus ; et malgré ses malheurs, qui avoient trop pesé sur ses sujets, partout il fut reçu avec applaudissemens et acclamations. Il n'y eut pas le moins

1581.

Réunion de
la Bretagne à
perpétuité.

1532.

1552.

dre obstacle au desir qu'il montra de réunir pour toujours la Bretagne à la couronne. On avoit stipulé sous reine *Anne*, en cas de défaillance de la postérité de cette princesse, des réversions aux branches collatérales des anciens ducs; ces conditions furent abolies sans réclamations, et la Bretagne devint province de France inaliénable à jamais.

Intérêts com-
muns
de la France
et de
l'Angleterre.

Cette réunion auroit pu souffrir de difficultés de la part du roi d'Angleterre, qu'elle privoit d'une entrée facile en France; mais *François* et *Henri* étoient trop liés par leur défiance contre l'Empereur. Ils se virent à Boulogne-sur-Mer, et prirent des mesures contre cet ennemi commun. Leur dessein étoit de l'attaquer pendant qu'il seroit aux prises avec *Soliman*, le plus illustre des empereurs Turcs. Trois ans auparavant il avoit assiégé Vienne sans succès. Il venoit alors, à la tête de trois cent mille hommes, venger son affront et disputer encore la Hongrie à *Ferdinand*, en faveur de *Jean Sepus*, vaivode de Transylvanie. Cet armement formidable s'épuisa en marches et en contre-marches, et le grand-seigneur, dont la ca-

itale fut menacée à son tour par les galères de *Doria*, retourna à Constantinople sans avoir rien fait. *Charles-Quint* revint aussitôt s'opposer aux mesures qu'il savoit être prises contre lui.

1532.

Les deux rois, de peur qu'il ne leur fût reproché d'avoir voulu favoriser les entreprises des infidèles sur la chrétienté, proclamèrent fastueusement une ligue contre l'ennemi du nom chrétien. Elle servit au roi de France à tirer de l'argent de son clergé. Celui-ci se plaignoit de plusieurs abus de la chancellerie *romaine*, de l'excessive augmentation des annates, des impositions réitérées sur le même bénéfice, des nominations mises à prix et des conventions simoniaques auxquelles le concordat donnoit lieu. Le roi promit de remédier à ces désordres; et pour cette promesse le clergé lui offrit de son propre mouvement deux décimes que le pape refusoit d'accorder, ou pour lesquelles il faisoit attendre son agrément.

Clément VII ferma les yeux sur cette entreprise, qui mit dès-lors les rois de France hors de sa dépendance pour imposer le clergé; il n'osoit réclamer trop hautement les anciens pri-

Motifs d'union avec le pape.

1532.

viléges du Saint-Siège. L'obstination d'*Henri VIII*, à regarder comme suffisante la sentence de divorce prononcée dans son royaume, entre lui et *Catherine d'Arragon*, son épouse, et à soutenir légitime, en vertu cette sentence, son mariage avec *Anne de Boulen*, faisoit craindre au souverain pontife, que cette opiniâtreté n'aménât des évènements préjudiciables à l'autorité de l'église romaine : le saint-père appréhendoit aussi que *François I*, entouré de personnes imbuës des nouvelles opinions, qui demandoient sans cesse la réforme du clergé, ne prêtât l'oreille à leurs instances, ce qui étoit d'autant plus inquiétant que *Clément VII* redoutoit cette réforme pour lui-même, parce que son élection n'avoit pas été exempte d'intrigues, et peut-être de simonie. C'est une des principales raisons qui l'empêchoient de consentir à la convocation d'un concile, que les protestans ne cessent de demander.

Entrevue de
l'empereur et
du pape à Bo-
logne.

L'empereur étoit à la tête de ces solliciteurs importuns. Le pape lui reprochoit de ne pas réprimer avec assez de fermeté les protestans. *Charles* reprochoit au pape de se refuser au seul moyen de les ramener à l'Eglise. Ces

contestations qui s'animèrent dans une nouvelle entrevue qu'ils eurent à Bologne, mirent de la froideur entre eux. *Clément* rejeta des propositions dont l'exécution auroit fortifié la puissance de *Charles* en Italie, et en auroit, pour toujours, fermé le chemin à *François I.* Celui-ci, qui ne pouvoit se déterminer à y renoncer, fut obligé au pape de cette opposition aux desseins de son rival, et résolut de s'attacher le souverain pontife, par des liens qui le retiendroient dans une reconnoissance permanente.

1552.

Tel a été le motif du mariage de *Henri*, duc d'Orléans, second fils de France, avec *Catherine de Médicis*, petite-nièce à la mode de Bretagne du pontife. Cette alliance d'une maison nouvelle avec l'antique maison de France fut très-désapprouvée par notre noblesse. *Clément VII* amena lui-même la princesse, et aborda à Marseille où le roi l'attendoit. Le monarque et le pontife, logés dans des maisons qui se communiquoient, eurent de longues et fréquentes conférences.

Entrevue du
pape et du roi
à Marseille.
1533.

Henri VIII avoit épousé *Anne de Boulen*, malgré les censures dont il étoit menacé. *François I* pria le pape

François I
travaille en
vain pour ré-
concilier *Henri VIII* avec le
S. Siège.

1534.

Assassinat
de Merveille.

Leur intermédiaire étoit un gentilhomme milanais, nommé *Merveille* qui, ayant fait fortune en France, jouissoit paisiblement dans son pays *Sforce*, qui suivant la politique italienne, étoit bien aise de se conserver intelligences dans les deux partis, témoigner au roi le desir d'avoir près de lui un agent secret, au moyen duquel il put communiquer au besoin avec lui. Le roi l'agréa et fit choix de *Merveille* qui, sous prétexte d'affaires de famille retourna à Milan. Le roi lui avoit donné double lettre auprès de *Sforce* l'une ostensible de simple recommandation, qui autorisoit néanmoins la présence de *Merveille* à la cour; l'autre secrète, qui l'accréditoit comme agent du monarque auprès du duc, avec permission de faire usage de l'un ou de l'autre, selon les circonstances. *Merveille*, fier de la qualité de représentant d'un grand prince, ne simula point assez sa véritable situation, et afficha des manières et des dépenses qui le trahirent. *Charles-Quint* se doutant bientôt de la fausseté de sa mission, sans faire de reproche à *Sforce* de ce qu'il souffroit auprès de lui, avec quelque distinction, l'agent de son ennemi, lui montre

croi-leur, et au-lieu de l'empres-
ment qu'il témoignoît auparavant
lui donner sa nièce, il diffère,
s différens prétextes, le voyage de
princesse. Le duc entend ce langage
et. Il écrit à l'empereur que dans
il lui donnera des preuves de fi-
té, telles qu'il n'aura plus lieu de
pçonner que *Merveille* ou d'autres
ssent la faire fléchir.

Par son ordre, on suscite une que-
e entre les gens de *Merveille* et
x d'un gentilhomme voisin. Un des
sieurs envoyé pour l'appaiser est tué
s la mêlée. L'ambassadeur, qui pa-
e au moment du meurtre est saisi,
né en prison, et ses papiers qui
oient pu compromettre *Sforce*, sont
evés. Pour achever de dominer le
nge, on livre ses valets à la justice
n, afin d'en tirer des dépositions
tre leur maître, comme on le fit in-
uble, et comme avec une violence
violence contre le *voisin*, donner
la justice. *Merveille* perd son
privilege d'ambassadeur et est
gé comme particulier : un procès est
condamné, et il est mis à mort
me des procès-verbaux de la
ys, et afin qu'il ne puisse se révolter

1534.

Assassinat
de Merveille.

Leur intermédiaire étoit un homme milanais, nommé *Mer* qui, ayant fait fortune en France, jouissoit paisiblement dans *Sforce*, qui suivant la politique, étoit bien aise de se créer des intelligences dans les deux pays. Il vint à Paris pour témoigner au roi le desir d'avoir de lui un agent secret, au moyen duquel il put communiquer au besoin. Le roi l'agréa et fit choix de *Mer* qui, sous prétexte d'affaires de commerce, retourna à Milan. Le roi lui donna double lettre auprès de *Sforce* : l'une ostensible de simple recommandation, qui autorisoit néanmoins la présence de *Merveille* à la cour ; l'autre secrète, qui l'accréditoit comme agent du monarque auprès du duc, avec permission de faire usage de son nom ou de l'autre, selon les circonstances. *Merveille*, fier de la qualité de représentant d'un grand prince, et qui simula point assez sa véritable nation, et afficha des manières et une dépense qui le trahirent. *Charles Quint* se doutant bientôt de la nature de sa mission, sans faire de reproche à *Sforce* de ce qu'il souffroit de lui, avec quelque distinction, lui montra son agent de son ennemi, lui montra

a froideur, et au-lieu de l'empres-
ment qu'il témoignoit auparavant
lui donner sa nièce, il diffère,
différens prétextes, le voyage de
necesse. Le duc entend ce langage
et. Il écrit à l'empereur que dans
il lui donnera des preuves de fi-
té, telles qu'il n'aura plus lieu de
onner que *Merveille* ou d'autres
ont la faire fléchir.

son ordre, on suscite une que-
e entre les gens de *Merveille* et
d'un gentilhomme voisin. Un des
s envoyé pour l'appaiser est tué
mêlé. L'ambassadeur, qui pa-
au moment du meurtre est saisi,
é en prison, et ses papiers qui
nt pu compromettre *Sforce*, sont
enlevés. Pour achever de donner le
change, on livre ses valets à la ques-
tion, afin d'en tirer des dépositions
contre leur maître, comme auteur du
trouble, et comme ayant commandé
la violence contre le soldat, suppôt
de la justice. *Merveille* réclame en vain
le privilège d'ambassadeur, il est
jugé comme particulier; ou plutôt on
le condamne, sans même observer la
forme des procédures usitées dans le
pays, et afin qu'il ne puisse ni parler,

1534.

ni être réclamé , on se hâte de l'exécuter de nuit en prison. *Sforce* en donna avis à l'empereur , qui , content l'avoir brouillé irrévocablement avec le roi , lui envoie sa nièce et lui prout protection sans réserve. *François I* fut très-irrité de cet assassinat , dont il développa la manœuvre dans des écrits publics , et le dénonça à toute l'Europe comme une violation du droit des gens , dont tous les souverains devaient l'aider à tirer vengeance.

Schisme
d'Angleterre.

Mais ils étoient occupés d'un événement qui fixoit beaucoup plus l'attention. *Henri VIII* , sur lequel le pape avoit inutilement épuisé les menaces de l'église , préliminaires à l'excommunication , persistoit dans son opiniâtreté. Cependant *Jean du Bellay* , évêque de Paris , qui avoit été envoyé près de lui , par *François I* , en racheta la promesse d'une procuration qu'il devoit envoyer à Rome pour suivre cette affaire en son nom , circonstance qui feroit naître des délais , et qui favoriseroit le pape dans le desir où il étoit d'ajourner de plus en plus sa décision. Mais la procuration qui devoit parvenir dans un temps fixé , n'arriva point à ce terme. *Clément VII* qui

1534.

crut joué, entraîné d'ailleurs par cardinaux impérialistes, frappa le coup, et lança contre lui la sentence. S'il eût attendu quelques jours, ainsi que l'en-voiroit l'évêque de Paris, que le pape eût fait partir précipitamment pour Rome, il auroit reçu la fatale décision dans des lettres qui lui eussent été apportées par un courrier, que les pluies et des mauvais temps eussent retardé. Il se repentit alors amersa précipitation, et mourut peu de temps après; mais non sans avoir vu le commencement des désastres dont la France fut suivie : le schisme, qui sépara la France de l'Eglise romaine, le renouement des monastères, le pillage des biens ecclésiastiques, et les cruautés exercées contre ceux qui persévérèrent dans leur attachement à l'Eglise catholique. *Henri* dans la fureur de son ressentiment, en auroit voulu faire de même comme lui les autres. Il fit des tentatives auprès de *François I*, qui lui répondit par ces mots, devenus proverbes : *Ami jusqu'à l'autel.*

Le débordement des nouvelles opinions sur la France, étoit devenu plus

Progrès
du
calvinisme.

1532.

viléges du Saint-Siège. L'obstination d'*Henri VIII*, à regarder comme suffisante la sentence de divorce prononcée dans son royaume, entre lui et *Catherine d'Arragon*, son épouse, et à soutenir légitime, en vertu de cette sentence, son mariage avec *Anne de Boulen*, faisoit craindre au souverain pontife, que cette opiniâtreté n'amênât des évènements préjudiciables à l'autorité de l'église romaine : le saint-père appréhendoit aussi que *François I*, entouré de personnes imbuës des nouvelles opinions, qui demandoient sans cesse la réforme du clergé, ne prêtât l'oreille à leurs instances, ce qui étoit d'autant plus inquiétant que *Clément VII* redoutoit cette réforme pour lui-même, parce que son élection n'avoit pas été exempte d'intrigues, et peut-être de simonie. C'est une des principales raisons qui l'empêchoient de consentir à la convocation d'un concile, que les protestans ne cessent de demander.

Entrevue de
l'empereur et
du pape à Bo-
logne.

L'empereur étoit à la tête de ces solliciteurs importuns. Le pape lui reprochoit de ne pas réprimer avec assez de fermeté les protestans. *Charles* reprochoit au pape de se refuser au seul moyen de les ramener à l'Eglise. Ces

contestations qui s'animèrent dans une nouvelle entrevue qu'ils eurent à Bologne, mirent de la froideur entre eux. *Clément* rejeta des propositions dont l'exécution auroit fortifié la puissance de *Charles* en Italie, et en auroit, pour toujours, fermé le chemin à *François I.* Celui-ci, qui ne pouvoit se déterminer à y renoncer, eut obligation au pape de cette opposition aux desseins de son rival, et résolut de s'attacher le souverain pontife, par des liens qui le retiendroient dans une reconnoissance permanente.

1532.

Tel a été le motif du mariage de *Henri*, duc d'Orléans, second fils de France, avec *Catherine de Médicis*, petite-nièce à la mode de Bretagne du Pontife. Cette alliance d'une maison nouvelle avec l'antique maison de France fut très-désapprouvée par notre noblesse. *Clément VII* amena lui-même la princesse, et aborda à Marseille où le roi l'attendoit. Le monarque et le pontife, logés dans des maisons qui se communiquoient, eurent de longues et fréquentes conférences.

Entrevue du pape et du roi à Marseille.
1533.

Henri VIII avoit épousé *Anne de Boulén*, malgré les censures dont il étoit menacé. *François I* pria le pape

François I travaille en vain pour réconcilier *Henri VIII* avec le S. Siège.

1533.

d'entrer en accommodement avec lui sur son divorce , et de ne pas faire loir trop sévèrement les lois de l'église, avec un prince violent , capable , dans l'effervescence de sa passion , de se porter aux dernières extrémités. *Clément* accoutumé aux grandes affaires et assez conciliant , n'étoit pas éloigné de se relâcher , et de prendre des biais qui sauvassent les apparences sans entamer le fonds ; mais le consistoire , où il se trouvoit moins de cardinaux français que d'impérialistes , s'y opposa. Ceux-ci entrèrent avec chaleur contre les vues de leur souverain , outré de l'affront fait à sa tante , et persuadé que les anathèmes qu'il attireroit sur tête de son infidèle mari , la vengeroient , en couvrant de honte et en embarrassant celui qui l'offensoit.

Le roi soutient la ligue de Smalkalde.

Charles vit donc avec plaisir finir sans accommodement cette entrevue qu'il avoit redoutée , et à laquelle il s'étoit secrètement et inutilement opposé. On ne sait pas s'il a été pris , dans ces conférences , d'autres mesures qui interressoient l'empereur ; mais *François I* n'étoit pas oisif du côté de l'Allemagne. Il entretenoit auprès de la ligue de Smalkalde des commissaires chargés de resserrer l'union des

Ils avoient déjà , comme
avons dit , commencé des hos-
tés contre l'empereur et avoient be-
d'argent : le roi n'en pouvoit don-
ns violer le traité de Cambrai. Son
il le lui suggéra d'acquérir , par
vi , vraie ou simulée , le comté
Mont Liard appartenant à un des
inces ligués. Il en paya un à compte
six vingt mille écus , qui entrèrent
is la caisse de la confédération.
Sur la fin de l'entrevue de Mar-
lle , il se passa un événement qui
i en quelque manière le roi de
ce de ses démarches auprès des
allemands , quoique prohi-
s par le traité de Cambrai. L'em-
r avoit donné à *Sforce* l'inves-
ure du duché de Milan. Il préten-
it que ce bienfait lui attachât le
eau duc , et en fait d'attachement
il ne connoissoit qu'un dévouement
exclusif. *Sforce* , à la vérité , desiroit
ardemment de se conserver les bon-
nes grâces de *Charles* , qui lui avoit
promis la main de *Christine* sa nièce ,
fille du roi de Danemarck ; mais il
souhaitoit aussi de ne se pas brouiller
avec le roi de France , et entretenoit
à cette intention une liaison secrète
avec le monarque.

1534.

Assassinat
de Merveille.

Leur intermédiaire étoit un homme milanais, nommé *Merqui*, ayant fait fortune en France, jouissoit paisiblement dans sa patrie, qui suivant la politique sénéquienne, étoit bien aise de se consacrer à des intelligences dans les deux par-
 témoigner au roi le desir d'avoir de lui un agent secret, au moyen duquel il put communiquer au besoin au roi. Le roi l'agréa et fit choix de *Merqui*, sous prétexte d'affaires de famille, retourna à Milan. Le roi lui donna double lettre auprès de *Sforza*, l'une ostensible de simple recommandation, qui autorisoit néanmoins la présence de *Merveille* à la cour, l'autre secrète, qui l'accréditoit comme agent du monarque auprès du duc, avec permission de faire usage de l'une ou de l'autre, selon les circonstances. *Merveille*, fier de la qualité de représentant d'un grand prince, simula point assez sa véritable nation, et afficha des manières de dépense qui le trahirent. *César* Quint se doutant bientôt de la fausseté de sa mission, sans faire de reproche à *Sforza* de ce qu'il souffroit au duc de lui, avec quelque distinction, un agent de son ennemi, lui montra

1534.

Assassinat
de Merveille.

Leur intermédiaire étoit un gentilhomme milanais, nommé *Merveille*, qui, ayant fait fortune en France, en jouissoit paisiblement dans son pays. *Sforce*, qui suivant la politique italienne, étoit bien aise de se conserver des intelligences dans les deux partis, fit témoigner au roi le desir d'avoir près de lui un agent secret, au moyen duquel il put communiquer au besoin avec lui. Le roi l'agréa et fit choix de *Merveille*, qui, sous prétexte d'affaires de famille, retourna à Milan. Le roi lui avoit donné double lettre auprès de *Sforce*; l'une ostensible de simple recommandation, qui autorisoit néanmoins la présence de *Merveille* à la cour; et l'autre secrète, qui l'accréditoit comme agent du monarque auprès du duc, avec permission de faire usage de l'un ou de l'autre, selon les circonstances. *Merveille*, fier de la qualité de représentant d'un grand prince, ne dissimula point assez sa véritable destination, et afficha des manières et une dépense qui le trahirent. *Charles-Quint* se doutant bientôt de la nature de sa mission, sans faire de reproches à *Sforce* de ce qu'il souffroit auprès de lui, avec quelque distinction, un agent de son ennemi, lui montre de

froider, et au-lieu de l'empres-
nt qu'il témoignoit auparavant
ur lui donner sa nièce, il diffère,
s différens prétextes, le voyage de
ncesse. Le duc entend ce langage
t. Il écrit à l'empereur que dans
il lui donnera des preuves de fi-
s, telles qu'il n'aura plus lieu de
u ner que *Merveille* ou d'autres
nt la faire fléchir.

Par son ordre, on suscite une que-
entre les gens de *Merveille* et
d'un gentilhomme voisin. Un des
al s envoyé pour l'appaiser est tué
s la mêlée. L'ambassadeur, qui pa-
moment du meurtre est saisi,
en prison, et ses papiers qui
pu compromettre *Sforce*, sont
evés. Pour achever de donner le
change, on livre ses valets à la ques-
tion, afin d'en tirer des dépositions
contre leur maître, comme auteur du
trouble, et comme ayant commandé
la violence contre le soldat, suppôt
de la justice. *Merveille* réclame en vain
le privilège d'ambassadeur, il est
jugé comme particulier; ou plutôt on
le condamne, sans même observer la
forme des procédures usitées dans le
pays, et afin qu'il ne puisse ni parler,

1534.

ni être réclamé, on se hâte de l'exécuter de nuit en prison. *Sforce* en donna avis à l'empereur, qui, content l'avoir brouillé irrévocablement avec le roi, lui envoya sa nièce et lui protection sans réserve. *François I* très-irrité de cet assassinat, dont il développa la manœuvre dans des écrits publics, et le dénonça à toute l'Europe comme une violation du droit des gens, dont tous les souverains devaient l'aider à tirer vengeance.

Schisme
d'Angleterre.

Mais ils étoient occupés d'un événement qui fixoit beaucoup plus leur attention. *Henri VIII*, sur lequel le pape avoit inutilement épuisé les censures de l'église, persistoit dans l'excommunication, persistoit dans son opiniâtreté. Cependant *Jean du Bel* évêque de Paris, qui avoit été envoyé près de lui, par *François I*, en arracha la promesse d'une procuration qu'il devoit envoyer à Rome pour suivre cette affaire en son nom, circonstance qui feroit naître des délais, et qui favoriseroit le pape dans le desir qu'il étoit d'ajourner de plus en plus la décision. Mais la procuration qui devoit parvenir dans un temps fixé, n'arriva point à ce terme. *Clément VII* qui

crut joué, entraîné d'ailleurs par
 dinaux impérialistes, frappa le
 er coup, et lança contre lui la
 sentence. S'il eût attendu en-
 quelques jours, ainsi que l'en-
 juroit l'évêque de Paris, que le
 oit fait partir précipitamment
 Rome, il auroit reçu la fatale
 uration dans des lettres qui lui
 apportées par un courrier que
 tempêtes et des mauvais temps
 t arrêté. Il se repentit alors amè-
 it (précipitation, et mourut
 après; mais non sans avoir
 e com mencement des désastres dont
 fut suivie : le schisme, qui sépara
 erre de l'Eglise romaine, le ren-
 ue des monastères, le pillage
 ens ecclésiastiques, et les cruau-
 exercées contre ceux qui persé-
 rent dans leur attachement à l'E-
 catholique. *Henri* dans la fureur
 son ressentiment, en auroit vou-
 tacher comme lui les autres.
 c . Il fit des tentatives auprès de
François I, qui lui répondit par ces
 mots, devenus proverbes : *Ami jus-*
qu'à l'autel.

Le débordement des nouvelles opi-
 nions sur la France, étoit devenu plus

Progrès
 du
 calvinisme.

1555.

prompt et plus étendu que *François I* ne l'avoit prévu. *Calvin*, né *Fran* s'étoit fait par ses écrits, qu'il eut l'assurance de dédier au roi, des prosélytes dans tous les états. Il paroissoit journellement des livres dans lesquels les dogmes de l'église catholique étoient attaqués, et ses pratiques tournées ridicule. On s'y élevoit contre l'autorité du pape et contre les richesses du clergé. Ces écrits sérieux étoient accompagnés de plaisanteries contre les moines, la plupart fort grossières : il nous en reste des recueils volumineux, dont les courtisans s'amusoient ; et amuser, vaut souvent mieux pour le succès que d'avoir raison. Les femmes donnèrent dans les nouvelles opinions avec l'ardeur qui leur est naturelle. Entre elles se distinguoit *Marguerite*, sœur du roi, veuve du duc d'*Alençon*, devenue depuis reine de Navarre, par son mariage avec *Henri d'Aubret*. Quelqu'amitié que son frère ressentît pour elle, il eut cependant la fermeté de la sermonner quelquefois, et de lui imposer silence ; mais il ne put l'empêcher de favoriser les sectaires dans son petit royaume, où elle faisoit des séjours passagers.

Il y donnoit les bénéfices et dignités ecclésiastiques qui vaquoient, à des personnes plus que suspects, en remettant ses collèges, et leur confioit l'éducation par préférence. De ce coin de la France, et sous sa protection, tirent les premières infractions punies aux pratiques de l'église. *Martin* fit tous ses efforts pour enlever son frère à écouter *Melancton*, docteur le plus insinuant des disciples de *Calvin*; mais, par le conseil cardinal *du Perron*, le monarque refusa de s'exposer à cette séduction.

A l'attrait de la nouveauté *François I* opposa la sévérité des lois. Il confirma celles qui étoient déjà existantes contre les sacramentaires, et en fit de nouvelles; bannit de sa présence ceux de ses courtisans qui se voyoient attachés à la nouvelle doctrine, et voulut que toute la France fût assurée par un acte public de son dévouement à l'ancienne. A l'occasion d'une affiche blasphématoire contre le sacrifice de la messe, placardée la même nuit aux portes de toutes les églises de la capitale et à celles de la province, où le roi tenoit alors sa cour, il y eut à Paris une grande procession à laquelle il assista avec ses trois

Lois contre les sectaires et les supplices.

1555.

enfants, les principaux seigneurs de sa cour, les officiers des tribunaux, et notables de la ville. Après cette cérémonie, *François* qui parloit bien, les rassembla autour de lui à l'archevêché, les exhorta paternellement à persévérer dans la foi catholique, à y faire instruire leurs enfans, à prendre garde que la peste de l'hérésie ne se glissât dans leurs familles, et à découvrir aux magistrats ceux qui en seroient infectés. Après cette harangue six des malheureux coupables qui avoient été arrêtés, et qui ne voulurent point abjurer leur erreur, furent brûlés à petit feu, et des potences et des bûchers s'élevèrent par toute la France.

Charles-Quint tâche de rendre *François I* suspect aux confédérés de Smalkalde.

L'empereur profita de cette ostentation de sévérité, pour tâcher de faire perdre à son rival la confiance des lignés de Smalkalde : il leur représenta que mal-à-propos ils comptoient sur un allié qui, en même-temps qu'il faisoit parade d'attachement pour eux, persécutoit si cruellement leurs frères, *François I* calma les confédérés ; d'abord, par la réforme des mesures de rigueur de quelques-uns de ses édits, et ensuite par la distinction qu'il fit entre les luthériens et les calvinistes : *ceux-ci*, leur dit-il :

sont aussi éloignés de votre créance que de la romaine ; puisqu'ils s'efforcent de renverser les autels, de chasser J. C. de nos temples, et de démolir tout-à-fait l'église, au-lieu d'en réparer les ruines. En effet, beaucoup de dogmes, entr'autres celui de la présence réelle, les cérémonies liturgiques, la hiérarchie conservée par le maintien des évêques, et beaucoup d'autres pratiques, rapprochoient bien plus les luthériens de l'église catholique, que les calvinistes, les zuingliens, les anabaptistes, et cette foule de sectes qui naquirent alors, moins unies entre elles par les dogmes que par leur commune haine contre la cour romaine.

François I reçut dans ce temps, et Et à l'Europe chrétienne. écouta favorablement, un ambassadeur de *Soliman*, qui étoit en guerre avec l'empereur, et venoit offrir une alliance avec la France. Nouvelles clameurs contre le roi ; accusation répandue par des libelles dans toute l'Allemagne, qu'il n'avoit qu'une religion fausse et hypocrite, puisqu'à la face de l'univers, il n'hésitoit pas de contracter amitié avec le plus grand ennemi de la chrétienté. *François* se disculpa en prouvant que ce n'étoit

1535. pas en haine de la religion chrétienne que le Turc faisoit la guerre à *Charles-Quint*; mais parce que ce prince ne cherchoit qu'à envahir, et à tout troubler du côté de la Hongrie.

Expédition
de l'empereur
en Afrique.

Afin de persuader de son zèle pour la religion, et de mettre dans l'opinion une grande différence entre lui et *François I*, l'empereur porta la guerre à Tunis, tombée ainsi que toute la côte de Barbarie sous la puissance du corsaire *Chérédin* dit *Barberousse*, devenu amiral de *Soliman*. *Charles* alloit y replacer *Muley-Assem* qui avoit été détrôné par *Chérédin*, et qui promettoit de favoriser les Chrétiens et leur religion. Il débarqua près de Tunis, à la tête d'une armée de quarante mille combattans, emporta le fort de la Goulcette, défit *Barberousse*, replaça *Muley-Assem* sur son trône, délivra vingt mille esclaves qui le prônèrent dans toute l'Europe, assura dans ces mers une retraite à ses flottes, et rentra glorieux dans ses ports lorsque la saison pluvieuse et les maladies de son armée l'eurent forcé à se rembarquer.

Modération
de François I
pendant cette
expédition.

Le roi de France auroit pu profiter de son absence pour porter la guerre en l'Italie qu'il ne perdoit pas de

vue ; mais il craignit de se donner mauvaise réputation chez les princes chrétiens, en molestant l'empereur ; qui paroissoit se sacrifier pour la religion, et qui traversoit les mers pour aller attaquer les Mahométans jusque dans un de leurs empires. *Charles-Quint* sut aussi l'arrêter par une feinte négociation au sujet du duché de Milan.

François Sforce venoit de mourir sans enfans. *François I* fut induit à croire que *Charles* pouvoit être engagé à rendre ce bel héritage à ses enfans, descendans de *Valentine*. Le rusé Espagnol en laissa percer des espérances, et fit entendre qu'il desiroit seulement que cet apanage allât au troisième fils de *François I*. Le père vouloit le faire passer au second : petite difficulté qui pouvoit s'applanir aisément ; de sorte que le roi regarda cette affaire comme conclue, et qu'il rappela des agens qu'il avoit envoyés, tant en Allemagne qu'en Italie, pour y négocier des confédérations contre l'empereur.

Mais il découvrit que pendant que *Charles* l'amusoit d'espérances, il faisoit de tous côtés des armemens con-

L'empereur lui présente l'appât du duché de Milan pour ses enfans.

Préparatifs et commencement de guerre.

1536.

sidérables , qui sembloient devoir se réunir en Italie, pour s'assurer du duché de Milan. *François* se mit en état de le prévenir, en entrant en Italie sous un autre prétexte. Depuis long-temps, il étoit mécontent du duc de *Savoie*, *Charles III* , frère de la duchesse d'*Angoulême* sa mère , lequel , quoique fils d'une Française, *Marguerite de Bourbon-Montpensier* , se montrait tout dévoué à l'empereur , dont il étoit à la vérité beau-frère. Il lui envoya le président *Poyet* , pour réclamer les comtés de Nice et de Piémont , comme héritages injustement retenus à sa mère. Comme on s'attendoit à un refus , l'armée , suivant de près le président , conquit en peu de jours toute la *Savoie*. Les Français ne devoient trouver que de foibles obstacles pour s'avancer jusqu'à Milan , parce que l'empereur n'étoit pas encore prêt , et n'avoit de rassemblé qu'un petit corps de troupes , sous le commandement d'*Antoine de Lève* , général aussi habile qu'adroit politique. Malgré le coup porté au duc de *Savoie* , son allié , l'empereur faisoit semblant de ne pas regarder la paix comme rompue , et entretenoit tou-

jours ses négociations. Le roi , de son côté , se laissoit séduire aux espérances que *Charles* lui laissoit entrevoir de se rendre à ses desirs, de sorte qu'après s'être emparé de Turin et d'une partie du Piémont , prêt à recevoir la nouvelle que son armée s'étoit emparée de Vercell, dernière place du duc de *Savoie*, sur la frontière du Milanès , et qui en faisoit partie avant la cession qui en avoit été faite au duc , il envoya ordre à *Claude d'Annebaud*, son général, de suspendre toute hostilité. Les Espagnols et les Français avoient chacun devant eux une petite rivière. Le roi prescrivit à d'*Annebaud* de ne point passer la sienne, si de *Lève* se tenoit derrière celle qui le couvroit. De *Lève* le promit par serment , et n'avoit garde de ne point accepter cette condition , parce qu'il n'étoit pas assez fort pour s'exposer dans la plaine intermédiaire ; mais il profita habilement du loisir qu'on lui laissoit, pour appeler auprès de lui les corps de troupes impériales dispersées en Italie , et se former une armée au moins égale à celle des Français. Quand l'empereur se sentit en état non-seulement de se défendre , mais encore

1536.

d'attaquer, il jeta lui-même le masque, et déclara la guerre avec des démonstrations d'orgueil et d'animosité, très-étonnantes de la part d'un homme reconnu jusqu'alors si habile à déguiser ses vrais sentimens, et à imposer extérieurement silence à ses passions.

Harangue
de Charles-
Quint
dans le
consistoire.

En revenant de Tunis il avoit abordé en Sicile, s'étoit transporté en Italie, et se rendit à Rome, afin, disoit-il, de presser le pape d'indiquer un concile général, et de faire lui-même au souverain pontife, à ce sujet, les instances qu'il avoit promises aux protestans d'Allemagne. Il parut en plein consistoire, et y débita avec emphase un discours qu'il s'étoit plu à composer lui-même. Il commençoit par une énumération exagérée de tous ses efforts en faveur de la religion catholique, s'étendoit ensuite sur les obstacles qu'il avoit éprouvés de la part du roi de France; les tentatives de ce monarque pour soulever les princes d'Allemagne; les secours donnés aux protestans rebelles; les exhortations à l'empereur Turc d'attaquer la Hongrie et de ravager les pays chrétiens; les écrits, enfin, disséminés avec profusion par les émissaires de la France

lans les états impériaux, pour attirer au chef la haine des peuples, et le regarder comme auteur des guerres qui troubloient l'Europe, pendant qu'il n'avoit cessé de faire tous les sacrifices possibles à l'entretien ou au établissement de la paix, quand elle étoit troublée.

« Et encore à présent, disoit-il, j'en propose au roi de France trois moyens, dont je lui laisse le choix ;
« 1.^o d'investir le duc d'*Angoulême*, son troisième fils, du duché de Milan, pourvu que je trouve sur cela mes sûretés, et qu'il commence par retirer son armée du Piémont ;
« 2.^o je lui offre, pour épargner le sang chrétien, le combat corps à corps, à pied ou à cheval, sur terre ou sur eau, et même en chemise, à l'épée ou au poignard ;
« 3.^o la guerre à outrance, que je ne discontinuerai pas que je ne l'aie rendu le plus pauvre gentilhomme du monde ». Il vantoit ensuite sa force, sa puissance, ses nombreuses armées, insultoit les généraux et soldats français, « si peu à craindre, » disoit-il, que si je n'en avois que de tels, j'irois tout-à-l'heure les mains liées, la corde au col, implorer la

1536.

« miséricorde de mon ennemi ». Il finit par exhorter le pape, le sacré collège, les princes chrétiens, dont les ambassadeurs étoient présens, de s'unir à lui contre l'allié des infidèles et le perturbateur du repos de la chrétienté. *Paul III* qui avoit succédé à *Clément VII*, écouta, répondit à peine et par des lieux communs, et termina la séance en faisant des vœux pour la paix, et en s'engageant à la neutralité.

Mauvaise foi
de l'empereur.

Les ambassadeurs français étoient confondus, ils ne s'attendoient à rien de semblable. Comme ils étoient gens de robe et d'église, ils ne marquèrent leur indignation que par leur air d'embarras : mais en sortant du consistoire ils se plaignirent aux ministres de l'empereur, de cette insulte, et demandèrent que ce prince s'expliquât et déclarât, si en parlant du combat corps à corps, il avoit prétendu defier le roi. Ils répondirent, que bien des choses avoient échappé involontairement à leur maître dans la chaleur du discours, et que des trois moyens proposés pour terminer entre le roi de France et lui, il ne falloit s'arrêter qu'au premier, qui étoit l'intention de donner l'investiture du duché de Milan

à l'un des fils de France. L'empereur convoqua, à la sollicitation du pape, une seconde assemblée, composée à-peu-près des mêmes personnes que la première. Il y dit que son discours avoit été mal entendu, et plus mal encore interprété : *Car*, dit M. Gail-lard, historien de François I, *en pa-reil cas ce sont toujours les auditeurs qui ont tort. Ils ont manqué d'oreille ou d'intelligence.* Qu'il n'avoit point en intention de défier le roi, et qu'il se garderoit bien de se hasarder contre un prince dont il connoissoit la bravoure, s'il ne survenoit un plus grand motif de combat. Par cette réserve de l'avenir il crut sauver le dés-honneur de la rétractation présente ; mais *François I* ne lui laissa pas cette ressource. Dans la réponse qu'il fit quelque temps après par un manifeste public, il le défia pour tous les temps.

Un des ambassadeurs auquel l'empereur avoit promis un mois auparavant de donner le Milanès au duc d'Orléans, et qui avoit fait passer cette promesse au roi, s'avança comme il sortoit de l'assemblée, l'arrêta et lui dit : « Sauvez - moi de la disgrâce : de mon maître : vous savez si je l'ai

1556.

« méritée. Je lui ai porté de votre
 « part des paroles qui restent sans
 « exécution. Est-ce votre faute ? est-
 « ce la mienne ? Il m'accusera de pré-
 « cipitation ou d'infidélité. Faut
 « qu'un ministre exact et zélé soit la
 « victime des jeux de votre politique ?
 » Je demande , sacrée majesté , pour
 « ma justification , que vous déclariez
 « devant sa Sainteté s'il n'est pas
 » vrai que vous m'avez promis le Mi-
 « lanès pour le duc d'Orléans » L'em-
 pereur avoua qu'il avoit fait cette
 promesse , mais sous des conditions
 qu'on n'avoit pas remplies. On peut
 les remplir répondit l'ambassadeur.
 Cela est impossible , dit le prince. *Si*
vous les jugiez impossibles , répliqua
 l'ambassadeur , *pourquoi les avez-vous*
prescrites ; Charles s'étendit en propos
vagues , chercha un espèce de tort à
l'ambassadeur lui-même , salua le
pape , sortit , et peu de jours après
partit pour joindre son armée qui al-
loit entrer en France.

Ses préten-
 tions sur la
 Provence.

Elle étoit composée de cinquante
 mille hommes d'infanterie , Italiens , Al-
 lemands et Espagnols , et de plus de trente
 mille de cavalerie , sous le comman-
 demant d'*Antoine de Lève* , soldat de
 fortune , comme nous l'avons déjà dit ,

devenu habile général, confident de l'empereur, et souvent son conseil. On croit que c'est lui qui traça le plan de cette guerre, et qui y excita l'empereur, se flattant d'être nommé vice-roi de France après la conquête, qu'il regardoit comme certaine. Cette persuasion se trouve exprimée dans des écrits qui furent alors répandus en France avec profusion. L'empereur y est appelé le *très-Grand*, l'*Africain*, l'*Invincible*. Ses écrivains citent de vieilles prophéties qui lui promettoient l'empire de l'univers., ou du moins celui de la France. Les esprits simples en étoient alarmés, et on vit, à la nouvelle de son entrée dans le royaume, une consternation pareille à celle que la captivité du roi avoit produite.

Pour *Charles-Quint*, il paroît qu'il ne doutoit plus de la conquête, du moins de la Provence, qu'il se plaisoit à regarder comme une possession sur laquelle il avoit des droits les plus légitimes. Cette province avoit fait partie du second royaume de Bourgogne; ce royaume avoit été possédé par les empereurs, donc c'étoit un démembrement de l'empire qui devoit être réuni à son trône. De plus, la

1536.

seconde *Jeanne*, reine de Naples, issue de la première maison d'*Anjou*, qui possédoit la Provence, avoit adopté *Alphonse*, roi d'Arragon, dont *Charles-Quint* étoit arrière petit-neveu, donc la Provence lui appartenoit. *Jeanne*, à la vérité, avoit testé depuis en faveur du bon roi *René*, et *Charles*, comte du *Maine*, neveu de celui-ci, avoit légué la Provence à *Louis XI*. Mais disoit l'Autrichien, l'adoption de l'Arragonais étant antérieure, doit l'emporter sur l'adoption plus récente de l'Angevin; donc *Charles* ne feroit que revendiquer le sien en s'emparant de la Provence.

Réparties
de la
Roche-du-
Maine.

Dans cette persuasion, il avoit sans cesse sous les yeux la carte de cette province, par où il devoit commencer son invasion. Il l'appeloit avec complaisance son comté, et il inscrivait d'avance sur un registre ceux de ses capitaines auxquels il devoit distribuer les terres des Seigneurs provençaux qui refuseroient de se soumettre, et parloit de ses futurs exploits avec une jactance ridicule. Elle fut un peu rabattue par *la Roche du Maine*, gentilhomme français renommé pour ses saillies, de la connoissance d'*Antoine de Lève*, et qui se trouvoit dans le camp impérial comme otage. *Charles-*

Quint voulut, à plus d'une fin, qu'il assistât à la revue de son armée. *Eh bien !* lui dit-il, *que vous en semble ?* *Je ne la trouve que trop belle et trop puissante*, répondit la Roche ; *mais je suis assuré, que si votre majesté se hasarde de passer les monts , elle en trouvera bientôt une autre qui la vaudra bien.* Je ne puis , dit l'empereur , *me dispenser d'aller visiter mes sujets de Provence.* *Ah ! sire* , s'écria la Roche , *vous les trouverez bien rebelles.* Le prince lui ayant encore demandé : *Combien il y avoit de journées jusqu'à Paris ?* Si par journées , lui répondit la Roche , *vous entendez des batailles, comptez-en plus de douze , à moins que vous ne soyez mis hors de combat dès la première.*

Le pape travailla à suspendre l'orage qui menaçoit la France. Comme dans sa harangue au consistoire , l'empereur avoit avancé que si le roi vouloit retirer ses troupes du Piémont et rendre la Savoie , il donneroit au duc d'Angoulême l'investiture du duché de Milan ; le souverain pontife lui fit demander par le cardinal *Trivulce* s'il tiendrait sa parole , en cas que le roi consentît à mettre les états du duc de Savoie en main tierce , dans les sieunes , par

1536.

Le pape
s'entremet
inutilement
de la paix.

1536.

exemple. *Charles* répondit fermement *non*. Mais, représenta le cardinal, vous vous y êtes engagé en plein consistoire. C'étoit, répliqua-t-il nettement, afin d'amuser le roi et de le surprendre, comme il m'a amusé lui-même en s'obstinant à demander l'investiture pour le duc d'*Orléans*, pendant qu'il surprenoit le duc de *Savoie* et s'emparoit de ses états. Ce n'étoit pas le moment de tenter d'amener *Charles-Quint* à un accommodement ; il étoit trop enflé de sa puissance et se croyoit trop sûr de la victoire. Il la promettoit hautement à ses capitaines et à ses soldats qu'il harangua en plein champ, et auxquels il montra comme un butin assuré les dépouilles de la France.

Plan de défense du roi.

François de son côté prenoit des mesures pour l'empêcher d'y pénétrer. Il avoit fait fortifier avec soin Turin, Coni et Fossano, dans l'espoir fondé d'arrêter quelque temps les ennemis en Piémont et de les y attaquer, lorsque leurs forces seroient inmanquablement diminuées par les travaux et les fatigues des sièges qu'ils se trouvoient dans la nécessité d'entreprendre. *François*, Marquis de *Saluces*, frère de *Michel Antoine*, fut nommé par le roi son lieutenant-général dans ce pays,

chargé de l'exécution du plan projeté : mais l'appréhension de se voir ut-être dépouillé lui-même par l'ennemi, et le desir de se le rendre favorable dans la poursuite du Montferrat, fut alors par la mort récente du dernier des *Paléologues*, en firent un autre ; non-seulement il approvisionna les villes confiées à ses soins, mais à l'approche des Espagnols, il passa secrètement dans leur camp, et leur remit l'état des hommes et des vivres, qui se trouvoient en chaque place. L'après ces documens, de Lève qui pouvoit calculer à jour fixe la durée de la résistance de chaque ville, vint assiéger Fossano. Mais elle trompa ses combinaisons, elle ne se rendit pas, quoiqu'il eût supputé qu'on ne devoit plus y trouver de vivres. Le marquis de Montpezat qui y commandoit, vouloit gagner les trente jours que François I, instruit de la trahison de Saluces, lui avoit demandé de tenir. Il avoit économisé les vivres en conséquence. On étoit au vingt-quatrième jour, lorsqu'après des pourparlers indirects de capitulation, il menaça, si on ne lui faisoit honorable, de s'ensevelir sous ses murs et d'entraîner une grande partie des assiégeans dans sa ruine.

1536.

Cette généreuse résistance des assiégés, l'incertitude des assiégeans sur leurs ressources, et la bienveillance d'*Antoine de Lève* pour *la Roche-du-Maine* qui étoit du nombre des officiers de la garnison, lui valurent capitulation qu'elle desiroit. *Montpez* obtint de conserver six jours encore *Fossano*, et durant ce temps de tirer des vivres des assiégeans, car les siens venoient de finir. Ce fut à cette occasion que *la Roche-du-Maine* passa en otage dans le camp de l'empereur.

Cependant *François I*, forcé par cet incident de changer son plan de défense, le forma sur celui de l'invasion. Elle devoit s'effectuer en même tems du côté de la Picardie par une armée de Flamands, et en Provence ou en Dauphiné par l'empereur lui-même. Aux premiers qui n'étoient pas extrêmement nombreux, et qui paroissoient plus destinés à ravager qu'à conquérir, le roi opposa le peu de troupes dont il pouvoit se passer dans le Midi; et les mit sous les ordres du duc de *Vendôme*, avec commandement exprès de s'attacher à couvrir le pays autant qu'il seroit possible, et d'éviter tout engagement décisif. *Claude de Guise* que le roi avoit élevé à la dignité de duc, devoit

lui amener un renfort de Champagne , à l'ennemi ne pénétrait point de ce côté.

Quant à l'irruption de l'empereur , le roi avoit déclaré qu'il iroit l'attendre au pied des Alpes ; mais il fit réflexion qu'il seroit peut-être dangereux de risquer une bataille contre une armée fraîche , à laquelle l'enthousiasme d'un premier succès pouvoit ouvrir le royaume et y jeter l'épouvante. On fut plus à propos de la laisser entrer sans coup férir , et de la ruiner en la harcelant et la privant de vivres. Pour cela le roi prit des mesures sûres , mais secrètes. Quand il fut assuré que l'empereur attaqueroit par la Provence , il résolut de la ravager depuis les Alpes jusqu'à la Durance , derrière laquelle porta son armée ; *Montmorenci* entrant sous Avignon avec un gros corps de troupes , et lui-même à Valence avec le reste. De ces points partirent des détachemens chargés de dévaster toute la basse Provence et d'en faire une solitude.

Entre les exécuteurs de cette cruelle commission , se remarque un capitaine *Bonneval* , dur , inexorable , insensible aux plaintes , aux gémissemens ,

La Provence est dévastée.

1536.

aux supplications. Il avança dans le pays , y répandit ses soldats , fit avertir qu'on eût à porter dans les villes capables de résister à un coup de main , blés , vins , meubles , provisions toute espèce ; ordonna de chasser : loin dans les bois les bestiaux qu'on pourroit mettre en sûreté , d'abattre les moulins , de boucher les puits ; et que , si on n'obéissoit pas à ses ordres , il viendrait lui-même les exécuter. En effet , en repassant dans les lieux qu'il avoit déjà parcourus , il renversa , détruisit , mit le feu , entretenit l'embrasement et l'étendit au loin. Des villages entiers disparurent. Deux petites villes osèrent fermer leurs portes aux exécuteurs de *Bonneval* , il y entra de force et les saccagea avec la dernière cruauté. Quelques - uns des chefs employés à cette expédition eurent la bassesse de faire racheter aux habitans les effets qu'ils leur laissoient , *et s'appliquèrent plus*, dit un historien , *à vider les bourses que les greniers ou les granges*. Ainsi les princes sont souvent obéis.

Mort du
dauphin
François.

Pendant que *François I* avoit à gémir des maux qu'il se croyoit obligé de causer à ses sujets , il lui arriva un malheur personnel qui lui causa le plus

d Le Da in *François*,
 hom é des pl belles qua-
 d' re : is qui res-
 pl n père et qu'il
 préférer , venant au camp
 , fut attac d'une maladie
 l'emporta en ins de quatre
 Le triste monarc n'étoit alors
 trop accoutumé à recevoir de fâ-
 uvelles. On lui mandoit de
 que , malgré l'activité et les
 s *Vendôme* , les Flamands et
 ions y pénétroient. Il apprit
 p d'Avignon , qu'un capitaine
 e , mais imprudent , ayant obtenu
morenci , par importunité , la
 l'attaquer un parti ennemi ,
 é battu et fait prisonnier : échec
 t *Charles-Quint* s'enorgueillit au-
 nt *François* en fut mortifié.

I monarque attendoit avec impa-
 ce ce fils bien-aimé , qui devoit
 : : peines plus douces en les
 t. Sur le bruit d'une première
 tion , il s'étoit rendu à Lyon
 voir , et il en étoit reparti tran-
 nille ; mais quand il vit entrer seul
 , cardinal de *Lorraine* , frère
 c : *de Guise* , qui devoit accom-
 le prince , le premier mot du

1536.

père , prononcé impétueusement avec l'air d'une inquiétude impatiente , fut : *Comment se porte mon fils ?* Le prélat , qui tâchoit de se contraindre , balbutie quelques mots de danger , d'espérance. *Ah ! mon fils est mort , s'écrie-t-il , mon fils est mort. Vous voulez en vain ménager son malheureux père.* Un morne silence , un torrent de larmes furent toute la réponse du cardinal. « La chambre , dit un historien de *François I* , retentit à l'instant de cris et de sanglots. Le roi se traîna mourant jusqu'à une fenêtre , et levant les yeux et les mains au ciel , il pria pour ce fils , pour lui-même , pour son peuple. Il offrit à Dieu ce douloureux sacrifice avec la foiblesse d'un père , la fermeté d'un héros et la piété d'un chrétien ».

S'il fut empoisonné.

Il a été empoisonné ! s'écria toute la France. Empoisonné , dirent les uns , par *Catherine de Médicis* , sa belle-sœur , afin d'assurer le trône au prince *Henri* , son mari , qui deviendrait dauphin. Empoisonné par l'empereur , afin que *Henri* auquel , comme puîné , il avoit promis l'investiture du Milanès , devenant héritier immédiat de la couronne , il fut dispensé de tenir sa pa-

is *Catherine* qui s'est montrée
 able. an crimes ,
 déjà. [le dix-sept
 ? C it *Charles Quint* à se
 l nce, afin qu l'élévation
 ant le cha t l'obligation
 r l'in , pendant qu'il
 tr voit e un , après lui ,
 e la recevoir ? Cependant cette
 re imputation fut accompagnée
 constances capables de l'accré-
 , et de graves soupçons s'accumu-
 sur un comte italien , *Sébastien*
écuculli , échanson du prince.
 rêté, et le roi, quand il se trouva
 délivré de ses grandes affaires ,
 t qu'il subît un jugement solen-
 on procès lui fut fait à Lyon , en
 ce des princes du sang , de tous
 tats qui se trouvoient dans cette
 , et des ambassadeurs étrangers.
 usé avoua qu'il avoit mis de l'ar-
 dans un vase plein d'eau , pré-
 é pour le prince , et qu'il la but
 ivement , qu'il devoit attenter de
 la vie du roi et de ses deux
 r tils ; qu'il avoit été engagé à ce
 me par *Antoine de Lève* et *Fer-*
di *Gonzague* , généraux de
 n r r ; et que par les questions

 36.

que l'empereur lui avoit faites sur la manière de vivre du roi et l'ordre qui s'observoit dans sa cuisine , il avoit cru que ce prince n'étoit pas ignorant des intentions de ses confidens , et qu'en se prêtant à leur désir il obligerait l'empereur lui-même. *Montécuculli* se mêloit de médecine. On trouva dans papiers un mémoire sur les poisons. Ses aveux furent les uns volontaires , les autres arrachés par la torture. On le condamna au supplice d'être tiré à quatre chevaux , et il expira dans ce tourment , après qu'on l'eut forcé de faire une réparation publique à *Guillaume de Dinteville* , seigneur *Deschenets* , premier maître-d'hôtel roi , qu'il avoit accusé de quelque complicité , et qui néanmoins prit quelque temps après la fuite.

La mémoire de *Gonzague* n'est pas restée entachée de soupçon ; mais celle d'*Antoine de Lève* n'en doit pas être exempte , si on croit ce qui se lit de lui , dans un récit abrégé de sa vie ,
 « qu'entretenant un jour l'empereur
 « des affaires d'Italie , il osa lui pro-
 « poser de se défaire , par des assassi-
 « nats , de tous les princes qui avoient
 « des possessions dans ces pays. *Eh ! que*

deviendrait mon ame? lui dit Charles-Quint. *Vous avez une ame?* repartit de Lève, *abandonnez l'empire* ». Cette anecdote est peut-être très-hazardée ; mais elle a pu trouver créance dans l'esprit qu'a laissée de lui ce général, qui fut jamais réputé délicat dans ses succès de succès, et qui ne les dut le plus souvent qu'aux brigandages qu'il commettoit dans ses soldats, auxquels il demandoit que de la valeur.

La maladie du Dauphin le prit à l'ordonnance non très-subitement, pendant qu'il jouait à la paume, et excédé de fatigue et de chaleur, il buvoit un verre de bière fraîche qu'il demanda imprudemment. On peut joindre à cette cause, des excès qui l'énermoient trop habituellement, et qui le rendirent incapable de supporter une attaque de pleurésie qui le frappa soudain. Si l'on veut qu'il soit mort empoisonné, et que *Montécuculli* ait été condamné à mort, « on peut regarder cet italien », dit toujours le même historien, comme un de ces monstres, moitié débauchés, moitié fous, qui, sans causes, comme sans motifs, dans un accès de superstition religieuse ou politique attentent à la vie des

1536.

« princes , croyant se faire un mérite
 « auprès de leurs ennemis ou des mé-
 « contens , et troublent un état *sans*
 « *servir personne* ». En regardant ce
 triste événement sous ce point de vue ,
 l'empereur sera entièrement disculpé ,
 d'autant plus qu'il montra un vif regret
 de la mort de ce jeune prince , qu'il
 avoit eu en otage et qu'il se piquoit
 d'aimer.

Conseils du
 roi au nou-
 veau dauphin
 Henri.

François I ayant fait venir près de
 lui *Henri*, son second fils , l'embrassa
 en pleurant , et lui fit , selon *Mézeray* , un long discours qu'un nouvel
 historien résume en ces mots : « Mon
 « fils , vous avez perdu un modèle ,
 « et moi un appui. Le deuil univer-
 « sel justifie nos larmes et rend té-
 « moignage de la grandeur de notre
 « perte. L'exemple de votre frère ,
 « leçon la plus utile pour votre âge ,
 « vous eut guidé dans la carrière de
 « l'honneur. Que sa mémoire vous
 « inspire et vous conduise. Héritier
 « de son rang , soyez-le de ses vertus
 « naissantes. Elles eussent fait ma joie :
 « que la vôtre fasse ma consolation.
 « Imitiez votre frère , surpassez-le , s'il
 « est possible. Vous ne me le ferez
 « jamais oublier , faites-m'en toujours

souvenir ». La cour étoit présente ,
fondoit en larmes. Le prince paroiss-
oit pénétré. Le roi , attendri , sembla
à moment s'abîmer dans la douleur ;
mais il se fit bientôt violence pour se
vrer tout entier à la défense de son
yaume. Le jeune dauphin demanda
obtint la permission d'aller faire ses
 premières armes contre l'empereur. Le
roi lui-même quitta son camp de Va-
nce et s'avança vers celui d'Avignon ,
sur le bruit que *Charles-Quint* répandit
avec affectation qu'il alloit l'attaquer.

Mais c'étoit une ruse pour cacher
son départ , devenu nécessaire. Après
être promené en Provence sans
prouver aucun obstacle , il parut vou-
loir s'attacher au siège de Marseille ,
où s'étoit renfermée la brave garnison
de Fossano. Le bled manqua à son
armée , et quand , à force de recher-
ches , on en trouvoit échappé à la vigi-
lance des exécuteurs de *Bonneval* , il
n'y avoit pas de moulin pour le moudre.
Un grand convoi qu'on lui envoyoit de
Toulon , fut pris , et il se trouvoit dans
une grande perplexité. Disette absolue
l'argent , point de vivres. Heureuse-
ment *André Doria* lui en apporta une
petite quantité , suffisante cependant

L'empereur
se retire.

1536.

pour une marche hâtive. Aussitôt il prend son parti , charge son artillerie et ses gros bagages sur les galères du Génois , et lui-même prend le chemin de l'Italie avec plus de précipitation qu'il n'avoit mis de célérité à venir. Ses soldats consternés , languissans de faim et de maladie , fuyoient , jetant leurs armes pour courir plus vite. Les paysans embusqués dans les montagnes , les ramassoient et s'en servoient contre ceux qui avoient attiré sur eux la misère et la désolation. Point de grâce. Celui qui se rendoit étoit égorgé comme celui qui osoit se défendre. *Charles-Quint* , au rapport de tous les historiens , fit , dans cette retraite , une perte immense , supérieure peut-être à celle du connétable de *Bourbon* , dans les mêmes lieux et les mêmes circonstances. Le roi vouloit le poursuivre en personne. *Montmorenci* , seul du conseil , s'y opposa. Il remontra qu'il étoit inutile de se donner des peines pour défaire une armée qui se détruisoit d'elle-même , et qu'il seroit dangereux de la provoquer , parce qu'elle n'étoit pas encore tellement diminuée et affoiblie , qu'elle ne put , dans un moment de déses-

poir, tourner tête et faire courir des risques à ses vainqueurs. 1536.

Du côté du nord les Flamands avoient aussi pénétré en France sous la conduite de *Henri*, comte de *Nassau*. Ils avoient emporté Guise, ravagé la Picardie, et mis enfin le siège devant Péronne, le dernier rempart qui les empêchât de pénétrer jusqu'à la capitale. *Robert de la Marck*, maréchal de *Fleuranges*, s'y étoit jeté, déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité ce poste important ; et le roi, à la nouvelle du danger de la ville, détacha de son armée un gros corps de cavalerie, et dix mille hommes de pied qui partirent à grande hâte ; mais Péronne étoit déjà délivrée quand ils arrivèrent. Elle avoit été attaquée avec toutes les ressources de l'art connues dans ce temps. Les ennemis tirèrent jusqu'à dix-huit cents coups de canons par jour. Ils firent sauter des tours entières par la mine, et notamment la tour si renommée où *Charles le simple* et *Louis XI* avoient été enfermés, ils lancèrent des feux qui embrasèrent les maisons, et donnèrent plusieurs assauts qui les introduisirent dans la ville, mais pour la perte de ceux

1536.

l'heureux effet. Il fit la même confiance au roi d'Angleterre, celui de France envoya à *Henri VIII*, pour lui faire connoître la vérité, un capitaine, témoin de la déroute de l'armée impériale, dont le désordre passoit jeu d'un simple stratagème.

Le roi marie
Madelaine sa
fille à Jacques
V, roi d'E-
cosse.

Ce même envoyé étoit chargé de prévenir le monarque anglais du mariage de *Madelaine*, fille de France, avec *Jacques V*, roi d'Ecosse. Le père de ce prince avoit été tué, comme nous l'avons dit en 1513, dans une guerre entreprise par lui pour la cause de *Louis XII*. Le fils apprenant le danger où se trouvoit la France, embarqua seize mille hommes. Deux fois repoussés par les vents contraires, flotte aborda à Dieppe. A la nouvelle qui se répandit que le roi alloit livrer bataille, il laisse ses troupes, et vient en poste pour s'y trouver. Ce dévouement fit passer le roi sur la crainte de mécontenter l'anglais, à qui une alliance si étroite entre la France et l'Ecosse pouvoit porter ombrage : il se crut obligé du moins à une politesse à son égard. Le jeune roi rencontra à Lyon son futur beau-père ; il revenoit de la Provence, qu'il avoit parcourue en partie, distribuant des se-

seux , et accordant
semens que les cir-
en son pouvoir. Il
libéralités d'un ton
tix , démonstrations de sen-
ité , plus touchantes , plus propres
le de même à faire naître la re-
e. Arrivé à Paris , il y re-
a les actions de grâces qu'il avoit
liquement faites à Dieu pour
succès de ses armes , et fit célébrer
mariage entre le roi d'Ecosse et sa

Il g...e continuoit en Piémont ,
ec s...cès variés. Le marquis du
G... , succ...r d'*Antoine de Lève* ,
c... étoit i...rt dans l'expédition de
Provence , et non moins habile que
lui sous les armes et dans le conseil ,
y commandoit pour l'empereur. Il pa-
roit que d'*Humières* qui commandoit
en Italie pour le roi , n'avoit pas les qua-
lités propres à lutter avantageusement
avec un pareil adversaire ; et quand
il les auroit eues , elles auroient été
entravées par le défaut d'argent où on
le laissa , et par l'indocilité des lans-
quenets qui faisoient la majeure partie
de son armée. Aussi fut-il surpris, trom-
pé, battu et forcé de rentrer en Dauphi-
né, après avoir laissé en Piémont des gar-

1537. nisons qui se rendirent l'une après l'autre. *François I* ne fut pas plus heureux dans ses négociations avec les princes italiens ; tous refusèrent de se déclarer contre l'empereur. Ils vouloient du moins observer la neutralité : mais les Vénitiens firent plus , ils joignirent leurs troupes aux armées impériales. Cette démarche détermina le roi à faire une alliance offensive et défensive avec *Soliman* , emperereur des Turcs. Le sultan s'engagea à envoyer une armée sur les côtes de Naples, pour faire une diversion pendant que le roi de France attaqueroit le Milanès.

L'empereur
cité à la cour
des pairs.

Ce n'étoit pas l'ambition seule qui divisoit *François* et *Charles* , mais une haine et une animosité personnelle. Celui-ci ne cessoit de rappeler au premier sa prison , et tant pour cette raison qu'en vertu de la dignité impériale , il affectoit une supériorité quelquefois insultante. *François* voulut faire connoître , ou rappeler au souvenir des peuples qu'il avoit aussi des droits qui le mettoient lui-même au-dessus de ce dédaigneux rival. Il tint un lit de justice au parlement Les princes du sang , les pairs , beaucoup de prélats et de seigneurs distingués , y assistèrent. En présence de cette auguste assem-

, l'avocat du roi, portant plainte
re *Charles d'Autriche*, posses-
s comtés de Flandre, d'Artois, et
C olois, relevant de la couronne
France, et le dénonçant comme
c de d'excès criminels envers le
r, son seigneur, réclama contre
l andon qui avoit été fait de la suze-
r té de ces fiefs, dans les traités de
rid et de Cambrai. Il établit que
andon étoit nul, en ce que ces
n avoient toujours relevé de
uronne, et en ce que *Charles*
t porté lui-même atteinte aux
t dont il appuyoit ses prétentions.
s, une fois replacé en la condi-
de vassal, il le rechercha, comme
t porté la guerre sur le territoire
son seigneur, et autorisé une cons-
ation contre sa vie et celle de ses
enfants; d'où il conclut par requérir
la confiscation de ses fiefs, comme la
juste peine due à sa forfaiture. L'arrêt
qui suivit, fut conforme aux conclu-
sions du plaidoyer; il déclara *Charles*
coupable de félonie, ordonna la saisie
des terres dont il devoit l'hommage;
et lui enjoignit de comparoître en per-
sonne à la cour des pairs pour y rendre
compte de sa conduite. Le roi lui fit
signifier la sommation par un héraut,

1557.

et lui envoya en même-temps un sauf-conduit. *Charles* le rejeta avec indignation , et dit d'un ton irrité : *j'irai, j'irai , et si bien accompagné , que je forcerai le roi à se repentir des violations perpétuelles qu'il se permet à l'égard des traités de Madrid et de Cambrai.* Aussitôt il envoya ses lieutenans ravager la Picardie.

Hostilités et
trêves.

Le roi se mit en campagne , repoussa les ennemis , prit lui-même *Hesdin* , ville importante alors , et en fortifia plusieurs autres , qu'il crut suffisantes pour arrêter l'ennemi , s'il tentoit des incursions ultérieures. Sur cette assurance , il sépara son armée. Les ennemis reparurent et prirent des places. Le roi revint , les reprit , se rendit maître de plusieurs autres. Il pouvoit pousser ses conquêtes plus loin : mais *Marie* , reine douairière de Hongrie , sœur de l'empereur , et gouvernante des Pays-Bas après la mort de *Marguerite* , leur tante , demanda et obtint une suspension d'armes de trois mois pour son gouvernement, et la promesse que le roi ne se refuseroit pas à accorder une trêve plus générale , qui pourroit amener à la paix.

On croit que le motif qui fit abandonner à *François I* , ses espérances

de ce côté , fut la malheureuse passion de conquérir le Milanès , qui le tourmentoit toujours. Il tira de Flandre ses principales forces , et les envoya en Italie sous la conduite de *Montmorenci* , que le dauphin accompagna. Le maréchal força le pas de Suze quoique défendu par dix mille espagnols , ravitailla Pignerol et Turin qui tenoient encore , s'empara même de quelques villes et faisoit reculer *du Guast* devant lui, lorsqu'il fût arrêté dans ses succès par les ordres du roi qui annonçoit son arrivée prochaine , et qui ne vouloit pas qu'on agit sans lui. Bientôt, en effet, pour donner plus de chaleur à la guerre , il passa les monts lui-même , et lorsqu'il étoit à la veille , et presque assuré de grands succès , il fit une trêve de trois mois pour ce pays , comme il avoit fait pour la Flandre. Elle fut suivie d'une autre de six , qui devoit commencer au milieu du mois de février de l'année suivante.

Cet intervalle donnoit du temps aux négociations qui s'entamoient de plusieurs côtés , sur les frontières , dans les cabinets des rivaux et des alliés. Les princes belligérans , apparemment

1537.

également fatigués de la guerre, ne se refusoient à aucune ouverture ; mais *François I*, en attendant l'issue, auroit pu profiter de ses avantages, et les augmenter pour faciliter la paix. Il s'excusa de son inaction sur ce que *Soliman*, qui devoit attaquer le royaume de Naples, ne s'y étoit pas présenté. Le sultan répondoit qu'étant prêt à y débarquer des troupes nombreuses, il avoit appris que le roi, dont les hostilités en Italie devoient le précéder, s'amusoit à guerroyer en Flandre. A la vérité, *François* se porta de sa personne en Italie, comme on a vu, mais trop tard pour profiter de la bonne volonté de *Soliman*, qui se borna à en faire insulter les côtes par *Barberousse*, son amiral ; et qui prêt à entrer lui-même en Dalmatie, à la tête de cent mille hommes, se retira fort piqué sur la nouvelle des négociations et des trêves qui se préparoient.

Le pape
travaille à la
paix.

1538.

Le pape *Paul III* profita de la trêve, pour tâcher de reconcilier ces deux ennemis acharnés. C'étoit une opinion assez bizarre que de croire pouvoir aboucher sans risque deux hommes, qui, après les insultes qu'ils s'étoient

, devoient selon les lois de la chevalerie, qu'ils se targuoient de suivre l'un l'autre, ne se voir que la lance et l'épée au poing. Cependant le pontife les disposa à se rendre deux à Nice, ville que tenoit encore le duc de *Savoie*, pour y conférer. Il s'y transporta lui-même comme médiateur. *François I* le désiroit. *Charles Quint* n'y marquoit pas d'aver-
sion ; mais il craignoit que dans une entrevue le roi ne lui demandât trop promptement une décision sur le duché de Milan, et d'autres articles qu'il étoit pas disposé à accorder. Cependant que les deux princes restèrent dans les environs de Nice et ne s'y virent point. Cependant le Saint-Père négocia assez heureusement pour les faire consentir à une trêve de dix ans, qui, par la nature des choses, fut conclue aux dépens du malheureux duc de *Savoie*, dont presque toutes les places étoient au pouvoir des français, comme celles du Milanès entre les mains des Espagnols. C'est tout ce que put obtenir le pape qui avoit espéré une paix définitive, et qui, dans cette vue, quoiqu'âgé et infirme, avoit entrepris ce long et pénible voyage. Il avoit encore essayé, mais sans plus

1538.

de succès, de faire concorder les deux princes à l'ouverture de ce concile général, qui avoit été autrefois si inutilement demandé à son prédécesseur *Clement VII*, qui étoit indiqué en ce moment par lui à Mantoue, puis à Vicence, sur le refus du duc, et qui étoit toujours provoqué en vain.

Entrevue
d'Aigues-
Mortes.

Quand *Charles - Quint* fut assuré par la signature de la trêve, qu'il ne seroit pas exposé à des demandes embarrassantes, il fut moins éloigné de voir le roi. Cependant il remonta sur sa flotte pour se rendre en Espagne. Mais, en passant près de l'île Sainte Marguerite, il y aborda soit volontairement, soit que le vent l'y eut poussé malgré lui, et fit témoigner à *François* qui se trouvoit alors à Avignon, le desir qu'il auroit de l'embrasser à Aigues-Mortes. La première entrevue fut suivie d'entretiens particuliers, dans lesquels se remarquoient tous les dehors de la confiance, et d'une amitié vraiment fraternelle. On ne peut douter que *François* n'agît franchement et il donna de sa sincérité des preuves trop imprudentes, s'il est vrai que dans l'abandon de la conversation il ait confié à son beau-frère le secret de ses

ntelligences avec les protestans d'Al-
emagne et le roi d'Angleterre.

 1558.

On peut citer de sa bonne-foi une
autre preuve plus positive, dans le
refus qu'il fit de secourir les Gantois
révoltés contre l'empereur : ils pro-
mettoient au roi de persévérer dans
l'alliance qu'il contracteroit avec eux,
donnoient des sûretés à cet égard, et
s'engageoient à lui gagner bientôt la
Flandre entière, moyennant les intel-
ligences qu'ils avoient dans les autres
villes. Les membres du conseil exhor-
toient le monarque à accepter cet
offre, et lui remontroient que loin
de s'en faire scrupule, c'étoit son de-
voir comme seigneur suzerain, de pro-
téger les sujets des pays hommages,
et qu'il y étoit d'autant plus obligé
que la saisie de la Flandre, faite dans
le lit de justice de Paris, n'avoit pas
été levée, et que ce ne seroit que se
mettre en possession d'un bien légi-
timement acquis. Mais contre cet avis
presqu'unanime, le roi dirigé par *Anne
de Montmorenci*, en l'austère probité
duquel il avoit mis la plus entière
confiance, et qu'il venoit d'élever à
la dignité de connétable, objecta la
signature de la trêve, et dit *qu'il es-
timoit plus sa parole donnée libre-*

Révolte des
Gantois.
1559.

1539.

ment, que l'empire de l'univers. Non-seulement il rejeta donc la prière des révoltés, mais il envoya leurs lettres à l'empereur, et eut ce qu'on peut appeler la *bonhomie* de joindre des avis sur ce que son beau-frère devoit faire pour les dompter.

Embarras
de l'empereur.

Charles le savoit aussi bien que lui, c'étoit d'arrêter l'embrasement avant que l'incendie fût trop étendu. Pour cet effet sa présence en Flandre étoit absolument nécessaire, et la circonstance exigeoit la plus grande célérité. Mais comment s'y rendre si promptement d'Espagne, où il étoit ? Par l'Océan ? les tempêtes pouvoient le retarder, le jeter peut-être sur les côtes des rebelles, ou sur celles de l'Angleterre, dont le roi n'étoit pas fort de ses amis. Passeroit-il par la Méditerranée ? Mais de l'Italie où il aborderoit, il faudroit traverser l'Allemagne, où les princes protestans pouvoient lui causer de grands retards, s'ils ne faisoient pas pire. Tout combiné, il jugea qu'il n'y avoit point de passage plus court et plus sûr que la France, et *qu'il lui seroit dit Mézeray, plus facile de gouverner le roi, dont il connoissoit le naturel franc*

et facile , que non pas les vents , les Allemands et les Anglais.

 1539.

Il s'en ouvrit à l'ambassadeur de France qui étoit à sa cour, et lui dit de faire passer sa proposition au connétable qui exerçoit une autorité absolue sur tous les ministres, et que sa probité même rendoit plus susceptible d'être abusé. Il insinua, mais sans s'engager par écrit, qu'il donneroit l'investiture du Milanès à *Charles*, duc d'*Orléans*, second fils de *François I*, en l'unissant avec sa fille ou avec sa nièce, et que la célébration du mariage pourroit se faire à Metz ou à Cambrai, aussitôt que la Flandre seroit pacifiée. On agita dans le conseil si on exigeroit des gages de sa promesse, comme seroit des otages, et lesquels on demanderoit. Il ne pouvoit y en avoir de meilleur que le duché lui-même, d'où l'empereur feroit sortir ses troupes, et qu'il remettroit à celles du roi. *Montmorenci* presque seul s'opposa à cette précaution qu'il représenta comme indigne de la magnanimité du roi. *François I*, porté à tout ce qui étoit grand et généreux, adopta l'avis du connétable, et donna au voyageur toutes les sûretés qu'il désiroit.

Il passe par la France.

1539.

Il envoya ses deux fils au-devant de lui jusqu'à Bayonne, et y auroit été lui-même, s'il n'avoit été retenu les restes d'une incommodité grave : le frappa d'une manière alarmante, et qui étoit la suite honteuse d'excès déshonorans pour tout homme, et à plus forte raison pour un roi. Il contenta d'aller au-devant de son hôte jusqu'à Loches.

Il craint
d'être arrêté.

La magnificence des réceptions qu'on lui fit dans tous les lieux de son passage, grandes chasses, festins, tournois, spectacles, fêtes de toute espèce, coûta quatre millions à la France. Au milieu de ces plaisirs, on lui remarquoit toujours un air d'inquiétude : il est difficile qu'un trompeur ne craigne pas d'être trompé. Tout l'allarmoit : le duc d'*Orléans*, presque encore enfant, s'élançant un jour par vivacité sur la croupe de son cheval, et jetant les bras autour de lui, dit : *je vous fais mon prisonnier*. Cette saillie le troubla ; on le vit pâlir. Il ne put pas non plus dissimuler sa crainte, sur ce que le roi lui dit un jour, comme par plaisanterie, en lui montrant la duchesse d'*Etampes* sa maîtresse : *Voyez-vous mon frère celle*

belle dame, elle est d'avis que je ne vous laisse pas sortir de Paris que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. Charles fronça le sourcil et répondit froidement : *Si l'avis est bon, il faut le suivre ;* mais le lendemain, comme la duchesse lui présentait à l'ordinaire la serviette après avoir lavé ses mains, pour se mettre à table, il tire habilement un très-beau diamant de son doigt et le laisse tomber comme par mégarde. La duchesse le ramasse et le lui présente. *Gardez-le*, lui dit-il galamment, *je suis trop heureux d'avoir l'occasion d'orner une si belle main.*

Les conseils ne manquoient pas au roi. Il en reçut même un indirect, mais très-clair, d'un fou qu'il avoit à sa cour nommé *Triboulet*. Cet homme portoit un livret sur lequel il inscrivait le nom de ceux qui selon son jugement faisoient quelques étourderies ou fausses démarches. Il l'appeloit le *journal des fous*. Quand il sut l'arrivée de l'empereur en France, il l'inscrivit sur son livre. Le roi l'ayant appris lui dit : *que feras-tu, si je le laisse passer ?* *J'effacerai son nom*, répondit Triboulet, *et je mettrai le vôtre à sa place.*

1559.

Le moins qu'on dut tirer de l'empereur étoit la promesse écrite de l'investiture du Milanès. Tout le monde inclinoit pour la demander, et de ce que le prince ne l'offroit pas lui-même, on devoit concevoir des soupçons, le roi sur-tout lui ayant donné l'exemple des procédés usités entre gens de bonne-foi, dans ces sortes de circonstances. Car, lorsqu'il envoya ces deux fils à Bayonne, *Montmorenci* les présenta à l'empereur comme otages; quoiqu'il n'y eût aucune convention à cet égard. A la vérité, *Charles* répondit qu'il les recevoit non pour les envoyer en Espagne, mais pour les garder auprès de lui comme compagnons de voyage. Pouvoit-il parler autrement puisqu'il étoit déjà en France? et n'auroit-il pas dû pendant le cours de son voyage, offrir de lui-même ce qu'on avoit la politesse et l'imprudente discrétion de ne pas exiger? Non-seulement il ne le fit pas; mais on dit même que lorsque le connétable lui en fit l'insinuation, dans une fête qu'il lui donna à Chantilly, il ne répondit que par des équivoques, et que *Montmorenci*, qui étoit encore en état de réparer sa faute par un meilleur conseil, se contenta de mou-

quelque mécontentement, et porta à soutenir que tout acte qui ou-
rasserait auprès de l'empereur les
moyens de persuasion, serait déshono-
rant pour le roi.

Arrivé dans les Pays-Bas, sa pré-
ce, l'intimité apparente de ses liai-
avec la France, sa force, une
diminution d'impôts, des adoucisse-
ments dans la perception, des grâces, et
promesses eurent bientôt apaisé
troubles. Tant qu'il fut occupé de
soins, le roi ne lui demanda rien ;
sitôt qu'il en fut débarrassé, *Fran-*
lui fit rappeler les espérances dont
il avait été bercé. L'empereur s'excusa
d'abord sur l'impossibilité où il s'é-
tait trouvé, d'amener son frère à aban-
donner avec sa fille ses prétentions
sur le Milanès ; Mais il offroit en rem-
placement sa propre fille à laquelle
il donnoit les Pays-Bas en dot, sous
la condition que le roi rendrait au duc
de *Savoie* ses états, qu'il renonceroit
à ses droits sur Milan, et que le jeune
prince seroit élevé à sa cour. Il pro-
posoit de fortifier cette alliance par
le mariage de son fils avec l'héritière de Na-
varre, ce qui, selon lui, devoit étein-
dre tous les sujets de discorde que

Il abuse de la
bonne foi de
François I.

1559.

cette petite puissance intermédiaire pouroit occasionner entr'eux. Mais so une apparence d'avantage rien n'étoit si insidieux que ces propositions. Si l'une, en effet, des deux parties q la première alliance devoit unir, venoit à mourir, ou s'il ne provenoit pas d'enfans de leur mariage, la France perdoit gratuitement et la possession du Piémont et ses droits sur le Milanès ; et si même le dauphin fût venu à mourir, l'héritier présomptif de couronne se seroit trouvé entre les mains de l'empereur, au grand danger de l'état. Enfin par la seconde alliance, il auroit été possesseur non contesté, non seulement de la Navarre, mais encore du Béarn, des pays de Foix et d'Albret, et d'une partie considérable de la France méridionale, aussi le roi déclara-t-il s'en tenir aux premières promesses et insista-t-il sur leur exécution. Ce fut alors que *Charles* répondit froidement : *je ne m'en souviens pas* ; et comme l'ambassadeur le pressoit un peu vivement, il lui dit sèchement : *qu'on me montre un écrit*, et lui tourna le dos. Le roi, atterré par cette réponse, eut de la peine à la croire, et revint comme d'un

songe. Il exila *Montmorenci*, et disgracia ceux des seigneurs qui avoient le plus fortement appuyé son opinion. Mais à raison de l'embarras où se seroit trouvée la France si la guerre se fut rallumée, il fut forcé de dissimuler son mécontentement contre l'empereur, et d'affecter au contraire avec lui une liaison étroite qui achevoit de le perdre dans l'esprit de ses anciens alliés, *Soliman*, *Henri VIII* et les protestans d'Allemagne. On remarqua que depuis ce temps il devint sujet à des accès de mélancolie qui changèrent son caractère naturellement gai, et le rendirent difficile dans son domestique.

Les procédés subséquens de *Charles-Quint* ajoutèrent au chagrin que *François* avoit de s'être laissé tromper. L'empereur ne doutant pas que le roi ne cherchât les moyens de le punir de sa perfidie, s'appliqua à le prévenir, et tâcha de susciter à son rival des ennemis entre les princes que le monarque pouvoit intéresser à sa cause. Des agens habiles et par lui façonnés à la calomnie, furent envoyés à Rome, en Allemagne, en Angleterre. Ils dirent au pape *Paul III* que pendant l'entrevue d'Aigues-Mor-

1539.

Tâche de lui susciter des ennemis.

1540-41.

1539.

tes le roi avoit fait son possible pour détourner l'empereur de donner *Marguerite* sa fille naturelle à *Octave Farnèse*, son petit-fils. Les envoyés aux princes protestans d'Allemagne étoient chargés de leur rappeler que le roi, qui affectoit de la considération pour eux, les détestoit dans le fond, puisqu'il faisoit brûler leurs frères dans son royaume, et même, ajoutoient-ils, il a promis à l'empereur de l'aider contre vous. Les agens qui se glissèrent auprès de *Henri VIII*, l'assurèrent que le roi de France faisoit espérer au pape de transporter une armée formidable en Angleterre, pour le forcer à rentrer dans le sein de l'église romaine, ou partager son royaume, et ils appuyoient cette étrange imputation, par la révélation de quelques imprudentes confidences faites par *François* à *Charles* à Aignes-Mortes; moyen sûr de piquer l'Anglais, quand même ces délations n'auroient roulé que sur des secrets peu importants. Dans ces sortes d'affaires une petite indiscretion reconnue, en fait soupçonner de plus grandes que l'on cache. Le roi, de son côté, envoya des ambassadeurs à plusieurs cours : ceux qu'il adressa aux

rois de Suède et de Danemarck conclurent avec ces princes des traités, les premiers que la France ait faits avec les puissances du Nord. Les commissaires qu'il accredita auprès des diètes de Spire et de Ratisbone ne furent pas si heureux; ils ne purent faire refuser à l'empereur les secours qu'il leur demandoit, pour *Ferdinand* son frère, roi de Hongrie, contre *Soliman* qui pénétoit rapidement dans ce royaume.

Dans l'embarras où le mettoit cette incursion, *Charles-Quint* étoit inquiet des intelligences que son rival entretenoit avec le sultan, et qu'il commençoit à lier avec les Vénitiens. Il desiroit fort en pénétrer le secret. La chose étoit difficile; mais rien n'embarrasse quand on est déterminé au crime. Il découvrit que deux négociateurs, l'un nommé *Antoine de Rincon*, gentilhomme de la chambre du roi, né Espagnol; l'autre, *César Fregose*, Génois, partoient pour Venise et Constantinople. Afin de se garantir de la chaleur et de la fatigue du voyage, ils s'étoient embarqués sur le Pô, malgré l'avis que *Guillaume du Bellai de Langey*, gouverneur pour le roi en

1539.

Meurtre de deux envoyés du roi.

1541.

1541.

Piémont, leur avoit donné de se défier de quelques embûches. Du *Guast*, qui commandoit pour l'empereur dans ce même pays, fit attaquer leur bateau par un détachement de ses troupes. Soit en se défendant, soit indiqués personnellement aux assassins, ils furent tués, et on pilla leurs bagages. On croyoit y trouver leurs instructions; mais *Langey* avoit pris la précaution de les retenir, et il les envoya par une voie plus sûre à leur destination.

Le roi fit solennellement demander à *Charles* réparation de cet outrage, et menaça de lui déclarer la guerre, s'il ne le contentoit pas sous quatre mois. Cette sommation eut lieu à Lucques où le pape étoit avec l'empereur. Le pontife l'exhorta à finir par quelque satisfaction, une querelle qui alloit embrâser l'Europe, et du moins à désavouer son général; mais, loin de le désavouer, il le justifia. Les deux hommes tués, dit-il, n'avoient pas pris la qualité d'ambassadeurs. Naviguant pour ainsi dire, à la dérobée, quoiqu'avec un assez nombreux équipage, du *Guast* les a pris pour des gens à mauvais dessein. Il a envoyé des soldats chargés de les arrêter. Ils se sont défendus. Dans le tumulte

de la rixe, des coups portés au hasard sont tombés sur les voyageurs les plus apparens, qui ont été malheureusement victimes de leur précaution clandestine.

1541.

Si *Charles-Quint* éprouva quelque repentir de ce double meurtre, ce fut sans doute parce qu'il fut inutile, puisque, par la prévoyance de *Langey*, les papiers dont il espéroit tirer des lumières, ne se trouvèrent pas avec eux. Quant aux hostilités dont le menaçoit *François I*, loin de les craindre, on croit qu'il désiroit que le roi de France les commençât, afin de ne paroître qu'en revanche dans une nouvelle expédition qu'il méditoit contre la Provence, opiniâtement et aussi infructueusement acharné à la conquête de cette province que son rival à celle du Milanès. Dans cette intention, ou dans celle de faire une diversion contre *Soliman*, il préparoit, sous le commandement de *Doria*, une flotte considérable, qu'il destinoit, publioit-il, contre les pirates d'Afrique, qui infestoient les côtes d'Espagne. Il la chargea de vingt-quatre mille hommes, l'élite de ses troupes. Prêt à mettre à la voile, il apprit que les

Nouveaux
desseins hos-
tiles de
l'empereur.

1541.

intelligences qu'il avoit conservées en Provence étoient les unes découvertes, et les autres peu propres à l'aider. Reprenant donc sa première destination contre les infidèles, qu'il avoit fait sonner haut auprès des puissances chrétiennes, il appareilla de Porto - Venero, dans le territoire de Gênes, et tourna ses voiles contre Alger. Mais à peine étoit-il descendu sur cette plage funeste, et avant qu'il eût débarqué ses vivres et ses tentes, qu'un orage terrible inonda tout son camp, et qu'une tempête également désastreuse brisa une partie de ses vaisseaux, et les contraignit de se réfugier dans une baie éloignée d'Alger de quatre journées. Avant d'avoir pu livrer le moindre combat, il fallut songer à la retraite. L'armée chargée de malades et de blessés, privée de vivres, retardée par des torrens, et continuellement harcelée par les Arabes, ne put parvenir à sa destination qu'avec une perte considérable; et quand elle eût regagné ses vaisseaux, une autre tempête les dispersa de nouveau et les força de relâcher sur diverses côtes. L'empereur lui-même fût contraint d'aborder en Afrique, où les vents contraires, empêchant qu'on eût de ses

nouvelles, firent craindre pendant quinze jours qu'il ne fût englouti. Il perdit quinze galères, cent soixante bâtimens de transport, et ramena à peine en Espagne, un tiers de cette armée, peu de jours auparavant, si florissante.

1541.

Charles-Quint n'avoit risqué cette expédition, à laquelle il employa ses forces les plus redoutables, que dans la confiance que *François* seroit trop scrupuleux pour attaquer ses États, pendant qu'il étoit occupé contre les infidèles. En effet, ou par ce pieux motif, ou parce que le roi n'étoit pas encore prêt; ce ne fut qu'après le retour de l'empereur, qu'il déploya ses intentions et ses forces: outre une petite armée d'observation en Picardie sous le commandement d'*Antoine de Bourbon*, duc de *Vendôme*, il mit sur pied deux grandes armées destinées l'une contre le Roussillon, commandée par le dauphin, l'autre contre le pays de Luxembourg, sous les ordres du duc d'*Orléans*, second fils du roi. On connoît les anciens droits de *Louis XI* sur le Roussillon: *Charles V* son père en avoit d'à-peu-près égaux sur le Luxembourg, revendiqué comme une des annexes du duché de Bourgogne. Il fut remis au sort des armes de déci-

Le Roussillon
et le
Luxembourg
attaqués par
le roi.

1542.

1542.

der de la validité de ces droits dont , selon le traité de Cambrai , les deux princes devoient juger à l'amiable.

Le duc d'*Orléans* étoit dirigé par *Claude de Lorraine*, duc de *Guise*; parmi les officiers qui servoient sous ses ordres , on distinguoit *François de Bourbon* comte d'*Enghien*, frère put-né d'*Antoine de Bourbon*, nouveau duc de *Vendôme*, et aîné du fameux *Louis*, premier du nom de *Condé*; *François de Lorraine*, comte d'*Aumale*, fils aîné du duc de *Guise*, et destiné à une plus grande illustration que son père; enfin *Gaspard de Coligny-Châtillon*, neveu par sa mère du connétable de *Montmorenci*, ami alors du comte d'*Aumale*, et depuis son implacable ennemi. Avec un tel guide et de pareils officiers , le jeune prince fit des progrès rapides, prit toutes les villes de ce petit duché et la capitale même; mais sur la nouvelle qu'il alloit se livrer une bataille en Roussillon, où étoit le dauphin avec son armée, au-lieu d'entrer dans les Pays-Bas , le duc d'*Orléans* rompit la sienne , la distribua dans les places frontières , et prit la poste pour se trouver au combat qui ne se donna pas. L'empereur, qui étoit en Espagne , tint ses troupes

la défensive , en publiant qu'il al-
venir se mettre à leur tête. Le roi
nt si bien qu'il avança jusqu'à Mont-
er , dans le dessein de se mesurer
s à corps avec son rival , s'il pou-
le rencontrer sur-le-champ de
ille. Comme il ne parut pas , le
hin s'attacha au siège de Perpi-
i. Malgré le secret gardé par les
raux français d'*Annebaut* et *Mont-*
ut , l'empereur fut instruit de leurs
ets sur cette ville ; aussi quand le
hin s'en approcha , la trouva-t-
ien munie , et il éprouva une
ureuse résistance , de la part du
d'*Albe* , dont le caractère opiniâ-
romettoit un long siège. Le temps
ssa en attaques qui coûtèrent beau-
sans utilité. Pendant les chaleurs
été , des maladies épidémiques se
nt dans le camp et emportèrent
du monde. Les pluies d'automne
dans ce pays , tombent en tor-
 , firent craindre que les inon-
ns n'interceptassent le retour de
cée. Le roi commanda de la re-
du siège et de la ramener. Le
hin , outré d'être forcé d'aban-
er sans succès son entreprise ,
ant que le duc d'*Orléans* avoit
i dans la sienne , s'obstinoit à

1542.

continuer ; mais les ordres de père devinrent si absolus , qu'il fallut obéir. Il en tomba malade de chagrin , et fut six mois sans pouvoir remettre. Les deux frères avoient p d'amitié l'un pour l'autre. La rivalité de leurs favoris fit souvent naître de ces espèces de bronilleries qui ne se pas rares dans les cours des rois vieillissans , sur-tout quand il s'y trouve des maîtresses.

Procès de
l'amiral Cha-
bot.

On attribue à l'empire que la duchesse d'*Etampes* conservoit sur le roi, la destitution du chancelier *Poyet*, dont la disgrâce, dit *Mezeray*, *vint de l'anti-chambre des dames*. Sans naissance ni protection, par son seul mérite et sa réputation dans le barreau ; il parvint à la première dignité de la robe. Malheureusement, dans le temps de son plus grand crédit, il survint devant son tribunal une affaire qui lui présenta l'occasion de plaire au roi, et de satisfaire lui-même son esprit vindicatif. L'amiral *Chabot*, connu long-tems sous le nom de *Brion*, brave militaire, mais brusque, fier avec ses supérieurs, arrogant avec ses égaux, et autrefois favori du roi, encourut sa disgrâce par des hauteurs déplacées, et sur-tout pour

voir défié le roi de trouver matière lui faire faire son procès. Le moque piqué ordonna qu'il fût mis en stice , mais d'ailleurs avec l'intention rêtte de se donner ensuite le plaisir lui faire grâce. Rien ne pouvoit être us agréable au chancelier qui avoit lui-même éprouvé des saillies de l'humour impérieuse de l'amiral. Il servit avec ardeur le ressentiment du roi , composa une commission de magistrats qu'il crut les plus disposés à entrer dans ses vues , et les disposa si bien que *Chabot*, quoiqu'à peine trouvé coupable de faibles exactions sur des barques de pêcheurs, fut, par sentence, privé de ses charges et offices , et dégradé. Le roi, quand il eut mortifié son hautain favori, le rétablit, en effet , dans ses biens et ses honneurs, mais *Chabot* mourut de chagrin.

Il étoit parent de la duchesse d'*Etampes*. Cette dame ne pardonna pas au chancelier l'arrêt flétrissant porté contre l'amiral , et trouvant l'occasion de se venger, elle ne la manqua pas. *Poyet* étoit ferme, quelquefois dur dans l'exercice de sa charge. Un protégé de la duchesse se présente pour l'entérinement de quelque grâce , avec des lettres signées du roi. Le chancelier y voyant des nullités ou défauts,

Condamnation du chancelier *Poyet*.

1542.

la rejette. Elle court aussitôt chez monarque, lui représente le refus du chancelier comme un acte irrespectueux, comme une impudente opposition à la volonté du roi, et une affectation d'autorité punissable. Le faible prince épouse le ressentiment de sa maîtresse, et ordonne que le chancelier soit arrêté. Il est saisi dans sa lit, traité avec une rigueur indécente, et traîné de la Bastille à la Conciergerie, pour son procès lui être fait pardevant le parlement.

Comme on connoissoit à-peu-près la cause intentionnelle du procès, on ne se pressoit pas de le finir, et on paroïssoit vouloir l'oublier : mais, après avoir languï trois ans dans la prison, *Poyet* demanda lui-même avec tant d'instance à être jugé, qu'on ne put le refuser. Le roi, sur les préventions qu'on lui avoit données, le voyoit si criminel, qu'il dit : *S'il ne se trouve coupable que de cent crimes, je veux qu'on l'absolve, afin qu'il ne dise pas que ma justice est plus rigoureuse que celle de Dieu, qui pardonne jusqu'à soixante-dix fois sept fois.* Mais malgré les recherches les plus sévères, et quoiqu'on n'eût pas dessein de l'épargner, il auroit

été difficile de lui imposer une peine , s'il ne s'étoit trouvé parmi ses accusateurs des juges de *Chabot* , qui lui soutinrent en face qu'il avoit gêné leur suffrage , et même usé avec eux de violence dans cette affaire. Par arrêt prononcé à huis ouvert dans la grand'chambre, lui présent et nu-tête, *il fut privé de sa charge de chancelier, déclaré inhabile à tenir aucun office royal, condamné à cent mille livres d'amende, et à tenir prison jusqu'à entier paiement, confiné ensuite en telle prison et sous telle garde qu'il plaira au roi d'ordonner.* Il reprit son premier état d'avocat, et gagna sa vie à consulter. *Chabot* et *Poyet*, mémorables exemples ! le premier pour ceux qui affectent l'indépendance auprès des princes , le second pour ceux qui les servent trop complaisamment. *Montholon*, l'avocat du connétable de Bourbon , fut élevé alors à la dignité de garde des sceaux.

La guerre duroit depuis vingt-huit ans ; la terre étoit imbibée de sang : la mer avoit englouti hommes, vaisseaux et richesses. Les peuples, pendant ce temps, n'avoient goûté que quelques repos passagers, procurés par des traités frauduleux, causes de

1542.

Émeutes
l'occasion de
impôts.

1543.

1543.

nouvelles guerres. Les impôts alloient toujours croissans : *Car*, dit Mézeray, *ils ne cessent d'en produire d'autres, et ne meurent jamais*. Le roi avoit rendu le sel marchand ; mais dans les provinces où cette denrée avoit toujours joui de la franchise, il mit un léger impôt pour dédommager le trésor royal du déchet que lui faisoit éprouver l'abolissement de la gabelle dans le reste du royaume. Les habitans de l'Annis, du Poitou, et de la Saintonge, refusèrent de payer ce supplément, et se révoltèrent contre les percepteurs. La ville de Bordeaux, la plupart de celles qui bordent la Garonne et la Dordogne, suivirent leur exemple. Celle de la Rochelle les imita ; c'étoit un incendie qui s'étendoit. Le roi crut qu'il ne falloit pas moins que sa présence pour l'arrêter. A la tête de son armée de Roussillon, il arriva en monarque irrité, et se conduisit en père indulgent. Le pardon et de foibles diminutions accordées à propos, firent tout rentrer promptement dans l'ordre. La nécessité des affaires avoit jusqu'alors accoutumé les peuples à payer sans murmurer ; mais on voit par les plaintes qui accompagnèrent les représentations, que leur lassitude venoit

ce qu'ils s'appercevoient que le luxe du monarque, ses favoris, ses maîtresses étoient des fléaux plus ruineux, les monstres plus dévorans que la guerre même.

1543.

Cette année, les deux rivaux commencèrent leurs attaques par de longs plaidoyers, qu'ils envoyèrent nommément au pape, et qu'ils répandirent dans les autres cours. L'empereur écrivit au souverain pontife : « Le roi de France ne songe qu'à faire du mal, et moi je ne pense qu'à faire du bien ; il est injuste, et moi je ne demande que mon droit et l'équité ; il a conjuré la ruine de la chrétienté par l'alliance du Turc, et moi j'en ai entrepris la défense ; il viole tous les traités de paix, et moi je lui pardonne ses offenses, et lui accorde toujours du mien pour épargner le sang des chrétiens ; il veut tout envahir, et moi je me contente de ce qui m'appartient, et me fais gloire de protéger ceux qu'il opprime, et de défendre l'église romaine ».

Manifestes du
roi et de
l'empereur.

Le roi répondit à cette justification pharisienne, non pas comme l'humble publicain, en confessant ses fautes, mais en récriminant par celles de son

1543.

adversaire. « C'est lui, dit-il, dans un
 « long manifeste, c'est lui, c'est c
 « homme protecteur de l'église, c
 « a retenu plus de six mois, le p
 « *Clément VII* en prison, et qui ne
 « lui en a ouvert les portes que
 « lorsque je marchois pour les br
 « c'est lui, c'est ce prince religi
 « qui, remplaçant un Turc par
 « Maure, a sacrifié la vie d'une mul-
 « titude de ses sujets chrétiens d
 « l'expédition de Tunis, au bar
 « assassin de dix de ses frères, le
 « bey de Tunis, dont il s'est déclaré
 « l'allié; c'est lui, c'est le protecteur
 « des opprimés, qui a abandonné à
 « l'empereur turc la reine *Elisabeth*,
 « veuve de *Zapolski*, roi de Hongrie,
 « et son fils, et a proposé au Sul
 « de partager avec lui les états de l'or-
 « phelin; c'est lui, c'est ce prince
 « tholique, qui tolère les sectaires
 « d'Allemagne, leur permet de dé-
 « pouiller les églises et de ruiner le
 « clergé, pourvu qu'ils lui accordent
 « les secours qu'il leur demande pour
 « dévaster la France; c'est lui, c'est ce
 « grand ami des lois et de l'humanité
 « qui a fait assassiner mes ambass-
 « deurs; c'est lui, c'est ce zélateur du
 « St.-Siège qui s'allie au schismatique

roi d'Angleterre , et le soutient dans la révolte et son apostasie ». Le pape croyant également coupables des crimes qui tourmentoient l'Europe , prit parti ni pour l'un ni pour l'autre. L'empereur le punit de sa partialité , en refusant l'investiture de Rome et de Plaisance qu'il avoit promis à son petit-fils.

1543.

Les premières hostilités se firent entre *Guillaume* , duc de Clèves et Juliers , qui , en vertu de divers liens de famille , avoit hérité de *Charles-d'Egmond* , dernier duc de ce nom , malgré les réclamations du duc de Lorraine , neveu de *Charles* , des droits de la branche cadette de la maison d'*Egmond*. Aussi ardent ennemi de *François I* que son prédécesseur l'avoit été , *Charles-Quint* l'en punnit en attaquant ses états. *Guillaume* les défendit avec courage. Les princes voisins craignant les mêmes entreprises sur leurs possessions , concoururent ardemment au secours de l'opprimé. Ce zèle fit croire à *François I* , que toute l'Allemagne alloit s'ébranler en faveur du duc. Pour encourager celui-ci et lui donner la certitude qu'il ne seroit pas abandonné , il conclut le mariage du jeune prince avec *Jeanne d'Albret* ,

Mariage du
duc de Juliers
avec Jeanne
d'Albret ,
nièce du roi.

1543.

sa propre nièce , fille de sa sœur , re de Navarre. La cérémonie fut faite et du lit nuptial , où le duc ne fit qu'approcher publiquement de la princesse qui n'avoit que onze ans , il revint à la défense de ses états. Le duc croyoit être suivi de prompts secours. Il en vint à la vérité , mais si foibles si tardifs qu'il désespéra de pouvoir sauver ses possessions , d'autant plus que ses sujets se voyant comme abandonnés à la merci de l'empereur , et quelques-uns gagnés par les pistoles d'Espagne , lui faisoient craindre la trahison. Il prit en conséquence le parti d'aller se jeter aux pieds de *Charles Quint* , et de lui demander grâce. L'empereur le reçut avec rudesse ; cependant il lui rendit le duché de Clèves et de Juliers , qu'il venoit de conquérir , et celui de Gueldre et de Zutphen. Alors aussi fut rompu le mariage avec la princesse de Navarre , qui épousa *de Valois* *Antoine de Bourbon* , duc de Vendôme et qui a été mère de *Henri IV*.

Campagne
de Nice et de
Luxembourg.

Un intérêt commun réunissoit *François I* et *Soliman* contre *Charles Quint* ; mais on n'avoit pas encore vu les lis joints aux croissans dans les armées. Ce phénomène apparut devant Nice , dernier asile du duc de Savoie.

F, c mandés par le jeune
 nte d'A en l'attaquèrent par
 , que leurs galères, mê-
 d Turcs, sous le com-
 ant de *Barberousse*, roi
 lger, et amiral du sultan, la blo-
 par mer. La ville fut aisément
 ; le château situé au som-
 d'un roc, également inattaquable
 et au canon, résista, et le
 nandant fit si bien qu'il donna le
 à *du Guast*, à *Doria*, et aux
 n s envoyés par le pape, de le
 dégager. L'amiral ottoman se
 mit, ec autant de hauteur que
 , que les Français se con-
 très-mollement dans ce siège ;
 ils songeoient qu'à leurs plaisirs,
 qu'ils avoient beaucoup plus chargé
 leurs vaisseaux de vins et de délica-
 tesses recherchées, que de poudre,
 qu'ils se permirent en effet de lui de-
 . Il les abandonna fort mécon-
 , et alla décharger sa colère sur
 les côtes de la Catalogne et du royaume
 de Valence. En retournant à Constan-
 tinople, il pilla celles de la Calabre,
 et emmena dix mille captifs. Les autres
 parages de l'Italie furent garantis de ce
 fléau par *du Guast*, général de l'em-

1543.

pereur , qui occupoit les villes maritimes.

L'échec éprouvé devant Nice vint de ce que le roi de France négligeoit cette division de son plan de guerre , pendant qu'il donnoit tous ses soins à celle qu'il dirigeoit lui-même dans le duché de Luxembourg. Le duc d'Orléans , son fils , comme nous l'avons dit , s'en étoit emparé l'année précédente , mais il l'avoit reperdu presque aussitôt pour avoir licencié son armée. Le père qui venoit de le reconquérir , desiroit se l'assurer comme un dédommagement , s'il ne pouvoit recouvrer le Milanès. Cet échange même le flattoit , et il aimoit à se décorer du titre de duc de Luxembourg ; nom illustre , cinq fois honoré de la couronne impériale. *François I* en prit possession solennelle , et y donna des fêtes , ainsi qu'il avoit coutume de faire dans ses nouvelles conquêtes , afin d'en constater , pour ainsi dire , la jouissance. *Charles-Quint* vint l'y troubler. Il amena une armée formidable , on y voyoit dix mille Anglais : chose étonnante après l'affront que *Henri* avoit fait à l'empereur , par son divorce avec *Catherine d'Arragon*.

Il sembloit que leur haine dut être éternelle ; mais nul ressentiment ne tenoit dans le cœur de *Charles-Quint* contre ses intérêts.

 1543.

Il avoit déjà trouvé moyen de refroidir *Henri VIII*, peut-être de lui inspirer du mépris pour son ancien allié , à cause de l'imprudence que celui-ci avoit eue de révéler leurs secrets dans l'entrevue d'Aigues-Mortes. Il le piqua aussi par un motif politique. Le roi de France conservoit une liaison étroite avec l'Ecosse. *Jacques V* qui faisoit une diversion en sa faveur, abandonné pendant le cours de la campagne par une noblesse indocile qui désapprouvoit cette expédition , mourut de la violence de son désespoir. Il avoit été précédé au tombeau par *Madeline*, fille de *François I*, son épouse , et laissa , d'un second mariage avec une princesse de *Guise*, une fille dans la plus tendre enfance et tristement célèbre sous le nom de *Marie Stuart*. La régence de la mère étoit traversée par des mécontents que *Henri VIII* soutenoit afin de prendre pied dans ce royaume à l'aide des dissensions ; *François I* , par la raison contraire , y entretenoit des troupes :

Cause de rupture avec l'Angleterre.

1543.

motif de mésintelligence entre ces deux princes , dont *Charles-Quint* sut bien profiter. Il n'obtint cependant cette année que les dix mille hommes dont nous avons parlé : mais ce fut un renfort assez important pour son armée. Il la commandoit lui-même. Le roi de France étoit aussi à la tête de la sienne. Ces deux rivaux se rapprochent auprès de Landrecie , qu'assiégeoit l'empereur et que ravitailla le roi. Ils s'étoient si souvent défiés que l'on crut qu'ils ne manqueroient pas l'occasion d'entrer personnellement en lice ; mais, après des marches et des contremarches , qui occupèrent toute la campagne , après avoir fait beaucoup de ravages , et ruiné le pauvre peuple , comme de concert , ils séparèrent leurs armées et les mirent en quartier d'hiver. *Charles* avoit été forcé de lever le siège de Landrecie ; mais il s'empara par supercherie de Cambrai , qui jusqu'alors s'étoit gouvernée en ville indépendante.

Ennemis sus-
cités à
la France.

1544.

La perspective d'une guerre qui paroissoit devoir être plus animée que les précédentes , fit prendre au roi des mesures , dont les édits bursaux furent les préliminaires. Il joignit aux taxes

foncières des impôts indirects , la création de nouvelles charges , et l'augmentation de la finance des anciennes. Les traites foraines qui quelques années auparavant ne rendoient que six à sept mille francs , furent portées à cent mille écus , et l'impôt levé aux marais salans , en remplacement de la gabelle , fut de vingt sous par muid. En même-temps il travailloit à se faire des alliances au dehors ; mais celle qu'il avoit avec les Turcs , les dégâts et les barbaries de la piraterie , qui en furent une suite , lui firent grand tort en Allemagne. Il se tenoit une diète à Spire. L'empereur s'y rendit en personne. A force de montrer le Turc prêt à envahir la Hongrie , et à porter ses armes dans le centre de l'Allemagne à la sollicitation du roi de France , et de dire et de répéter aux protestans que c'étoit lui qui empêchoit la tenue du concile général qu'ils souhaitoient , il rendit ce prince si odieux , que la diète refusa d'écouter les ambassadeurs qu'il envoya pour se justifier , le déclara ennemi de l'empire , et vota une levée de vingt-quatre mille hommes pour lui faire la guerre. *Charles* resserra aussi les nœuds de

1544.

son alliance avec l'Angleterre. Il frappa l'imagination ardente de *Henri VIII*, de l'idée chimérique de conquérir la France ensemble, ou du moins de s'y faire de bonnes parts, qu'ils se désignèrent. *Henri* devoit descendre à Calais, s'emparer de la Picardie et de la Normandie qui seroient son lot; *Charles* entrer dans la Champagne, qu'il conserveroit, s'ils ne trouvoient pas l'un et l'autre à s'étendre encore davantage en pénétrant jusqu'à Paris, où ils se réuniroient et conviendroient des autres conquêtes à leur bienséance.

Bataille
de C.risoles.

Ces beaux projets furent un peu dérangés par une victoire que les Français remportèrent en Piémont vers la fin du printemps. Le comte d'*Enghien*, *François de Bourbon*, âgé de vingt-cinq ans et qui devoit périr, l'année suivante, dans un jeu d'enfant, venoit d'y remplacer le vieux *Boutières*, élève et parent de *Bayard*, brave et excellent capitaine, mais qui avoit pris sur lui de s'écarter des instructions de la cour. Le jeune prince avoit repris le siège de Carignan abandonné par son prédécesseur, et il étoit prêt de l'emporter lorsqu'il apprit la marche du marquis *du Guast*, avec une armée

plus forte de dix mille hommes que la sienne ; s'il l'évitoit, il falloit repasser les Alpes , perdre le fruit des premiers travaux , abandonner toutes les places du Piémont mal approvisionnées , et en retirer les garnisons pour ne pas les perdre ; s'il l'attendoit au contraire , il pourroit le battre , et si lui-même étoit battu , il pourroit encore faire assez chèrement acheter la victoire pour enlever à l'ennemi une partie des avantages de la campagne.

D'après ces vues il dépêcha *Blaise de Montluc* à la cour , et demanda la permission de livrer bataille. Le roi permit à Montluc d'assister au conseil quise tint à ce sujet. Le comte de *St.-Pól*, oncle du comte d'*Enghien*, l'amiral d'*Annebaut* , *Galiot de Genouillac* , et les autres membres du conseil , balançant les avantages d'une victoire avec les inconvéniens d'une défaite dans un moment où la France étoit menacée au nord par les forces de l'empire et de l'Angleterre , opinèrent tous pour le rejet de la bataille. *Montluc* cependant trépignoit et avec d'autant plus d'impatience , qu'il ne pouvoit parler , et qu'on lui avoit durement

fermé la bouche pour avoir osé ha-
 der quelques mots. Mais avant de pre-
 dre parti le roi ayant voulu l'entendre, il
 peignit alors avec feu le bon état des
 compagnies, l'habileté des capitaines,
 l'enthousiasme des troupes, leur dés-
 espoir s'il arrivoit qu'on se défiât de
 leur courage, la consternation que
 répandroit une retraite qui ressembleroit
 à une déroute, et le tort en
 qu'elle feroit à la France dans toute
 l'Italie. A ce tableau il oppose l'allé-
 gresse de l'armée si elle obtient la
 permission qu'elle sollicite; « et bientôt
 « emporté par son imagination sur le
 « champ de bataille, jetant de tous cô-
 « tés des regards menaçans, trépignant
 « des pieds, s'escrimant à droite et à
 « gauche, il met tant de vérité et de
 « chaleur dans son discours que tous
 « les vieux guerriers qui formoient le
 « conseil, partagent son enthousiasme.
 « Le roi tourne avec inquiétude ses
 « regards sur le comte de *St.-Pól.*
 « *Quoi donc, monsieur, lui dit le*
 « *comte, pouvez-vous bien vous ar-*
 « *réter aux propos de ce fol enragé*
 « *qui ne veut que batailles, sans se*
 « *mettre en peine des suites? Foi*
 « *de gentilhomme,* répondit le roi,

« *Montluc dit des raisons qui méritent*
« *d'être examinées. Qu'en pense l'a-*
« *miral? Sire, répond d'Annebaud,*
« *je connois l'armée de Piémont*
« *pour l'avoir commandée, et je ga-*
« *rantis sur mon honneur que si*
« *vous lui accordez la permission*
« *qu'elle demande, officiers et sol-*
« *dats, se battront en gens de cœur.*
« *Seront-ils vainqueurs ou vaincus?*
« *Il n'y a que Dieu qui le sache :*
« *adressez-vous à lui, et faites ce*
« *qu'il vous inspirera. Alors le roi*
« *posant son bonnet sur la table,*
« *joignant les mains et levant les yeux*
« *au ciel, père des lumières, dit-il,*
« *inspire-moi donc le parti que je*
« *dois suivre pour l'exaltation de ton*
« *nom et le salut de mon peuple.*
« *Après être resté un moment ense-*
« *veli dans une profonde méditation,*
« *qu'ils combattent, s'écria-t-il, qu'ils*
« *combattent! Se levant ensuite de sa*
« *chaise et s'appuyant sur Montluc,*
« *mon ami, lui dit-il, recommande-*
« *moi à mon cousin d'Enghien : re-*
« *porte-lui fidèlement ce que tu viens*
« *d'entendre, et témoigne à toute*
« *l'armée qu'il n'y a que la confiance*
« *que j'ai en elle, qui m'ait pu dé-*

1544.

« terminer à une permission si ha-
« sardeuse. Fol enragé , dit alors en
« riant le comte de St.-Pól à Mont-
« luc , tu vas être cause du plus
« grand bonheur ou du plus grand
« malheur qui puisse arriver à la
« France. Monseigneur , lui répondit
« Montluc , laissez-nous faire , et
« soyez sûr que les premières nou-
« velles que vous recevrez d'Italie ,
« vous apprendront que nous les au-
« rons tous fricassés , et en mange-
« rons si nous voulons. S'élançant en-
« suite de la chambre du conseil , et
« rencontrant une foule de jeunes
« seigneurs qui en attendoient le ré-
« sultat avec impatience , bataille ,
« s'écria-t-il bondissant de joie , ba-
« taille , que ceux qui veulent en
« tâter , se dépêchent. Tous le suivent
« et leur exemple déterminna jusqu'à
« mille gentilshommes , parmi les-
« quels on remarqua le vieux Bou-
« tières. Touché de la noblesse de son
« procédé , le comte d'Enghien lui
« défera le commandement de l'aile
« droite ».

Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine près de Cérisoles , dont cette bataille a pris son nom.

Elle fut très-sanglante. Les deux généraux se crurent alternativement vainqueurs ou vaincus. A la fin le Français l'emporta ; mais ce ne fut pas sans avoir éprouvé de grandes angoisses. A la vue de son infanterie auxiliaire en déroute , il avoit cru un moment sa situation désespérée ; déjà il ne songeoit plus qu'à vendre chèrement sa vie et à ne pas survivre à sa défaite , lorsque la cavalerie , manœuvrant aisément dans la plaine , soutint le choc de l'ennemi déjà presque victorieux , ramena l'infanterie au combat et décida le gain de la bataille. *Du Guast* se croyoit si sûr de la victoire , qu'il avoit apporté des cordes et des chaînes pour garroter les prisonniers qu'il feroit , et qu'il destinoit aux galères. On les trouva dans son bagage. Blessé dans le cours de l'action , et craignant qu'on ne lui fît payer cher l'assassinat des ambassadeurs *Rancon* et *Fregose* , il n'attendit pas l'issue de la bataille pour se mettre en sûreté. Dans cette retraite , il oublia un corps de troupes italiennes qui ne devoit se mouvoir que par son ordre exprès , et dont l'inaction valut peut-être la victoire aux Français. Les ennemis perdirent plus de douze mille hommes ,

1544.

tant tués, que blessés et prisonniers. Le butin fut considérable, parce qu'il y avoit, dans l'armée ennemie, beaucoup de grands seigneurs allemands, espagnols, et italiens, qui y étoient venus avec de magnifiques équipages. Il se trouva aussi dans le camp une quantité prodigieuse de vivres et de provisions de toute espèce, qui avoit été destinée à ravitailler la ville de Carignan, que les Français assiégoient, et que *Pierre Colonne*, qui se faisoit appeler *Pyrrhus*, leur rendit après la victoire, non qu'elle lui eût inspiré du découragement, mais parce qu'il n'y avoit plus un grain de blé dans la place. Cette bataille, quelque décisive qu'elle parut, n'eut aucune des suites qu'on devoit raisonnablement en espérer. parce qu'on laissa le général sans argent, et qu'on lui enleva même une partie de ses troupes dont on eut besoin au nord de la France, qui se trouva attaqué plutôt qu'on ne l'avoit cru.

Progrès des
allies en France.

L'empereur et le roi d'Angleterre s'ébranloient déjà, contre l'attente du roi, qui croyoit qu'ils ne commenceroient leurs opérations qu'après la moisson, pour ne pas manquer de vivres. Selon leur convention, ils entrèrent en

France ; mais contre le plan concerté entr'eux , occupés chacun exclusivement de leur intérêt , au-lieu de passer rapidement par les provinces qu'ils se destinoient , et d'aller droit à Paris , ils s'arrêtèrent à des sièges de villes qu'ils auroient aisément conquises après la capitale.

Elles n'étoient la plupart ni garnies , ni fortifiées , parce que les munitionnaires , peu pressés de convertir en vivres l'argent qu'ils recevoient , s'étoient plus à croire comme le roi , que les ennemis ne paroîtroient qu'à la fin du mois d'août ; qu'ainsi ils auroient du temps de reste pour faire entrer dans les villes les blés qu'eux-mêmes acheteroient alors à meilleur marché. Par une autre spéculation sordide , dont le blâme tombe sur le conseil du roi , les Suisses , les Grisons et les Lansquenets qui devoient être au nombre de vingt-deux mille , ne furent levés qu'à la mi-juillet , afin d'épargner sur leur solde : de sorte que quand le roi apprit les progrès des ennemis , il fut obligé de recourir aux vainqueurs de Cérisoles , dont il partit un détachement de dix mille fantassins , deux mille hommes d'armes , et autant de

1544.

son alliance avec l'Angleterre. Il frappa l'imagination ardente de *Henri VIII*, de l'idée chimérique de conquérir la France ensemble, ou du moins de s'y faire de bonnes parts, qu'ils se désignèrent. *Henri* devoit descendre à Calais, s'emparer de la Picardie et de la Normandie qui seroient son lot; *Charles* entrer dans la Champagne, qu'il conserveroit, s'ils ne trouvoient pas l'un et l'autre à s'étendre encore davantage en pénétrant jusqu'à Paris, où ils se réuniroient et conviendroient des autres conquêtes à leur bienséance.

Bataille
de C. risoles.

Ces beaux projets furent un peu dérangés par une victoire que les Français remportèrent en Piémont vers la fin du printemps. Le comte d'*Enghien*, *François de Bourbon*, âgé de vingt-cinq ans et qui devoit périr, l'année suivante, dans un jeu d'enfant, venoit d'y remplacer le vieux *Boutières*, élève et parent de *Bayard*, brave et excellent capitaine, mais qui avoit pris sur lui de s'écarter des instructions de la cour. Le jeune prince avoit repris le siège de Carignan abandonné par son prédécesseur, et il étoit prêt de l'emporter lorsqu'il apprit la marche du marquis *du Guast*, avec une armée

plus forte de dix mille hommes que la sienne ; s'il l'évitoit, il falloit repasser les Alpes , perdre le fruit des premiers travaux , abandonner toutes les places du Piémont mal approvisionnées , et en retirer les garnisons pour ne pas les perdre ; s'il l'attendoit au contraire , il pourroit le battre , et si lui-même étoit battu , il pourroit encore faire assez chèrement acheter la victoire pour enlever à l'ennemi une partie des avantages de la campagne.

D'après ces vues il dépêcha *Blaise de Montluc* à la cour , et demanda la permission de livrer bataille. Le roi permit à Montluc d'assister au conseil quise tint à ce sujet. Le comte de *St.-Pól*, oncle du comte d'*Enghien*, l'amiral d'*Annebaut* , *Galiot de Genouillac* , et les autres membres du conseil , balançant les avantages d'une victoire avec les inconvéniens d'une défaite dans un moment où la France étoit menacée au nord par les forces de l'empire et de l'Angleterre , opinèrent tous pour le rejet de la bataille. *Montluc* cependant trépignoit et avec d'autant plus d'impatience , qu'il ne pouvoit parler , et qu'on lui avoit durement

1544.

sûreté. Dans cet embarras, il p
l'oreille à des insinuations de paix,
dont se chargèrent deux moines jaco-
bins ; l'un français, confesseur du roi ;
l'autre espagnol, de la maison de
Gusman, prenant actuellement ses
degrés dans l'Université de Paris.
s'abouchèrent. L'armée du roi, alors
en état de tenir la campagne, suivoit
les Impériaux de l'autre côté de la ri-
vière. Ce voisinage rendit *Charles-
Quint* accessible à des propositions. Il
écouta plus attentivement, et fit espé-
rer qu'il ne seroit pas éloigné de don-
ner ou sa fille, ou une de ses nièces,
fille de *Ferdinand*, son frère, au duc
d'*Orléans*, second fils de France, avec
l'investiture du duché de Milan, ou
même les Pays-Bas. Cette clause accep-
tée, auroit rendu facile l'accommo-
dement sur les autres points contestés
entre les deux princes.

Comment il
se tire du dan-
ger.

Mais la négociation des deux moines
auroit été peu utile à l'empereur, sans
une intrigue dans la cour de France
dont il sut profiter. *François I* avoit
pour maîtresse *Anne de Pisseleu*, du-
chesse d'*Etampes*, et le dauphin *Hen-
ri*, *Diane de St. Valier*, duchesse de
Poitiers. La première voyoit sa puis-
sance décliner à mesure que son amant

vieillissoit. Elle craignoit, si la mort du monarque survenoit, d'essuyer de mauvais traitemens de la part de sa rivale, qu'elle n'avoit pas toujours ménagée. Il paroît que la haine entre ces deux dames étoit au point que la duchesse d'*Etampes* croyoit, arrivant l'événement dont elle voyoit des approches, ne pouvoir se soustraire aux effets d'une disgrâce éclatante, qu'en se réfugiant hors du royaume. Elle saisit donc avidement l'idée de procurer au duc d'*Orléans* ou le Milanès, ou les Pays-Bas, et se flatta qu'en récompense de ce service, ce prince lui ouvreroit un asyle sûr dans ses États. Ce motif lui fit suivre avec activité la négociation entamée. Elle aima à se persuader que l'intention de *Charles-Quint*, et sa promesse de donner le Milanès ou les Pays-Bas, étoient sincères, et elle se dévoua entièrement à ses intérêts.

L'empereur avoit besoin de cette intervention, parce que le désordre et la désertion croissoient dans son armée. Il en avoit déjà perdu plus d'un tiers; mais son ennemi le plus redoutable et le plus pressant étoit la faim. La duchesse d'*Etampes* lui fait passer l'avis qu'*Épernai* est plein de

1544.

vivres, que le d'auphin a donné l'ordre de l'évacuer, d'emporter ce qu'on pourra de cette ville hors d'état de défense, et de détruire le reste; in qu'elle a fait en sorte que cet ordre n'a point été exécuté, et que les magasins sont pleins. *Charles* s'approche, en effet de la ville, dont le pont n'avoit pas été coupé à dessein, y entre, ravitaille son armée et passe outre. Même avertissement lui est donné pour Château-Thierry, également garni. Ils'y établit de même, refait son armée, et envoie des partis jusqu'aux portes de Méaux.

Frayeur
dans Paris.

Une frayeur extrême se répandit dans Paris. « Tout le monde, dit *Mé-*
« *zeray*, s'enfuyoit éperdu et empressé,
« sans savoir où il devoit se retirer,
« à Rouen ou Orléans, les uns par eau,
« les autres par terre. C'étoit un déme-
« nagement général; la campagne étoit
« pleine de chariots et de chevaux, avec
« lesquels les Parisiens entraînoient
« les plus riches meubles; de fem-
« mes et d'enfans qui s'enfuyoient;
« de bétail que les paysans chas-
« soient devant eux. La rivière étoit
« couverte de bateaux, où se je-
« toient en si grande foule, meubles
« et gens, qu'ils en firent aller plu-

irs à fond , et les chemins tout
vés de diverses hardes , qu'ils
laissoient cheoir de trop de hâte
de s'enfuir , et qui avoient été , laissés
par les voleurs et pillards , lesquels
s'étant débandés de notre camp en
grand nombre , couroient sus à ces
pauvres gens , et renversoient tout
leur équipage pour y trouver de l'ar-

t. » Le roi se rendit à Paris pour les
irer , et manda au dauphin de rame-
toute l'armée dans les environs. Il
uvoit bien garantir du danger , mais
délivrer de la peur , et on ne vint à
ont de retenir ces épouvantés , qu'en
naçant de confisquer les charges et les
ns de ceux qui ayant abandonné
ville , n'y reviendroient pas sous
trois jours.

Mais pendant que l'empereur je-
toit l'alarme dans la capitale , il n'étoit
pas lui-même sans crainte ni sans em-
barras. Les vivres de Château-Thierry
avoient été bientôt consumés. Outre
la famine qui se faisoit sentir de
nouveau , il régnoit dans son armée
une discorde dangereuse entre les Al-
lemands , les Espagnols et les Flamands
qui la composoit ; souvent ils en ve-
noient aux mains par antipathie natu-
relle , jalousie et disputes sur le par-

Traité de
Crépy.

1544. tage du butin. *Charles-Quint* avoit rétrogradé jusqu'à la Fère : et delà il contemploit avec frayeur le pays qu'il lui restoit à parcourir pour regagner ses États. Mais la même intrigue de cour qu'il lui avoit fait trouver des vivres dans son extrême besoin, le déchira encore de la crainte d'un revers funeste.

On ne peut guère douter qu'il n'ait répandu beaucoup d'argent et des promesses, comme à son ordinaire, entre la duchesse d'*Etampes* et ses adhérens. Le dauphin n'approuvoit pas la négociation entamée par elle. Il appréhendoit, dit-on, que son frère, doté du Milanès et encore plutôt des Pays-Bas, ne devint un voisin aussi dangereux que l'avoient été les princes de la seconde maison de *Bourgogne*. De plus, il trouvoit honteux de laisser l'ennemi se retirer tranquillement et emporter, sans coup férir, les dépouilles de la France. Mais quand il proposoit de combattre, il trouvoit contre lui la cabale de la favorite et les vieux conseillers ordinairement trembleurs, qui citoient les batailles de *Poitiers*, de *Créci* et d'*Azincourt*, comme un avertissement de ne pas réduire son ennemi au désespoir, et

ouvrir plutôt une porte à sa retraite.

 1544.

la lui ouvrit que trop large , et
 passa plus en triomphateur qu'en
 qui avoit besoin d'une ouver-
 pour se mettre en sûreté.

Les commissaires des deux partis se
 rendirent à Crépi en Valois , et y con-
 clurent un traité , dont l'article prin-
 cipal et fondamental étoit que l'em-
 pereur donneroit au duc d'*Orléans* ,
 sa fille avec les Pays-Bas et la Fran-
 che-Comté, ou l'une de ses nièces avec
 le Milanès. Le mariage devoit avoir
 lieu dans un an , et les époux devoient
 être mis alors en possession réelle de
 tout. *François I* , à la même épo-
 que , devoit restituer au duc de *Savoie*
 toutes les places qu'il retenoit, à l'exception de
 Anneguerol et de Montmélian. Il devoit
 en outre renoncer à toute prétention
 territoriale sur le royaume de Naples ,
 le duché de Milan et la suzeraineté
 sur la Flandre et de l'Artois. L'empereur
 , par imitation , renonçoit de son
 côté , à celle qu'il formoit sur le duché
 de Bourgogne. Cependant en cas de
 mort de l'un ou l'autre des conjoints ,
 qu'il ne provint pas d'enfans de leur
 mariage , le Milanès devoit revenir à
 l'empereur , sauf les droits du roi. On
 se rendoit réciproquement ce qui avoit

1544.

été pris dans cette guerre, tant en de qu'au-delà des monts, depuis la rupture de la trêve de Nice. Cette clause red'un seul trait de plume entre les de *Charles-Quint*, vingt-deux vil ou forts, du Piémont, tandis qu'il n' à remettre aux Français, que Mond place médiocre, et deux ou trois vil sur la frontière de Champagne. En cas guerre contre le Turc, le roi de Fran devoit fournir à l'empereur six ce hommes d'armes et vingt mille ho mes d'infanterie, payés pour six m Ce traité en poche *Charles-Quint* se retira tranquillement en Flandre, le duc d'*Orléans* l'accompagna com par honneur, mais peut-être com devant rester en qualité d'otage, ai que quatre seigneurs désignés, j u'a ce que les places du Piémont fu ut évacuées, ce qui ne tarda pas.

La paix est proposée au roi d'Angleterre et refusée par lui.

Tranquille du côté de l'empereur, *François I* envoya offrir la paix à *Henri VIII*. Ce prince traîna en longueur la négociation pendant qu'il assiégeoit Boulogne. Lorsqu'il l'eut prise, il se porta devant Montreuil; mais le dauphin s'approchant à la tête d'une puissante armée, l'Anglais se retira à Calais, et repassa dans son île. Il y trouva les Français, qui lui faisoient la guerre,

le nom de la régente d'Écosse ,
les avoit appelés à son secours.

1544.

Le refus opiniâtre d'*Henri VIII*,
à accorder la paix à un ancien ami qui

Guerre ma-
ritime.

mandoit , piqua vivement le roi de

1545.

, et lui fit prendre une réso-
n vigoureuse. Il ordonna au baron
de *Garde*, général des galères , de
re passer de la Méditerranée dans
an. Elles franchirent le détroit de

tar au nombre de vingt-cinq ,
quelles se joignirent cent cinquante
vaisseaux ronds, douze plus pe-
dix ou douze carraques génoises

quipées, et toutes munies de trou-
issantes pour le combat et le dé-

quement. La flotte prit ses der-nières
visions au Hâvre-de-Grâce, nommé

si *François-Ville*, qu'il avoit fait
ir, et appareilla sous les yeux du

; mais les carraques génoises avoient
à éprouvé une avarie, en passant

ant l'embouchure de la Seine, faute
voir pris des pilotes du pays : trois

quatre y périrent.

Autre imprudence personnelle au

. Il voulut donner une fête aux
nes sur le vaisseau amiral, portant

it canons. Les cuisiniers qui travail-
ent au repas y mirent le feu par

àut de précaution , et ce beau na-

1545.

vire fut brûlé à la vue de la mer, sans qu'on pût le secourir. Cet événement fut regardé comme un présage. La flotte commandée par l'amiral d'Annebaud n'en partit pas. Elle se présenta à l'escadre anglaise, et chercha de l'attirer au combat, opérant de petites descentes pour la faire sortir de ses petits havres où elles se retiroient. Elle resta le plus près de terre possible, protégée par les écueils et les batteries de la côte.

Les Français descendirent de Wight, qui n'avoit pas de forteresse. Ils délibérèrent d'enlever une, qui les auroit rendus maîtres du détroit, et peut-être de Plimouth, l'un des plus beaux ports d'Angleterre. Cette possession auroit encore procuré l'avantage d'embarrasser l'empereur en gênant son passage, lorsqu'il auroit voulu se transporter d'Espagne en France. Comme ils étoient prêts à mettre la main à l'œuvre, protégés par leur flotte, le roi ordonna subitement aux Français de repasser dans la Méditerranée sur le bruit qui se répandit, que l'amiral de l'empereur, alloit aller à Marseille. Cette alarme se trouva fautive ; mais elle eut l'effet que le Charles-Quint en espéroit, qui

L'empêcher les Français de faire un établissement qui auroit été , dans la circonstance , aussi désagréable pour lui que pour son allié.

1545.

Pendant que la flotte tenoit en échec Anglais sur mer, trente-quatre mille hommes , commandés par le maréchal de Biès , bloquoient Boulogne. Il n'avoit pas ordre de faire un effort contre cette ville , mais seulement de bâtir non loin de ses murs un fort , capable de contenir cinq mille hommes , pour garantir la Picardie des incursions des Anglais. Biès fit ce fort petit , pour loger seulement une garnison capable de résister à un effort un peu violent. On dit qu'il ne le bâtit pas de la grandeur commandée , afin que les Anglais dans leur sorties ne trouvassent pas une opposition trop forte , se flattant qu'ainsi la guerre se prolongeroit , et qu'il resteroit plus longtemps nécessaire. Ce fut , du moins , sous le règne suivant , le motif d'un jugement qui le condamna à mort , peine qui fut commuée en celle d'une prison perpétuelle. Quoique la peste régnât dans ces contrées dévastées , le roi , accompagné du duc d'Orléans , s'approcha du théâtre de la guerre. Le jeune prince , faisant gloire de

Mort de
Charles , duc
d'Orléans.

1545.

braver le danger de la contagion, commit des imprudences dont il fut la victime. Cette mort renouvela dans le cœur du roi la perte qu'il avoit faite de son fils aîné. De ses trois fils il paroît que c'étoit le dauphin actuel qu'il aimoit le moins ; et comment auroient-ils été unis d'affection , quand les maîtresses de leurs volontés étoient en contrariété perpétuelle ? Les peuples ne partagèrent point les regrets du monarque ; ils étoient alarmés de la témérité, de l'audace, de l'ambition du duc d'*Orléans* , et sur-tout de l'antipathie qui existoit entre lui et son frère. Le maréchal de *Biès* , achevant la campagne, ravagea et mit à feu et à sang toute la petite contrée d'*Oye* , fertile en grains et en bestiaux, et d'où les Anglais de Calais tiroient leurs provisions. Ce fut là tout l'exploit d'une armée de trente-quatre mille hommes, comme celui d'une flotte formidable avoit été l'incendie de quelques misérables villages sur la côte d'Angleterre.

Exécutions de
Merindol et
de Calrières.

Hélas ! les Français n'étoient que trop ardens pour ces expéditions déplorables , même contre leurs compatriotes. Les disputes de religion , l'aigreur qui s'y mêloit, les rendoient féroces. Ca-

1545.

tholiques et calvinistes se regardoient d'un œil farouche. L'esprit de prosélytisme s'étoit répandu entre les deux. Il avoit formé des associations, devinrent inquiétantes pour le gouvernement. Le Languedoc, la Provence et les provinces adjacentes virent s'élever des temples rivaux des églises catholiques. Alors *François I* donna l'permission d'employer contre eux le secours des armes. Elle fut accordée sur la sollicitation de *Jean Meinier*, baron d'*Oppède*, premier président du parlement d'Aix, homme violent et sanguinaire, qui fit revivre un arrêt de ce parlement, rendu cinq ans auparavant, contre une population de plusieurs milliers de Vaudois qui étoient établis sur les confins de la Provence et du Comtat-Venaissin ; espèce de colonie d'un reste des disciples du fanatique *Valdo*, réfugiés depuis trois cents ans dans les gorges des montagnes qui séparent le Dauphiné du Piémont, et entrés depuis peu en communion avec les calvinistes. « Tout étoit horrible et cruel dans la sentence qui fut prononcée contre eux, dit l'historien de *Thou*, et tout fut plus horrible et plus cruel encore dans

De Thou, t. I.

1545.

« l'exécution. Vingt - deux b
 « villages furent brûlés ou
 « avec une inhumanité dont l
 « des peuples les plus barba
 « à peine des exemples. Les
 « habitans , surpris pendant la
 « poursuivis de rochers en roch
 « leur des feux qui consumo
 « maisons, n'évitoient souvent
 « bûche que pour tomber d
 « autre: les cris pitoyables d
 « lards , des femmes et des
 « loin d'amollir le cœur des
 « forcenés de rage , comme leurs
 « ne faisoient que les mettre sur
 « des fugitifs , et marquer les
 « où ils en devoient porter leur sui

La reddition volontaire n'e
 ni les hommes du supplice , ni
 mes des plus affreuses violen
 étoit défendu , sous peine de
 de leur accorder aucune ret
Cabrières, une des villes
 de ce canton , on égorgea plus
 cents hommes de sang froid , et
 les femmes restées dans les m
 furent enfermées dans un grenier
 de paille , auquel on mit le feu :
 qui tentoient de s'échapper par
 nêtres , étoient repoussées à c

et de piques; enfin, selon la teneur
 sentence, les maisons furent rasées,
 vis coupés, les arbres des jardins
 chés, et en peu de temps ce pays
 fertile et si peuplé devint désert et
 ulte. Ainsi se préparèrent les fureurs
 ont couvert la France d'échafauds,
 rs, de gibets et de ruines ensan-
 itées. On n'étoit point encore accou-
 mé à ces horribles proscriptions, de-
 t si communes sous les règnes sui-
 Les cris des malheureux, si cruel-
 it traités, parvinrent aux oreilles
 roi, mais y parvinrent trop tard. Il
 repentit d'avoir donné son consen-
 ient à l'exécution de cet arrêt san-
 ire, qu'il suspendit quelque temps.
 s n'avoit-il pas lui-même encouragé
 barbaries en autorisant les suppli-
 par sa présence? Il est rare que
 subalternes n'excèdent pas, quand
 chefs donnent eux-mêmes l'exemple.
 La mort du duc d'Orléans vint fort
 propos pour dispenser *Charles-Quint*
 e l'obligation de donner l'investi-
 are du duché de Milan. Elle annulloit
 traité de Crépi dans son principal
 rticle, celui pour lequel le roi de
 rance avoit fait de si grands sacrifices.
 envoya demander à l'empereur un

1545.

Zèle de
 François I
 contre
 les réformés.
 1546.

1546.

contre-traité, qui lui accordât du moins quelque dédommagement. *Charles* répondit froidement : *S'il me laisse en paix, je l'y laisserai aussi.* Tous deux s'occupoient alors de la religion, mais avec un but différent. *Charles-Quint* paroît avoir vu la dissidence d'opinions entre les princes allemands, et les troubles qui en étoient une suite, comme un moyen de les armer, de les affaiblir réciproquement, et de profiter des confiscations qu'il prononçoit comme punition de la désobéissance aux décrets des diètes. Il traitoit l'affaire en politique, *François I* en catholique, uniquement zélé pour établir l'unité de croyance dans son royaume.

Cependant un écrivain du temps a dit que le calvinisme s'y est répandu, parce que ce monarque permit ses progrès et n'y prit pas garde. *Mézeray* lui répond : « Quoi donc ? faire six ou sept
« édits rigoureux pour l'étouffer, con-
« voquer plusieurs fois le clergé, as-
« sembler un concile provincial, dé-
« pêcher à toute heure des ambassa-
« deurs à tous les princes de la chré-
« tienté pour en assembler un général,
« brûler les hérétiques par douzaines,
« les envoyer aux galères par centaines.

« les bannir par milliers ; dites-nous ,
 « je vous prie , est-ce là permettre ou
 « ne prendre point garde ? Sont-ce de
 « simples résolutions ou des effets » ?
 C'est là réellement la trop véritable his-
 toire des cruautés qui s'exerçoient en
 France sur les réformés.

Celles qui se commettoient en An-
 gleterre par *Henri VIII* sur les ca-
 tholiques , leur ressembloit , si elles
 n'étoient pas plus atroces encore. Les
 deux monarques , après avoir été amis ,
 ennemis , brouillés , réconciliés , firent
 enfin la paix , pour ainsi dire sur les
 marches de leur tombeau. La difficulté
 qui la retarda quelques mois , étoit la
 possession de Bonlogne. Le Français
 vouloit qu'elle lui fût rendue , l'Anglais
 s'obstinoit à la garder. Cependant il
 promit de la restituer dans huit ans ,
 à condition que , pendant le cours du
 même temps , on lui paieroit une som-
 me de deux millions d'écus d'or , à
 des échéances stipulées , et une pen-
 sion viagère de cent mille écus. Le
 traité fut conclu dans la ville de Guines ,
 et l'Ecosse y fut comprise.

Cette pension ne fut pas onéreuse
 à la France , *Henri VIII* mourut peut-
 être sans qu'il en eût été payé un de-

1546.

Traité
 de Guine
 Paix avec
 l'Angleterre

Mort
 de François
 1547.

1545.

vire fut brûlé à la vue de toute l'armée, sans qu'on pût le secourir : qui fut regardé comme un mauvais présage. La flotte commandée par l'amiral d'*Annebaud* n'en partit pas ; moi se présenta à l'escadre anglaise, et de l'attirer au combat, opéra 1 des descentes pour la faire sortir des petits havres où elles se retiroit ; n elle resta le plus près de terre possible, protégée par les écueils et les batteries de la côte.

Les Français descendirent dans l'île de Wight, qui n'avoit pas alors de forteresse. Ils délibérèrent d'en faire une, qui les auroit rendus maîtres du détroit, et peut-être de Plimouth, des plus beaux ports d'Angleterre. Cette possession auroit encore procuré l'avantage d'embarrasser l'empereur et gêner son passage, lorsqu'il auroit voulu se transporter d'Espagne en Flandre. Comme ils étoient prêts à mettre la main à l'œuvre, protégés par leur flotte, le roi ordonna subitement aux galères de repasser dans la Méditerranée, sur le bruit qui se répandit, que *Doria*, amiral de l'empereur, alloit attaquer Marseille. Cette alarme se trouva fautive ; mais elle eut l'effet que le roi *Charles-Quint* en espéroit, qui étoit

l'empêcher les Français de faire un établissement qui auroit été , dans la constance , aussi désagréable pour lui que pour son allié.

1545.

Pendant que la flotte tenoit en échec les Anglais sur mer , trente-quatre mille hommes , commandés par le maréchal de Biès , bloquoient Boulogne. Il n'avoit pas ordre de faire un effort contre cette ville , mais seulement de bâtir un peu loin de ses murs un fort , capable de contenir cinq mille hommes , pour garantir la Picardie des incursions des Anglais. Biès fit ce fort petit , pour

Mort de
Charles , duc
d'Orléans.

avoir seulement une garnison capable de résister à un effort un peu violent. On dit qu'il ne le bâtit pas de la grandeur commandée , afin que les Anglais dans leur sorties ne trouvassent pas une opposition trop forte , se flattant qu'ainsi la guerre se prolongeroit , et qu'il resteroit plus longtemps nécessaire.

Cela fut , du moins , sous le règne suivant , le motif d'un jugement qui le condamna à mort , peine qui fut commuée en celle d'une prison perpétuelle. Quoique la

guerre régnaît dans ces contrées dévastées , le roi , accompagné du duc d'Orléans , s'approcha du théâtre de la guerre. Le jeune prince , faisant gloire de

1547.

fiance, avec l'ennemi réconcilié
veille. Il aimoit le luxe et les plaisirs.
« *Anne de Bretagne*, remarque le
« président *Hénault*, avoit commencé
« à attirer des femmes à la cour;
« mais comme *Louis XII* ne s'en
« occupoit guère, ce ne fut que sous
« *François I* qu'elles y parurent avec
« éclat ». On pourroit ajouter avec
scandale, car il eut publiquement des
maîtresses. *Henri*, son fils et son suc-
cesseur, en avoit aussi, et on dit que
le dauphin *François* mourut moins de
poison que d'excès de plaisirs.

Les fêtes, les spectacles, le faste de
sa cour, lui coûtoient autant que la
guerre. De là venoit le besoin perpé-
tuel d'argent, la création, et l'augmen-
tation des impôts; mais, à la fin de sa
vie, l'âge et l'expérience le rendirent
aussi économe qu'il avoit été prodigue
au commencement de son règne; et
de là vient que malgré ses bâtimens à
Fontainebleau, Saint-Germain, Villers-
Cotterets, l'immense château de Ma-
drid, lourde masse détruite de nos
jours, et les achats de tableaux pré-
cieux et de statues antiques, qu'il fai-
soit venir de tous côtés à grands prix,
il se trouva, à sa mort, toutes dettes

acquittées, quatre cent mille écus dans ses coffres, et il étoit dû un quartier des revenus de la couronne.

1547.

Il a été jusqu'à la fin de sa vie très-bel homme, doué d'une mémoire prodigieuse, affable, éloquent, loyal, fidèle à sa parole, peut-être d'un caractère trop léger, trop confiant, ardent dans ses desirs, et point assez prévoyant. Il aimoit les sciences, et profita, comme nous avons vu, de l'émulation que la différence de religion mettoit entre les savans, pour faire revivre les langues anciennes presque oubliées. Ce fut le but principal du collège royal, qu'il dota suffisamment, ainsi que les professeurs qu'il y mit. Ses sentimens pour les arts de lettres ne se bornoient pas à se vanter ; il les honoroit, les plaçoit sous ses conseils, leur confioit les amusemens, et leur conféroit des dignités selon leur état et leur mérite. Il fit venir de tous côtés, à son palais, des manuscrits et des livres, dont il enrichit la bibliothèque, que ses prédécesseurs avoient commencée. Elle fut, sous sa protection, et elle a continué d'être, sous ses successeurs, le dépôt de toutes les connaissances

1547.

humaines. Ses efforts pour tirer les sciences de l'oubli et les propager, lui ont mérité le titre glorieux de *Père et de Restaurateur des Lettres*. Ses défauts n'ont affligé que son siècle, et nous jouissons du fruit de ses bonnes qualités.

Son oraison
funèbre dé-
noncée par
l'Université.

Pierre Castelan, ou *du Châtel*, évêque de *Mâcon*, l'un des plus savans hommes de son temps, et qui avoit été successivement, professeur à *Dijon*, correcteur d'imprimerie à *Bâle*, secrétaire d'un ambassadeur à *Rome*, professeur dans l'île de *Chypre*, facteur au *Caire*, interprète à *Constantinople*, puis lecteur et bibliothécaire du roi, auprès duquel il avoit été le zélé promoteur de la fondation du *Collège Royal*, fut chargé de faire son oraison funèbre. Dans son discours, en faisant l'éloge du prince, il dit « que sa mort
« avoit été si pieuse, qu'il estimoit que
« son ame s'étoit envolée tout droit en
« Paradis, sans avoir besoin d'être
« purifiée par le feu du purgatoire ». Cette assertion scandalisa quelques auditeurs : ils la dénoncèrent à l'Université, qui la jugea hérétique, et ordonna une députation chargée de porter au roi des plaintes contre l'orateur,

et de demander qu'il fût puni. *Jean*
ose, espagnol, connu pour ses
bo mots, et premier maître d'hôtel,
la commission de recevoir les docteurs
de les introduire. Lorsqu'ils se pré-
senterent, il commença par les réga-
ler; puis, venant au sujet de leur
voyage, il leur dit : « Je crois savoir,
Messieurs, ce que vous venez faire
ici. N'est-ce pas pour débattre avec
M. le grand-aumônier, le lieu où
peut être l'âme du feu roi notre bon
maître ? Si vous voulez vous en rap-
porter à moi, je l'ai mieux connu
qu'homme du monde, je puis vous
assurer qu'il n'étoit pas d'humeur à
s'arrêter long-temps en quelque lieu
que ce fût, lors même qu'il y étoit
à son aise; et qu'ainsi, s'il a été en
purgatoire, il n'y aura guère de-
meuré, et qu'il n'aura fait tout au
plus qu'y goûter le vin en passant,
selon sa coutume ». Cette plaisante-
rie eut le bon effet d'éclairer les doc-
teurs. Ils comprirent qu'ils alloient
perdre une querelle futile, où les rieurs
seroient contre eux, et ils eurent la
sagesse de s'en désister. *Du Châtel* fut
grand-aumônier l'année suivante.



Il y avoit à la tête des troupes
néraux habiles; dans les grades
de la magistrature, des hommes
dignes par leurs lumières et
leur intégrité. Autour du trône se pressoit
une foule de noblesse; mais qui n'étoient
que des hommes d'opinion, et non
des hommes d'Etat. Les factions
seules, qui ont tourmenté la

celle des *Guises*, auxquels *Henri* donna de l'autorité, malgré la recommandation de son père; il avoit remarqué en eux un germe d'ambition qui les lui rendoit suspects : celle de *Diane de Poitiers* ou de *Saint-Valier*, veuve de *Louis de Brézé*, grand sénéchal de Normandie, qualifiée du titre de maîtresse du roi, qui la fit duchesse de Valentinois : enfin celle de la reine *Catherine de Médicis*. « Long-temps
« dédaignée, elle parvint à se mettre à
« la tête d'un parti, par la souplesse de
« son esprit et sa profonde dissimula-
« tion; caressant la grande sénéchale
« qu'elle détestoit; flattant l'orgueil du
« connétable, et lui demandant con-
« tinuellement ses conseils, quoiqu'elle
« le regardât comme son plus grand
« ennemi; ne se refusant à rien, pour-
« vu qu'elle arrivât à son but ».

Un auteur du temps décrit ainsi l'embarras d'*Henri II* entre ces quatre factions. « Rien ne leur échappoit, non
« plus que les mouches aux hiron-
« delles, que tout ne fût englouti. Ils
« avoient pour cet effet, en toutes les
« parties du royaume, des gens apostés
« et des serviteurs gagnés, pour leur
« donner avis de tout ce qui mouvoit;
« et à Paris, où tous les grands abon-

1547.

nier. Quand sa mort fut annoncée à *François I*, il dit : *Mon aîné est parti, mon tour ne tardera pas*. Depuis quelque temps il dépérissait. Sa maladie étoit une fièvre de langueur qui le minoit, et pendant laquelle se reproduisirent divers symptômes de la cruelle maladie qui, huit ans auparavant, avoit déjà pensé le conduire au tombeau. Elle lui donna le temps de pourvoir aux affaires du royaume, qu'il laissa en paix, mais à la veille de rentrer dans les hasards de la guerre.

Depuis la paix de Crépi, *Charles-Quint* avoit pris un ascendant immense en Allemagne et en Italie. Une levée de bouclier, mal concertée, entre les deux chefs de la ligue de Smalkalde, avoit déjà tourné à leur honte, et devoit dans peu consommer leur ruine. C'étoit l'électeur de Saxe *Jean Frédéric*, neveu du zélé protecteur de *Luther*, et *Philippe*, landgrave de *Hesse*, celui auquel le même *Luther* et ses docteurs avoient permis la polygamie. Déjà l'empereur avoit profité de leurs fausses mesures, pour priver de leurs moyens de défense la plupart des états ligués, pour les rançonner et les contraindre à renon-

ser à la confédération qu'ils avoient formée dix ans auparavant. Il avoit le plus investi son fils *Philippe* du Milanès, et jeté ainsi une égale terreur en Allemagne et en Italie. Dans la dernière assemblée générale, tous les regards se portèrent sur *François*, et sollicitoient son appui. Il se disposoit à y répondre, lorsque la mort arrêta ses préparatifs.

1547.

Selon la coutume des mourans, *François I* donna d'excellens conseils à son fils, et reçut les sacremens de l'église avec l'expression de la plus grande piété. Il avoit cinquante-trois ans, et en régna trente-trois.

Son règne s'est passé en guerres et en négociations aussi malheureuses les unes que les autres. Il a gagné des batailles, pris des villes et essuyé de grands revers. Il perdit trois ou quatre armées en Italie, fut lui-même fait prisonnier, vit ses provinces ravagées, et ses ennemis aux portes de sa capitale; trompé une fois dans ses traités, trompé une seconde, l'expérience ne l'a pas empêché d'être trompé une troisième et plusieurs autres. Indiscret jusqu'à l'imprudence, ses secrets lui échappoient, par épanchement de con-

Son caractère.

1547.

ou cet attachement, comme on l'appeler, c'est que dans ce siècle core chevaleresque, où l'honneur des dames étoit regardé comme une délicate que le moindre soupçon de médisance ou de la calomnie pouvait flétrir, les familles les plus distinguées du royaume n'hésitèrent point à confier leurs filles pour accomplir leur vœu. Or, quelle apparence que ces familles l'eussent rendue dépositaires si précieux, si elle eût été décriée du côté des mœurs qu'il y avait quelques faiseurs de libelles de présenter, ou si elle n'eût conservé au moins de la décence et toutes les bienséances extérieures !

Journée du
roi.

Après le sacre du roi, qui fut accompagné de magnificence, et ses fêtes ordinaires, *Henri II* reçut le connétable, apparemment par lequel il desira un plan de conduite pour toutes les heures de la journée sous la forme à celui que *Montmorency* à son jeune âge, avoit vu pratiquer à la cour de *Louis XII*. Le lever étoit à sept heures. Les seigneurs admis à la cour avoient liberté d'entrer. Pendant qu'on l'habilloit, soit familièrement avec eux, soit avec ceux qui arrivoient de leurs

s'informoit de leurs familles, du prix des denrées, de l'administration de la justice et de ce qui pouvoit intéresser eux le peuple. Il se retiroit ensuite avec quatre secrétaires, se faisoit lire les pèches des ambassadeurs, les rapports des gouverneurs de provinces, étoit les réponses, renvoyoit les affaires de discussion au conseil qui se étoit à côté de son cabinet, y prenoit la même séance, quand l'importance des matières exigeoit sa présence. Il alloit entendre la messe à dix heures, se mettoit à table vers midi, recevoit les requêtes ; la porte n'étoit refusée à personne : il passoit ensuite dans son cabinet avec des favoris choisis, pour faire la conversation. Sous *François I* elle rouloit sur les sciences ; sous *Henri II* elle étoit moins sérieuse. Il alloit de là dans l'appartement de la reine, où se trouvoient les dames et demoiselles. La conversation y devenoit plus générale. Le roi y annonçoit les amusemens de la soirée, la paume, la bague, la rupture de quelques lances ; tout cela se faisoit devant les fenêtres de la reine et sous les yeux des dames. L'hiver, des traînaux sur la glace, des foris de neige attaqués et défendus. Quelquefois un autre conseil le soir. Le souper, un

1547.

nouveau cercle chez la reine, des danses, retraite, et coucher ordinairement à dix heures.

Disgraces.

Il se fit de grands changemens à cour. La duchesse d'*Etampes* fut exilée, renvoyée à son mari, qu'elle n'avait pas ménagé, et alla vieillir obscure dans une de ses terres. Ses partis essuyèrent différentes disgraces, et divers prétextes, et ne se rachetèrent la mort, de la prison, de l'exil, ou d'une ruine totale, qu'en cédant les uns des châteaux, les autres des terres, ou leurs charges et leurs dignités aux nouveaux favoris. La plupart des disgraces furent fondées sur l'inculpation avancée contre ceux qu'on vouloit dépouiller; les uns d'avoir mal servi dans la guerre, les autres d'avoir vendu les secrets de l'Etat au roi d'Angleterre et à l'empereur. Si la duchesse d'*Etampes* échappa à la conviction, au sujet de la prise d'Epernai et de Château-Thierry, et de la paix de Crépi, si avantageuse à *Charles-Quint*, elle ne fut pas lavée de la tache du soupçon.

Edits et réglemens.

Il parut un édit contre les blasphémateurs et les hérétiques, qui condamnoit les premiers à avoir la langue percée d'un fer chaud, et les seconds à être brûlés vifs. *Henri II* réduisit à

1547.

ancien nombre les conseillers des par-
nens, que la vénalité des charges
voit trop multipliés. Il fixa l'âge de
seize ans pour les admettre, après un
examen préalable devant les chambres
du parlement. Il attribua la connoissance
des causes nées, devenus très-fréquens,
aux prévôts des maréchaux, accompa-
gnés de sept juges choisis dans les tri-
bunaux, qui prononceroient sans appel.
Mais cette attribution étoient compris
les contrebandiers, les braconiers, les va-
gabonds, les mendiants et autres gens sans
loi. Le parlement vit du danger dans
cette extension, qui pouvoit livrer tant
de citoyens à la discrétion de sept juges,
choisis au hasard. Il fit des remontrances;
elles ne furent point écoutées. La
justice enregistra, mais avec cette clause,
attendu la malice des temps. La mul-
titude des gens de guerre, déserteurs
de leurs drapeaux, errans sur le sol de
France, donna lieu de publier des
lois prohibitives touchant le port d'ar-
mes et les attroupemens. L'exécution
en fut confiée et recommandée aux
seigneurs haut-justiciers.

François I vivoit encore lorsqu'il
s'éleva une querelle qui fit grand éclat
entre *François de Vivonne*, seigneur
de la *Chataigneraie*, et *Guy de Cha-*

Duel de la
Chataigneraie
et de Jarnac.

1547.

bot, seigneur de *Jarnac*. Ils avoient été intimes. *Jarnac* n'étoit pas riche, et tenoit cependant un grand état à la cour. La *Chataigneraie* desira savoir d'où son ami tiroit l'opulence dont il faisoit parade. *Jarnac* lui avoua que c'étoit sa belle-mère, qui avoit pour lui une tendresse plus que filiale. La *Chataigneraie* confia ce secret au dauphin, qui le dit à d'autres, et de bouche en bouche il devint public, au point que *Jarnac* ne put se dispenser de démentir son ancien ami. L'affaire fut portée au conseil; et comme on ne pouvoit produire aucune preuve, il y fut décidé qu'elle seroit vidée par un combat en champ clos. Mais le roi, considérant cette querelle comme une étourderie de jeunesse, imposa silence aux deux parties. A la mort de *François I*, la *Chataigneraie* renouvela son accusation. *Jarnac* y répondit, en demandant le duel judiciaire. *Henri* l'accorda, et voulut en être témoin avec une partie de la cour. Il inclinait pour la *Chataigneraie*, son favori, qui étoit fort robuste, et qui passoit pour un des hommes les plus habiles en escrime: mais *Jarnac* fut plus adroit. Couvrant sa tête de son bouclier, et se glissant sous le bras de son adversaire, il lui de-

deux coups d'estramacon sur le
 nuque, qui étoit tendu et dé-
 tendu, pour la facilité des mouve-

La *Chataigneraie* tomba, au
 étonnement de tout le monde.
 La prise fut telle que le souvenir de
 d'armes s'est conservé, et qu'on
 ne se souvient encore *coup de Jarnac*, toute-
 ment sourde et imprévue. *Jarnac* ac-
 ceptant la vie à son adversaire, et se
 jetant à genoux au pied de l'échaffaud
 devant le roi : *Sire*, lui dit-il, *je suis*
vengé, si vous me croyez main-
tenant innocent. Me le donnez-vous,
mon roi ? *Oui, sire*, répondit
 le roi, *pourvu que vous me teniez*
de bien. Vous avez fait votre
dévoir, répondit le monarque, *vo-*
tre devoir vous est rendu. Mais le blessé,
 vaincu de sa défaite, et de ne devoir
 qu'à la pitié de son ennemi, dé-
 couvrit les bandages qu'on avoit mis sur
 sa plaie, qui n'auroit pas été mortelle,
 mourut de chagrin. Ce combat a été
 comme un augure funeste, lors-
 qu'il arriva un événement plus remar-
 quable en a rappelé la mémoire.

Le royaume étoit en paix sous l'abri
 des traités de Crépi et de Guines, et
 plus parce que les deux puis-
 sances, qui auroient pu troubler sa

Tranquillité
 de la France.

1547.

tranquillité, étoient trop occupées de leurs propres affaires. *Edouard VI* avoit succédé à *Henri VIII*, son père, sous la régence du duc de *Somerset*, son oncle, qui prit le titre de protecteur. L'autorité qu'il s'arrogea n'étoit pas approuvée de tous les seigneurs. Il se forma des factions, d'où naquirent des troubles qui faisoient la sûreté de la France. *Charles - Quint*, de son côté, étoit tout occupé des affaires d'Allemagne. Un mois après la mort de *François I*, il triompha à *Muhlberg* des confédérés de *Smalkalde*, et y fit prisonniers l'électeur de *Saxe* et le landgrave de *Hesse*. Il les traita tous deux avec la dernière dureté, et dépouilla le premier de son électoral, qu'il donna à *Maurice de Saxe*, cousin issu de germain de l'électeur, et chef de la branche *Albertine*, ou cadette de *Saxe*.

Remontrances à l'empereur.

Le roi de France auroit pu prévenir et détourner le malheur des anciens amis de son père, en faisant une diversion en leur faveur. La politique lui conseilloit cette conduite, mais il crut faire assez que de donner des inquiétudes à l'empereur, en l'alarmant touchant l'exécution des traités sur lesquels reposoit leur bonne intelli-

; il lui envoya des am-
 gés de lui remontrer
 té des traités conclus
 précédent, n'avoit fait
 rouiller les droits de tous les
 l'Europe. Dans presque
 ils, il se trouve des clauses
 ée a arrachées à la France
 e justice, les unes si con-
 si embrouillées, qu'on ne sait
 ication leur donner, d'autres
 événement subséquens ont
 il seroit donc de
 lu des deux souve-
 comme non venus
 et d'en faire un nouveau,
 conditions équitables pour
 une paix générale et du-
Charles répondit froidement
 ne voyoit pas en quoi pêchoient
 trait, cependant qu'il ne se refu-
 aux moyens de conciliation
 et sonnables, qui pourroient
 paix de la chrétienté. Comme
 représentations furent faites avec
 p d'égards, sans y rien mêler
 faire appréhender à l'empereur
 rupture prochaine, il continua,
 s'alarmer, ses progrès en Alle-
 ne, et cette démarche ne servit
Tom. VI.

1547.

qu'à lui faire connoître les dispositions douteuses de la France , et à lui faire prendre des mesures pour déconcerter les projets qu'elle pouvoit avoir contre lui.

Assassinat de
Pierre - Louis
Farnèse.

En même-temps qu'il faisoit en Allemagne une guerre franche et ouverte , il en faisoit une de ruse et de perfidie en Italie. Avec l'agrément du sacré-collège , *Paul III* avoit investi des duchés de Parme et de Plaisance, détachés du Milanès par *Jules II*, *Pierre-Louis Farnèze* , son fils , fruit d'un mariage secret qu'il avoit contracté dans sa jeunesse. *Pierre*, quoiqu'il eût obtenu pour *Octavio* son fils , la main de *Marguerite d'Autriche* , fille naturelle de l'empereur , n'en étoit pas plus attaché au père de sa bru. Fauteur secret de *Louis de Fiesque* dans la conjuration avortée , ourdie par celui-ci contre *Doria*, tout dévoué à l'empereur , il se défioit avec quelque raison des desseins de *Charles-Quint* sur ses états , et bâtissoit dans la ville de Plaisance une citadelle qu'il croyoit rendre imprenable. Ce *Farnèze* s'étoit rendu odieux par ses exactions , et méprisable par ses dérèglements. Tout-à-coup un complot de ses plus assidus courtisans se déclare : ils

marc t dans son palais , et jetent
être son cadavre au peuple ,
le chire avec fureur. Au même
ant six cents soldats espagnols se
rés tent aux portes et s'emparent de
ville au nom de l'empereur. Un autre
etachei nt avança sur Parme ; mais
n offic r du pape , qui s'y rencontra
prop , la sauva.

1547.

Il n pas naturel de penser que
ldats espagnols , rassemblés des
as voisines , eussent paru à
it nommé aux portes de Plaisance
s connivence de *Ferdinand* de
za ie , lieutenant de l'empereur
ilanès , à la place de *du*
, qui avoit été disgracié. Cepen-
t il nia d'avoir eu aucune relation
re les factieux , et *Charles-Quint*
outint que c'étoit la tyrannie de *Louis*
ar ze qui avoit lassé la patience de
sujets et aiguisé les poignards des
ns , et que *Gonzague* ne s'étoit
ré de la ville que pour empêcher
d'autres ne s'en emparassent et ne
robassent à son gendre ; et que d'ail-
rs il étoit bien éloigné de vouloir le
de ses états pour se les appro-
er , comme on l'accusoit ; et que s'il
e le mettoit pas sur-le-champ en pos-

1547.

session , ce n'étoit que pour se donner le temps d'examiner la nature du sief, et si c'étoit à lui ou au pape à en donner l'investiture.

Vengeance
méditée par
le pape.

1548.

Mais *Paul III* ne se laissa pas tromper par les raisonnemens de l'empereur , il vit clairement d'où partoît le coup , et résolut de venger la mort de son fils. Il fit entendre à l'ambassadeur de *Henri II* qu'il avoit auprès de lui , qu'il étoit déterminé à se dévouer aux Français , pour les rappeler en Italie , et que si dans le cours de cette entreprise , il se trouvoit exposé à des désagrémens personnels , il se retireroit en France , où il choisiroit volontiers son asile. Le roi saisit avidement ces ouvertures ; il envoya à Rome le jeune *Charles de Lorraine*, nommé alors le cardinal de *Guise* , parce que son oncle vivoit encore , et le chargea des pouvoirs les plus étendus. Dans la première ferveur de la négociation rien ne parut difficile. Le pape comptoit détacher aisément son petit-fils *Octavio* de son beau-père , qui l'avoit si cruellement offensé en faisant assassiner son père. Si , au reste, l'époux de *Marguerite d'Autriche* avoit peine à se déclarer contre le père

femme , il avoit un frère nommé *Henri* ? *Farnèze* , auquel on feroit r Parme et Plaisance , en lui nant , comme si les *Farnèzes* nécessairement destinés à des des , *Diane d'Angoulême* , fille ur le du roi et d'une demoiselle , qui avoit pris le voile es : couches. On se flattoit de faire à ces arrangemens le duc *Ercole* , le duc de *Ferrare* , et le comte de la *Mirandole* , dont les états se prolongeoient presque jusqu'aux murs de Rome , ce qui mettroit les Français en état d'y parvenir sans risque , et de pourvoir à la sûreté du pape , dans le cas où *Charles-Quint* se rendroit maître du concile que le souverain pontife étoit enfin parvenu à réunir à Trente. De cette ville , où il étoit ouvert depuis trois ans , *Paul* venoit de le transférer à Bologne , pour le soustraire à l'influence de l'empereur , lequel vouloit le faire retourner à Trente , afin de complaire aux protestans d'Allemagne : autre sujet d'altercation entre lui et le pape.

Le projet formé d'abord de soustraire uniquement Plaisance à la cupidité de l'empereur s'étoit agrandi. Il.

1548.

régnait des troubles à Naples. Le vice-roi, *Pierre de Tolède*, voulant y établir l'inquisition, avait irrité le peuple qui l'attaqua, et le poursuivit jusque dans un des châteaux, où il eut beaucoup de peine à se mettre en sûreté. C'était, à ce qu'il paroissoit, une belle occasion de recouvrer ce royaume; comme la colère du pape une circonstance favorable pour reconquérir le Milanès, et chasser peut-être en une seule campagne l'empereur de l'Italie. Ce projet fut présenté au conseil de France, et soutenu par la faction des *Guises*, que nous avons vue une des quatre dominantes au commencement du règne. Peut-être cette maison avait-elle déjà sur le royaume de Naples des desseins pour elle-même, comme elle l'a fait conjecturer ensuite; mais pour disposer librement dans une guerre d'Italie de toutes les forces de l'église, il falloit l'aveu des cardinaux, dont plusieurs étoient attachés à l'empereur. A force de bénéfices français promis aux cardinaux, le cardinal de *Guise* obtint l'accession solennelle du consistoire à ses projets. Il avait encore un autre but dans cette distribution; c'étoit de se faire un grand parti, dans le

dessein de faire élever sur le trône pontifical, à la mort de *Paul III* qui ne devoit pas tarder, le pontife ayant plus de quatre-vingts ans, non pas lui-même, mais son oncle le cardinal de *Lorraine*, prélat à la vérité d'un très-grand mérite, espérant bien que l'élection de l'oncle tracerait le chemin au neveu.

L'empereur n'ignoroit pas ces trames, et prenoit des mesures pour les rompre quand il en seroit temps. Après avoir appliqué à son profit ce qu'il put s'approprier des dépouilles de l'électeur de *Saxe* et du landgrave de *Hesse*, ses prisonniers, il songeoit sérieusement à se concilier les protestans d'Allemagne. Dans les lieux où ils étoient les plus nombreux, il leur accorda l'exercice public de leur religion, le mariage des prêtres, et la communion sous les deux espèces, jusqu'à ce que le concile de Trente, dont il demandoit instamment la continuation, eût décidé les points controversés. On appela son édit *interim*, parce qu'il ne devoit avoir de force que provisoirement. Cet édit, ouvrage de trois théologiens, dont deux catholiques et un protestant, avoit été composé

Conduite opposée de l'empereur et du roi à l'égard des religionnaires.

1548.

dans la vue de le faire agréer aux deux partis. A cet effet , on avoit évité avec soin , dans sa rédaction , toutes les définitions rigoureuses , et enveloppé d'expressions avouées par les protestans , les dogmes catholiques sur lesquels ils étoient en opposition manifeste. Le pape auquel il fut communiqué , le rejeta comme croyance catholique , et le toléra auprès des protestans comme remède à un plus grand mal , et comme un moyen de retour à la saine doctrine. Malgré ces précautions l'*interim* déplut aux catholiques et aux protestans ; et , pour le faire recevoir par ces derniers , l'empereur fut contraint d'user autant des voies de la force , que de celles de la séduction. *Henri II* dans le même temps tenoit avec les calvinistes une conduite moins politique. Il avoit renouvelé l'année précédente les édits barbares donnés contre eux : il les fit exécuter jusque sous ses yeux , et les bûchers qui consumèrent une foule de malheureux en divers quartiers de Paris , entrèrent dans l'ordonnance des fêtes qui furent données l'année suivante à l'occasion de son entrée solennelle et de celle de la reine dans la capitale ; cependant

ussrit qu'on mît en jugement. coupables d'excès , les exécutions de la sentence contre les habitants de Brindol et de Cabrières. Un seul accusés , *Guérin* , procureur-général au parlement d'Aix , trouvé coupable d'autres crimes , de sa tête pour tous les autres , 1554. On croit que cette affaire fut entamée et suivie avec ardeur , l'instigation du duc de *Guise* (*François*), afin de mortifier le cardinal *Tournon* , qui protégeoit les magistrats mis en cause , pour un acte quel il avoit , dans le temps , conçu de ses conseils et de son crédit. Mais que son influence fût beaucoup diminuée auprès du roi , il portoit cependant encore ombrage au nouveau cardinal de *Lorraine* , frère du même duc de *Guise* , en sorte que cet acte de justice fut dû à une intrigue de cour.

Le roi , pour appuyer ses négociations avec le pape , passa en Italie avec quelques troupes. Il y réunit au domaine de la couronne le marquisat de Saluces , comme fief mouvant du Dauphiné , et vacant alors par la mort de *Gabriel* , dernier frère de *Michel-Antoine* : mais la présence du mo-

Révolte
en Guienne

1548.

marque avança peu d'ailleurs les effets de la ligue projetée. Le zèle de la vengeance s'étoit déjà amorti en *Paul III*, et d'autre part une révolte qui éclata dans ce même temps, en Guienne, força *Henri* d'y faire passer sur-le-champ les troupes qu'il avoit amenées avec lui. Il faut se rappeler que *François I*, en affoiblissant généralement la taxe sur le sel dans le royaume l'avoit étendue comme dédommagement de cette diminution, sur des provinces d'outre-Loire qui ne la payoient pas auparavant. L'impôt sur une denrée que la nature leur prodiguoit, la sévérité et le défaut de ménagement dans la manière de l'exiger, et le luxe des percepteurs qui s'y enrichissoient, soulevèrent le peuple ; la rébellion éclata dans l'Angoumois, et se répandit dans les pays qui l'entourent, dans le Bordelais, l'Agénois, le Périgord, la Marche, le Poitou, l'Aunis et la Saintonge. Elle commença par les campagnes ; les communes s'armèrent et se jetèrent sur les *gabelleurs*, ainsi nommoit-on les officiers du sel. Ces paysans attroupés, commandés par quelques capitaines aventuriers, et poussés par une fureur aveugle, comme

il arrive dans les guerres civiles, pilloient, brûloient, massacroient, sans distinction d'amis ou d'ennemis. La populace des villes où ils pénétroient, enflammée du même fanatisme, se joignoit à eux et imposoit la loi aux bourgeois qui n'osoient se défendre. À Bordeaux, qui devint le principal foyer de la sédition, cette populace soulevée repoussa la garnison du Château-Trompette, sortie pour dissiper les mutins. Ils la forcèrent de rentrer dans ses murs, et massacrèrent le commandant nommé *Tristan de Moneins*, qui étoit imprudemment sorti pour parlementer avec eux à l'Hôtel-de-Ville, sur l'assurance qu'ils respecteroient sa personne. Ils déchirèrent son corps dont ils enterrèrent les lambeaux poudrés de sel, en haine de la gabelle. Le parlement, jusque-là muet et comme indifférent, tenta pour lors de mettre fin à ces violences; mais les mutins forcèrent des conseillers à monter la garde, et à paroître parmi eux, habillés en matelots, et la pique à la main.

Le roi ne jugea pas à propos d'opposer d'abord la force à cette manie, et envoya à Bordeaux des lettres-pa-

1548.

tentes , par lesquelles il promettoit aux communes de leur faire justice sur les concussions des officiers de la gabelle. Ces lettres appaisèrent la populace qui rentra dans l'ordre. Le parlement, dont la violence avoit interrompu les fonctions, les reprit alors , et condamna les séditeux , les uns au bannissement et aux galères , d'autres à la potence et à la roue. Un bourgeois nommé *la Vergne* , convaincu d'avoir sonné le premier le tocsin pour amener la populace , fut tiré à quatre chevaux.

Pendant ces exécutions , le roi craignant que l'esprit de révolte ne fut pas suffisamment étouffé , fit partir deux corps de troupes commandés , l'un par le duc d'*Aumale* , l'autre par le connétable de *Montmorenci*. Le premier parcourut la Saintonge , le Poitou , l'Aunis et les autres provinces insurgées , et y remit l'ordre et le calme sans grande sévérité ; mais *Montmorenci* personnellement piqué de la mort de *Moneins* , son parent , fit sentir à la ville de Bordeaux les effets de son ressentiment. Arrivé devant la ville , une députation des principaux bourgeois vint lui présenter les clefs , et en même-temps le prier de ne point

re entrer à sa suite les lansquenets ,
et ils craignoient la rapacité et la

Il vous appartient bien, ré-
dit-il, de venir m'apprendre avec
troupes je dois entrer dans
vous ! je ne veux point de vôtres. *En voici d'autres, en montrant*
les, qui m'ouvriront vos portes ;
je les apprendrai à massacrer les
du roi. Il entra précédé de

ions, à la tête de ses bataillons,
en nue, la lance en arrêt, tambour
ant et enseignes déployées.

La suite répondit à ces préliminaires.

morenci désarma les habitans,
un tribunal de maîtres des re-
qu'il avoit amenés, et de quel-
ques conseillers des parlemens d'Aix
et de Toulouse, et ordonna d'instruire
le procès des rebelles. On dressa sur
la place de l'Hôtel-de-Ville un grand
nombre de potences et des échafauds.
Cent bourgeois, parmi les chefs les plus
apparens des séditieux, furent exécutés ;
deux colonels des communes, roués
vifs, expirèrent sur la roue, une cou-
ronne de fer ardent sur la tête. La ville
entière fut déclarée atteinte et convain-
cue du crime de félonie, et en consé-
quence, condamnée à perdre tous ses
privileges. On dépendit les cloches,

1318.

et on abbatit des pans de mur. Le parlement fut interdit pour ne s'être pas opposé au désordre assez promptement et avec assez de vigueur. Le tribunal ordonna que l'Hôtel-de-Ville seroit rasé et qu'à sa place seroit élevée une chapelle, où on célébreroit tous les jours l'office des morts, pour le repos de l'ame de *Tristan de Moneins*. « En exécution d'un autre article de l'arrêt, les jurats et cent « vingt notables allèrent en habit de « deuil déterrer avec leurs ongles le « corps de *Moneins* dans l'église « Carnes, l'emportèrent sur les « épaules d'abord devant l'hôtel du « connétable, où ils se mirent à genoux, crièrent miséricorde, demandèrent pardon à Dieu, au roi et « à la justice, ensuite à la cathédrale, « où il fut inhumé, dans l'endroit « le plus apparent du chœur ». Les exécutions finirent par la levée de deux cent mille livres pour les frais de l'armement.

En quittant Bordeaux, le connétable parcourut la Guienne, l'Angoumois, la Marche, la Saintonge, précédé par le prévôt des maréchaux et par des archers. Il traversoit les villes et les villages, cassoit les privilèges, faisoit

re et briser les cloches, qu'il
 yoit dans les ports de mer pour
 les s'ensons, et imposoit des
 plus moins fortes. Presque
 les lieux de son passage restèrent
 un temps marqués par des four-
 milles, où il avoit fait atta-
 prévôtalement ceux qui avoient
 quelque rôle dans la sédition.
 l'année suivante, la plupart des pri-
 furent rendus ; quelques-uns,
 de Bordeaux, entr'autres, furent
 un diminués, mais son Hôtel-de-
 su La gabelle même fut
 , réduite à l'ancien droit, dit
 quart *de mi*, et les pays où elle
 étoient s'offrirent eux-mêmes
 la racheter, moyennant deux cent
 mille écus d'or et le remboursement
 charges des officiers de la gabelle.

Pendant ces exécutions, la cour
 donnoit des fêtes à Lyon et à Saint-
 Germain-en-Laye, à l'occasion du
 mariage d'*Antoine de Bourbon*, duc
 de *Vendôme*, avec *Jeanne d'Albret*,
 fille de *Henri*, roi de Navarre, et
 de *Marguerite*, sœur de *François I* ;
 et de celui de *François*, duc d'*Au-*
male, deux ans après duc de *Guise*,
 par la mort de son père, avec *Anne*
d'Est, fille d'*Hercule II*, duc de

Mariage
 d'Antoine de
 Bourbon avec
 Jeanne d'Al-
 bret.

1548.

Ferrare, et de *Renée de France*, fille de *Louis XII*.

Outre que la sévérité dont on av usé à Bordeaux entroît dans le caractère de *Montmorenci*, elle étoit peut-être nécessaire pour contenir ce peuple, qui n'avoit pas encore perdu tout attachement pour les Anglais ses anciens maîtres. On découvrit qu'un d chefs avoit écrit en Angleterre, offrant de livrer la ville de Bordeaux aux troupes qu'on lui enverroit, et se faisant même fort de soulever toute la province. On sut aussi que *Charles-Quint* avoit des émissaires parmi les révoltés, et qu'il pressa le duc de *Somerset*, l'un des seize régens d'Angleterre désignés par *Henri VIII*, et oncle maternel du jeune *Edouard*, qui l'avoit nommé *Protecteur*, de ne pas manquer cette occasion de recouvrer la Guienne, s'engageant, pour lui en faciliter les moyens, de faire une irruption en Champagne, afin d'y attirer les forces du roi, pendant que les Anglais descendroient eux-mêmes à Bordeaux.

Marie Stuart
est envoyée en
France.

L'état de l'Angleterre ne permettoit pas au protecteur de s'engager dans cette entreprise. Une minorité aussi agitée que celle de *Somerset*, par son zèle ardent et persécuteur pour l'éta-

nt de la réforme, n'étoit pas
circonstance favorable à une con-
. Il en tenta une plus pacifique,
oit été plus avantageuse à l'An-
que celle de la Guienne,
qui ne lui réussit pas. Depuis
temps les rois d'Angleterre fai-
t des efforts pour joindre l'Ecosse
r couronne et ne faire qu'un seul
me de ces deux états. Il s'en
loit alors une belle occasion ;
ir, de marier *Edouard VI* avec
Stuart. Ils étoient encore, le
dans l'extrême jeunesse, et la
au berceau ; mais on a vu
dans ce temps la bizarrerie de
rtes d'alliances n'arrêtoit pas. Le
otecteur desiroit beaucoup procurer
trône à son pupille. Il fit des dé-
rches auprès de la reine régente,
Marie de Lorraine, fille du duc de
Guise. Mais en même-temps qu'il la
sollicitoit, il essaya de la forcer en
favorisant des seigneurs mécontents
qui vouloient envahir l'autorité, et fai-
soient craindre à la régente qu'ils ne
lui enlevassent sa puissance, et peut-
être sa fille. Dans cette extrémité,
plutôt que de céder aux insinuations
perfides de son voisin, elle se jeta
entre les bras des Français. *Henri II*
lui envoya des troupes qui garnirent

1548.

ses frontières du côté de l'Angleterre, et les mirent à l'abri d'une brusque violence : mais pour s'assurer encore davantage contre toute surprise, la régente fit passer sa fille en France, sous promesse faite par *Henri II*, qu'elle épouserait le dauphin *François*, son fils aîné.

La France
recouvre Bou-
logne.

1549-50.

La France n'étoit pas en guerre ouverte avec l'Angleterre, et le traité qui promettoit l'échange de Boulogne pour de l'argent subsistoit. Mais *Henri* crut apparemment sa position changée, par ses engagements avec l'Ecosse ; et les troubles qui se manifestèrent alors en Angleterre, et qui enlevèrent le pouvoir au duc de *Somerset*, achevèrent de le déterminer à agir hostilement, et à essayer de rentrer dans Boulogne sans bourse délier. Il fit élargir le fort, trop étroit, du maréchal de *Biès*, y logea une bonne garnison, et bâtit un autre fort qui commandoit la rade. Enfin, il vint lui-même avec une armée dans le Boulonois, ruina les fortifications dont les Anglais avoient couvert ce petit pays, et laissa la ville bloquée pendant l'hiver, persuadé que les troubles, qui agitoient alors la cour de Londres, lui fourniroient bientôt les moyens de la recouvrer au printemps, sans argent et sans coup férir.

1550.

Projet de mariage entre le roi d'Angleterre et la fille aînée de Henri.

Le blocus donna lieu, à une négociation qui amena un accord définitif. Il y eut dans le conseil de France des débats sur la question, s'il n'étoit pas plus convenable à la dignité de la France d'emporter Boulogne de vive force que de l'acheter. *Sera-t-il donc dit,* observoient les partisans de cet avis, *qu'on ne sortira jamais d'une guerre avec l'Angleterre qu'avec de l'argent?* Mais on considéra qu'outre la perte des hommes et le risque de ne pas réussir, les dépenses d'un pareil siège seroient plus fortes, pour emporter une ville dès-lors ruinée et dénuée de tout, que l'indemnité que les Anglais demandoient pour la livrer en bon état et approvisionnée de munitions de tout genre. Elle fut réduite à quatre cent mille écus d'or, moitié en restituant la ville avec toute l'artillerie et ses munitions, et moitié un mois après. On inséra dans le traité des clauses touchant la police de la navigation, afin d'éviter tout prétexte de rupture entre les deux nations, et les Anglais s'engagèrent à laisser la reine d'Ecosse en paix, et à rendre, moyennant une somme dont on conviendrait, quelques villes et châteaux qu'ils tenoient dans ce pays. On parla

1551.

aussi de marier le jeune *Edouard* avec madame *Elisabeth*, fille aînée du roi, mais sans rien arrêter pour le moment. Il y eut cependant, quelque mois après un contrat de mariage rédigé, et promesse de l'accomplir quand la princesse auroit douze ans; mais le prince mourut auparavant.

Mécontentement de l'empereur.

L'empereur fut très-fâché de cet accommodement. N'ayant pu l'empêcher, il en témoigna son mécontentement, et donna toutes les marques de mauvaise volonté qu'il put la lui échapper, sans rupture. *Marguerite*, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, fit, par son ordre, attaquer des vaisseaux français dans la Manche; par représailles, le roi fit arrêter des vaisseaux flamands dans ses ports. *Henri* voulut faire rétablir les fortifications de Théroutte, le commandant de l'empereur dans ce canton s'y opposa. Ces petits assauts de malveillance et beaucoup d'autres, sur les points par lesquels les deux puissances se touchoient, furent regardés comme les avant-coureurs d'une guerre prochaine.

Renouvellement de la guerre en Italie à l'occasion du duché de Parme.

Paul III étoit mort. Avec lui purent devoir s'ensevelir, pour ainsi dire, les négociations entamées à Rome

embarrasser l'empereur. Elles résistèrent à l'élection de *Jules III*, *Carie del Monte*, que le cardinal *Poole*, mit sur les rangs des candidats. Le dernier pape de la maison *Farnèze*, ne s'étoit pas fait le de soustraire du domaine de ses duchés de Parme et de Modène, pour en revêtir son fils, à la réserve de l'hommage au St.-Empire. Présument, sur ses derniers vœux, que l'empereur respecteroit cette propriété sous la main de son fils, que dans celle de son fils, qui en avoit hérité de son père, la réunit au domaine de l'empire, et offrit en dédommagement le duché de Nèpi et Camérino. *Octave*, resté fidèle à cet arrangement, quitta le duc de Parme ; n'ayant pu réussir à séduire, il leva une petite armée, et se lia avec *Gonsague*, soupçonné d'avoir contribué au meurtre de son père, et se constitua en état de guerre contre son aïeul. Cette nouvelle inattendue avoit donné le coup de la mort au vieillard. *Jules*, son successeur, avoit fait à la France, à l'empereur et aux *Farnèzes*, des promesses opposées, qu'il lui étoit difficile de remplir.

1550.

sans mécontenter les uns ou les autres. En exécution de ses engagements avec les *Farnèzes*, il avoit remis l'air à *Octavio*, mais sans moyens pour le soutenir contre l'empereur. Il espérait le forcer ainsi de s'en démettre et de lui remettre ses mains en échange de quelque fief de l'église ; transiger ensuite avec *Charles-Quint* et en obtenir, soit le duché même pour un de ses neveux, soit un équivalent. Ce desir de faire passer le duché à sa famille étoit aiguë l'empereur, qui promettoit son secours au souverain pontife, se persuadant que *Jules* lui ayant obligation de cette acquisition précieuse, n'auroit pas l'ingratitude de se lier avec le roi de France, et qu'au contraire il l'aideroit à fermer pour toujours le chemin de l'Italie aux Français, à qui la ville de Parme pouvoit fournir un point d'appui et une place d'armes importante. *Charles-Quint* sacrifioit à ses vues politiques l'intérêt de l'époux de *Marguerite*, sa propre fille : mais il se défioit de lui, parce que le gendre sembloit ne pas oublier la part que l'empereur paroît avoir eu à l'assassinat de *Pierre-Louis Farnèze*, son père.

Farnèze recherché l'appui de la France.

Octave, cependant, sollicitoit son beau-père ; mais loin de l'écouter,

estir la ville de Parme ,
le s' en emparer par la
, être obligé d'en venir à
verte. Le duc se jette alors
b de *Henri II*, et le supplie
pourrir. Cette mesure rompoit
cell du pontife , et pouvoit le
s oct à l'empereur. Le sou-
C ment *V II* l'effrayoit. Sur-
p il ordonne à son vassal de
à sa nouvelle alliance , et sur
, il le déclare déchu de son
I roi envoie une ambassade au
, et le prie de ne point trouver
qu'il soutienne le Parmesan ,
. *Jules* répond par des me-
d'excommunication. Le roi fait
plus fermément au pape qu'il
anera pas un prince opprimé,
qu'il le défendra contre tous. Il aver-
en même-temps le souverain pontife,
comme il n'est pas de la prudence
il fournisse de l'argent à ses ennemis,
il défend que , tant que la guerre durera,
on en fasse passer de son royaume en
Italie ; qu'il ne souffrira pas non plus
que les évêques de France se rendent
au concile que le pape, à la sollicitation
de l'empereur , venoit de transférer de
Bologne à Trente ; qu'il regarde cette
assemblée plutôt comme un complot

1551.

contre lui , que comme un remède aux maux de l'église universelle qu'au reste, il prendra pour la sûreté le maintien de l'église catholique la réformation des mœurs, les nouvelles qu'il jugera nécessaires, ainsi qu'avoient prises les rois ses prédécesseurs, en pareilles circonstances protestations furent signifiées par le bassadeur de France au pape même, et à l'assemblée de Trente par le célèbre *Amiot*, alors abbé de Bellozane. Mais de peur que ces bruyantes libelleries ne contribuassent à enflammer les calvinistes qui se multiplioient en France, *Henri II* publia le fameux édit de Châteaubriant, qui aggravait en quarante-six articles les peines portées dans les édits précédents. Il interdisait toute requête en faveur des hérétiques, défendoit de leur donner traitement, accordoit des récompenses à leurs dénonciateurs, confisquait les biens de ceux qui s'expatrioient, jetait tous les hommes publics à produire des certificats de catholicité, autorisoit des perquisitions secrètes sur les opinions individuelles, et créait enfin l'établissement d'un inquisiteur, auquel heureusement on ne forma point de tribunal.

Le pape auroit fort désiré de détourner de lui le blâme d'être la cause d'une guerre qui alloit devenir générale, par la part qu'y prenoient les plus puissans potentats de l'Europe. Il envoya *Ascagne de la Corne*, un de ses neveux, prier le roi de s'abstenir d'intéresser si fort à *Octave*, son

1551.

Négociations
du pape.

Cette démarche entraîna des divisions sur le fond de la querelle. Le roi et le pape voulurent s'exposer d'en être les auteurs. Des justifications ils en vinrent aux accusés dans des écrits rendus publics. Ils s'y reprochoient réciproquement leurs torts avec la même aigreur qu'en d'autres occasions autrefois témoigné *Charles Quint* et *François I*, dans leurs pétitions manifestes. On y vit que ce n'étoit pas l'intérêt de deux petites puissances qui leur mettoit les armes à la main, mais l'ambition, le desir de s'agrandir, enfin une haine invétérée, qui alloit de nouveau ensanglanter l'Europe.

Le retour d'*Ascagne* fut le signal de la guerre; les troupes du pape se joignirent à celles de l'empereur pour réduire Parme, où quelques Français, à leur grand danger, avoient eu l'adresse de s'introduire. Pendant quelque

Sa Paix avec
la France.

1551.

temps les troupes de France et d'Espagne s'étoient considérées comme auxiliaires seulement des *Farnèses* et du pape. Un incident les établit bientôt en état direct d'hostilités. A peu de distance de Parme, la ville de la *Mirandole*, en litige dans la famille des *Pics*, se trouvoit alors en séquestre entre les mains de *Henri*, qui y avoit une garnison; celle-ci, sous les ordres d'*Horace Farnèse*, gendre désigné du roi, fit une incursion à Bologne. *Gonzague* en prit occasion de faire marcher un corps de troupes contre la *Mirandole*. Mais le roi regarda cet acte comme personnellement dirigé contre lui, et ordonna en conséquence des représailles sur tous les domaines de l'empereur. Ainsi fut allumée cette guerre, dont les symptômes se manifestoient depuis long-temps. Le pape n'y prit aucune part; les revers que ses armes avoient éprouvés depuis l'ouverture de la campagne, et ceux que lui firent craindre les succès de *Charles de Cossé*, maréchal de *Brissac*, en Piémont, le déterminèrent à solliciter la paix. Il écrivit directement au roi pour la demander. Son légat fut bien reçu, et le cardinal de *Tournon*, qui lui étoit agréable, fut chargé de suivre la négocia-

1551.

ion à Rome. Pour ménager l'amour-propre du pape, le cardinal lui proposa lui fit agréer une trêve de deux ans, qui laissoit *Octave* en possession provisoire, et qui lui donna les moyens s'y maintenir.

Quant aux hostilités directes contre l'empereur, elles furent commencées par les Français. Un capitaine, commandant les galères de France en l'absence du baron *de la Garde*, leur chef, rencontra quatre vaisseaux ennemis, les attaqua et les prit tous dans le port de Villefranche, où ils étoient retirés. *La Garde* lui avoit confié le commandement dans la Méditerranée, pendant qu'il alloit mettre en sûreté le butin fait sur des vaisseaux Flamands, qui revenoient d'Espagne, et dont il s'empara sur les côtes de Normandie, par une ruse assez adroite. Ils étoient au nombre de vingt-quatre, richement chargés et bien armés. Il jugea, en les apercevant en si bon état, qu'il ne seroit pas prudent de leur chercher querelle. Il leur envoya dire qu'il transportoit de Flandre en Espagne, *Marie*, reine de Hongrie, sœur de l'empereur, et qu'ils eussent à lui faire le salut d'usage. Ils

Hostilités
entre l'empereur
et le roi
de France.

1551.

déchargèrent en son honneur tous leurs canons. Le baron les investit avant qu'ils eussent le temps de recharger, et en amassa quinze, dont la cargaison lui valut plus de quatre cent mille livres.

Ces deux événemens firent imaginer à l'empereur l'expédient de procurer aux Pays-Bas la protection de l'empire, en les incorporant au corps germanique; mais les princes allemands refusèrent l'honneur de protéger, qui ne tourneroit qu'au profit du chef, et qui les exposerait à la nécessité de prendre part aux querelles des deux princes, au premier coup de canon qui seroit tiré entre eux.

Accord de la
France avec
les princes
d'Allemagne.

1552.

Ils étoient d'autant moins disposés à rendre service à leur chef, que la plupart conservoient une profonde indignation de sa conduite à l'égard de l'électeur de *Saxe* et du landgrave de *Hesse*. Après la victoire de *Mulberg*, ceux même qui avoient profité de leurs dépouilles, et le duc *Maurice* entre autres, devenu électeur de *Saxe* par la bienveillance de l'empereur, après la destitution de *Jean Frédéric*, son cousin, entreprirent de punir le despote, et de faire rendre la liberté aux prisonniers. Ils implorèrent à cet

le secours de la France. Le roi da cette occasion comme la plus able qui pût se présenter pour barrasser et humilier l'ennemi de nille. Il la saisit avec empresse- it, et fit avec eux un traité, par t il s'engageoit à mener en Al- iag une nombreuse armée, yennant que, pour se dédommager ses frais, il pourroit occuper les de Cambrai, de Metz, de Toul Verdun, et les garder comme *caire de l'empire*. À ce prix il se dé- a fastueusement sur ses étendards, *fi eur de la liberté germanique protecteur des princes captifs*.

Henri chercha de l'argent, premier préparatif nécessaire, et développa les motifs de son entreprise dans un lit de justice qui a été célèbre. L'argent n'étoit pas aisé à trouver : pour des besoins antérieurs, il avoit déjà été emprunté deux cent quarante mille livres sur l'Hôtel-de-Ville, outre un don gratuit ; d'autres emprunts furent faits sur la banque de Lyon au dernier douze, et tous les bons sujets et alliés furent invités de concourir à remplir le trésor royal, qui leur rendroit les fonds en rentes à la vo-

Impôts et em-
prunts.

1553.

lonté des prêteurs, rentes assignées sur des portions de domaines, les aides et les gabelles.

Établisse-
ment des pré-
sidiats

Il y eut aussi des créations de charges utiles au fisc ; entre autres celles des présidiaux. Le roi dit, dans le préambule de l'édit, qu'il a été mis à cet établissement, parce que les appels des sentences des bailliages se sont multipliés ; que ne pouvant être portés qu'au parlement, c'est une ruine pour les plaideurs, forcés d'aller suivre leur procès au loin ; que ce sera un avantage inappréciable pour le peuple de trouver auprès de chaque bailliage un tribunal sous le nom de *présidial*, composé de neuf magistrats qui jugeront sans appel les causes qui n'excéderont point deux cent cinquante livres de fonds, ou vingt livres de rente. Comme ces charges se vendirent, on les regarda plutôt comme une ressource de finances, que comme une précaution de justice ; car, disoit-on, est-ce favoriser le peuple que de convertir en quelque sorte le royaume de gens de loi, qui entretiennent l'esprit de chicane et la fureur de plaider ? Or, il est certain qu'en multipliant les juges, on va multiplier les avocats, les procureurs, les sergens et au-

asse de la société déjà trop nombreuse et occupée à dévorer les autres.

1552.

Au lit de justice, le roi parla lui-même : il annonça la guerre contre un

Lit de justice.

nemi envenimé, qu'il comptoit

suivre jusque dans le centre de sa

mination, à l'aide des plus puissances

de la Germanie, nos anciens

fédérés. « Pendant mon absence,

ajouta-t-il, je laisse la régence à la

reine ma compagne, au dauphin et

un conseil ; et la lieutenance-

rale de cette capitale et de

l'Isle de France au cardinal de *Bour-*

bon (1). Je vous recommande le

fait de la justice. Si vous jugez à

propos de faire des représentations

sur l'enregistrement de mes édits,

« vous les adresserez à la reine et à

« son conseil ; les remontrances seront

« faites sur-le-champ par écrit. Si le

« conseil insiste, vous n'attendrez pas

« une première et seconde jussion,

(1) *Louis de Bourbon*, archevêque de Sens, oncle d'*Antoine*, duc de *Vendôme* ; de *Louis*, prince de *Condé*, et de *Charles*, archevêque de Rouen, connu aussi depuis sous le nom de cardinal de *Bourbon*.

1552.

« comme il vous est arrivé quelque-
 « fois ; mais vous enregistrerez aussi-
 « tôt, attendu que nos *vouloirs* et
 « intentions ne sont que bons, justes
 « et raisonnables. Et comme entre
 « un si grand nombre de gens qui
 « composent notre cour de parlement,
 « les délibérations pourroient se pro-
 « longer et les affaires souffrir du re-
 « tardement, nous établissons, durant
 « notre absence, la grand-chambre avec
 « les présidens des enquêtes, pour déci-
 « der des enregistrements et publications
 « d'édits, ordonnances et provisions,
 « sans y appeler les autres chambres,
 « auxquelles nous en interdissons la
 « connoissance.

« Vous serez soigneux et diligents
 « sur ce qui concerne l'honneur de
 « Dieu et la conservation de notre
 « sainte religion, en mettant à exécu-
 « tion les édits portés contre les he-
 « rétiques et les novateurs ; vous *verrez*
 « sur-tout égard à ce que notre peuple,
 « que nous sommes forcés par les cir-
 « constances, et à notre très-grand
 « regret, d'affliger par une augmen-
 « tation d'impôts, trouve quelque
 « soulagement dans la manière dont
 « la justice sera administrée, et qu'il

demeure exempt des pillages et des oppressions des vagabonds et des voleurs de grand chemin, sous la justice des prévôts de nos maréchaux, auxquels nous avons attribué la connoissance de ces sortes de crimes sans appel. Il n'est pas temps de disputer maintenant s'ils devoient ou ne devoient pas user de l'autorité que je leur ai confiée, parce que le peuple ne pourroit être que victime de ces débats ». Le connétable prit la parole après le roi, pour rendre compte des motifs de la guerre. Il commença par faire un parallèle des règnes précédens et du règne actuel. L'état, dit-il, dépérissoit ; la gendarmerie non-payée portoit la désolation dans les campagnes ; les bons officiers, frustrés de leurs pensions, quittoient le service. Notre alliance avec la Suisse alloit expirer ; l'empereur faisoit tous ses efforts pour nous l'enlever ; le roi a renouvelé ses traités avec elle, et a rendu la liaison plus intime que jamais. Beaucoup de nos galères et de nos vaisseaux avoient été pris par les Anglais, les autres se détruisoient dans nos ports ; les anciens sont remis en état, de nouveaux sont construits, et neuf cents

1552.

pièces de grosse artillerie ont été fondues pour leur service. Les places frontières sont réparées et munies; le Piémont, presque échappé de nos mains, est recouvré, Boulogne est reprise, l'Écosse assurée pour jamais à la France, et la guerre de Parme terminée. Tant de sujets de la plus légitime dépense n'ont point fait hausser les tailles: la noblesse a contribué aux succès de son sang, et le clergé de ses dons; mais de nouveaux dangers exigent de plus grands efforts.

Montmorenci rendit compte alors des tentatives qui avoient été faites pour amener la paix avec *Charles-Quint*: « A quatre ambassades solennelles envoyées, dit il, et aux plus raisonnables propositions faites de la part de la France, l'empereur n'a répondu que par des paroles équivoques, et par des protestations vagues d'amitié, toujours démenties par les faits ». Il peignit ensuite *Charles* bouleversant l'Allemagne, traînant à sa suite l'électeur de *Saxe* et le landgrave de *Hesse*, nos alliés, chargés de fers; depouillant les villes impériales de leur artillerie et de leurs munitions, qu'il faisoit voiturer dans l'Italie et les Pays-Bas;

menaçant le Saint Siègre par des tentatives sur la ville de Parme, et les Français eux-mêmes par celles de *Gonzague* sur la *Mirandole*. « Laissez-le achever ses préparatifs, ajouta-t-il, et bientôt vous le verrez courant à son but, qui est l'empire universel, subjuguier d'abord l'Italie, puis attaquer la France du côté du Languedoc, avec les forces espagnoles; du côté de la Provence et du Dauphiné, avec les troupes qui auront triomphé de l'Italie; et enfin du côté de la Champagne et de la Picardie, avec l'armée rassemblée dans les Pays-Bas et tirée de l'Allemagne assujétie. De puissans princes de la Germanie se sont adressés au roi, et lui ont demandé sa protection : il est urgent de les seconder, et d'autres amis secrets qui se joindront à nous.

« Quant à la défense même du royaume, pendant que le roi pénétrera en Allemagne, voici nos motifs de sécurité : il y a sur la Méditerranée trente à quarante galères bien équipées, auxquelles se joindront celles du Grand-Seigneur, qui toutes ensemble domineront cette mer, et tiendront dans de perpétuelles

1552.

« alarmes les côtes de l'Italie et
 « l'Espagne ; et sur l'Océan , vingt-ci
 « gros vaisseaux bien forts et bi
 « exercés seront toujours en état de
 « mesurer avec cent vaisseaux ennemis,
 « s'ils paroissent. Onze à douze mille
 « soldats français , la plupart de vieilles
 « bandes , et trois mille Suisses , sont
 « en Piémont , sous les ordres du ma-
 « réchal de *Brissac* ; et en Guienne et
 « en Gascogne , quatre compagnies
 « sont aux ordres du roi de Navarre.
 « Toutes les villes de Bourgogne , de
 « Champagne et de Picardie , pourvues
 « de vivres , de fortes garnisons et de
 « munitions , sont en état d'une longue
 « résistance ; et si le roi s'éloigne , il y
 « fera venir six mille Suisses , et da-
 « vantage , s'il le faut. Voilà , messieurs ,
 « ce que le roi a fait , c'est maintenant
 « à vous à examiner ce que vous pour-
 « vez faire vous-mêmes pour corres-
 « pondre aux intentions salutaires de
 « sa majesté ».

Lemaître , premier président , as-
 sura , au nom de sa compagnie , qu'elle
 satisferoit promptement à tous les ordres
 qui lui seroient toujours adressés , et
vous nous trouverez , Sire , ajouta-t-il ,
vos très-humbles et très-obéissans su-
jets , immuables et perpétuels. Le car-

de *Bourbon*, témoignant le
et que la sainteté de ses fonctions
e l'avancement de son âge, ne lui
nt d'autres offrandes que de
et des prières, fit au nom du
celle d'une somme de trois
s. Elle fut répartie sur tous les
rs du royaume; et comme il étoit
ssible de trouver sur-le-champ
z d'argent comptant, on reçut en
s, à la Monnoie, les reliquaires,
chandeliers et autres vases précieux,
ce de dévastation qui jeta des ger-
de mécontentement. La duchesse
Valentinois et plusieurs grands sei-
rs y firent aussi porter leur argen-
, mais sur évaluation et promesse
remboursement.

A peine le roi fut-il parti, qu'il
rut une multitude de créations de
arges, à laquelle ne s'attendoient pas
immuables et perpétuels sujets,
i avoient fait acte de résignation si
ompte aux volontés qui leur seroient
ressées. Beaucoup d'entre celles-ci por-
ient atteinte à la juridiction du par-
nent : 1.^o Création d'un président et
re conseillers dans la cour des
onnoies, rendue souveraine pour le
vil et le criminel; 2.^o seconde cham-
e à la cour-des-aides, deux prési-

1522.

dens, huit conseillers, un premier huissier et l'accompagnement; 3.^o huit offices de maîtres des comptes, douze auditeurs, et huit huissiers; 4.^o six offices d'audienciers, et un pareil nombre de contrôleurs de la chancellerie, avec attribution des mêmes privilèges que les secrétaires du roi; 5.^o un trésorier-général dans chacune des quatorze généralités de France; 6.^o un juge criminel dans tous les tribunaux; 7.^o enfin, la création des présidiaux, dont il a été parlé ci-dessus. Ces charges s'achetoient, et l'argent qui en provint garnit abondamment le trésor. Le parlement fit des remontrances, mais on ne l'écouta pas. Il les réitéra, et on le menaça : alors il prit le parti d'établir cette forme pour l'enregistrement. « On ouvre les deux battans de la salle
« d'audience; un huissier lisoit à haute
« voix l'édit. Après la lecture, le
« premier président, sans sortir de son
« siège, sans prendre les voix, appe-
« loit le greffier et disoit : *Maître*
« *Simon Cornu, écrivez sur le repli*
« *de ces lettres : lues et publiées*
« *du très-exprès commandement du*
« *roi* ».

Néanmoins le parlement tint ferme contre l'édit du rétablissement de la

tion ecclésiastique, que l'or-
 ce de Villers-Cotterets, en 1539,
 guièrement resserrée. La cour
 t devoir faire briller cet appât
 r exciter, en cette circonstance, la
 rosité du clergé; mais quand elle
 achevé de toucher de lui les trois
 ns auxquels il s'étoit engagé, elle
 de persécuter le parlement pour
 cet objet (1).

(1) Afin de mettre le lecteur mieux à portée
 d'apprécier les dons et les ressources dont il a
 été fait mention ci-dessus, on a cru qu'il ne se-
 roit point déplacé d'offrir ici un aperçu des reve-
 nus et des dépenses du royaume à cette époque.
 On observera d'ailleurs qu'alors la valeur du
 marc d'argent étoit à 14 livres 10 sols, c'est-à-
 dire, dans le rapport de 3 à 11 avec celle d'au-
 jourd'hui; et que la France ne comptoit point
 encore au nombre de ses provinces le Rous-
 sillon, l'Alsace, l'Artois, la Flandre, le Hai-
 naut, la Franche-Comté et la Lorraine.

Les revenus et les dépenses étoient de deux
 sortes, ordinaires et extraordinaires.

Recette ordinaire.

1.° Tailles	3,889,000.	liv
2.° Domaines, aides et gabelles	2,259,000.	
TOTAL de la recette ordinaire	<u>6,148,000.</u>	

1552. On pouvoit croire que , préparée avec
 tant de soin , l'expédition contre l'em-
 pereur auroit de brillans succès ; mais ,
 lorsque le roi , arrivé sur les bords
 Evénement qui fait man-
 quer l'expédi-
 tion d'Alle-
 magne.

Recette extraordinaire.

	liv.
1. ^o Crue des tailles	1,200,000.
2. ^o Coupes de bois	200,000.
3. ^o Décimes sur le clergé	600,000.
4. ^o Parties casuelles	100,000.
5. ^o Traites foraines	300,000.
<hr/>	
TOTAL de la recette extraordi- naire	2,400,000.

Dépense ordinaire.

I. Gendarmerie, 2,400 hommes d'armes	1,000,000.
Mortes paies , commis à la garde des places	100,000.
Artillerie	59,000.
Salpêtre	50,000.
Fourniture des places de guerre	55,000.
II. 10 Galères et 1 frégate sur l'O- céan.	124,000.
20 Galères et 2 frégates sur la Méditerranée	230,000.
III. Ambassadeurs	300,000.
Pensions des Cantons Suisses ,	175,000.

n , alloit entrer en Allemagne, il eut
 velle que *Maurice* son allié , à la fa-
 r de la reconnoissance et du zèle qu'il
 t toujours affecté pour l'empereur,

1552.

V. Gages de la maison militaire	
du roi , comprenant 200	
gentilshommes, 450 archers,	
la prevôté et les 100 Suisses.	253,000.
Gages de la maison civile du roi	300,000.
Chambre aux deniers du roi. .	72,000.
Ecuries	131,000.
Vénerie et fauconnerie . . .	58,000.
Argenterie	24,000.
Musique	14,000.
Menues affaires de la chambre	6,000.
Offrandes et Aumônes . . .	7,000.
Dons et menus plaisirs . . .	100,000.
Maison du Dauphin	100,000.
Maison de Madame	80,000.
V. Gages des grands-officiers', des	
gouverneurs de provinces et	
de places, des capitaines étran-	
gers, des conseillers-d'état et	
officiers de cours souver., des	
professeurs royaux et artist.	800,000.
Postes et couriers	71,000.
VI. Gages du grand-conseil . . .	21,000.
— du parlement de <i>Paris</i>	88,000.

1552.

l'avoit si bien endormi, qu'il étoit parvenu jusqu'en Souabe à son lieu, et que l'ayant encore amusé depuis par une négociation, il avoit forcé

Gages de la chambre des comptes	27,000.
— de la cour des aides . . .	11,000.
— des généraux des monnoies.	5,000.
— du parlement de <i>Rouen</i> .	41,000.
— de la cour des aides . . .	4,000.
— du parlement et chambre des comptes de <i>Bourgogne</i>	50,000.
— du parlement de <i>Toulouse</i>	40,000.
— du parlement de <i>Bordeaux</i>	35,000.
VII. Œuvres, paies, services, etc.	5,000.
TOTAL de la dépense ordinaire.	4,356,000.

Dépense extraordinaire.

1. ^o Troupes supplémentaires, chevaux légers, Suisses, Lansquenets, aventuriers français	2,500,000.
2. ^o Artillerie, fontes	600,000.
3. ^o Intérêts de la dette publique. .	388,000.
4. ^o Bâtimens	35,000.
5. ^o Argenterie et meubles . . .	250,000.

gorges du Tyrol, dissipé par la
 reur le concile de Trente, et pensé
 prendre malade à Inspruck *Charles-*
tint, qui ne lui avoit échappé que

1552.

° Fêtes 200,000.

° Frais de perception 300,000.

TOTAL de la dépense extraordinaire 4,273,000.

RÉSULTAT.

La recette ordinaire et extraord. 8,548,000.

La dépense ordinaire et extraord. 8,629,000.

DÉFICIT 81,000.

Garnier augmente ce déficit de 858,000 liv.
 sans rapporter les articles de dépense qui de-
 voient contribuer à le former. Il s'accrut en-
 core du surhaussement de paie accordé alors
 aux hommes d'armes, qui jusqu'à ce temps
 avoient continué à recevoir la solde fixée par
Charles VII. La dépense sur cet article fut
 dès-lors ainsi qu'il suit :

2,400 hom. d'arm. à 430 liv. . . 1,032,000.

3,600 archers attachés aux com-
 pagnies, à 218 liv. 784,800.

État-majors de 50 compagnies,
 à 6,000 liv. 300,000

2,116,800.

GARNIER, Hist. de France, tom. 26, p. 69.

1552.

de quelques heures et presque au. En mandant à *Henri* cet avantage, les princes confédérés lui écrivoient que le fugitif proposoit d'entrer en accommodement, et ils le prioient de ne pas avancer davantage.

Les villes de Metz, Toul et Verdun attachées à la France, l'air de Paris.

Le roi, sans se montrer aussi piqué qu'il étoit de ce que ses magnifiques projets se trouvoient tout-à-coup renversés, répondit qu'il étoit bien aise de n'être pas obligé de faire son voyage plus long; que c'étoit pour lui assez de gloire et de joie, de ce que l'Allemagne commençoit à respirer par son assistance, et qu'il n'épargneroit jamais ni peines, ni dépenses pour la secourir. Au reste il étoit déjà nanti et s'étoit emparé autant par surprise que par force des villes de Metz, de Toul, de Verdun, du Luxembourg et de diverses places qui couvroient la frontière: afin même de ne laisser rien derrière lui, dont l'ennemi pût s'avantager, il avoit occupé la Lorraine, et amené à sa cour le duc *Charles*, qui n'avoit que neuf ans, pour y être élevé auprès du Dauphin. Il fit des entrées triomphantes dans ses nouvelles conquêtes, et pénétra en Alsace jusqu'à Strasbourg qu'il comptoit surprendre, ainsi qu'il avoit surpris Metz, en de-

idant un simple passage ; mais de-
us défiants par cet exemple , les ha-
is firent échouer son projet , en
ant également aux flatteries et
x duretés du *rabroueur Montmoren-*
i. Des troupes qu'avoit rassemblées
reine de Hongrie , gouvernante des
s - Bas , firent en Picardie et en
hampagne , quelques dégâts qui ne
rent détourner le roi de son expé-
ion , et elles prirent la fuite à son re-
our. *Henri* mit les siennes de bonne
re en quartier d'hiver , ne voulant
s'engager dans d'autres entreprises
n'il n'eût vu quelles seroient les con-
ditions de la paix qui se traitoit à Pas-
sau , sous la médiation de *Ferdinand*.
On y convint de rendre la liberté
aux deux princes prisonniers , d'an-
nuler *l'intérim* , d'admettre indiffé-
remment Protestans et Catholiques à
la chambre impériale de Spire , et de
remettre à une diète prochaine à
prononcer à l'amiable sur les différens
de religion.

Le roi sembloit fondé à penser
qu'ayant répondu de si bonne grâce
à l'appel des princes de l'empire dans
une affaire qui ne le regardoit pas per-
sonnellement , il seroit du moins ques-
tion de lui dans l'accommodement ;

1552.

mais il n'en fut fait mention que dans les derniers articles, et comme par une réminiscence assez insultante; car on répondit aux agens qu'il envoÿa pour avoir quelque part aux délibérations qu'il devoit être étranger aux affaires de l'empire; et que s'il avoit des plaintes à produire contre l'empereur, il eût à les adresser à l'électeur *Maurice*, qui tâcheroit de les accommoder. Cette indifférence affectée venoit de *Charles*, qui ne vouloit pas laisser à *Henri* l'avantage de pouvoir s'immiscer dans les affaires d'Allemagne. Les princes s'en excusèrent auprès du roi, et dirent qu'ils avoient été forcés de rédiger ainsi le traité pour sauver *Jean Frédéric* et le landgrave de *Hesse*, dont la vie, sans cela, auroit été en danger. *Henri II* se contenta de cette raison, et leur remit les otages qu'ils avoient donnés, lorsqu'il fit avec eux le traité pour entrer sur les terres de l'empire. Il ajouta à cette générosité l'offre d'une continuation d'amitié, et l'assurance que la porte leur seroit toujours ouverte, quand il leur plairoit de revenir dans son alliance. Le seul *Albert de Brandebourg*, dit l'*Alcibiade*, cousin issu de germain de l'électeur d'alors, et margrave d'Anspach, lequel avoit fait

1552.

guerre en brigand altéré de sang et pillage, refusa d'accéder à ce traité, l'on nomma la *liberté de Passau*, duquel date en effet la pleine liberté des Protestans en Allemagne. *Bert* se cantonna dans l'électorat de *R*es, pays catholique qui offroit une cure à sa haine et à son avidité, et *orça* de faire croire qu'il tenoit cette suite par attachement pour la France, dont les services et la dignité avoient méconnue dans le traité: mais la suite fit voir qu'un autre motif s'y mêla core et qu'il y avoit connivence entre lui et l'empereur.

On ne voyoit que ruse et tromperie dans ce siècle, sur-tout en Italie, où succès et les revers alternatifs des sons de France et d'Autriche, avoient accoutumé les princes et les républiques à changer continuellement le parti, et à se jouer de leur parole. Pendant que le roi marchoit contre l'Allemagne, et que l'empereur y combattoit et faisoit des traités, l'un et l'autre avoient, au-delà des monts, des généraux et des négociateurs: les premiers ravageoient le pays et prenoient les villes; les autres présentoient des espérances de paix aux princes opprimés et aux peuples tourmentés; et

Confusion en
Italie.

1552.

des événemens imprévus amenoient des changemens inattendus dans les intérêts respectifs. Sienne, capitale de république de ce nom, étoit disputée par les Impériaux et les Français. *Hurtado Mendoza*, général des premiers, s'y étoit introduit, partie par le consentement de quelques habitans, partie par surprise. Quand il s'y vit à peu-près le maître, il bâtit une citadelle, et se mit à exercer une autorité qui déplut à ceux même qui l'avoient appelé.

Dans ce temps, le cardinal de *Tournon*, ambassadeur à Venise, fit une ligue de plusieurs princes italiens, rebutés des hauteurs et du despotisme exercé par l'empereur, depuis qu'il croyoit sa puissance inébranlable en Allemagne. *Hercule II d'Est*, duc de Ferrare, le comte de la *Mirandole*, les Vénitiens sous main, et plus ouvertement *Ferdinand de San-Severino*, prince de Salerne, qui se disoit assuré des mécontens, en grand nombre, du royaume de Naples, se lièrent d'intérêts sous la protection du roi de France. Les Siennois, sollicités de se joindre à eux, ouvrirent l'oreille aux propositions des négociateurs, et consentirent à recevoir des troupes

Ils ouvrirent leurs portes. t que les premiers entroient , les Espagnols s'enfuirent re. Les Siennois abattirent la lle de *Mendoza*. Les Français ent ainsi que les autres con- , à reprendre les places de s rries , et les Français se nt ore une fois maîtres du cen- l'Italie. Les opérations mili- étoient dirigées par le maréchal *B. sac* , surnommé le *beau Bris-* , lequel se montra aussi bon général mable cavalier. On a dit qu'il fut yé commander au-delà des monts , dans un exil , afin de l'éloigner resse de *Valentinois* , qui pour le jeune cavalier des atten- suspectes au monarque.

Le seul *San-Severino* ne réussit pas son entreprise , qui étoit de faire volter le royaume de Naples , où le d'*Albe* , en qualité de vice-roi , c mandoit avec une dureté qui ré- voltoit grands et petits. *Henri II* , occupé des préparatifs de son expédi- tion d'Allemagne , et ne pouvant , pour cette raison , donner personnelle- ment au prince de Salerne tous les secours dont il avoit besoin , lui pro-

1552.

cura , par son ambassadeur , des espérances du côté de l'empereur des Turcs.

En effet , *Dragut* , amiral ottoman , parut devant Naples avec trois cents voiles , resta huit jours à vue , attendant l'effet des intelligences que *San-Severino* disoit avoir dans la ville : mais celui-ci , qui devoit joindre les Turcs avec vingt-cinq galères chargées de troupes fournies par le roi , tarda trop , et rencontra l'amiral turc lorsqu'il se retiroit. Les deux flottes réunies battirent le vieux *Doria* , qui venoit au secours du vice roi. Le seul fruit que *Dragut* recueillit de cette victoire , fut la liberté de piller inhumainement les côtes de Sicile , de pénétrer même dans l'île , et d'en emmener plus de dix mille esclaves.

Préparifs du
duc de Guise
pour la défense
de Metz.

L'avantage , quoiqu'incomplet , que le roi de France avoit retiré du soulèvement des princes d'Allemagne contre l'empereur , piqua vivement ce prince. Il crut devoir chercher à effacer , par quelque exploit éclatant , la honte de s'être laissé surprendre à Inspruck. Aucun succès ne lui parut plus propre à réparer la brèche faite à sa réputation de grand général et d'habile politique , que de reprendre les villes dont

La possession acquise à la France seroit un monument perpétuel de son déshonneur. Pour mieux assurer ses projets, les déguisa quelque temps sous l'excuse de poursuivre le marquis *Anspach*, tandis qu'il le pratiquoit même pour l'associer à ses desseins à Metz.

1552.

Cette ville étoit mal fortifiée, et commandée par des montagnes qui la donnoient ; ses murailles, sans terrasses, sans bastions, et même en beaucoup d'endroits sans fossés, ne laissoient offrir qu'une foible résistance : mais elle eut pour défenseur le célèbre duc *Guise, François*, dont les historiens se sont plu à retracer la conduite dans les plus petits détails, comme un exemple digne de passer à la postérité.

Après s'être formé une idée de sa position, *Guise* se fit un plan de défense. Il rasa quatre faubourgs, pleins de beaux bâtimens, anciens palais des rois antérieurs à *Charlemagne* et de ses descendans, et couverts d'églises qui auroient pu favoriser les approches de l'ennemi. Il apporta à ces démolitions tous les ménagemens qui pouvoient adoucir les regrets. Les corps

1552.

de *Hildegarde* épouse de *Charlemagne* , de *Louis-le-Débonnaire* , son fils , et de dix ou douze autres princes de ce noble sang , inhumés dans l'église de *St.-Arnould* , furent levés avec respect , et transportés avec une pompe religieuse dans une église de la ville. Il traita honorablement les moines et les religieuses , forcés d'abandonner leurs monastères , et les logea aussi convenablement qu'il fut possible , eux , leurs meubles , les vases sacrés , et tout ce qu'ils jugèrent à propos d'emporter.

Il fit un état des vivres , commanda aux habitans des lieux circonvoisins , de voiturer dans la ville , blé , vin , avoine , bois , fourrages , d'y conduire leurs bestiaux , de détruire les moulins , maisons , usines de toute espèce , et généralement tout ce qui pourroit être utile à l'ennemi. Quand il eut rassemblé ses provisions , résolu de ne souffrir de consommateurs que le nombre proportionné à ses vivres , il ne conserva d'habitans inutiles aux travaux et aux fonctions militaires , que ceux qui purent s'assurer pendant la durée du siège de leur subsistance. Les autres furent congédiés avec dou-

leur bonté , et l'assurance que leurs
bons et les meubles qu'elles con-
tenoient seroient surveillés en leur
absence , de manière qu'ils les trou-
veroient parfaitement conservés à leur
retour. Il ne garda que soixante-dix
chevaux , et douze cents hommes des
armes nécessaires. Afin d'épargner ses
vivres , et d'incommoder les ennemis
dans leur marche , il envoya assez au-
vant sa cavalerie fourrager la campagne
sur le chemin que l'empereur devoit
tenir.

Une multitude de volontaires des
premières maisons de France accou-
rurent pour contribuer à la défense
d'une ville si importante , dont la pos-
session étoit comme un défi entre le
roi de France et l'empereur ; car celui-
ci avoit juré de se faire enterrer devant
les murailles , plutôt que de lever le
siège. A mesure que ces jeunes courtisans
arrivoient , *Guise* leur faisoit prendre
rang dans une compagnie. Infanterie ,
cavalerie , gens-d'armes , chevaux-lé-
gers , chacun étoit tenu de rester dans
le corps auquel il s'étoit attaché ,
d'obéir aux règles de discipline , et aux
lois contre le luxe et le jeu. Défense
de se permettre des combats singuliers ,

1551.

sous peine d'avoir le poing coupé, d'insulter ou de molester les habitants. Les coupables de ce délit devoient être chassés honteusement et sans paie.

L'attention de *Guise* s'étendit sur tout ce qui pouvoit contribuer à la santé des soldats ; adoucissement dans les fonctions pénibles du service , propreté dans les hôpitaux , consolations aux malades , encouragement à ceux qui les soignoient ; et pour la salubrité de la ville entière , il établit des charriots employés à lever les immondices. Le circuit des murailles fut partagé entre les principaux seigneurs , afin que les travaux , mieux surveillés , avancassent également ; mais prévoyant , malgré les peines qu'ils s'y donnoient , et quoiqu'ils travaillassent souvent comme de simples soldats , que les fortifications ne seroient point achevées à temps , *Guise* fit provision de mille gabions , de deux cents grosses poutres , d'un nombre considérable de grands pieux et de planches , de quatre mille sacs à laine , de deux mille muids propres à être remplis de sable , mattelels , barrières , palissades , cavaliers de bois , pour former les embrasures et couvrir les arquebusiers , instra-

mens propres à couper le bois et fouir la terre, douze cents flambeaux pour les travaux de nuit, et jusqu'à des feux d'artifice pour les signaux d'un côté de la place à l'autre. C'est avec ces préparatifs, et une garnison de six mille hommes de pied, et de quatre mille chevaux, sans compter la jeunesse ardente et valeureuse qui vint au secours, que le duc de *Guise* attendit l'empereur.

Il parut au commencement de l'automne, à la tête de cent mille hommes, ses troupes d'élite, la principale noblesse de ses vastes états, ses meilleurs généraux, sept mille pionniers, et cent vingt pièces de canon. Outre ces forces, il falloit compter celles d'*Albert de Brandebourg*, ce prétendu ami des Français, qui n'avoit pas voulu signer le traité de Passau, comme *Maurice* et les autres princes allemands. Il vint avec un corps de troupes s'offrir au duc de *Guise*, et demanda d'être reçu dans la ville. Le gouverneur trouva aisément des défaites pour s'excuser de l'admettre; mais il lui assigna un cantonnement à proximité des murs. Le faux auxiliaire, afin de rendre du moins à l'empereur le service

1552.

de dégarnir les assiégés , demanda des vivres. *Guise* les refusa. Alors craignant de finir par être démasqué , et de se trouver placé entre deux feux , l'armée du roi se rassemblant à Rheims , il prit le parti de décamper. On le fit suivre et observer par un détachement ; mais *Claude* , duc d'*Aumale* , frère du duc de *Guise* , qui le commandoit , ne s'étant pas tenu suffisamment sur ses gardes , fut surpris , battu et fait prisonnier par *Albert* , qui se retira dès-lors dans l'armée de l'empereur , et auquel on assigna un poste important dans les dispositions pour le siège.

Les exploits de cette armée ne furent pas en proportion de ce que *Charles-Quint* s'étoit promis. La canonnade fut très-vive , les mines firent de larges ouvertures ; mais on ne vit de la part des assiégeans aucuns de ces actes d'audace qui préparent et amènent le succès , au-lieu que les assiégés firent des sorties continuelles et portèrent souvent l'alarme dans le camp ennemi. L'empereur commanda un assaut et ne fut point obéi. La certitude de rencontrer derrière les ruines de nouvelles défenses et de nouveaux fossés pleins d'artifice , d'où ne ressortiroient

in de ceux qui oseroient y des-
ordre , glaça les courages. Les
mauvais temps survinrent. Des pluies
ondantes détremperent la terre. Les
chars ne marchaient que dans une
boue tenace ou délayée : à peine trou-
vèrent-ils un endroit sec pour se re-
poser. Des froids prématurés se firent
sentir. On manquoit de fourrages et
de vivres. Ces fléaux réunis engen-
drèrent des maladies. Malgré son ser-
ment , l'empereur honteux fit lever le
siège dans les premiers jours de jan-
vier : on croit qu'il y perdit quarante
mille hommes.

Comme le roi approchoit , les enne-
mis décampèrent la nuit , laissant leurs
tentes dressées , leurs armes et leurs
équipages à l'abandon. Ils enfouirent
leur artillerie. Le duc de *Nevers* ,
François de Clèves , qui commandoit
un corps d'armée d'observation , se
mit à leur poursuite. La garnison sortit
aussi pour troubler leur retraite ; mais
la fureur des Français se tourna en
compassion , quand ils virent le triste
état de ces malheureux soldats. Ils
alloient chancelans d'inanition transis
de froid , plusieurs en perdirent les
membres. Les haies derrière lesquelles

1552.

ils cherchoient des abris , en étoient remplies. On en trouva se traînant exténués , ou luttant couchés contre les oiseaux de proie et les chiens qui les dévoroient tout vivans. *Charles de Bourbon*, prince de la *Roche-sur-Yon*, frère puîné du duc de *Montpensier*, et neveu, par sa mère, du fameux connétable, poursuivoit un corps de cavalerie espagnole qu'il auroit aisément défait. Près d'être atteint, le capitaine espagnol se retourne et lui dit : *Brave Français, si vous combattez pour la gloire, cherchez une autre occasion : aujourd'hui vous égorgeriez des hommes, hors d'état de vous résister, et trop foibles pour prendre la fuite.* Le généreux Français le laissa aller.

C'est dans cette circonstance que le duc de *Guise* peut encore servir de modèle. Il recueillit charitablement les malades laissés dans le camp. Il les fit transporter dans la ville, soigner et panser dans les hôpitaux. A mesure qu'ils guérissent, il leur donnoit de l'argent pour gagner leur pays, et envoya offrir au duc d'*Albe* des bateaux pour transporter à Thionville ceux qu'il traînoit douloureusement à sa suite.

Cette conduite contrastoit singulière-

1552.

Lesenn

rement avec celle d'une armée q
reine de Hongrie, gouvernante
I s, envoya en Picarc ,
it le de Metz, a t
on eût rassemblé la sien ; elle y
ommit des cruautés horribles, brûla
villes de Noyon, Nesle, Chauni,
, et, dit-on, plus de sept cents
vil . Par ordre exprès de cette
ncesse, et pour faire un affront
ersonnel au roi, on renversa de fond
en comble le beau château de Folem-
brai, *que François I*, son père, avoit
fait bâtir. Entre plusieurs traits de
barbarie, on raconte celui-ci. Un sol-
dat des environs de Roie, engagé très-
jeune dans les troupes flamandes, se
trouvant près du lieu de sa naissance,
se détache de sa troupe pour aller le
visiter. En arrivant il voit l'église en
feu, remplie de quatre cents femmes,
qui pousoient des hurlemens affreux.
Il prend une hache et rompt la porte.
Entre les premières qui en sortoient à
demi-brûlées, il reconnoît sa mère,
qui se jette dans ses bras. Le capitaine
de la troupe incendiaire, enragé de
voir ces malheureuses mises en liberté
contre ses ordres, fait repousser la
mère, le fils, et toutes les femmes qu'on

1552.

put ressaisir, dans l'église, qui fut consumée. Ces cruautés n'aboutirent qu'à prendre la ville de Hesdin, que le roi reprit pendant le siège de Metz, et qui fut encore reprise par l'empereur, après qu'il se fut rendu maître de Thérrouenne. A ce siège de Hesdin, *Henri* perdit *Horace Farnèse*, duc de *Castre*, son gendre, auquel il étoit tendrement attaché. Il n'y avoit qu'un mois qu'il avoit épousé *Diane d'Angoulême* ou de *France*, fille naturelle de *Henri* et de *Philippe duc*, demoiselle piémontaise.

Siège
destruction
de
Thérrouenne.

1553.

Thérrouenne, située entre Arras et Tournai, et occupée par les Français, étoit toujours munie d'une nombreuse garnison, qui, à la première apparence de guerre, se jetoit sur l'Artois et le Tournaisis, et portoit la désolation dans les territoires environnans; de sorte que les habitans de ces lieux desiroient fortement la destruction de cette incommode forteresse. L'empereur l'assiégea en personne, la prit et l'abandonna à leur discrétion. Ils accoururent en foule, et la démolirent en huit jours. Elle avoit déjà été ruinée sous *François I*; mais cette fois il n'en resta pas pierre sur pierre, et à peine reconnoît-on l'endroit où elle a existé.

ois de Montmorenci, fils aîné du connétable, y commandoit avec le vieux Essé-Montalembert, qui avoit été inactif dans l'inaction depuis son retour. Quoique malade de la jaunisse, il jeta les yeux sur lui pour la prise de Théroüenne, il pouvoit à peine contenir sa joie de la perspective de ne pas mourir dans son lit. Le roi ayant témoigné la peine qu'il éprouvoit de son état de langueur : *Sire*, répondit-il, *quand on vous annoncera la prise de Théroüenne, assurez-m'en d'abord qu'Essé est guéri de sa jaunisse.* Il périt en effet dans un combat où l'ennemi fut repoussé. A défaut d'outils pour réparer les brèches, il fut obligé de capituler ; mais la garnison ayant été surprise pendant qu'on parloit de capitulation, une partie fut massacrée par les Flamands. Les Espagnols, par souvenir de Metz, en sauvèrent tout ce qu'ils purent. *Montmorenci* demeura prisonnier.

Henri II avoit une belle armée qui auroit pu s'opposer aux ravages de l'ennemi. Mais le connétable espéroit le mettre en possession de Cambrai, que les alliés d'Allemagne avoient consenti à lui laisser occuper comme *Vicaire de l'Empire*. Un délai de deux jours

1555.

que les magistrats demandèrent pour disposer les esprits à le recevoir suivant sa demande, fut employé par à prévenir l'empereur qui leur fit par des secours. La saison étant trop avancée pour tenter un siège, le roi passa outre et s'approcha jusqu'à deux lieues de Valenciennes, où les ennemis commandés par *Emmanuel Philibert*, duc du Savoie, étoient campés, et il leur présenta la bataille. L'empereur avoit déclaré vouloir s'y trouver. Mais c'étoit une ruse pour amener les Français d'un côté où il n'avoit rien à craindre, il se retira quand ils furent arrivés. Le roi ne le suivit pas, et tous deux mirent leur troupes en quartiers d'hiver.

Affaires d'Italie et de Corse.

La Corse n'étoit pas encore entrée dans les débats des deux princes : l'empereur, devenu tout puissant à Gênes, depuis la révolution de *Doria*, l'avoit soustraite à la domination française. *Henri II* la jugeant utile pour faire passer au Milanès, par la Toscane, les secours nécessaires à alimenter la guerre d'Italie, résolut de s'en emparer à l'aide d'un parti qui avoit toujours supporté avec impatience le joug des Gênois, et à la tête duquel étoit *San-Pietro d'Ornano*. Il appela à cette expédition

niral *Dreut* qui parcouroit la Mé- 1553.

et quatre-vingt galères

auxquelles se joignirent
-cinq françaises. Celui-ci après
ravagé les côtes de la Calabre ,

la sur la Corse, aida les Fran-
commandés par *Paul de la Bar-*

de Thermes, à en conquérir
lie, puis se retira chargé de butin,

is soupçon de s'être laissé éloi-
de ces parages par l'argent des

Charles-Quint envoya à *Doria*
mille hommes, qui firent ren-
villes corses sous la domination

. Les Français en reprirent d'au-

la guerre s'établit dans cette
qui devint, et fut pendant plu-

rs années, une arène commune
tre les deux puissances belligérantes.

Brissac, dans le Piémont profita de
cette diversion : Il envoya des partis
jusqu'aux portes de Gênes, surprit
Vercell, et s'y empara des riches
meubles du Palais ducal, derniers
restes de l'opulence du malheureux
duc de *Savoie*, *Charles*, qui mourut
cette année, et dont le fils *Emma-*
nuel Philibert commandoit l'armée
impériale dans les Pays-Bas. Le ma-
réchal de *Brissac* s'immortalisa dans
ces campagnes d'Italie, moins encore

1553.

par les succès qu'il obtint, que par la discipline exacte qu'il fit garder à ses soldats. Par ses soins, la guerre changea de caractère; et le noble exemple donné par son armée gagnant ce de l'ennemi, il en résulta une émulation de procédés généreux entr'elles, et d'égards pour les habitans, lesquels purent demeurer étrangers désormais aux querelles qui ensanglantoient leur pa-

Affaires
d'Angleterre.

Il se passoit en Angleterre des événemens dont *Henri II* pouvoit cendre les suites. *Edouard VI* mourut sans avoir été marié. Sa sœur aînée *Marie*, fille de la reine *Catherine d'Arragon*, la première femme divorcée de *Henri VIII*, fut élevée sur le trône de son frère. Elle étoit âgée de trente-huit ans passés, peu agréable de figure, d'un caractère dur et farouche: elle exerça pour rétablir la religion catholique toutes les cruautés atroces que son père avoit employées pour la détruire.

Marie, reine
d'Angleterre,
épouse *Philippe*, prince
d'Espagne.

1554.

Proche parente de *Charles-Quint*, elle desira faire avec lui une alliance plus étroite et donna sa main à *Philippe*, son unique fils, neveu de *Marie*, à la mode de Bretagne, moins âgée qu'elle de onze ans, et déjà veuf d'une princesse de Portugal dont

eut l'infortuné *don Carlos*. Mais l'empereur n'obtint pas de ce mariage les avantages qu'il en espéroit et que la France en craignoit. Les Anglais reçurent froidement le mari de la reine, ne lui laissèrent aucune part dans le gouvernement, et lui imposèrent la condition, s'il avoit des enfans, de ne pouvoir ni les transporter hors de l'Angleterre, ni rompre la paix entr'eux et les Français, ni employer les troupes anglaises dans des guerres à eux étrangères, par où se maintint celle qui subsistoit toujours entre l'empereur et la France.

Les seigneurs anglais auroient fort désiré que leur reine s'unît plutôt au cardinal *Poole*, petit-fils, par sa mère, du duc de *Clarence*, frère d'*Edouard IV*, premier roi de la maison d'*Yorck*; mais la brigue de l'empereur l'emporta. Le prélat fut envoyé légat en Angleterre, pour aider la reine dans le rétablissement de la religion catholique. Il étoit d'un caractère doux, et réprima souvent par ses conseils et ses insinuations les violences de sa parente. Pendant son voyage de Rome en Angleterre, il entreprit de faire la paix entre *Charles* et *Henri*. Il les vit tous deux, et en tira parole qu'ils se

1554.

Fausse espérance de paix.

1554.

prêteroient à un accommodement et conviendroient d'une trêve, en attendant la paix. Ces espérances comblèrent les peuples de joie ; par-tout où il passa en France, la foule se pressa sur son chemin, on le jonchoit fleurs et on combloit le prélat de bénédictions ; mais il s'en falloit beaucoup que les malheureux fussent à la fin de leurs maux, et jamais il n'y eut en une guerre plus cruelle que celle qui suivit ce flatteur espoir. Le roi y préluda par une nouvelle création d'offices pour faire des fonds, et notamment par la création du parlement de Bretagne, ce qui diminua d'autant le ressort de celui de Paris.

Guerre furieuse.

Le roi crut s'apercevoir que l'empereur ne paroïssoit vouloir se prêter à une trêve que pour reprendre haleine, établir, s'il pouvoit, le crédit de son fils en Angleterre, et avec les troupes qu'il tireroit de ce royaume, jointes à celles de l'Allemagne et des Pays-Bas, faire contre la France un effort général de plusieurs cotes à la fois. Pour le prévenir, *Henri II* mit sur pied trois corps d'armées, destinés chacun à différentes expéditions. L'un sous le prince de la *Roche-sur-Yon*, entra dans l'Artois, ravagea et brûla

campagnes ; l'autre sous le connétable, fit mine d'assiéger Avesne pour détourner l'attention de l'ennemi d'un objet qu'il avoit en vue ; le connétable, sous le duc de *Nevers*, se porta dans les Ardennes, pays sauvage, couvert de vieilles forêts qui renfermoient des châteaux forts, où les Français s'étoient cantonnés et d'où ils venoient faire des irruptions sur la frontière : il les en chassa, détruisit une partie des forteresses, mit garnison dans les autres, et vint rejoindre le connétable, qui, quittant Avesne, s'étoit porté rapidement sur Mariemont, bâtie par la gouvernante, et qui étoit emparé en trois jours d'une attaque très-vive.

Henri II vint alors lui-même à la tête de l'armée, fortifia sa nouvelle conquête, et jeta les fondemens de la ville de Rocroi, pour y faciliter les convois, en même-temps que l'empereur fondeoit lui-même Philippeville et de Charlemont, comme points d'observation. Le roi prit ensuite Bouvines et Dinant : tous les habitans de la première ville furent passés au fil de l'épée, pour avoir osé, sans aucune défense, fermer leurs portes à une armée royale ; et ceux de la seconde éprouvèrent le même sort,

1554.

pour s'être laissé surprendre per qu'on faisoit la capitulation. Ba ville antique , fut aussi ruinée. La c lère du roi s'étendit sur le Hainault, qu'il ravagea impitoyablement, com étant, du gouvernement de la reine de Hongrie, la partie qu'elle affecti noit le plus. En vengeance de la d truction de Folembrai, il brûla l riciemont, maison de plaisance de ce princesse, ainsi que la ville de Bains le magnifique palais qu'elle y avoit fait bâtir, orné de peintures, vases et statues antiques, qui furent disper et dont le vainqueur profita pen. Ses propres dévastations le forcèrent à abandonner des contrées qui ne pou voient plus le nourrir.

Combat de
Renti.

Henri fit donc retraite sur le comté de Boulogne, et investit sur la fron tière le château de Renti, dont le voi sinage incommodoit la capitale du comté. *Charles* ne pouvoit le laisser prendre sans s'exposer à perdre tout l'Artois. Il y eut sous le château de cette forteresse un rude combat, dont le duc de *Guise* eut tout l'honneur sous le rapport des dispositions, et *Coligny* et *Tavannes*, sous celui de la bravoure. Les Français s'attribuèrent la victoire, parce qu'ils restèrent mai-

du champ de bataille ; mais l'em-
per, repoussé et non défait, se
si avantageusement que le roi
l'attaquer. Renti ne fut pas pris ;
les chefs quittèrent leur armée
laissèrent à leurs lieutenans , qui
eurent à faire une guerre de ruine
désolation.

1554.

Le duc de *Savoie* , qui commandoit
pour de l'empereur, s'avança jusqu'à
de Corbie , près d'Amiens ,
l'on voyoit , à travers les tour-
de fumée , les flammes qui dé-
vorent le pays qu'il occupoit. Le
Vendôme , *Antoine de Bour-*
gogne , l'empêcha de passer la Somme.
Le roi avoit jugé à propos de donner
au prince le commandement de son
armée , pour ne le point laisser au
général de *Montmorenci* ou au duc
Guise , dont la jalousie éclata au
milieu du combat de Renti. Ils s'étoient
divisés d'avis contraire dans le con-
seil qui le précéda , et réciproquement
s'accusoient du peu de succès de
cette bataille , qui auroit dû être dé-
cisive. Comme le monarque ne vouloit
pas favoriser l'un au préjudice de l'autre ,
il les remmena tous deux avec lui ,
et restreignit si fort les pouvoirs de
Vendôme , qu'il fut obligé de s'en tenir
à une honteuse défensive.

1554.

Ev nemens
varies en Ita-
lie.

L'alternative des succès et des revers en Italie, y rendoit aussi l'issue de la guerre incertaine. *Cosme de Médicis*, chef de la branche cadette de sa maison, qui ne comptoit plus la reine de France dans la branche aînée, chef aussi de la république Florence, mais non pas encore souverain, attaché à l'empereur dont il espéroit la qualité de grand duc, joignoit ses troupes aux troupes impériales qui menaçoient l'indépendance de Sienne. *Henri* y avoit envoyé *Paul de Thermes*, qu'il opposa à *Garcias de Tolède*, fils du vice-roi de Naples. La diversion du corsaire *Dragut* força *Tolède* de se retirer à Naples. *Cosme* se retira. Ce fut alors que *de Thermes*, qui ne vit plus rien à faire, passa en Corse. Mais *Cosme* se ravisant bientôt, entreprit de poursuivre seul l'expédition, et mit à la tête de ses troupes, *Medichino* ou *Medequin*, marquis de Marignan, Milanais, qui se prétendoit parent des *Médicis*. Le roi donna le commandement des siennes à *Pierre Strozzi*, parent de la reine, d'une famille ennemie des *Médicis*, et dont le père s'étoit tué dans la prison de Florence, après trois jours de torture éprouvée par l'ordre de son rival. Ces

versaires se firent la guerre à
e. En vain le marquis tenta de
endre Sienne que les Français
nt, mais où ils étoient blo-
les châteaux au pouvoir des
x qui environnoient la ville,
ussé, mais il tarda peu à
sa revanche. *Strozzi* manquant
r chercha son rival pour lui
r une bataille décisive l'avan-
qu'il avoit à cet égard sur lui.

x néraux se rencontrèrent
arciano; le marquis eut le
se refuser à un engagement.
, de plus en plus pressé par
se, fut obligé de décamper.
fit en plein jour par bravade et
l'espérance d'attirer l'ennemi dans
terrain où il pourroit le prendre à
avantage. *Marignan* en effet le
ursuivit, mais, contre l'espérance
géral siennois, il mit le désordre
son armée. *Strozzi*, déjà dan-
re ement blessé, trahi ou mal se-
ce le, et fuyant porté sur un brancard,
l'annoins ses troupes; et quoi-
l'eût perdu la moitié de son armée,
il ne laissa pas d'empêcher le marquis
de tirer tout le profit qu'il devoit at-
tendre de sa victoire. En mémoire
de ce succès, obtenu le 2 août, jour

1554.

de *Saint Etienne*, pape et martyr, *Cosme* institua un ordre du nom de *St. Etienne*.

Sienna, cependant vivement commodée par la garnison des fo qui l'environnoient, se vit encore pressée par l'armée victorieuse. *Montluc*, envoyé pour seconder *Strozzi*, s'y étoit enfermé; mais il fut alors attaqué d'une maladie qui l'empêchoit de donner des ordres et de veiller à la sûreté de la place. *Strozzi*, à peine guéri, s'y jette à la tête de six cents hommes dont il perd la moitié, courant lui-même le plus grand risque. *Montluc* se rétablit. *Strozzi* sort, se remet à battre la campagne, afin d'intercepter les vivres aux assiégeans, comme ceux-ci les interceptoient aux assiégés.

Les Florentins s'emparent de Fise.

1555.

Les Siennois, après huit mois de siège, se lassèrent les premiers, et réduits par la famine aux dernières extrémités, ils offrirent de se rendre par capitulation. *Montluc* n'étant qu'auxiliaire les laissa agir et ne se mêla pas de la négociation. Cependant il y avoit dans Sienna beaucoup de bannis de Florence, que les Siennois avoient reçus et considérés parce qu'ils leur étoient utiles. *Montluc* découvre qu'en

traitant ils s'embarrassoient peu du sort de ces malheureux , et qu'ils les alloient abandonner à la fureur des Florentins leurs compatriotes. Le général français déclare qu'il ne souffrira pas de composition que les bannis n'y soient compris , et fait stipuler qu'ils auront la liberté de se retirer sains et saufs où ils voudront. Quant à lui, il rejeta des conditions honorables que *Marignan* lui offrit , et sortit avec armes et bagages. Le marquis , ou étonné , ou ne voulant pas risquer une action contre ces désespérés , entr'ouvrit ses bataillons , laisse passer tranquillement les Français , complimente et embrasse leur chef , et sur le refus que fait celui-ci de recevoir des vivres de l'ennemi , *Marignan* envoie , sur le chemin qu'ils devoient parcourir , des chariots chargés de rafraîchissemens. Cette fermeté fut approuvée et fort louée à la cour de France , et valut à *Montluc* , à la recommandation du connétable , des gratifications , une pension et le collier de l'ordre de St.-Michel , qui ne s'accordoit alors qu'aux plus grands seigneurs. Il éprouva néanmoins la mortification de se voir enlever l'original de la capitulation qui

1555.

avoit été faite à Sienne , et dans laquelle il s'opiniâtra à ne point laisser insérer le nom du roi , afin de n'en point compromettre la gloire. La duchesse de *Valentinois* conseilla , dit-on , au roi de le garder dans les archives de la couronne , comme un monument important à l'honneur de la nation , et qui , pour ce motif , devoit être confié à un dépôt plus assuré que les archives d'un pauvre gentilhomme. Quant à *Strozzi* , qui déplaisoit au connétable , ayant été forcé de laisser prendre la forteresse de *Porto Hercole* , faute d'argent et des troupes qu'on lui avoit promises , il fut rappelé ; et malgré ses blessures et les dangers qu'il avoit courus , il demeura long-temps en disgrâce , sans que le roi voulût entendre sa justification.

Guerre languissante
dans les
Pays-Bas.

On eut encore alors quelque espérance de la paix. *Jules III* avoit déjà obtenu des puissances belligérantes , qu'il seroit ouvert des conférences sous sa médiation et sous celle de l'Angleterre , au bourg de Marcq , près de Calais. *Pierre Caraffe* , *Paul IV* , placé sur le saint-siège , après le successeur de *Jules III* , *Marcel Cervino* , *Marcel II* , qui mourut le vingt-

xi son élection , s'y in-
a t. Secondé par
cardu *Poole*, avoit généreu-
it rifié l'espérance d'être élu
se rendant Rome, au desir
ocurer la paix , en restant aux
, il essaya , mais encore
n , de jeter des fondemens de
ilia Les négociations n'in-
it pas les hostilités. L'in-
on du combat de Renti avoit
aux deux partis de laisser
troupes nombreuses sur la frontière
die. La proximité des villes ,
quement ennemies, présentoit
gouverneurs la facilité de faire ,
u sur les autres , des entreprises ,
tôt de ruse , tantôt de guerre ou-
v e. Le commandant de Hesdin ,
ur l'empereur , gagna dans Abbe-
le un officier qui devoit lui livrer le
eau. Celui de Thionville tenta de
prendre Metz par intelligence ; ni
l'un , ni l'autre ne réussit. Mais le ma-
réchal d'*Albon de St.-André* eut un
plein succès au *Château-Cambrésis* ,
qu'il prit par escalade. Joint avec le duc
de *Nevers* , ils alloient livrer bataille
au prince d'*Orange* , *Guillaume de*
Nassau , depuis si fameux , et com-

1555. mandant alors pour l'empereur : déjà les avant-postes en étoient aux mains, et tout promettoit le succès aux Français, lorsque les généraux reçurent une lettre du roi, qui leur défendoit expressément de combattre. *Henri II* craignoit l'événement d'une action qui pouvoit ruiner son armée. Il lui auroit été difficile de la remplacer, pressé comme il l'étoit en Italie, où on avoit grand besoin de secours.

campagne
alic.

Charles - Quint s'y voyoit trente mille hommes d'excellentes troupes, sous le commandement du duc d'*Albe*, *Ferdinand Alvarez de Tolède*, le plus grand capitaine d'Espagne depuis *Gonsalve*. Ce général exerça en Piémont toutes les cruautés que lui suggeroit son caractère sombre et féroce. *Brissac*, beaucoup moins fort, se retira devant lui; mais il lui vint des secours dont il ne put cependant profiter, parce qu'il tomba malade à Turin. *Claude*, duc d'*Aumale*, qu'il commit pour le remplacer, prit en Piémont les deux plus fortes places de l'empereur, et le duc d'*Albe* se borna à en fortifier une, dont il se fit un rempart contre d'*Aumale*. Les deux généraux se trouvèrent en présence; mais ils n'e

risquer ac n, qui auroit
 être funeste i traité. Pen-
 t la maladie c maréchal, l'armée,
 n'avoir ité ses ordres,
 es: yé c. Furieux de sa
 , *Brissac* lui adresse une
 re c reprocl lui mande qu'il
 rit à la cour être remplacé
de Thermes. Une désolation gé-
 répand aussitôt parmi les
 es, et bientôt un commence-
 t de sédition menace de désorga-
 l'armée. La cour informée de ce
 ement, contremande les ordres
 elle avoit déjà donnés, et enjoignit
 maréchal de reprendre le comman-

1555.

Ce vœu de toute une armée ,
 fait d'autant plus d'honneur à *Brissac*,
 que, sévère sur la discipline, ce ne
 pouvoit être que par un vrai mérite
 qu'il eût acquis l'estime et l'attache-
 ment du soldat. Il donna immédiate-
 ment une nouvelle preuve de sa fer-
 meté pour la discipline : il avoit entre-
 pris de déloger de la montagne de Vi-
 gnal, qui dominoit le Montferrat,
 douze cents guerriers, dits les *Braves*
de Naples, troupe superbe, couverte
 d'armes dorées, levée aux frais du
 jeune marquis de *Pescaire*, fils de

Leçon
 disciplin
 donnée p
 Brissac.

du second
echal faisoit tra-
qui dévoient fer-
eux qui seroient
ener. Ses troupes
trois corps qui ne
qu'au moment
le signal. Pendant
en silence, il entend
une de ses divisions.
un soldat d'une taille
sorti des rangs, court
feu de son arquebuse
la jette, tire son épée
dans le retranchement.
ons, après l'avoir inui-
elé, le suivent, arrachent
se font une ouverture.
t emporté Le lendemain
semble son armée comme
triomphe. Douze soldats
reposer à ses pieds les ensei-
s avoient prises sur l'ennemi.
sse à chacun une chaîne d'or
et louant en particulier cha-
braves qui s'étoient distingués.
que son regret de ne pas voir
x celui qui s'est fait remarquer
ue valeur plus qu'humaine, en

le de sec-
rage, sans
le de se
Amenez-
Le gè-
ere : So-
pays ?
tarel d-
te son n-
dit B-
de m-
je ne
ate que
heureux !
est res-
le ch-
s ag-
dra
serv-
ce-
sa-
in-

5. de guerre : ceux qui le composoient , le condamnent à la mort , mais le recommandent à la miséricorde du général. *Brissac* le fait entrer , lui annonce sa sentence , et lui en fait voir la justice par l'exposition des suites funestes que pouvoit avoir son imprudence ; *mais* , ajoute-t-il , *ceux qui t'ont condamné , parce que le devoir les y force , ont pitié de ta jeunesse et sont devenus tes intercesseurs. Je t'accorde la vie , mais elle n'est plus à toi , et je ne t'en laisse la jouissance qu'en me réservant le droit de te la redemander toutes les fois que le service du roi l'exigera.* En achevant ces paroles , il lui attache au col une chaîne d'or , du double plus pesante que celles qu'il avoit données aux autres , et le met au nombre de ses gardes.

« Ces gardes formoient une compagnie de cinquante gentilshommes ,
 « bannis ou expatriés pour meurtres ,
 « attroupemens ou violences publiques , dont quelques-uns même
 « avoient été exécutés en effigie. Quand
 « on demandoit au maréchal , pour-
 « quoi il se chargeoit de l'entretien
 « de ces garnemens , il répondoit : je
 « nourris ces méchans pour le salut

« des bons. Dans le métier que nous
« faisons il y a des commissions hasar-
« deuses , dont j'aurois de la peine à
« charger un honnête homme ; c'est
« à eux que je les reserve ; ils y
« courent comme aux nêces ; s'ils pé-
« rissent , c'est avec gloire. J'ai sauvé
« l'honneur de la famille et conservé
« à la patrie des citoyens utiles , que
« j'aurois été forcé de sacrifier ; s'ils
« en échappent , ils ont déjà expié en
« partie leurs premiers torts envers
« l'Etat , et en continuant à les tenir
« sous une discipline sévère , je par-
« viens quelquefois à en faire d'hon-
« nêtes gens et d'excellens officiers ».
L'expédition de Vignal termina la cam-
pagne d'Italie.

1555.

Les embarras de la guerre de terre ne faisoient pas négliger celle de mer. Sur la méditerranée , le baron de la *Garde* , surprit à la côte de Gênes , un transport de cinq mille Espagnols , destinés pour le royaume de Naples ; il coula plusieurs galères à fond , et fit un grand nombre de prisonniers. Sur l'Océan , le capitaine d'*Espineville* croisant dans la Manche avec dix-neuf vaisseaux , soutint à la vue de Douvres un rude combat contre vingt-deux

Succès
mer.

1555.

hourques flamandes ; cinq d'entre elles, chargées d'épicerie, et d'autres marchandises précieuses, furent prises à l'abordage et amenées à Dieppe : mais d'*Espineville* périt dans le combat.

Etablis-
sement
au Brésil.

Les vaisseaux vainqueurs étoient la plupart montés par des Normands, les plus hardis navigateurs de ce siècle. Ils formèrent, près de Rio-Janéiro, au Brésil, une colonnie sous le commandement de *Villegagnon*, chevalier de Malte, et sous la protection de l'amiral de *Coligni*. Tous deux imbus des opinions nouvelles, avoient incorporé dans les équipages beaucoup d'hommes de leur secte. Ce mélange causa des troubles dans l'établissement, et l'empêcha de prospérer long-temps ; *Villegagnon* lui-même changea d'opinion religieuse, s'attacha aux *Guises*, et le fort de *Coligni*, qu'il avoit bâti, tomba au pouvoir des Portugais.

Efforts pour
l'établisse-
ment de l'in-
quisition
en France.

Ce malheureux schisme entre les Français se répandoit avec une rapidité qui alarma le roi, et lui persuada qu'un si grand mal exigeoit des remèdes plus violens que ceux qui avoient été employés jusqu'alors. A l'aide de quelques explications atténuantes, données aux articles les plus sévères de

l'édit de Château-Briant, et de la connivence des juges, mus de compassion pour des hommes dont l'erreur paroissoit excusable, les calvinistes échappoient souvent au glaive de la loi. Cet inconvénient, qu'on vouloit écarter, avoit fait tout récemment agréer et enregistrer au parlement les pouvoirs de *Mathieu Orri*, nommé par le pape *inquisiteur de la foi*. *Inquisiteur*, selon la signification du mot, est un homme qui s'informe, cherche, tâche de découvrir les coupables; mais à ces fonctions, les provisions de la cour de Rome ajoutaient le droit de citer devant lui les hérétiques, de les interroger, et de prononcer un jugement. Cette nouvelle juridiction ne plut pas aux évêques. Ils représentèrent que pour le but qu'on se proposoit de comprimer les sectaires par la terreur, leurs officialités suffisoient; et qu'il suffisoit, en interprétation de l'édit de Château-Briant, de laisser aux juges d'église le droit de prononcer sans appel, avec la seule obligation de renvoyer la procédure aux juges royaux, qui seroient astreints de mettre à exécution la première sentence. Cet expédient fut jugé convenable par le conseil du roi,

— et présenté au parlement sous la forme d'édit.

Cette compagnie , qui n'étoit peut-être pas à se repentir de l'enregistrement des pouvoirs de l'inquisiteur , décréta des remontrances ; elles furent prononcées par l'avocat-général Séguier , en présence du conseil. Il fit voir combien l'extension de l'édit , sous l'apparence d'interprétation , étoit dangereuse , et contraire à la liberté des peuples , qu'elle priveroit du droit d'appel. Revenant ensuite sur l'inquisition , qui paroissoit être le vœu des zélés , il dit : *Nous abhorrons l'établissement d'un tribunal de sang où la délation tient lieu de preuves , où l'on ôte à l'accusé tous les moyens naturels de défense , et où on ne respecte aucune forme judiciaire.* Il assura que ces défauts avoient été reconnus dans presque tous les procès soumis à la révision des chambres. Après avoir remontré que le meilleur moyen d'arrêter les progrès de l'hérésie étoit l'instruction et l'exemple des pasteurs , il exhorta le roi d'enjoindre aux évêques , sous les peines les plus sévères , de résider au milieu de leurs troupeaux , et s'adressant encore plus

directement au monarque : *Commencez , sire , lui dit-il , par procurer à nation un édit , qui ne couvrira votre royaume de bûchers , qui sera arrosé ni des larmes , ni du sang de vos fidèles sujets. « Eloignés , sire , de votre présence , courbés sous le poids des travaux champêtres , absorbés dans l'exercice des arts et métiers , ils ignorent ce qui se passe contre eux. Ils ne soupçonnent pas que dans ce moment on songe à les séparer de vous et à les priver de leur sauvegarde naturelle. C'est pour eux , c'est en leur nom que la cour vous adresse ses très-humbles remontrances , et ses ardentés supplications. Quant à vous , messieurs , dit-il , en se tournant vers les ministres et conseillers d'état , vous qui m'écoutez si tranquillement , et qui croyez apparemment que la chose ne vous regarde pas , il est bon que vous perdiez cette idée. Tant que vous jouissez de la faveur , vous mettez sagement le temps à profit ; les biens et les grâces pleuvent sur votre tête , tout le monde vous honore , et il ne prend envie à personne des'attaquer à vous : mais plus vous êtes élevés ,*

1550.

« plus vous avoisinez la foudre , et il
« faut être étranger dans l'histoire
« pour ignorer à quoi tient souvent
« une disgrâce. Quand ce malheur
« vous arrivoit , vous vous retiriez du
« moins , avec une fortune qui vous
« consolait en partie de votre chute
« et que vous transmettiez à vos héri-
« tiers. A dater de l'enregistrement
« de l'édit , votre condition cessera
« d'être la même ; vous aurez comme
« auparavant pour successeurs des
« hommes maigres et affamés , qui ,
« ne sachant combien de temps ils res-
« teront en place , brûleront de se faire
« tout d'un coup riches , et y trouve-
« ront une merveilleuse facilité. Bien
« sûrs d'obtenir du roi votre confisca-
« tion , il ne s'agira plus que de s'as-
« surer d'un inquisiteur et de deux
« témoins ; et fussiez - vous des saints ,
« vous serez brûlés comme héré-
« tiques ». Ils ne prévoyent pas en
effet à quoi ils s'exposent , quelque'é-
levés qu'ils soient , ceux qui laissent
changer les lois et altérer les formes.
« Le connétable , qui n'avoit pas en-
« core oublié sa disgrâce sous le règne
« précédent , en entendant cette espèce
« de pronostic , dit l'historien , fronça
« le sourcil et changea de couleur ;
« les autres ministres reculèrent d'épou-

le : le roi lui-même interdit et
fus, dit qu'il examineroit de nou-
u l'affaire dans son conseil, et
e r a suspendue ».

Le nent s'occupoit aussi d'un
entre les jésuites et l'université.^s

l c enseignant les belles-lettres

Paris, celle-ci voyoit avec inquié-

rivaux, qui ouvroient des

émules des siennes. Elle les

ua, et fit principalement valoir

c re eux leur dévouement, pres-

c exclusif, au pape. Leur établisse-

t fut jugé dangereux. L'arrêt leur

dit d'enseigner publiquement. Les

ites succombèrent ; mais se rele-

vèrent bientôt avec plus d'éclat, comme

ils ont toujours fait jusqu'à leur der-

nière chûte.

L'université comptoit sept ou huit
mille écoliers, non des enfans, comme
on les a vus depuis, mais des jeunes
gens envoyés des provinces, et accu-
mulés dans les petits collèges. L'habi-
tude de se rencontrer dans les classes
formoit entr'eux une union qui les
rendoit redoutables. On ne sait à quelle
occasion il s'éleva une querelle entre
eux et les apprentis, fils de marchands
et ouvriers, vivans chez leurs pères
ou leurs maîtres, divisés en corpora-

1555.

tions , qui avoient chacune leurs bannières , sous lesquelles marchaient leurs élèves respectifs. Les écoliers élevèrent aussi des enseignes. Ces troupes se choquèrent. Il y eut des combats , et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le parlement ramena le calme dans la capitale.

Vice dans la
constitution
du parlement.

Nouveaux
impôts.

Cette compagnie étoit composée alors de cent soixante magistrats divisés en deux semestres , qui servoient par tour. Ce partage étoit très-commode à la cour , pour l'enregistrement des impôts , parce que , si elle prévoyoit des obstacles dans un semestre , où la sévérité dominoit , elle attendoit la session de l'autre , reconnu pour plus indulgent. Cette contrariété d'opinions mettoit habituellement entre les deux parties une espèce d'envie et de haine , dont la cour profitoit. Tout passoit au parlement après de légères remontrances , néanmoins avec cette clause , conservée par un reste de pudeur , au bas de l'édit d'enregistrement, *de l'exprès commandement du roi*.

L'abus des semestres étoit si frappant , que le roi lui-même ne put résister à la prière que le parlement lui fit de les supprimer. Il le promit,

1555.
On exigea la compagnie de faire un
de constitution , qui rendît au
lement son premier lustre ; mais
fut qu'après qu'il eut profité des
de l'ancienne. On exigea des
s villes jusqu'à dix-huit cent
le res , pour prix du sel de leurs
rs , qu'on les força d'acheter ,
t aux officiers municipaux le
oit d'en fixer la valeur en le faisant
lire à leurs concitoyens. Cela ne
nt dans l'édit que pour adoucisse-
t de l'impôt , que le monarque
voit bien ne pas exiger comptant ;
égard pour le peuple. Plusieurs
ovinces eurent permission de se ré-
ner de la gabelle , moyennant des
sommes qui entrèrent dans les coffres
du roi. C'étoit un avantage présent ,
mais en-même-temps une brèche faite
aux revenus royaux , qu'il faudroit
bientôt réparer. Les villes auxquelles
l'exhaussement des droits sur le sel et
les boissons ne suffisoit pas pour payer
leur quote-part des dix-huit cent mille
livres , ou qui ne voulurent point de
cet adoucissement , par lequel elles
auroient créé sur elles-mêmes un im-
pôt perpétuel, furent autorisées à em-
prunter des particuliers cette quote-
part, et à créer ainsi sur elles-mêmes des

1555.

rentes ; et comme le roi avoit intérêt à la bonne administration de cette gestion, il lui plut d'établir dans chacune de ces villes un commissaire général surintendant de l'administration des deniers communs.

Création
d'offices.

L'énumération des offices nouveaux dont quelques-uns à la vérité avoient leur utilité, mais dont la plus manifeste pour le présent étoit de remplir les coffres du roi, cette énumération étonne. Dans chaque présidial, un receveur et payeur des gages ; dans le ressort de tous les parlemens du royaume, un tribunal dit *de la table de marbre*, pour l'inspection et police des eaux et forêts. Il n'y en avoit eu jusque-là qu'un seul dans tout le royaume. Ces nouveaux tribunaux étoient composés de treize offices mis à prix. Une augmentation de cinq membres, dans chaque bailliage des sénéchaussées. Des arpenteurs jurés, gardes, gruyers, concierges, capitaines de châteaux royaux en nombre illimité, et tous payant patentes. Sous prétexte d'extension donnée à des juridictions existantes, on haussa la finance des anciens pourvus, et il leur fut enjoint, sous peine de confiscation, de lever sous deux mois de nouvelles provisions.

roi fit aussi des emprunts en son
, et il fut défendu aux particuliers
éer des rentes sur eux pour em-
int, jusqu'à ce que celui du roi
rempli. On gémit de ces dépréda-
is tyranniques et de ces formes
toires, quand on sait à quoi l'ar-
qui en revenoit, étoit employé
une cour dépensière et dissolue.
arrivé à *Henri II* de donner la
urie de Gannat, en Bourbon-
, à un nommé *Lambert*, joueur
violon, en considération de son
avec une simple demoiselle,
méritoit pas mieux que lui
reille faveur. Le parlement fit
remontrances, dans lesquelles il
dit au roi, en personne, qu'il n'étoit
qu'usufruitier des domaines de la cou-
ronne, et que s'il ne pouvoit se dis-
penser d'accorder des grâces à ceux
qui les avoient mérités par des services
réels rendus à l'état, il devoit les bor-
ner à la durée de son règne.

Henri II écoutoit, ne se fâchoit
pas des remontrances, et continuoit
à faire ce qui lui plaisoit. Comme il
n'aimoit pas à se réformer, il se sou-
cioit fort peu que les autres se corri-
geassent. Aussi sa cour étoit pleine de
désordres. Il y en a eu peu d'aussi dis-

1555.

solues. Le public fut instruit du libertinage qui y régnoit , par un procès éclatant entre une demoiselle de *Rohan* et *Jacques de Savoie* , neveu de la duchesse d'*Angoulême* , duc de *Nemours* , son séducteur , qu'elle vouloit forcer à l'épouser , en vertu des promesses qu'ils s'étoient faites mutuellement , et du mariage par simples paroles de présent qui en avoit été la suite. Le parlement cassa une convention aussi abusive , et déclara illégitime l'enfant qui en étoit provenu. Comme presque tous les courtisans parurent en témoignage dans cette affaire , il se révéla des turpitudes , dont rougirent les personnes qui respectoient encore les mœurs. L'ancienne galanterie avoit disparu , et avoit été remplacée par la licence des camps , d'autant plus corruptrice , que la guerre qui autrefois se faisoit avec quelques ménagemens , étoit devenue en ces derniers temps , pour la jeune noblesse , une école de libertinage sans égards , et de brigandage sans pitié.

Abdication
de Charles-
Quint.

Un événement inattendu fit espérer aux peuples qu'ils alloient être délivrés de ce fléau. *Charles-Quint* , qui avoit déjà donné le Milanès à *Philippe* , son fils , et qui y avoit joint les royaumes de

Naples et de Sicile, lorsqu'il épousa *Marie*, reine d'Angleterre, lui remit encore la couronne d'Espagne, la domination du Nouveau-Monde, la Flandre, et en général tous ses états, excepté l'empire, qu'il garda encore quelques mois, dans l'espérance que *Ferdinand*, son frère, qui étoit roi des Romains, et auquel, en cette qualité, la couronne impériale devoit appartenir, si *Charles* abdiquoit, voudroit bien la céder aussi à son neveu *Philippe*. Mais *Ferdinand* tint bon contre les sollicitations de son frère, et celui-ci ne pouvant le gagner, lui abandonna l'empire, ne réservant de toutes ses possessions qu'une pension alimentaire de cent mille écus.

Il avoit déjà prêté l'oreille à quelques propositions d'accommodemens. Les négociations furent renouées, sitôt que *Philippe* monta sur le trône. L'intention des conciliateurs qui s'abouchèrent à Vaucelles, près de Cambrai, étoit de faire une paix définitive; mais ils y trouvèrent tant de difficultés, qu'ils se contentèrent d'une trêve de cinq ans. Elle fut conclue au commencement de l'année suivante. Le traité portoit que chacun garderoit ce qu'il possédoit au moment de la pu-

1555.

Trêve de
Vaucelles.

555.

blication ; que le duc de *Savoie* , les Siennois et le pape seroient compris dans la trêve ; et que les prisonniers seroient mis à rançon , et rendus de part et d'autre. *Coligni* , qui en avoit été le négociateur pour la France, fut chargé de la faire signer à *Philippe* et à *Charles-Quint*.

uscs de la
ure.

Les peuples reçurent avec transport la nouvelle de cette trêve. On espéroit que pendant l'espace de cinq ans, des négociateurs habiles et bien intentionnés pourroient amener une paix durable ; mais de nouvelles tempêtes troublèrent la sérénité qui commençoit à se montrer. L'orage vint d'Italie.

trigues
Caraffes
pres du
pe leur
ncle.

Le cardinal *Caraffe* , qui prit le nom de *Paul IV* , étoit d'une de ces familles napolitaines , fidèlement attachée à la maison d'Anjou. D'abord évêque de Théatea ou Chieti , il avoit renoncé aux dignités ecclésiastiques pour se confiner dans la retraite avec les clercs séculiers qu'il avoit fondés sous le nom de *Théatins*. Prévenu de l'opinion de son mérite, *Paul III* l'en fit sortir , et séduit peut-être par une sévérité de caractère, qui étoit plutôt opiniâtreté , que fermeté véritable , il l'agrégea au sacré collège , où il se

toujours opposé à l'empereur. octogénaire lorsqu'il fut élu par l'influence de la France. En tant sur le saint-siège, il trouva ville et le territoire de Rome dévaporée par la mollesse de ses prédécesseurs, théâtre de toutes sortes de désordres ; plusieurs cardinaux menaient puérilement une conduite scandaleuse ; l'ignorance régnoit, les abus étoient enus des lois ; les barons romains étoient aux portes de la capitale places fortes, et dans l'enceinte murailles de vastes palais, qu'ils avoient de satellites, à l'aide desquels ils s'abandonnoient à tous les excès, et où ils bravoient leur seigneur impérial, trop foible pour réprimer leur licence.

Paul, de mœurs irréprochables, profondément persuadé des droits et de l'autorité de l'église sur ses vassaux, prit la résolution de réformer le clergé, en commençant par les cardinaux ; d'établir une police sévère dans la ville ; de s'y rendre le maître ; et de réprimer l'audace des barons romains. Il avoit quatre neveux, par lesquels il se proposoit de se faire aider dans cette entreprise. Il confia à l'aîné, *Jean Caraffe*, comte de *Monto-*

1555.

rio, tous les détails de l'administration civile, et au second, *Charles Caraffe*, qui avoit passé sa jeunesse dans le tumulte des armes, son chapeau de cardinal, la légation de Boulogne et l'administration de la guerre, et gratifia les autres de postes importans et lucratifs.

Mais si c'étoit assez pour leur avidité, c'étoit trop peu pour leur ambition. Les *Caraffes* observoient avec un œil d'envie que les autres papes prédécesseurs de leur oncle, non contents d'enrichir leurs neveux, leur avoient donné des souverainetés que leurs familles possédoient encore; ils n'osoient en espérer autant du vieillard, dont ils connoissoient la scrupuleuse délicatesse à ne se pas permettre l'aliénation des biens de l'église. Il ne leur restoit donc d'espérance que sur les fiefs des familles autrefois favorisées, fiefs dont la confiscation pouvoit avoir lieu à leur profit, si on réussissoit à forcer par quelque ruse, les possesseurs à se rendre coupables de félonie, en refusant d'obéir au souverain pontife.

Pour arriver à ce but, ils se servirent de la connoissance qu'ils avoient du caractère ferme et opiniâtre de leur oncle. Voyant que dans la réforme

ab il se comportoit sans aucun
n en it, ils l'engagèrent, par une
ro it n exagérée et des exhorta-
pr ites, à ne point se relâcher
ir av encore plus de dureté,
ua s que delà s'engendreroient
mécontents; que les barons, qui
ntiroient en état de se défendre,
iseroient d'obéir, qu'il faudroit
en venir aux armes, et que les
tes faites sur des biens qui s'é-
t déjà soustraits à la domination
l'église, sous la seule redevance de
image, leur seroient adjugés par
r c cle sans répugnance.

plan, les hostilités commen-
: les vassaux maltraités récla-
r it l'assistance de l'empereur, dont
ils étoient la plupart alliés. Le pape
pouvoit réclamer celle du roi de France :
il en étoit tenté; mais il faisoit ré-
flexion que ce seroit donc lui, lui le
père commun des fidèles, qui pour ses
droits personnels, mettroit aux mains
les plus puissans monarques de la chré-
tienté, et allumeroit une guerre ca-
pable d'embrâser toute l'Europe. Il
n'avoit pas cru devoir être mené si
loin, et paroissoit se repentir et dis-
posé à subir plutôt la honte d'un ac-

1555.

Dernier
moyen em-
ployé pour le
déterminer
à la guerre.

commodement désavantageux, que d'en venir à des extrémités si lâcheuses.

Pour triompher de ce scrupule, le cardinal *Caraffe* fit mouvoir de nouveaux ressorts; et, dit l'historien *Garnier*, qui raconte ce fait, s'il ne fut pas lui-même l'artisan de l'intrigue, il sut en profiter. Par son ordre, on arrêta à Rome un Calabrois nommé *Spina*, et à Bologne un abbé *Nanni*, tous deux en correspondance avec un secrétaire du duc d'*Albe*; le premier, chargé d'assassiner le cardinal; le second, d'empoisonner le pape. Ils furent interrogés, condamnés juridiquement et punis du dernier supplice. Les papiers des coupables furent présentés déchiffrés au pape. Le crédule *Paul*, ne doutant pas qu'un crime juridiquement avéré ne soit un crime réel, se persuade, sans aucun doute, que l'empereur, qu'on lui montre comme son ennemi personnel, le fauteur des hérétiques, l'improbateur de ses réformes, le soutien et le protecteur des rebelles, est l'auteur ou du moins l'instigateur du complot; il le déclare tel dans un discours animé en plein consistoire, gémit de la nécessité où *Charles-Quint* le réduit

recourir aux armes pour venger
l'attentat et mettre sa vie en sû-

1555.

L'ambassadeur de France, qui
était présent, lui offre le secours de
son maître : il l'accepte, et dès ce
moment on pose les bases d'un traité
par lequel le pontife s'engage à donner
au monarque l'investiture du royaume
de Naples, et à l'aider tant de ses
troupes, que du crédit de sa maison,
assez puissante dans ce royaume pour
y faire renaître la faction *Angevaine*. Le
cardinal de *Lorraine* fut envoyé à Rome
pour y mettre la dernière main. Cepen-
dant *Charles* fut instruit de l'existence
du traité de Rome, presque aussitôt qu'il
fut conclu, et ce fut pour en pré-
venir les suites qu'il fit faire d'abord
des ouvertures de paix ou de trêve, et
que courbé sous le poids des infir-
mités, il prit ensuite la résolution d'ab-
diquer, et de laisser entre des mains
plus fermes le soin de négocier la
paix ou de continuer la guerre. Trois
mois seulement après s'être démis du
souverain pouvoir, il eut la consola-
tion de voir atteindre, par la trêve de
Vaucelles, le but qu'il s'étoit proposé.

Rien n'étoit plus contradictoire dans
la conduite de *Henri*, que cette trêve

Intrigues à la
cour
de France.

1556.

de Vaucelles, après le traité de Rome. Mais le connétable avoit profité de l'absence du cardinal de *Lorraine*, pour faire prévaloir dans le conseil les vrais intérêts de la France : il représenta que c'étoit le comble de l'imprudence de prolonger la guerre, lorsque la France rencontroit dans la trêve proposée les douceurs de la paix et la jouissance de ses conquêtes, et opposa aux chimériques espérances dont on se berçoit, la chance que *Philippe*, époux de *Marie*, reine d'Angleterre, ne tirât par la complaisance de sa femme, même malgré le vœu de la nation, des troupes anglaises, qui jointes subitement aux Flamands, seroient en état de faire en France une irruption dangereuse.

Le pape ne fut pas médiocrement étonné à la nouvelle de la trêve. Cependant il ne se déconcerta pas ; et, profitant des stipulations même du traité, il fit passer des légats dans les deux cours, pour y presser des conférences qui devoient amener une paix définitive. Mais, soit duplicité effective, soit appréhension légitime des desseins de l'Espagne contre les *Caraffes*, le cardinal, neveu, envoyé en France,

avoit des instructions secrètes tout-à-fait posées à la paix. Le connétable révéla alors, pour le maintien de trêve, tous les motifs qu'il avoit à valoir pour l'accepter, et mit de plus en avant le serment du roi, qui rendoit son engagement obligatoire, lors même que la France y eût rencontré moins d'avantages; mais il trouva contre lui une cabale nombreuse. Toute la jeunesse de la cour, trop puissante sous le foible *Henri II*, demandoit la guerre à grands cris. Deux femmes, que leur état auroit dû tenir dans des opinions contraires, s'accordoient à presser le roi de s'y déterminer : *Catherine de Médicis* l'épouse, dans l'espérance de faire retourner en Italie, avec un beau commandement, *Strozzi* son parent, qui en avoit été injustement rappelé; la duchesse de *Valentinois*, la favorite, au contraire, pour faire décorer de ce commandement le duc de *Guise*, dont le frère, *Claude* duc d'*Aumale*, avoit épousé une de ses filles. Enfin, le duc de *Guise* et son frère le cardinal de *Lorraine*, avoient les motifs les plus pressans de desirer une expédition en Italie. Si elle étoit confiée au duc, ainsi qu'il

1556.

l'espéroit, il comptoit, se croyant plus héritier de la maison d'*Anjou*, comme arrière-petit-fils d'*Yolande*, fille du bon roi *René*, que le roi de France qui n'avoit d'autre droit que la cession faite à *Louis XI* par *Charles II*, comte du *Maine*, neveu du même *René*, il comptoit, dis-je, qu'il surviendrait, dans le cours de cette expédition, des circonstances heureuses, dont il pourroit s'aider pour entrer en possession de ce riche héritage; et le cardinal ne se promettoit pas moins que la tiare, si son frère se trouvoit à la tête d'une armée française près de Rome, lorsque le pape, qui étoit d'une extrême vieillesse, viendrait à mourir.

Le pape est
attaqué
par les Espa-
gnols.

Quelques favorables au reste que fussent ces dispositions à la cause du pontife, le légat eut peut-être échoué dans sa négociation, sans un incident imprévu qui triompha de l'obstination du connétable. Le pape se vit attaqué par les Espagnols : or, si la trêve lioit le roi pour lui interdire l'aggression, le traité avec le pape ne lui faisoit pas une moindre obligation de protéger un vieillard, dont les dangers provenoient de son attachement à la France, surtout s'il n'étoit pas l'agresseur. L'étoit-

il , ne l'étoit-il pas ? C'est ce qu'on ne sauroit décider que par une connoissance qui nous manque , celle des intrigues secrètes des deux cours. Quoiqu'il en soit , voici les faits.

Paul IV avoit surpris les lettres du ministre d'Espagne à sa cour , qui rendoit compte au duc d'*Albe* des levées de troupes de certains barons romains , et de leurs dispositions à la révolte , pour peu qu'ils fussent soutenus par lui. Sur cette connoissance , non-seulement il dépouille les uns et excommunie les autres , mais il fait même arrêter l'un des envoyés d'Espagne. Envain le duc le redemande ; envain il offre des voies d'accommodement , le pape est sourd à toutes ses propositions. Le duc fait alors entrer ses troupes sur les terres de l'Eglise , et prend possession des différentes villes dont il s'empare au nom du Saint-Siège et du *pape futur*. *Montmorenci* n'osa plus dès-lors insister dans son opinion ; et le roi à force d'être flatté du titre de protecteur du Saint-Siège et de conquérant du royaume de Naples , accorda son consentement à un envoi de secours ; il s'en fit des jouissances à la cour , comme si c'étoit une victoire indubi-

155.

L. F.

pape

1556.

table à laquelle on alloit courir. Le pape avoit déjà un pressant besoin de l'appui de la France : les succès des Espagnols avoient été si rapides que *Paul*, malgré sa fierté, avoit sollicité une trêve de dix jours, puis de quarante. La décision du conseil de France lui rendit bientôt toute sa hauteur, et il en donna un éclatant témoignage, en faisant déclarer *Philippe*, rebelle envers son suzerain, et comme tel déchue de son royaume de Naples.

Irruption en
Normandie et en
Italie.

1557.

Philippe, de son côté, usoit de tous les mauvais procédés qui pouvoient rappeler la guerre avec la France. L'échange des prisonniers, qui avoit été le motif de la trêve, éprouvoit chaque jour des retardemens par de mauvaises chicanes sans cesse renaissantes. De plus les gouverneurs de ses frontières des Pays-Bas, s'étoient permis des tentatives de surprise sur celles des Français, et n'avoient été que désavoués. Avec les dispositions des esprits en France, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour regarder la guerre comme effectivement rallumée. Brusquement donc, et sans déclaration préalable, selon les formes usitées jusqu'alors, une armée française, commandée par l'amiral de

1557.
ig , fait irruption dans l'Artois ,
la ville de Lens , la pille et ra-
ge frontière. Le duc de *Guise* ,
la tête d'une autre armée beaucoup
e , passe les monts et s'avance
Milanès. Il auroit pu s'en em-
 , dans la surprise où se trouva le
uverneur espagnol , qui n'avoit
vivres , ni argent ; mais gêné par
structions et par les persécu-
des *Caraffes* , pour se diriger im-
atement sur Naples , *Guise* passa
re , après avoir pris quelques petites
les , et alla joindre le duc de *Ferrare* ,
ni devoit être généralissime des ar-
s po li ale et française réunies.
L'avoit été imaginé afin de
gner souverains italiens , qui au-
re en ut-être quelque répugnance
v commander par un Français ,
qui n'en auroient pas sans doute
n ir sous l'un d'entre eux. D'ailleurs ,
duc de *Ferrare* étoit beau-père du
duc de *Guise* ; et comme il fut stipulé ,
par l'accord fait avec lui , que les
appointemens considérables qui lui
étoient alloués comme général , il les
toucheroit absent de l'armée , comme
présent , le gendre espéroit bien qu'a-
mateur de son repos et peu belliqueux ,

1557.

son beau-père se soucieroit peu d'essuyer les fatigues de la guerre et d'en courir les hasards. En effet *Hercule d'Est* reçut en grande cérémonie, de la main de *Guise*, le bâton de commandement à la tête des deux armées, puis regagna promptement son château, emmenant même ses troupes, nécessaires, disoit-il, pour sa sûreté.

Fautes du
duc de Guise
en Italie.

Guise marcha donc vers le royaume de Naples. Le duc d'*Albe*, vice-roi, n'ayant pas de troupes suffisantes pour se présenter devant une si puissante armée, fut d'abord embarrassé, et délibéroit de se retirer sous la protection de quelque place forte, lorsque *Guise* quitta son camp et se transporta à Rome, pour conférer avec le pape sur la conduite de la guerre, et pour faire donner à l'armée et à la France des sûretés qui pussent rendre l'expédition indépendante des révolutions que de nouveaux intérêts pourroient amener. Il y resta un mois, très-cressé, donnant et recevant des fêtes brillantes. On a dit sans trop de preuves, qu'il avoit pour but subsidiaire de se faire des partisans, tant dans la ville que dans le sacré collège, afin d'obtenir la tiare pour le cardinal

de *Lorraine*, son frère, quand *Paul IV*

1557.

viendrait à céder la place : mais tout ce que gagna le courtisan français, ce fut d'exciter la jalousie des *Caraffes*, piqués de ce que malgré leurs efforts, son luxe surpassait leur magnificence. A peine y avoit-il quelque chose de prêt du contingent qu'ils devoient fournir, en sorte que ce ne fut qu'avec une défaveur notable que *Guise* pût entrer en campagne ; mais sa présence étoit assez pour eux qui ne tendoient qu'à obtenir des conditions avantageuses de *Philippe*. Tel avoit été le véritable but de leur politique, et ils l'avoient obtenu. Aussi étoient-ils en pleine négociation avec les Espagnols. Le duc de *Guise*, aussi mal secondé, ne fit aucun progrès. *Dragut*, qui devoit attaquer les côtes de Naples avec une flotte formidable, ne sortit même pas du Bosphore. Le baron de *la Garde* parut à la vérité avec vingt-cinq galères, et prit une petite ville. Ce fut tout l'exploit de l'armée de mer. Celle de terre se ruinoit en marches et en contre-marches, pour attirer le duc d'*Albe* à une bataille : mais celui-ci avoit compris que c'étoit vaincre que de rester sur la défensive contre un ennemi qui

1557.

tente une invasion. Il ne put être forcé à intervertir le plan qu'il s'étoit formé, et tous les honneurs de la campagne lui restèrent.

Mesures
nales prises en
Artois.

On n'étoit pas encore au milieu de l'été, lorsque *Guise* demanda des secours en France, et menaça de retourner si on ne lui en envoyoit pas. Mais on étoit bien éloigné de pouvoir lui en faire passer. *Philippe II*, attaqué à l'improviste, mais poursuivi mollement, avoit eu le temps de rassembler aux Pays-Bas, sous le commandement d'*Emmanuel-Philibert*, duc de *Savoie*, et l'un des héros de sa race, une armée beaucoup plus considérable que celle de *Henri*, dont les principales troupes étoient en Italie. Cependant les premiers efforts des Espagnols échouèrent devant Rocroi, qu'ils assiégèrent inutilement; cette entreprise, dans laquelle les forces de l'ennemi se développèrent, firent connoître le tort qu'on avoit eu de ne pas mieux concerter ses mesures. A la negligence, comme il arrive, succéda la précipitation. On courut au devant de l'ennemi avec des forces inégales, et on fut souvent battu.

Dans le besoin d'argent on eut

recours à la ressource ordinaire de créations d'offices. On érigea sous ce titre , et en nombre illimité, les commissions d'huissiers-priseurs , et jusqu'à celles de mesureurs de charbon. Deux magistrats furent ajoutés aux présidiaux : la compétence de ces sièges fut augmentée ; et pour leur donner plus d'importance , on leur accorda une chancellerie et un sceau. Les impôts furent aussi augmentés : la rigueur , que la nécessité pressante forçoit de mettre dans la perception , les rendoit encore plus onéreux. On entendoit de tout côté des murmures et des plaintes. La crainte et les alarmes commençoient à percer dans la nation ; mais la cour n'en paroissoit pas inquiète et se livroit aux plaisirs. Dans ce temps fut célébré le mariage de *Diane d'Angoulême* , fille naturelle du roi , et veuve d'*Horace Farnèse* , duc de *Castro* , avec *François de Montmorenci* , fils aîné du connétable. On remarqua dans ces noces une magnificence qui contrastoit singulièrement avec la misère des peuples. Cette alliance avoit été l'occasion de l'édit de *Henri* , contre les mariages clandestins , édit auquel on donna un

1557.

effet rétroactif pour rompre un engagement imprudent du fils du connétable, avec une demoiselle de *Piennes*.

On songea enfin à hâter la levée des troupes ordonnée en Suisse et en Allemagne, et le roi s'approcha du théâtre de la guerre à la tête de son armée, commandée par le connétable. Séjournant à Reims, il y reçut un hérault de *Marie*, reine d'Angleterre, qui lui déclaroit la guerre. Cette princesse avoit cédé aux empressemens impérieux de son époux, qui menaçoit de la quitter, si elle ne se joignoit à lui contre la France. Elle obtint des Anglais de prendre part à la querelle de *Philippe*. C'est, dit-on, la seule guerre contre la France, où les Anglais entrèrent avec répugnance. Ils joignirent dix mille hommes à l'armée espagnole, déjà forte de cinquante mille, et à laquelle la France n'en avoit guères que vingt-quatre mille à opposer. En revanche, *Henri* engagea les Écossais à une diversion contre l'Angleterre, et afin de rendre commun l'intérêt des deux couronnes, il se prépara à accomplir le mariage arrêté entre le dauphin *François II* et *Marie Stuart*.

Bataille de
St.-Quentin.

Après avoir manqué Rocroi, mais attiré toutes les forces françaises du

côté de la Champagne, le duc de *Savoie*, par un mouvement aussi rapide qu'imprévu, alla investir St.-Quentin dont la garnison avoit été affoiblie. La place qui n'étoit fortifiée que par ses marais, n'avoit que trois cents hommes de garnison, point de munitions, et très-peu de vivres. L'amiral de *Coligni*, neveu du Connétable, et alors neveu chéri, s'y jeta avec cinq cents hommes, qui ne pouvoient tenir long-temps. *Montmorenci* s'en approcha, et le dix-huit août, jour de saint Laurent, il y fit entrer quelque secours. Protégé par des marais qui le séparoient de la ville et des quartiers ennemis, et qu'on ne pouvoit tourner qu'avec beaucoup de temps, ou traverser que sur une chaussée étroite, il espéroit avoir le loisir de se retirer. Il se trompa : la chaussée plus large qu'il ne l'avoit crue, donna à la cavalerie la facilité de se former dans la plaine. Envain le prince de *Condé* l'en fit avertir, il trouva mauvais qu'un jeune homme voulût lui apprendre son métier, et perdit un temps précieux à achever l'introduction de son convoi au travers du marais. Il donna enfin l'ordre du départ; mais il avoit à peine fait une lieue que la cavalerie espagnole, commandée par *Lamoral*,

1557.

comte d'*Egmont*, *Philippe de Montmorenci*, comte de *Horne*, et le prince de *Brunsvick*, l'attaquèrent en queue et sur les deux flancs, l'empêchèrent de continuer sa route, et donnèrent à leur infanterie et à leur artillerie le temps d'arriver. Il fallut combattre : mais l'imprudence du connétable, sentie et appréciée par toute l'armée, avoit ôté toute confiance. Dans le trouble général. *Montmorenci* s'adressant à d'*Oignon*, viel officier expérimenté : *bon homme* lui dit-il, *que faut-il faire ?* *Monsieur*, répondit d'*Oignon*, *je vous l'aurois dit il y a deux heures, maintenant je n'en sais rien.* Il y eut à peine de la résistance ; en un moment l'armée française fut mise en désordre, enfoncée et dispersée. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, et honteux de survivre à sa faute et à sa déroute, le connétable s'étoit jetté au milieu des ennemis. Il fut blessé, fait prisonnier et une multitude de seigneurs avec lui. On n'avoit pas songé à la retraite, et personne n'y pourvut. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à la Fère, et jonchèrent la terre de morts et de blessés. On fait monter la perte des Français entre huit et dix mille hommes : tous les bagages, toutes les

tentes, les vivres et les canons furent perdus. L'ennemi ne perdit que quatre-vingts hommes.

1557.

Cette terrible défaite ouvroit aux ennemis le chemin de la capitale : aussi dit-on, que lorsque *Charles-Quint* en apprit la nouvelle dans sa solitude, son premier mot au messenger fut : *Mon fils est-il à Paris ?* Il n'est pas constant cependant que c'eût été le parti le plus sage, à cause des garnisons que l'armée espagnole eût laissée derrière elle, et qui gênant les convois, auroient pu mettre ses subsistances au hasard. Quoiqu'il en soit, la prospérité fit sur les ennemis le même effet que la terreur sur les Français. Ceux-ci avoient fui en désespérés ; ceux-là, comme s'ils étoient stupéfaits de leur victoire, n'en profitèrent pas. Au lieu d'avancer sur Paris, qui étoit dans la plus grande consternation, *Philippe II*, qui n'arriva à son armée qu'après la bataille, retourna contre *St.-Quentin*. La ville fut prise d'assaut. *Coligni*, qui résista jusqu'à la fin, fut fait prisonnier. La plupart des seigneurs et des capitaines se sauvèrent à temps par les marais. Les ennemis s'amuserent ensuite à prendre les petites villes du Catelet, de Ham, de Noyon. Pen-

Les Espagnols ne profitèrent point de leur victoire.

1557.

dant ce temps, le duc de *Nevers* rassembla les débris de l'armée, côtoya les ennemis et les inquiéta. Les Suisses, engagés pour la France, hâtèrent leur marche. Les troupes d'Italie furent rappelées. *Guise* arriva le premier, et fut déclaré généralissime, ou lieutenant général du royaume. Les Allemands et les Flamands de *Philippe*, chargés de butin, désertèrent par bandes; et les Anglais voulurent retourner dans leur île pour s'opposer aux Ecossais; il ne resta à *Philippe* que des Italiens et des Espagnols, trop éloignés de leur pays pour songer à aller y cacher le produit de leurs pillages; de sorte qu'après une si grande victoire, qui devoit être décisive, il se vit contraint de regagner la Flandre, enrichi de trois ou quatre villes, seul prix de tout le sang qui avoit été répandu. La France perdit en Italie les dangereux alliés qui lui avoient mis les armes à la main. Le pape plus sincèrement attaché à la France que ses neveux, avoit hâté lui-même le départ de *Guise* et s'étoit résigné à demander la paix, mais il la voulut honorable, et son inflexibilité ordinaire la lui obtint. Les barons rebelles continuèrent à être sacrifiés, les *Caraffes* furent ménagés, et *Paul*, leur oncle, envoya

aux deux rois une exhortation pathétique de faire la paix. Le duc de *Ferrare* enfin , qui s'attendoit à être sacrifié , par l'Espagne , et que devoit attaquer *Octave Farnèse* qui avoit déserté le parti de la France , fut sauvé par la médiation de *Cosme de Médicis*, dont la politique appréhendoit la prépondérance de l'Espagne en Italie.

1557.

Guise , qui croyoit être venu au secours d'un royaume défaillant , se trouvant , au contraire , à la tête d'une armée florissante , signala le commencement de son généralat par une action d'éclat , propre à relever le courage des Français. Depuis deux cent dix ans que la ville de Calais étoit entre les mains des Anglais , nos rois avoient plusieurs fois inutilement tenté de la recouvrer. Aussi cette ville passoit pour imprenable. La mer d'un côté, un marais de l'autre , traversé par une chaussée étroite coupée par des forts , sembloient en défendre toute approche ; aussi le duc ne fut-il pas peu étonné quand le roi lui fit la proposition de l'attaquer. Mais *Senarpont*, gouverneur de Boulogne , qui en possédoit le plan , pour l'avoir levé lui-même , par parties , en différentes visites qu'il avoit faites à Calais , en avoit reconnu

Prise de Calais.

1558.

1552.

les défauts, et avoit bien remarqué sur-tout qu'à l'approche de l'hiver, les Anglais par économie en diminuoient la garnison. Sur ces renseignemens, *Guise* tenta l'aventure. Après avoir masqué son projet, il investit tout-à-coup la place. La garnison du premier fort de la chaussée étoit en dehors, elle fut repoussée et si vivement poursuivie, qu'elle traversa son fort sans pouvoir le fermer et se réfugia dans le second. Celui-ci au point du jour fut battu ainsi qu'un autre à l'entrée du port, près duquel on étoit parvenu par un petit chemin reconnu par *Senarpont*, entre la mer et les dunes. A la nuit le fort de la chaussée étoit si endommagé, que le gouverneur profita de l'obscurité pour en retirer ses troupes. Celui du port ne tint guères plus long-temps, en sorte qu'en trois ou quatre jours, *Guise* se trouva au pied de la ville et de la citadelle. Les murs de celle-ci étoient vieux et sans terre-plein, mais ils étoient baignés par la mer. A la marée basse, l'artillerie établie sur la plage foudroie une des tours, et avant le retour de la mer, huit à neuf cents hommes parviennent à s'y loger, pour protéger l'entrée de l'armée au moment du re-

flux. Dans l'intervalle , ils furent chargés avec furie par la garnison , mais s'étant maintenus dans leur poste , l'abaissement des eaux amena la reddition de la place , après six jours d'attaque. Le siège ne pouvoit pas durer plus long-temps , sans qu'on fût obligé d'y renoncer. Le habitans qui ne voulurent pas rester eurent permission de se retirer où ils voudroient , ainsi que les soldats de la garnison , excepté le gouverneur et cinquante officiers , au choix du duc de *Guise*. Même condition fut imposée au commandant de la garnison de Guines , et moyennant l'évacuation du château de Hames que les Anglais exécutèrent d'eux-mêmes , la France rentra en vingt - deux jours en possession du comté d'Oye. Ce petit pays , regardé par le gouvernement d'Angleterre , comme la ressource de la garnison de Calais , étoit parfaitement cultivé et plein de bestiaux. L'armée s'y re pendant trois mois dans l'abonda e.

« L'artillerie , les munitions , l
« meubles , les laines , les étoffes pré-duc
« cieuses , et toutes les richesses de
« cette ville opulente , qui étoit le
« seul entrepôt de tout le commerce
« de l'Angleterre et des Pays-Bas, de-

1558.

« meurèrent à la disposition du duc
 « de *Guise*. Il mit à part ce qu'il y
 « avoit de plus précieux , pour récom-
 « penser les principaux officiers , aux-
 « quels il distribua des gratifications
 « de deux, de six, de vingt et de trente
 « mille livres , abandonna le reste au
 « pillage , et ne réserva rien pour lui.
 « C'est par de pareilles libéralités,
 « qui surpassoient souvent celles des
 « plus grands monarques , qu'il ga-
 « gnoit le cœur de la noblesse , et se
 « rendoit l'idole du soldat ».

Etats-géné-
 raux ; lit de
 justice.

Pendant cette expédition , le roi
 avoit convoqué les états - généraux à
 Paris , pour le but ordinaire ; savoir ,
 de l'argent. On remarque que c'est im-
 proprement qu'ils ont été appelés
Etats Généraux , parce qu'ils ne fu-
 rent pas convoqués selon la forme
 usitée ; car , par la raison que l'urgence
 des circonstances forçoit d'en dispen-
 ser , ils ne furent pas précédés d'as-
 semblées provinciales , destinées à élire
 les députés , et à préparer la matière
 des cahiers et doléances ; on n'appela
 pour le clergé que des évêques et ar-
 chevêques : pour la noblesse , des sé-
 néchaux et des baillis , qui en étoient
 les chefs ; et pour le tiers-état , des maires
 et des échevins : le roi y fit aussi entrer

lens de tous les parlemens, comme, y compris les gens du roi lui de Paris, ils étoient en nombre à-peu-près égal aux représentans tiers, le monarque jugea à propos de faire un quatrième ordre, sous le nom d'*état de la justice*, qui eut lieu immédiatement après la no-

1558.

Henri II parla avec sensibilité des malheurs du peuple, montra le plus grand desir de réformer les abus, en donna l'espérance ; mais remontra qu'il ne pouvoit y travailler qu'à la paix ; dit que, pour l'obtenir, il falloit de grands efforts, que pour faire ces efforts il falloit de l'argent, qu'il avoit vendu ses domaines, qu'il en coûteroit à son cœur de mettre de nouveaux impôts, qu'il leur laissoit à imaginer les moyens de garnir le trésor public sans trop fouler le peuple, et il insinua qu'il avoit besoin de trois millions d'écus d'or au moins.

Impôts déguisés sous le mot d'emprunt.

Le clergé offrit, par l'organe du cardinal de *Lorraine*, un million, non compris les décimes ; l'orateur de la noblesse, ses biens et sa vie ; celui de la justice, après de grands remerciemens de la faveur faite à la magistrature, offrit aussi corps et biens ;

1558.

et celui du tiers-état accepta de bonne grâce la charge des deux millions restans. Le cardinal, après cette effusion générale de générosité, reprit la parole : il fit observer qu'il étoit important que cet argent fût leve au plutôt, et dit que le clergé sentant cette nécessité, avoit fait une liste de mille personnes les plus aisées de son corps, qui donneroient sur-le-champ chacun mille écus, dont la masse des contribuables leur tiendrait compte à des termes fixés. Le prelat exhorta les membres du tiers à suivre la même marche ; ils s'y accordèrent dans le premier moment ; mais, quand ils se mirent à l'ouvrage, ils reconnurent qu'un pareil choix ne pourroit se faire que par des recherches dans la fortune des particuliers, des délations suivies de haines, dont ils auroient tout l'odieux, et qu'il valoit bien mieux que l'emprunt fût mis proportionnellement sur les Hôtels-de-Ville, dont les officiers, connoissant les facultés de chacun, étoient en état d'en faire une juste répartition. Car c'est un *emprunt*, disoit le cardinal, un *emprunt*, et pas autre chose ; le roi espère bien le rembourser, et en attendant il paiera la route au dernier

douze ; au lieu que le million du clergé est un pur don. Comme il importoit peu de quelle manière viendrait l'argent , pourvu qu'il arrivât , cette forme de mettre l'emprunt sur les Hôtels-de-Ville , fut agréée , et devint même plus avantageuse au roi qu'on n'avoit espéré , parce que , sous prétexte de privilèges de charges , le roi vendit fort cher des exemptions , que les plus riches achetèrent ; de sorte que le prétendu emprunt frappa à-la-fois les plus mal-aisés comme les plus riches.

Jamais argent n'a été offert avec plus d'empressement que celui de ces états-généraux. On étoit dans l'ivresse de la joie pour la prise de Calais. Les membres chargèrent le cardinal de *Lorraine* de dire au roi , que si la somme qu'ils votoient actuellement ne suffisoit pas à ses besoins , il pouvoit les rassembler hardiment , et qu'ils en fourniroient de nouvelles. Il y eut de grandes réjouissances à Paris ; le roi voulut y assister avec toute sa cour ; il envoya demander à souper à l'Hôtel-de-Ville pour le *Jeudi gras*. Vingt-cinq bourgeoises des plus apparentes , femmes et filles des principaux magistrats , furent choisies pour tenir compagnie à la famille royale : les

Réjouissances
à Paris.

1550.

filz des principaux marchands, en une forme de soie, se distribuèrent le service de la table. Le plancher de la salle, par grand luxe, étoit couvert de nattes, le plafond orné de branches de lière entrelacées de guirlandes, les murailles de riches tapisseries, surchargées des écussons du *roi*, de la *reine*, du duc de *Guise*, du cardinal de *Lorraine*; et, ce qui est à remarquer, de la duchesse de *Valeninois*.

Le défaut d'ordre et de police ôta tout l'agrément de la fête, et y introduisit la confusion. La foule ne laissoit pas de place aux personnes invitées. Les plats étoient pillés avant que d'arriver sur la table, et plusieurs s'en levèrent sans boire ni manger. Le poëte *Jodelle* avoit proposé de donner une représentation de sa tragédie d'*Orphée* : c'étoit une espèce d'opéra. Les acteurs, pressés, pouvoient à peine se remuer sur le théâtre; le principal étoit enrhumé, et malgré sa toux vouloit toujours continuer, on le fit taire. Les danses commencèrent, et tout le monde étoit retiré à onze heures. *Brantôme* appelle ce genre de spectacle *tragi-comédie*. Il réunissoit aux paroles, la musique, la danse et les décorations : chose,

dit-il, qu'on n'avoit pas encore vue en France, car auparavant on ne parloit que des farceurs, des cornards de Rouen, des joueurs de la Bazoche, et autres sortes de badins et joueurs de badinages, farces, momeries, facéties; même il n'y avoit pas long-temps que ces belles facéties et gentilles comédies avoient été inventées, jouées et représentées en Italie.

1558.

La conquête de Calais par le duc de Guise ajouta un grand lustre à la gloire qu'il s'étoit acquise par la défense de Metz. En arrivant à la cour, outre les honneurs et les éloges dont il fut comblé, il eut la satisfaction de voir *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, sa nièce, épouser *François*, dauphin de France. Il fit pendant la cérémonie les fonctions de grand-maître de la maison du roi, à la place du connétable de *Montmorenci*, qui étoit prisonnier chez les ennemis. *Guise* étoit très-bel homme, poli, insinuant, persuasif; *Henri II*, auquel on avoit inspiré des soupçons et des craintes sur son ambition, commençoit à s'accoutumer à lui. On en avertit *Montmorenci*; il obtint, sur sa parole, la liberté de venir à la cour; il fut d'abord reçu du roi

Mariage du
Dauphin avec
Marie Stuart.

1558.

avec quelque froideur, mais bientôt il reprit auprès du monarque son ancienne faveur.

Progrès de
la nouvelle re-
ligion.

Cette diversité d'intérêts qui s'établissoit à la cour, ne put échapper à l'attention des calvinistes. Ils y aperçurent un moyen d'étendre leur religion, et de se procurer la liberté de culte, par la protection des grands seigneurs devenus leurs prosélytes. On comptoit entre les principaux l'amiral de Coligni et Dandilot, son frère, neveu du connétable. Le cardinal de Lorraine les dénonça au roi. Dandilot se trouvoit à la cour. Il avoit été élevé avec le roi et en étoit fort aimé; le monarque le fit appeler et l'interrogea lui-même sur sa croyance : non-seulement il avoua sa nouvelle opinion, mais insultant aux dogmes, aux rites, et aux ministres catholiques, il la défendit avec si peu de ménagement, que le roi irrité le fit mettre en prison, et le priva de la charge de colonel-général de l'infanterie française, qui fut donnée à Montluc. Dandilot, cependant, sur les instances du cardinal de Châtillon et de l'amiral de Coligni, ses frères, et sur celles même du cardinal de Lorraine, ayant consenti à laisser dire une messe en sa présence, fut relâché;

mais, calviniste persuadé, il se reprocha toute sa vie cette complaisance.

1558.

L'attaque du cardinal, frère du duc de *Guise*, contre les neveux de *Montmorenci*, fut regardé comme une rivalité plutôt de crédit que d'opinions. Les zélés des deux religions se rangèrent chacun sous leur chef, et prirent l'un contre l'autre un ton de faction et de parti : les catholiques fiers de marcher sous les étendards du défenseur de Metz, du conquérant de Calais, du restaurateur de la France, héros si brave, si éloquent si généreux : les calvinistes glorieux de voir à leur tête des hommes reconnus pour hardis capitaines, de mœurs austères, sacrifiant biens et dignités, et risquant même leur vie pour le soutien de leur religion. Ce genre de dévouement, qui ne prouve pas toujours la bonté d'une cause, lui assure d'ordinaire l'approbation, et la faveur des indifférens, et les rend ardens pour sa défense. Cette manière de penser s'étoit glissée jusque dans le parlement : les réformés, loin d'y être condamnés selon la rigueur des lois existantes, y trouvoient indulgence et protection. Les cardinaux de Lorraine et de Tournon firent consentir le roi d'opposer l'inquisition

1558.

à cette connivence, mais sous l'inspection des évêques, et non pas comme juridiction dépendante du pape; le parlement, auquel l'édit fut envoyé, résista quelque temps; cependant, dans un lit de justice, il consentit à l'enregistrement, à condition qu'il n'y auroit que les membres du clergé régulier et séculier qui seroient soumis à ce tribunal, et il eut remporter une grande victoire, que d'en garantir les laïcs.

Abolition
des semestres.

Dans ce même lit de justice furent abolis les semestres du parlement. Cette réforme donna de l'embarras. Comme, en réunissant les deux grandes-chambres, une seule devenoit trop nombreuse, on partagea ses fonctions en trois divisions, chacune de vingt six conseillers, sans les présidents : chambre du conseil, chambre du plaider, chambre de la tournelle; même opération pour les enquêtes. Mais il arriva que les attributions de quelques-unes de ces dernières chambres étoient des affaires si rares, et si peu importantes, que souvent elles se trouvoient sans occupation. On n'en paya pas moins les gages, et il fut permis de recevoir les épices qui avoient été supprimées par plusieurs édits.

Guise, après son triomphe, retourna à l'armée. Il en donna une division de sept à huit mille hommes au vieux *la Barthe de Thermes*, qui venoit d'être fait maréchal, et le chargea d'aller piller la Flandre et d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté, pendant que lui-même assiégeoit Thionville, la plus forte place des Pays-Bas. *Thermes* remplit sa mission douloureusement pour les Flamands de la frontière. Comme il revenoit chargé de butin, il fut rencontré par le comte d'*Egmond*, général espagnol, beaucoup plus fort que lui. Cependant retranché sur le bord de la mer, près de Gravelines, le général français se défendit vaillamment; la victoire même penchoit de son côté, lorsque des vaisseaux anglais, qui croisoient dans ces parages, attirés par le bruit du canon des combattans, dirigent leur artillerie sur les Français, qu'ils foudroient. Cette attaque imprévue les déconcerte : la cavalerie fuit à toute bride; l'infanterie rend les armes et est faite prisonnière avec les généraux. Ce fut le dernier exploit des Espagnols, dont put se réjouir *Charles-Quint*, qui mourut à peu de temps delà dans sa retraite du couvent des Hiéronimites de St. Just.

1558.

Défaite
Gravelines

1558.

Situation
des armées.

Cependant *Guise*, après la prise de Thionville, s'avance jusqu'à Amiens pour couvrir la Picardie. L'armée de l'ennemi, devenue très-nombreuse, étoit commandée par le duc de *Savoie*, dont *Henri II* occupoit les états depuis le commencement de la guerre. Une plaine de cinq ou six lieues, seulement, séparoit les deux camps ; elle pouvoit servir de champ à une grande bataille ; mais la considération du danger que les deux partis couroient, les retint deux mois dans l'inaction. *Philippe* craignoit qu'une seule défaite ne lui coûtât les Pays-Bas, un des beaux fleurons de sa couronne ; *Henri*, qu'une victoire n'ouvrit à l'ennemi la Picardie et la Champagne, ce qui reculeroit de beaucoup la paix que l'un et l'autre désiroient moins par inclination que par le besoin, né de la détresse des peuples.

Affection du
roi pour le
connétable.

Le cardinal de *Lorraine* avoit déjà fait des démarches à ce sujet. On le soupçonne de s'y être porté, dans la crainte qu'elle ne se traitât et ne se conclût sans son intervention et celle de son frère ; ce qui auroit donné un grand relief à la faction *Montmorency*, leur rivale. Le connétable relâché sur sa parole, étoit retourné à jour précis dans sa prison, plus sûr que jamais

de la faveur du roi qui lia avec lui un commerce secret, dont l'intimité présente des circonstances singulières. L'historien *Garnier* les décrit ainsi :
« Le roi ne rougissoit pas de s'abaisser
« jusqu'à lui servir d'espion, l'in-
« formoit journellement de ce qui se
« faisoit et se disoit à la cour à son
« préjudice; des vexations auxquelles
« étoient exposés ceux qui lui restoient
« sincèrement attachés; des trahisons
« de plusieurs autres, qu'il croyoit ses
« amis et qui s'étoient vendus à la fa-
« veur; des mesures sourdes que pre-
« noient le cardinal et le duc de *Guise*,
« pour le supplanter et le détruire dans
« son esprit, si la chose eût été possible.
« La duchesse de *Valentinois*, indi-
« gnée que les *Guises* commençassent
« à la dédaigner pour s'attacher à la
« reine, appuyoit de tout son crédit
« la faction du connétable, rendue
« chancelante par son absence, et con-
« tribua beaucoup à lui conserver le
« plus haut rang dans la faveur. Le
« monarque, tantôt servoit à cette dame
« de secrétaire, tantôt lui cédoit, puis
« reprenoit la plume comme on peut
« s'en assurer par quelques lettres de
« cette correspondance secrète, con-

1553

« servies à la Bibliothèque du roi, qui
 « sont des deux écritures, et qui bus-
 « sent ordinairement par cette for-
 « mule : *Vos anciens et meilleurs*
 « *amis, Duno et Henri.* Le roi le
 « prioit, le conjuroit, lui ordonnoit de
 « se racheter à quelque prix que ce fût,
 « et de ne compter pour rien les sa-
 « crifices qu'il faudroit faire ».

Le connétable étoit traité avec beau-
 coup de considération par les généraux
 et ministres du roi d'Espagne, qui le
 visitoient souvent. Ces égards firent
 craindre au cardinal qu'il ne se prit,
 à son insu, des mesures pour la paix
 entr'eux et le prisonnier; c'est pour-
 quoi il s'étoit hâté, après la prise de
 Calais, d'ouvrir lui-même une négo-
 ciation, sans ordre et sans pouvoirs.
 La duchesse de *Lorraine*, depouillée
 du gouvernement des états de son fils,
 et de sa tutelle, pendant qu'il étoit
 élevé à la cour de France, desiroit
 passionnément embrasser ce fils cher.
 Le Prélat s'engagea à lui procurer ce
 plaisir, si elle pouvoit s'avancer sur la
 frontière, où il le meneroit lui-même.
 Elle vint accompagnée comme le car-
 dinal de *Lorraine* l'avoit desiré, de
 cardinal de *Granvelle*, principal ministre
 de *Philippe II.* On ecouta les propo-

sitions du prélat français avec une extrême froideur. On lui en fit d'autres, les plus exorbitantes; il en résulta que le roi d'Espagne vouloit qu'on lui rendît tout, et ne rien rendre lui-même. On n'avoit donc rien conclu; mais le cardinal de *Lorraine*, en réfléchissant sur la dureté des conditions de *Granvelle* et de ses adjoints, et sur leur fermeté, se persuada que quelque envie qu'eût le roi de retirer le connétable des mains des Espagnols, il ne consentiroit jamais à le racheter à un si haut prix, que par conséquent la guerre durant, son frère continueroit à en être l'arbitre et le héros, et établiroit ainsi la puissance de sa famille sur des fondemens que la faction rivale ne pourroit ébranler. Ainsi quoiqu'il n'eût pas réussi à un accommodement, il s'étoit retiré content.

Mais la douairière de *Lorraine*, Conférence de Cercamp qui avoit conçu quelque espérance de cette conférence sur la frontière, ne s'en vit pas déçue, sans ressentir de la peine. Elle écrivit au cardinal, et le pria d'obtenir que des commissaires Français pussent se réunir avec des Espagnols dans l'abbaye de *Cercamp*, près d'Amiens, pour y conférer sur

1558.

la paix. A l'invitation de la princesse , se joignit auprès de *Philippe II* le duc de *Savoie* , qui voyoit à regret, depuis le commencement de la guerre, ses états entre les mains de *Henri II*, à cause de l'intérêt qu'il avoit toujours montré à la maison d'Autriche. Les deux rois consentirent à des conférences ; celui d'Espagne nomma quatre de ses principaux ministres , et celui de France le même nombre ; à leur tête étoient le connétable et le maréchal de *St.-André* , fait aussi prisonnier à la bataille de *St.-Quentin*. Fils du gouverneur du roi , il avoit été élevé avec lui , et *Henri II* avoit en lui grande confiance. « *Montmorenci*,
 « prisonnier sur sa parole , profita de
 « ce moment de liberté pour aller
 « trouver le roi à son camp d'Amiens,
 « sous prétexte de se procurer une
 « instruction particulière. Le mo-
 « narque, impatient de revoir son ami,
 « alla bien loin à sa rencontre , le serr
 « tendrement dans ses bras ; et ne
 « pouvant consentir de le perdre un
 « moment de vie , pendant le peu de
 « temps qu'il lui étoit permis d'en
 « jouir , il partagea avec lui sa chambre
 « et son lit.

On s'accorda dès les premiers jours faire une trêve , à renvoyer de part d'autre les mercenaires qui composoient la plus grande partie des armées, en les payant, ce qui ne fut pas aisé du côté de la France. Il fallut négocier avec eux , promettre de les payer à la frontière et de leur donner des otages. Le duc de *Nevers* , toujours généreux , s'offrit à leur en servir. Ce préliminaire donna des espérances qui ne se réalisèrent pas promptement. Les commissaires espagnols reçurent la nouvelle de quelques avantages remportés en *Piemont* , où *Brissac* , presque abandonné par la France , se défendoit toujours , mais éprouvoit des pertes. L'annonce de ces succès rendit les ministres de *Philippe* aussi exigeans et aussi fermes que le cardinal de *Lorraine* les avoit trouvés dans l'entrevue sur la frontière. Pendant les débats , arriva une autre nouvelle , aussi importante : savoir , la mort de l'épouse de *Philippe II* , *Marie* , reine d'Angleterre , dont les ambassadeurs assistoient aux conférences. En conséquence de cet incident , elles furent déclarées , non rompues , mais suspendues , pour être reprises sous trois mois , à *Cercamp* , ou ailleurs , la trêve subsistant toujours.

1558.

Le connétable
est mis
en liberté par
rançon.

Comme les commissaires français avoient déjà , lors de cette suspension , commencé à mollir , les *Guises* publièrent que tout étoit perdu si le roi continuoit à mettre au nombre de ses plénipotentiaires deux prisonniers , qui ne jugeroient aucun sacrifice au-dessus du prix qu'ils mettroient à leur liberté. Le connétable , choqué de voir ainsi calomnier ses intentions , en quittant Cercamp , alla trouver le roi à Beauvais , le supplia d'accepter la démission de sa charge de grand-maître de sa maison , et déclara , en retournant en Flandre , qu'il étoit déterminé à ne se plus mêler d'affaires , et à finir ses jours en prison , si le roi d'Espagne ne le mettoit à une rançon telle qu'il pût la payer ; mais les plénipotentiaires espagnols considérant qu'en tenant *Montmorenci* éloigné des affaires , ils tomberaient dans les mains des *Guises* , intéressés à continuer la guerre , engagèrent *Philippe II* à recevoir une rançon ; il la fixa à deux cent mille écus. On est fâché de ce que le connétable se prêta à la clause , que la somme seroit réduite à moitié , si la paix se faisoit par son entremise.

Paix avec
l'Angleterre.

A la reine *Maria* succéda sur le trône d'Angleterre , sa sœur *Elizabeth*.

L'espèce d'affront que lui fit *Henri II* de permettre que *Marie Stuart*, épouse du dauphin, prît avec le titre de reine d'Ecosse celui de reine d'Angleterre, n'empêcha pas cette habile politique de consentir à une paix que l'ordre à établir dans son royaume lui rendoit nécessaire. La grande difficulté étoit l'article de Calais. Il répugnoit aux Anglais d'abandonner pour toujours une ville si importante. Les Français étoient décidés à ne la point céder. On prit un milieu, qui savoit aux Anglais la honte de l'abandonner, et qui en assuroit la possession aux Français. *Henri II* s'obligea à restituer Calais, Guines et le comté d'Oye dans huit ans, et à procurer, en attendant, une caution de marchands étrangers qui s'obligeroient à payer cinq cent mille écus d'or, si la cession n'étoit pas faite au temps convenu, sans que cette amende dispensât le roi ou ses successeurs d'évacuer ces places. L'Angleterre, de son côté, s'engageoit pendant le même temps à ne rien entreprendre contre la France ou contre l'Ecosse, et cette clause fournit dans la suite aux Français le prétexte de conserver Calais.

Les conférences pour la paix générale se reprirent à Cateau-Cambrésis.

Paix de Cateau-Cambrésis.

1559.

Elle y fut signée dans le mois de mars. Elle a été appelée *la paix malheureuse*, et elle mérite ce nom, si on la juge plutôt du côté de la gloire que de l'utilité. *Henri II* abandonna les villes qui lui restoient dans le duché de Milan, dans la Toscane, le Ravennat, le Mantouan, le Montferrat, le Piémont, à l'exception de Turin, Quiers, Pignerol, Chivas et Ville-Neuve, jusqu'à l'éclaircissement de ses droits, toute la Savoie, la Bresse, le Bugey, la protection de Sienné, les droits sur Gênes, l'île de Corse, le royaume de Naples et ses dépendances, le comté d'Ast, la principauté d'Orange, en un mot deux cents places fortifiées ou non; mais on doit observer qu'elles étoient la plupart dans des pays éloignés, et qu'on ne pouvoit s'obstiner à les retenir sans se résoudre à une guerre extrêmement dangereuse, dans l'état de foiblesse où la France se trouvoit, guerre cruelle, acharnée, dont on ne pouvoit prévoir la fin. *Henri II*, pour les places dont *Philippe* s'étoit emparé en Picardie, rendoit le Luxembourg et le Chaolois. Les villes de Metz, Toul et Verdun restoient unies à la France. Le territoire de la ville de Théroüenne, que *Charles-Quint* avoit

renversée de fond en comble , revint à la France. Par représailles il fut accordé à *Henri* de démanteler celle d'Yvoi , avant de la remettre à l'empereur. Cette réciprocité à laquelle tint *Henri* , ne fut point tout-à-fait un acte de vaine gloire de sa part ; elle étoit politique , et ne fit point de malheureux. On stipula aussi des mariages : *Elisabeth* , fille aînée du roi , princesse aimable , destinée d'abord à *dom Carlos* , fils de *Philippe* , fut accordée au roi d'Espagne même ; *Claude* , sa seconde fille , à *Charles* , duc de *Lorraine* , et *Marguerite* , sa sœur , à *Emmanuel Philibert* , duc de *Savoie* , le vainqueur de St.-Quentin. Enfin le pape , l'empereur , toutes les villes et tous les états de l'empire , les rois de Pologne , de Suède , et de Danemarck , l'Ecosse , l'Angleterre , la république de Venise , les Suisses et leurs alliés , les ducs de Savoie , de Lorraine , de Florence , de Ferrare , de Mantoue , d'Urbino , les seigneuries de Gênes et de Lucques étoient invités nommément à accéder au traité , sans exclure personne de ceux qui voudroient s'y faire comprendre.

Le duc de *Guise* s'opposa dans le conseil à la ratification du traité , avec

1559.

une vivacité et une hauteur qui déplurent au roi. Il avoit déjà mécontenté le monarque , en exigeant que la survivance de la charge de grand-maître de sa maison , dont le comte de Montmorenci s'étoit demis , ne fût pas accordée au duc de Montmorenci , son fils. Le roi l'avoit en effet promise au duc de Guise , et il le nia au duc de Guise , et rougissant , et ne la donna ni à l'un ni à l'autre. Dans les remontrances de Guise , qui ne manquoit pas de raisons plausibles , on voit percer le regret d'un général , auquel la paix alloit enlever l'occasion des exploits militaires , le fondement le plus assuré de son crédit et de sa puissance. Son opinion étoit au reste celle de tous les guerriers , qui de père en fils , depuis *Charles VIII* , brilloient dans cette carrière. Entr'autres on vit arriver en hâte le *Cour Brissac* , demandant que le Liemont où il guerroyoit , ne fût pas compris dans le traité , et s'offrant de le défendre seul contre toutes les forces de l'Espagne. Au fond , l'opinion publique étoit contre le traité ; et le comte de Montmorenci , qui en avoit été le principal agent , ne recueilloit d'éloges que de la part des personnes véritablement sensibles à la misère des

1559.

peuples , dont les maux avoient été sans cesse aggravés pendant soixante-seize ans de cette malheureuse guerre d'Italie , qu'on croyoit interminable. *Henri II* eut une sincère obligation à son *compère* de l'avoir délivré de ce fardeau , et soit en récompense de ce service , soit par habitude de confiance , sa faveur en redoubla , s'il étoit possible.

Le roi avoit encore à se délivrer d'un poids tous les jours croissant. Les Calvinistes, malgré les édits sanglans qui les comprimoient, ne cessoient pas de lever audacieusement la tête. Ils avoient fait essai de leurs forces à l'occasion du mariage du dauphin , qui attira à la cour le roi et la reine de Navarre , le prince et la princesse de Condé , et beaucoup d'autres seigneurs , qui n'y venoient pas ordinairement , tous imbus des principes de la nouvelle religion , dont ils s'étoient pénétrés dans l'oisiveté de leurs châteaux. Après les fêtes du mariage , les princes , les princesses , et les nobles de leur opinion , restèrent à Paris , y fréquentèrent les assemblées secrètes de l'église réformée , caressèrent extraordinairement les ministres , et les exhortèrent à redoubler de zèle et d'activité pour pro-

Progrès du
calvinisme.

1559.

payer leur religion. Sous l'égide de cette protection, ceux-ci indiquèrent deux ou trois assemblées consécutives au *Pré aux clercs*, promenade fréquentée des Parisiens. Ils y chantoient à gorge déployée les psaumes de *Marot*, mis en musique. En entrant dans la ville, cette troupe traversoit les rues, continuant son chant avec affectation, précédée et suivie de gentilshommes armés, qui par leur fière contenance sembloient défier les catholiques et la police.

Le roi ordonna des informations sur ces attroupemens. Elles allèrent plus à la décharge qu'à l'inculpation des accusés, représentés comme des gens séduits plutôt que coupables. Les commissaires du parlement, chargés de ces recherches, dirent que les aveux des personnes interrogées étoient pleins de réticences, causées par la crainte d'encourir la vengeance des personnes distinguées qui se trouvoient compromises. Le président *Seguier*, dans son rapport, plein de cette éloquence qui est devenue héréditaire dans sa famille, attribua, comme à son ordinaire, la cause de la multiplication des réformés, à la comparaison que le peuple faisoit entre la régularité de leurs mœurs et les désordres du clergé. Il

s'éleva sur-tout contre la non-résidence des évêques , dont quarante étoient à Paris , et fit sortir tous les abus du concordat , de cette hydre que le parlement ne cessoit de combattre depuis cent ans. L'orateur parla aussi des nouvelles charges que le roi venoit de créer, de nouveaux emprunts pour la dépense des fêtes, emprunts à la vérité, représentés comme volontaires dans les préambules des édits, mais qui s'exigeoient. Ces remontrances ne disposèrent pas favorablement le monarque. Il sut qu'il n'y avoit pas dans la compagnie une conduite uniforme sur l'exécution des lois portées contre les hérétiques ; qu'une chambre l'adoucissoit pendant qu'une autre prononçoit avec rigueur ; et qu'entre les conseillers enfin et les présidens, il y en avoit, qui non contents d'adhérer secrètement à la nouvelle religion, la professoient hautement.

On tenoit encore alors les *mercuriales*, espèce de tribunal domestique, composé des présidens des chambres, et des hommes de la compagnie les plus estimés, autorisés par le choix de leurs confrères à exercer sur eux une espèce de censure. *Charles VIII* les avoit établies pour être tenues tous les mercredis de chaque semaine.

1559.

Célèbres
mercuriales.

1559.

Louis XII les fixa à quinze jours. Sous *François I*, et depuis lui, elles avoient lieu tous les trois mois. Le monarque, averti qu'il devoit s'en tenir une le premier juin, s'y rend, accompagné des cardinaux, des princes du sang, du connétable, du duc de *Guise*, de plusieurs autres seigneurs, et d'une forte escorte. Il prend sa place d'un air tranquille, sans marquer aucune intention sinistre. Il dit qu'il est instruit qu'il y a dans la compagnie différentes opinions sur la manière de traiter l'affaire de la religion; qu'il est venu pour s'instruire lui-même à fond de la matière; et que chacun ait à parler et dire librement son sentiment.

Les uns opinent à accorder six mois aux errans, pour se faire instruire et revenir à récipiscence, faute de quoi ils seront bannis. D'autres disent que mal-à-propos ils sont appelés *hérétiques*, puisqu'ils n'ont été ni jugés ni condamnés, et qu'il faut convoquer à ce sujet un concile général. *Louis du Faur* et *Anne du Bourg* appuyent cet avis avec une chaleur indécente contre l'église catholique, ses rites et ses ministres. Les présidens *Séguier* et de *Harlai* prétendent prouver que les arêts de la cour qui envoient quelque-fois

les accusés, ne sont point contradictoires aux édits, qu'ils ne fount que les interpréter; le président *Christophe de Thou*, veut qu'on punisse ceux qui censurent les arrêts de la cour, où ils n'avoient rien à voir; le président *Baillet*, au contraire, dit qu'il convient de revoir et de réformer, s'il y a lieu, les arrêts controversés; et *Minart*, qu'il faut exécuter à la rigueur les lois contre les hérétiques: en appuyant cette opinion, il cita, comme un exemple à imiter celui de *Philippe Auguste*, qui en un seul jour avoit fait brûler en sa présence six cents hérétiques, et il loua beaucoup les exécutions barbares renouvelées contre eux en différens temps.

Le roi écouta tranquillement tous ces discours. Se retirant ensuite avec ses principaux conseillers dans une chambre, la séance tenant toujours, il se fait apporter par le greffier la liste des membres de la compagnie, examine les avis qui étoient déjà inscrits, rentre dans la salle, et dit qu'il n'est que trop vrai, ce qu'il avoit refusé de croire jusqu'alors, qu'il y a dans son parlement un grand nombre d'hérétiques; qu'il seroit en droit de punir le corps entier, pour les avoir gardés dans son sein; mais qu'il ne confondra

1559.

pas l'innocent avec le coupable. Le connétable monte au trône pour recevoir les ordres du roi, descend et va saisir sur leur siège *du Faur* et *du Bourg*, et les remet à *Montgomeri*, capitaine des gardes. *Chavigni*, autre capitaine, reçoit ordre d'aller arrêter six conseillers dans leurs maisons. *Antoine Fumée*, *Eustache de la Porte*, et *Paul de Foix* furent seuls trouvés : les autres se sauvèrent. Le lendemain le parlement fit le procès à *Jacques Spifame*, évêque de Nevers, qui s'étoit marié et retiré à Genève. Il fut dégradé, et le procès commença contre les prisonniers.

Premier
Synode des
calvinistes.

Pendant qu'on y travailloit, les ministres et députés des églises de l'Isle-de-France, de la Normandie, de l'Orléanais, de l'Aunis et du Poitou, tinrent dans le faubourg St.-Germain leur premier synode national. Après avoir rédigé en quarante articles les constitutions propres à maintenir l'union et la discipline entre leurs sociétés éparses et indépendantes les unes des autres, ils s'occupèrent du sort des prisonniers, et recoururent à l'intercession de l'électeur palatin et du duc de *Wurtemberg*, qui les avoit servi deux ans auparavant, en faveur

de quelques-uns des leurs , arrêtés à la suite d'une rixe entre eux et les catholiques , dans la rue St.-Jacques : mais le roi , qui depuis la paix n'étoit plus tenu aux mêmes égards pour les religionnaires d'Allemagne , rejeta leurs prières. Il fut même très-courroucé de ce que ses sujets osoient tenir , sans ses ordres , des assemblées réglementaires dans sa capitale , et recourir à la protection des princes étrangers , pour le forcer , s'il étoit possible , de faire grâce à ses sujets réfractaires. Il ordonna que le procès fût suivi rigoureusement ; et jura , dans sa colère , qu'il les verroit de ses propres yeux expirer dans les flammes.

Pendant ces opérations , qui cons- Mort du roi
ternoient les uns et faisoient triompher les autres , Paris , où tout se confond , la tristesse et la joie , la misère et les richesses , étoit dans l'agitation pour le mariage de madame *Elisabeth* , fille du roi , avec le roi d'Espagne. Il y avoit des bals , des festins , et sur-tout des joûtes , auxquelles se plaisoit singulièrement *Henri* , qui étoit très-adroit , et un des plus beaux hommes de son royaume , sous les armes. Il courut deux jours contre tous les tenants , et fut toujours victo-

1559.

riens. Le troisième, qui étoit le 28 juin, le dernier du tournois, sortant de la lice, où il avoit déjà rompu cinq ou six lances, il aperçoit *Montgomeri*, capitaine de ses gardes, qui y tenoit encore la lance haute; il court contre lui, baissant seulement sa visière, sans se donner le temps de l'attacher; *Montgomeri* brise sa lance dans le plastron du roi. Le choc lève la visière, l'ébranlement ne permet pas au capitaine de retenir son bras; et du tronçon qui lui restoit à la main, il frappe le roi si violemment à l'œil droit, qu'un éclat y pénètre jusqu'à derrière la tête. Le monarque chancelle, tombe; la blessure étoit mortelle. Il vécut cependant quinze jours, mais dans une léthargie perpétuelle. Peu de jours avant sa mort, le mariage de sa sœur *Marguerite* avec le duc de *Savoie*, fut célébré sans cérémonie.

son caractère.

Henri II mourut à quarante ans, après douze ans de règne. Il laissa de *Marguerite de Médicis*, trois filles et quatre fils, dont trois ont régné; trois autres enfans, de trois différentes maîtresses, et aucun de *Diane de Poitiers*, qui l'a captivé toute sa vie. *Mézeray* dit de ce monarque : « Qu'il

« étoit bon maître pour ses domes-
« tiques , libéral , facile à pardonner ,
« franc , très-attaché à la religion ;
« mais il ajoute qu'il étoit foible d'es-
« prit , plus propre à être conduit
« qu'à gouverner , et qu'il surchar-
« gea le royaume d'impôts de toute
« espèce , et l'endetta de plus de
« quarante millions , dont ses ministres
« et ses favoris s'enrichirent prodi-
« gieusement ».

Il dit aussi que la cour étoit liber-
tine à son exemple ; que sous lui les
juremens , les blasphêmes et les mots
grossiers entrèrent dans le langage or-
dinaire ; et que les doutes sur la religion
dégradèrent autant les mœurs que la
croyance. *Mézeray* compte entre les
causes de la corruption , la poésie ,
« qui commença , dit-il , à paroître
« avec plus de grâces et de beauté
« qu'elle n'avoit fait auparavant , et à
« prodiguer ses fleurs à couronner
« l'impudicité de l'amour déréglé :
« car les muses , qui doivent être
« vierges , changèrent leurs chastes
« traits en des mignardises affectées :
« elles ne faisoient presque autre mé-
« tier que de chatouiller et exciter
« ces honteuses passions ». Mais ce
mauvais emploi de la poésie , l'obscé-

1559-

nité des contes, l'immodeste naïveté des tableaux, nous avoient déjà été apportés d'Italie pendant les règnes précédens.

Celui de *Henri II* est un des plus malheureux de la monarchie. Ce prince n'a été sans guerre que les trois derniers mois de sa vie. Quoiqu'il l'aimât d'abord, il en étoit à la fin barrassé, et ce n'est pas non plus sans fatigue qu'on peut en soutenir le récit. Jamais, jusqu'à lui, les impôts n'ont été si multipliés, si onéreux, si variés. Il se fit illusion, s'il crut rendre service à son peuple, en couvrant la France de tribunaux. Il ne fit que multiplier les suppôts affamés de la justice, que le bon roi *Louis XII* appeloit *porte-sacs*, et qu'il ne voyoit jamais sans frémir. *Henri II* empruntoit avec honte, recevoit avec avidité, et dépensoit avec une scandaleuse profusion. Par son imprévoyance et son obûnation à accumuler l'élite de ses troupes en Italie, deux fois il risqua la ruine de son royaume, qui auroit été envahi sans la résistance miraculeuse de Metz, et l'avenglement non moins étonnant de *Philippe II* après la victoire de Saint-Quentin. *Henri* avoit un sens droit, qui lui suggéroit

ordinairement le meilleur avis dans son conseil ; mais il dédaignoit de se donner la peine de le faire prévaloir.

De cette indifférence pour le bien ou le mal qui pouvoit arriver , ainsi que de la facilité à se laisser séduire , vint entre autres la guerre sollicitée par les princes *Caraffes* , qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Le regard pénétrant de *Guise* embarrassoit *Henri* ; quand le duc pressoit , le monarque ne lui répondoit qu'en balbutiant. *Montmorenci* n'étoit pas simplement un ami estimé , mais un Mentor qui le dominoit. Timidité , et asservissement qui contraste trop avec l'élévation et la fermeté d'ame qu'on desire dans les hommes destinés à commander. S'il crut assoupir les factions , ou du moins leur imposer silence ; en distribuant également aux chefs les grâces et les faveurs , il se trompa , et ne fit que fournir aux rivaux des motifs de se provoquer , et des moyens de se combattre , comme son successeur ne l'a que trop éprouvé.